9748

LA

FEMME DU MORT

ÉDITION ILLUSTRÉE

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lafemmedumort00bouv

ALEXIS BOUVIER

LA FEMME DU MORT

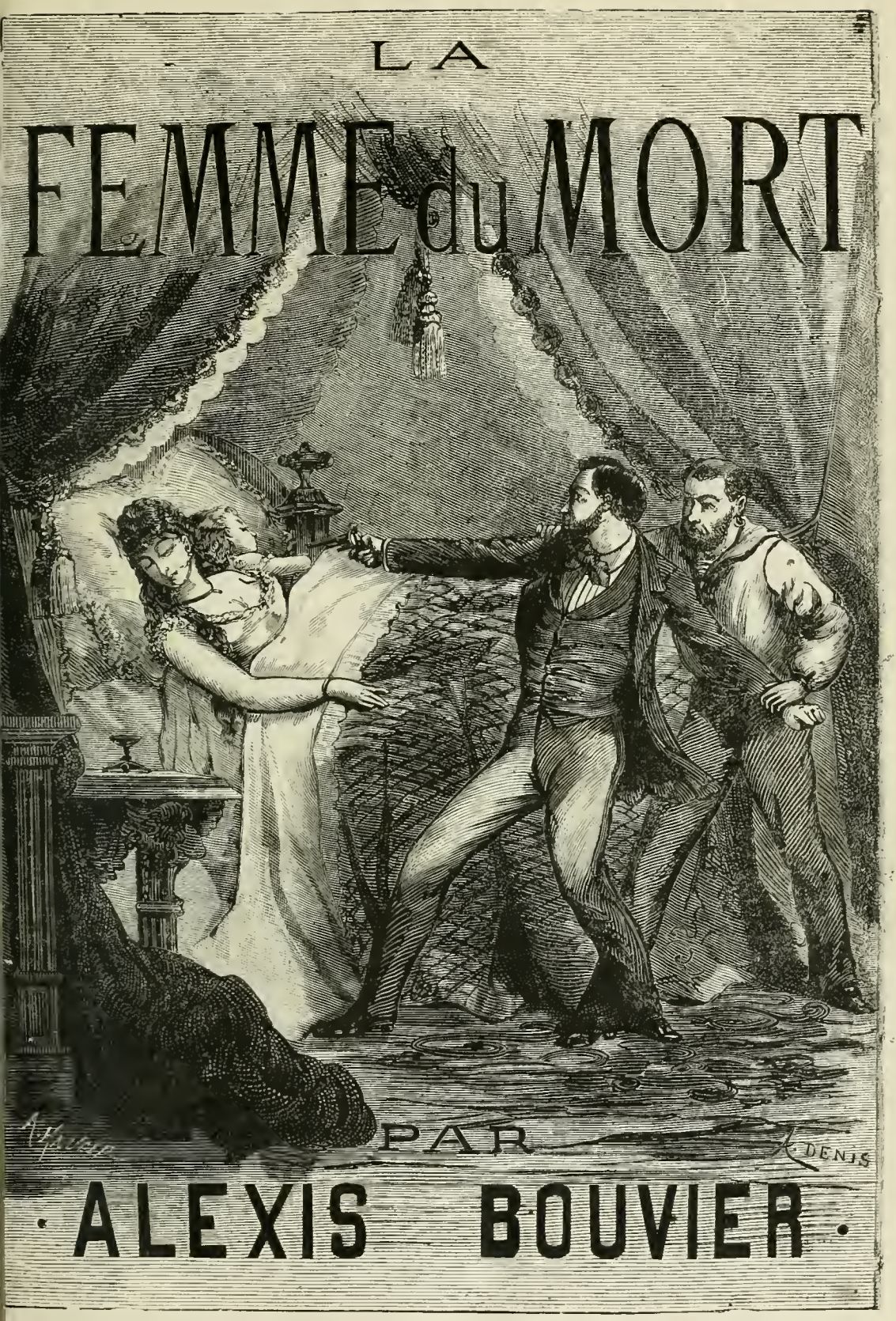
SUIVIE DE

L'HISTOIRE D'UN NOYÉ

RACONTÉE PAR LUI-MÊME

Édition illustrée de 41 Gravures sur bois

PARIS
JULES ROUFF ET Cie, ÉDITEURS
14, Cloître Saint-Honoré, 14



JULES ROUFF et Cie, Éditeurs, 14 Cloître Saint-Honoré.

PREMIÈRE PARTIE

I

OU PIERRE DAVENNE APPREND UN TERRIBLE SECRET.

C'était par une chaude soirée d'été; à l'accablante ardeur de la journée succédait une nuit lourde et pleine d'orage; de longues nuées noires s'étendaient sur le ciel gris, éteignant les dernières lueurs rouges du soleil couchant.

En même temps que la nuit, le silence envahissait le vieux quartier du Marais.

Neuf heures et demie venaient de sonner; la rue Payenne était déserte.

Les rares boutiques étaient fermées, les hauts contrevents des vieux hôtels étaient clos. De la rue du Parc-Royal à la rue des Francs-Bourgeois une seule maison avait encore ses fenêtres éclairées.

Petite maison d'apparence discrète, construite au milieu d'un jardin touffu, — arraché dans une vente au parc du grand hôtel voisin, — dans l'ombre des arbres séculaires, elle paraissait le nid frais et fleuri d'un ménage heureux.

C'était une de ces constructions modernes qui, cherchant à corriger un style, n'a plus même l'originalité du sien. Élevée sur un sous-sol qui servait aux cuisines, on arrivait au rez-de-chaussée par un perron sur la grille duquel se tordaient les plantes grimpantes de saison.

Le rez-de-chaussée se composait d'un vaste salon, d'un fumoir et d'une salle à manger. C'est de cette dernière pièce que jaillissait la lumière, qui, tamisée par le feuillage des arbres, étalait ses arabesques lumineuses sur le pavé noir de la rue.

Les maîtres de la maison venaient de terminer le repas du soir; ils se levaient de table.

C'était Pierre Davenne, sa jeune femme Geneviève et leur fille Jeanne; le plus heureux ménage, la plus charmante famille, de l'avis de tout le quartier.

Après avoir embrassé sa femme et sa fille, qui se disposaient à gagner leur chambre, Pierre Davenne dit à la première avec une tendresse inquiète :

— Alons, ma belle aimée, repose-toi bien, que demain tu n'aies plus ce teint pâli, ce front soucieux. C'est ce temps lourd, étouffant, cet orage menaçant qui t'indisposent.

— Ce n'est rien, mon ami, un bon sommeil près de ma Jeanne, et demain il n'y paraîtra plus. Mais il me semble qu'au contraire c'est toi qui es malade.

— Moi ?

— Oui, tu parais nerveux, fiévreux, tourmenté.

— Tu es folle, ma chère enfant, je n'ai absolument rien ; l'orage peut-être.

— Que vas-tu faire à cette heure ?

— J'étouffe. Je vais me promener une heure dans le jardin, en fumant un cigare.

— Tu ferais beaucoup mieux de te reposer.

— Je ne pourrais pas dormir. Allez vous coucher bien vite ; et s'adressant à sa fille, tendant ses lèvres épaissies, heureuses, pour offrir un baiser, il lui dit :

— Bonsoir, ma petite Jeanne, allez dormir avec maman.

L'enfant se jeta au cou de son père qui la caressa, en zézayant les noms les plus doux. La mère les regardait, heureuse, attendrie ; enfin elle prit le gracieux bébé, sonna la bonne et se dirigea vers sa chambre en rendant à son mari le sourire tendre qu'il lui donnait.

Lorsque la mère, l'enfant et la bonne eurent disparu dans l'escalier, qu'il entendit leurs pas au-dessus de lui, Pierre Davenne rentra dans la salle à manger ; il tira de sa poche un petit papier qu'il déplia, et sur lequel il lut :

« Monsieur,

» On vous demande une demi-heure d'entretien. Il y va de votre avenir et de votre honneur. Sous la condition du secret absolu, je me présenterai chez vous ce soir, à dix heures. »

— C'est bien à dix heures ! fit il après avoir lu, et il regarda l'heure à sa montre.

Il était dix heures moins vingt minutes.

Il se mit à la fenêtre, cherchant à deviner l'objet de ce singulier rendez-vous, et se demandant si la lettre était d'un homme ou d'une femme.

Pierre Davenne avait environ trente ans. Lieutenant de vaisseau, il avait servi dix ans dans la marine. Un jour, ayant hérité d'un oncle qui composait à lui seul toute sa famille, il résolut d'abandonner la mer pour se marier et remplacer ainsi la famille absente. Il rencontra Geneviève, orpheline d'un officier qui avait été son ami et son professeur à bord.

Geneviève Drouet était une petite ouvrière bien modeste, bien sage, qui avait été élevée par sa tante, la sœur de feu le lieutenant Drouet, le vieil ami de Pierre.

Pierre épousa la jeune fille et garda chez lui la vieille femme ; elle mourut l'année même qui suivit le mariage de sa nièce.

Davenne, après un an de ménage, se déclarait le plus heureux des hommes : il vivait avec sa femme et son enfant et ne recevait chez lui qu'un de ses anciens compagnons d'armes, démissionnaire comme lui, son seul ami ; brave et loyal garçon ayant son âge, qu'il considérait comme son frère, et auquel il avait fourni la commandite de sa maison : il se nommait Fernand Seglin.

Le service de la maison se composait de deux domestiques : Annette, qui servait à la fois de cuisinière et de femme de chambre, et Simon Rivet, l'ancien brosseur de Pierre Davenne, un matelot à tous crins qui était à la fois le domestique et le jardinier. Simon était plus qu'un serviteur ; c'était un chien fidèle, un dévoué, qui se serait fait tuer pour son maître. Après son chef, Simon adorait la petite Jeanne ; il n'avait pour Mme Davenne qu'une amitié beaucoup plus réservée ; il disait qu'elle lui avait « volé » l'affection de son maître.

Davenne quitta la fenêtre et descendit dans le petit jardin; il se promena, aspirant à pleins poumons l'air tiède, cherchant vainement la fraîcheur sous les feuilles des arbres immobiles que pas un souffle n'agitait. Après avoir été jusqu'au bout du jardin, il revint vers l'entrée du sous-sol, juste au moment où Annette redescendait; il lui demanda :

— Madame va-t-elle mieux? Ne vous a-t-elle rien demandé?

— Non, monsieur, madame est couchée; elle a prié qu'on fît le moins de bruit possible, qu'elle voulait dormir.

— Vous auriez dû lui faire un peu de tisane.

— Madame a refusé, je lui avais offert. Monsieur n'a pas à s'inquiéter, madame n'est pas malade, elle m'a recommandé de l'éveiller demain de bonne heure.

— Bien! Annette, dites à Simon que je me promène sous les arbres; on doit venir me demander vers dix heures, qu'il me prévienne dès qu'on sera venu.

— Oui, monsieur, je vais le lui dire tout de suite.

Pierre Davenne ralluma son cigare et continua sa nocturne promenade dans l'étroit jardin. Arrivé à l'extrémité, il s'assit devant une petite table de fer. Accoudé, les yeux fixés sur la fenêtre de la chambre — où reposaient ceux qu'il aimait, — éclairée à cette heure par la lueur pâle de la veilleuse, il rêvait d'amour et de bonheur, et il remerciait Dieu qui l'avait élevé à ces deux sommets, la fortune et l'amour.

Il rêvait depuis quelques minutes, lorsqu'il lui sembla entendre s'ouvrir et se fermer la porte de la rue. Il vit une ombre se diriger vers lui.

— C'est toi, Simon, demanda-t-il.

— Oui, lieutenant.

— Que veux-tu?

— La dame qui vous a écrit vient d'arriver.

— C'est une dame? fit Pierre intrigué. Tu l'as fait entrer au salon.

— Mon lieutenant, je le lui ai offert, mais elle a refusé, elle ne veut pas entrer dans la maison.

— Est-elle jeune?

— Ça, ça n'est guère facile à voir, elle est encapuchonnée dans un voile noir.

Pierre Davenne se leva et se dirigea aussitôt vers l'entrée, suivi par Simon.

L'inconnue, debout dans l'ombre de la nuit, s'avança en les voyant paraître. Pierre vint vers elle et lui dit :

— C'est vous, madame, qui désirez me parler?

— Oui, monsieur.

En disant ces mots elle fit un signe pour montrer que le domestique qui la regardait les yeux ronds, la bouche béante, était de trop. Sur un mot de son maître, Simon s'éloigna en clignant de l'œil et en haussant les épaules.

— Madame, dit aussitôt Pierre, je suis à vos ordres, et lui désignant le perron il s'effaça pour la laisser passer.

— Je désirerais, monsieur, ne pas entrer chez vous.

— Mon Dieu, madame, je ne vois pas alors le moyen d'être assuré du secret que vous m'avez demandé; la bonne ou mon domestique peuvent se trouver dans le

jardin sans que nous les voyions. Un de mes voisins peut, comme moi, prendre le frais à cette heure.

— Vous avez raison, monsieur, fit l'inconnue avec un désappointement visible, mais nous serons seuls, et je ne risque point d'être vue?

— Je suis le seul encore debout dans la maison. Permettez-moi de vous diriger.

Tout à fait intrigué, et surtout gêné par les allures singulières de la visiteuse, il monta rapidement le perron, ferma à clef la porte du vestibule qui donnait sur l'escalier de service; puis il ouvrit la porte du salon, et, ayant pris la lampe de la salle à manger pour s'éclairer, il fit entrer la femme voilée.

Dès qu'elle fut dans le salon, Pierre ferma la porte du vestibule, puis poussa le verrou, et ayant approché un siège, il dit :

— Madame, nous sommes absolument seuls, vous pouvez parler.

— La lettre que je vous ai adressée ce matin vous a dit la gravité du motif qui me dirige.

— Madame, j'espère que vous avez exagéré les mots. Vous me pariez de mon honneur, de mon avenir, ce sont bien les mots.

— Oui, monsieur, vous en jugerez tout à l'heure.

— Avant, madame, pour avoir dans vos paroles la confiance qu'elles méritent, puis-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler?

— Monsieur, mon nom ne vous servirait à rien, vous ne me connaissez pas.

— Permettez-moi de vous dire encore, madame, que je vous prierai au moins de relever votre voile, le mystère dont vous vous entourez m'embarrasse.

La dame resta muette un instant, puis tout à coup, comme si elle prenait un violent parti, elle dit :

— J'ai la certitude que vous ne mettrez pas en doute ce que je vous dirai, ce que je vous prouverai; au reste, je saurai ainsi s'il a parlé de moi chez vous. Monsieur, je me nomme Madeleine de Soizé.

Et, arrachant vivement son voile, elle ajouta en regardant fixement le jeune homme :

— Vous voyez, monsieur, que vous ne me connaissez pas.

— Excusez-moi, je vous en prie, madame; mais, en réclamant ma discrétion, vous trouverez juste que j'aie désiré savoir à qui je la devais. Je vous écoute.

A son tour, Davenne prit un siège et s'assit.

La femme qui se présentait d'une si singulière façon était absolument belle, elle paraissait âgée de vingt à vingt-deux ans.

Assez grande, gracieusement élancée, la taille souple, lorsque le châle de dentelle qui lui couvrait le visage et les épaules tomba à ses pieds, elle se révéla comme une beauté.

Elle était blonde, de ce blond marron si chaud de ton sous l'éclat des lumières, ses yeux brun vert semblaient noirs sous les longs cils qui leur jetaient leur ombre, sa bouche sévère à cette heure appelait le sourire entre deux fossettes ravissantes, son nez était fin et pur de lignes, ses sourcils étaient bruns, ses oreilles roses, son cou blanc et long était traversé de ce pli charmant qu'on nomme collier de déesse.

Bien faite, élégante dans une robe simple, on sentait à son air, on voyait dans

sa mise, on lisait sur son visage une nature distinguée qu'un grave motif forçait à rompre un instant avec ce qu'elle devait toujours être.

Pierre Davenne en subit l'impression, car c'est confus et respectueux qu'il dit :

— Madame, je vous écoute.

— Vous allez, monsieur, juger d'un mot la gravité de l'entretien que je vous demande ; j'ai écrit la lettre que vous avez reçue ce matin lorsque j'ai été décidée à me tuer.

— Ah ! mon Dieu, que me dites-vous là ?

— La vérité simple. Je suis, monsieur, l'unique enfant d'une famille honnête, portant un nom jusqu'à ce jour respecté ; adorée par un vieillard, mon père, qui me tuera, si je n'ai le courage de le faire, lorsqu'il saura la vérité. Un jeune homme, ami de ma famille, un officier, un ami d'enfance, par cela plus familier avec moi, a abusé de la confiance que j'avais en lui... Épargnez-moi, monsieur, des explications que vous comprenez. Je fus victime, puis je fus amante ; c'est du crime que l'amour naquit. Sur ses promesses, je m'abandonnai, certaine que celui auquel j'avais pardonné en l'aimant me rendrait l'honneur qu'il m'avait volé en me faisant son épouse. Le jour où je sentis que la faute ne pouvait plus se cacher, j'allai réclamer de lui la promesse sainte et sacrée avec laquelle il avait acheté mon silence après le crime. Ce jour-là, monsieur, ce jour-là je connus l'homme. Froid, dédaigneux, méprisant même, las de l'amour éteint, il sourit et me dit : « Ma chère » enfant, le mariage n'est la consécration de l'amour que dans les livres que tu as » tort de lire ! Le mariage est l'assemblage de deux situations commerciales, ou » l'augmentation d'une fortune ! Ma chère Madeleine, tu es pauvre et tu ne vou- » drais pas augmenter mon malheur du tien ! » En entendant ces mots, dont je ne puis vous rendre le ton, il me sembla qu'on m'écrasait ; je sentis mes forces m'abandonner et je tombai à ses pieds... J'oubliais de vous dire que lâche et souriante, comme pour parler de bonheur, je m'étais mise à genoux et que je tenais une de ses mains... Il me retint. Quand je revins à moi, on m'avait ramenée chez nous ; on avait raconté à mon père que cette défaillance m'avait prise dans mon magasin, car monsieur, c'est vrai, je suis pauvre, je suis première demoiselle dans un magasin. Mon père pleurait. »

Les yeux de la jeune fille s'emplissaient de larmes ; mais, faisant un effort et comme honteuse de sa faiblesse, elle essuya vivement ses paupières. Pierre Davenne restait confondu ; il se demandait quelle était la raison qui poussait cette inconnue à lui faire semblable confidence, et, songeant à ce que disait la lettre, il cherchait vainement comment, dans cette affaire, son honneur et son avenir se trouvaient en jeu.

Mais, profondément ému par l'accent sincère, par l'honnêteté voulue de son langage, il lui dit doucement :

— Madame, plein de compassion, je suis prêt...

— Monsieur, je ne viens pas vous implorer, fit avec hauteur Madeleine de Soizé ; vous vous méprenez...

Fronçant le sourcil, Pierre regarda son interlocutrice, se demandant cette fois si ce n'était pas une folle qu'il avait devant lui, et s'il n'avait pas été bien impru-

dent d'accorder aussi facilement un entretien à pareille heure à une personne qu'il ne connaissait pas et dont le langage étrange répondait si peu à l'allure et à la mise ; il dit poliment et froidement :

— Madame, pardonnez-moi, vous m'avez mal compris ; je voulais vous demander en quoi votre douloureuse histoire m'intéressait ?

— Monsieur, vous connaissez le misérable dont je parle.

— Moi, je connais...

Et du même ton singulier avec lequel elle avait dit son nom, interrompant Davenne, elle dit :

— Je suis la maîtresse, c'est le mot dont on se sert, ajouta-t-elle sardoniquement, je suis la maîtresse de M. Fernand Seglin.

— Ah ! mon Dieu, mademoiselle ! Et vous voulez de moi ? fit vivement Pierre, cette fois véritablement ému et désagréablement surpris, tant sa pensée était loin de son ami.

Madeleine de Soizé lui dit avec le plus grand calme :

— Ce que je veux, vous le saurez, malheureusement pour vous tout à l'heure ; mais permettez-moi d'achever.

Le jeune homme s'accouda sur le guéridon, obéissant à la jeune fille, et il écouta :

Au dehors, les grondements sourds du tonnerre se faisaient entendre, le vent mugissait dans les grands arbres du jardin et du parc voisin, et parfois les éclairs, projetant leurs lueurs, inondaient de leur fantastique lumière les armes étranges des panoplies du salon ; on entendait frapper sur les vitres les larges gouttes par lesquelles commencent les pluies d'orage. Madeleine de Soizé, sourde à la tempête du dehors, continua :

— Lorsque je pensais à ce qui s'était passé chez Fernand, mon être tout entier se révoltait ; puis le calme revint, et alors, me souvenant de tout ce qu'il m'avait dit, n'ayant qu'à fermer les yeux pour entendre encore l'accent sincère avec lequel il jurait que je serais sa femme, me rappelant l'heure fatale où je fus sa victime, le voyant en larmes, suppliant à mes genoux, implorant à la fois mon pardon et mon silence, me jurant sur les siens de racheter sa faute si je voulais pardonner et aimer, je me dis qu'il était impossible que ce fût le même homme dont je venais de subir l'ingrat et dédaigneux outrage.... Fernand m'aimait... et mon miroir me disait que je n'étais pas indigne d'inspirer cet amour... Amour puissant, puisque pour le satisfaire il n'avait pas reculé devant une lâcheté, une infamie, un crime... Je me dis que ce n'était pas à l'heure où cet amour était partagé, que cet homme pouvait changer ainsi... Je voulus le revoir, lui parler, marchant sur ma dignité... mettant l'amour au-dessus de toute fierté... Il me refusa sa porte... J'insistai... il me fit chasser... Oui, monsieur, chasser comme la dernière des créatures... Tenez, monsieur, en évoquant ce souvenir, excusez-moi... le rouge me monte au front, et les larmes coulent malgré moi de mes yeux...

— Remettez-vous, mademoiselle... dit Pierre, se levant pour cacher son émotion. Il alla fermer les rideaux, car l'orage se déchaînait avec violence et les éclairs à chaque minute donnaient à la jeune fille des crispations nerveuses.

— Vous mentez, madame, vous mentez... (PAGE 11).

L'ancien lieutenant avait le cœur serré comme dans un étau, ces confidences le gênaient ; il avait hâte d'être arrivé à la conclusion et en même temps un secret pressentiment la lui faisait redouter.

Madeleine, ayant dominé son émotion, reprit :

— Enfin, monsieur, abreuvée de toutes les hontes, altérée de vengeance, dévorée de jalousie... je voulus savoir si la cause de mon malheur ne venait pas d'une autre femme, si l'amour ancien n'était pas effacé par un amour nouveau...

Je m'informai, j'appris que deux fois par semaine le matin une jeune femme venait chez lui!... Cette femme prenait toutes les précautions pour n'être pas reconnue... A sa tournure, à sa mise, à son élégance distinguée, on reconnaissait une femme du monde... Vous jugez le coup terrible que me porta cette révélation... J'avais une rivale, une rivale préférée... Une autre avait ces baisers qui m'avaient déshonorée et que je mendiais vainement aujourd'hui... Oh! quelles nuits j'ai passées! Eh bien, vous allez juger de ma faiblesse... de ma lâcheté, devrais-je dire... Je me dis à moi-même que cet amour-là n'était qu'un amour banal, passager, que l'élégance de cette femme l'avait charmé, mais qu'il n'avait pas pour elle la passion qu'il avait pour moi... J'en arrivai à lui écrire dans ce sens, je lui pardonnai cette infidélité... le suppliant de revenir à moi!... Cette fois encore je fus repoussée...

Écoutez, monsieur, lorsqu'une femme aime, lorsqu'elle se trouve dans la situation où je me trouve, il ne faut plus parler de raison, — la preuve c'est ma présence chez vous, — il ne faut plus parler que de moyens indignes... Je fis interroger les domestiques... et j'appris que cette femme avait dirigé Fernand dans son indigne conduite, que c'était elle qui avait exigé que je fusse honteusement chassée de chez lui... et qu'elle s'était servie pour me qualifier de noms que je ne veux pas répéter... Cette fois, la nature humaine est bizarre, l'amour se changea en haine, je résolus de me venger de lui et d'elle que je confonds dans une haine mortelle... Mais je suis femme, et par cela incapable de la vengeance terrible que je rêve... Il faut avec moi un homme décidé...

— Et c'est moi? fit avec stupéfaction Pierre Davenne, c'est moi que vous avez choisi...

— Je vous en supplie, monsieur, écoutez-moi jusqu'au bout, la force nerveuse qui me soutient à cette heure me fera défaut tout à l'heure.

Le jeune homme se tut, hochant la tête, étourdi de ce qu'on venait de lui dire.

Madeleine continua :

— Un homme décidé, et plein de la même haine, du même désir de vengeance...

Pierre écouta, car cette condition lui manquait, ce n'était donc pas de lui qu'il était question.

— Je n'ai pas à vous dire par quel moyen je réussis à pénétrer chez lui à une heure où il était absent. — Je vous ai dit qu'il y a des situations où on ne recule pas devant l'indignité des moyens. — Je voulais connaître sa maîtresse, j'allai chez lui, je fouillai le coffre où se trouvaient autrefois mon portrait et mes cheveux, le coffret du souvenir. — Sa banalité m'assurait que je ne me tromperais pas... On avait déchiré mon portrait, — la femme, la nouvelle, — je le savais, et je trouvai le portrait de ma rivale, et deux lettres...

— Avec le nom de la femme? demanda Pierre.

La jeune fille fit un signe affirmatif de la tête.

— Les imprudents, dit Davenne à mi-voix, et plus haut : Alors, qu'avez-vous fait?

— Ce que j'ai fait, répondit Madeleine étonnée de la question. ce que j'ai fait?... J'ai pris le médaillon, j'ai écrit au mari.

— Elle est mariée?... dit Pierre avec un tremblement dans la voix.

La jeune fille, les yeux ardents, la voix sifflante, poursuivit :

— Et je me suis rendue chez lui, pour lui livrer les preuves que j'avais volées... Les voici, voyez...

Et en disant ces mots, elle plaça sur la table les lettres et le portrait.

Pierre Davenne les avait à peine regardés, qu'il jeta un cri et se redressa, pâle, menaçant, terrible ; il s'écria :

— Vous mentez, madame, vous mentez...

Devant l'attitude agressive de Pierre Davenne, la jeune fille ne bougea pas ; elle affirma avec calme :

— Monsieur, votre femme est la maîtresse de mon amant, de votre ami Fernand Seglin et je viens vous le révéler, pour que vous vous vengiez en me vengeant moi-même...

Pierre Davenne regarda les lettres, le portrait... Il restait sans voix, sans mouvement, les yeux fixes, oubliant celle qui lui avait parlé.

Celle-ci avait vivement ramassé son châle, s'était enveloppée dedans et se sauvait, insoucieuse de la pluie et du fracas du tonnerre ; elle se fit ouvrir la grille de la rue par Simon stupéfait, et lui remettant sa carte elle lui dit :

— Dites à M. Davenne qu'il m'écrive à cette adresse... s'il a besoin de moi.

Le matelot clignait de l'œil et hochait la tête en murmurant :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ? Affalons la langue et mystère !

Et il remonta le perron pour remettre la carte à son maître.

Quand Pierre avait entendu la porte se fermer derrière la jeune fille, il avait regardé autour de lui, puis avait pris les lettres, les avait lues, relues...

Elles ne laissaient aucun doute, car le malheureux s'écria :

— La misérable !...

Et fou de rage, de colère et de douleur, s'arrachant les cheveux, il marchait dans le salon, se buttant aux meubles... Tout à coup il s'arrêta devant la panoplie, et l'œil ardent, les lèvres moussues, les dents serrées, il décrocha un pistolet, s'assura qu'il était chargé, l'arma et poussant un cri rauque il courut vers le vestibule, grimpa l'escalier, entra dans la chambre de sa femme où la veilleuse ne jetait qu'une lueur douteuse ; il s'élança vers le lit et dirigea le canon de son arme sur sa femme endormie.

Il fit feu !

Un éclair illumina la chambre, dévoilant le plus charmant tableau. Geneviève était endormie sur son bras inondé de ses admirables cheveux bruns, sa tête reposait souriante, et, couchée sur elle, mêlant ses cheveux d'or aux cheveux noirs de la mère, la petite Jeanne dont la bouche entr'ouverte montrait ses petites quenottes blanches... et cela dans un flot de dentelles chiffonnées et sous les grands rideaux jaunes de l'alcôve... C'était un merveilleux spectacle.

Pierre Davenne jeta un cri terrible en voyant son enfant dont la petite tête rose protégeait la mère ; il avait tué sa fille !

Au même instant il se sentit terrassé, puis enlevé.

Un coup de tonnerre effroyable résonna.

Pierre Davenne, fou, éperdu, se trouvait à la porte de la chambre ; il entendit crier l'enfant... puis la mère, réveillées toutes les deux par le coup de foudre.

Perdant connaissance en entendant la voix de Jeanne, il dit :

— Seigneur ! merci... je ne l'ai pas tuée...

Et des larmes abondantes coulèrent de ses yeux, des sanglots hoquetèrent dans sa gorge.

— Grâce à moi !... Je suis arrivé à temps pour lever l'arme... et vous enlever. Bon ! voilà qu'il s'affale... C'est pas tout ça, faut l'enlever et qu'on ne se doute de rien là-dedans... Elles ont eu peur et elles se lèvent.

Et Simon, prenant son lieutenant dans ses bras, l'enleva et le porta dans sa chambre qui se trouvait en face de celle de sa femme ; — il ferma doucement la porte et coucha son maître toujours évanoui.

II

OU SIMON SE PROMET DE NE SE MARIER JAMAIS.

Le matelot, en apportant la carte de Madeleine à son maître, entrait dans le vestibule, lorsque celui-ci, le pistolet à la main, le traversait. Se précipitant derrière lui, il vit l'arme, il entendit les cris inarticulés que poussait le malheureux ; il s'élança sur ses pas et arriva assez à temps pour lever l'arme au moment juste où le coup partait. Il avait aussitôt saisi Pierre, l'avait entraîné hors de la chambre.

Et Geneviève, en se réveillant effrayée par le coup de tonnerre, ne vit rien du danger auquel elle venait d'échapper.

Quand Simon Rivet eut étendu son maître sur son lit, il alluma la lampe, et, afin de n'éveiller personne, il ôta ses chaussures ; il retira ensuite le pistolet que Pierre tenait encore dans sa main crispée et le cacha. Puis, s'occupant de son maître, comme un père soignerait son enfant, il détacha son col, mouilla ses tempes, essaya de lui glisser dans la bouche un peu de rhum ; quand il vit qu'il commençait à respirer plus facilement, que ses yeux s'entr'ouvraient, il dit, pour que l'idée de ce qui s'était passé ne lui revînt pas aussitôt :

— Quel chien de temps ! On étouffe, quoi ! Tout le monde est malade par des temps comme ça. Espère, espère ! ça revient.

Le tonnerre ne grondait plus et l'orage paraissait s'éloigner. Simon entre-bâilla la fenêtre, et quand l'air fraîchi par la pluie entra dans la chambre. Pierre dit :

— Ouvre la fenêtre toute grande, cela me fait du bien... Viens ici, Simon.

— Présent, lieutenant.

— Que s'est-il passé ?

— Rien du tout ; reposez-vous donc.

— Réponds-moi, je me souviens de tout. Quand je me suis évanoui, que s'est-il passé? Et Jeanne?

— Mlle Jeanne? Elle dort. Il n'y a pas de mal. Écoutez.

Et le matelot lui raconta comment il l'avait suivi et tout ce que nous avons vu.

Pierre serra la main de son matelot et lui dit avec émotion :

— Mon vieux Simon, tu es le protecteur de la famille; tu m'as deux fois sauvé la vie, et aujourd'hui je te dois la vie de mon enfant.

— Allons, parlons pas de ça, monsieur Pierre.

Pierre se leva et alla se placer à la fenêtre : il était sombre; le matelot le suivait des yeux et grognait tout bas :

— Qu'est-ce que cette gourgandine-là est venue faire ici? C'est à cause d'elle qu'il a eu cet accès de fièvre chaude.

Car Simon attribuait à un accès de folie l'épouvantable scène dont il avait empêché le terrible dénouement.

Simon Rivet, le matelot de Pierre Davenne, avait passé la quarantaine; c'était un grand gaillard, long comme un mât et maigre comme une arête; il avait les cheveux rares, mais bruns, les yeux bruns, les favoris bruns qui formaient le collier, la peau brune, les lèvres rouges et épaisses, la bouche immense; les dents étaient brunes aussi, les narines toujours ouvertes; ses oreilles plates et sans ourlet étaient ornées de deux anneaux d'or, grands comme des bracelets; il avait au-dessus des yeux deux touffes de poils fauves qui ressemblaient à une brosse à dents; ses sourcils et l'ensemble de tout ça était gai. Quand il faisait risette à la petite Jeanne, celle-ci se tordait de rire. Quand sa petite maîtresse s'avisait de tirer sur ses boucles d'oreilles, il riait comme un fou.

Quoique habillé en civil, il avait toujours l'allure du matelot; son pantalon étroit au genou faisait le pied d'éléphant sur la chaussure; il portait en ceinture un vieux châle à ramage, et sa chemise à col lâche tombait sans empois sur sa poitrine, rattachée par des ancres d'or et laissant voir un tricot à raies bleues ou rouges; par-dessus il avait une jaquette droite semblable à une vareuse. A la maison, il se coiffait du toquet; mais, pour aller en ville, il avait un petit chapeau bas qu'il portait par un prodige d'équilibre sur le derrière de la tête; quand le vent enlevait la coiffure des passants, Simon, droit et fier, marchait et son petit chapeau restait vissé comme un chignon.

Il avait navigué avec son maître pendant les dix années que celui-ci avait passées dans la marine. Le jour où Pierre avait donné sa démission, Simon avait obtenu son congé; il avait fait les malles du lieutenant en faisant la sienne. Dans la malle du matelot, il y avait son uniforme, qu'il gardait soigneusement et qu'il endossait les grands jours... Il l'avait mis deux fois déjà, le jour du mariage de Pierre et le jour du baptême de Jeanne. Simon aimait beaucoup à raconter ses voyages, et alors il mentait comme un candidat; son grand plaisir était d'assurer à Annette, la cuisinière, qu'il avait mangé des biftecks de sauvages, et que cela était délicieux. La servante le repoussait avec dégoût, et alors le matelot s'esclaffait de rire.

Pierre Davenne était un brave et beau garçon de trente ans, aux yeux bleus,

au teint pâle, portant toute sa barbe fine et soyeuse qui, au soleil, avait des reflets d'or; élégant, il paraissait un peu faible; mais il cachait sous cette apparence délicate une force extraordinaire. Après être resté quelques minutes à la fenêtre, il revint dans la chambre, se laissa tomber dans un fauteuil et, les coudes sur ses genoux, la tête dans ses mains, vaincu par la douleur, il se mit à sangloter.

En entendant pleurer son maître, le matelot se retourna d'un saut et s'écria :

— Eh! bon Dieu! qu'est-ce qu'il y a?... Mon lieutenant, monsieur Pierre, vous pleurez... vous pleurez... mais, qu'est-ce qu'on vous a fait?... carcasse de chien!... Vous n'allez pas vous mouiller comme ça!... En v'là des affaires!...

Et comme Pierre sanglotait en gémissant, le vieux matelot dit, pleurant à son tour :

— Ah! si vous avez des douleurs comme ça à vous seul... moi aussi alors je vas pleurer... C'est-y du bon sens, un homme qui pleure... Mais, il y a quelque chose... je vas réveiller madame.

— Tais-toi malheureux..., tais-toi, dit vivement Pierre, pendant que le matelot maugréait :

— C'est cette femme de malheur qui a fait tout ça... Espère... Espère!

— Simon, écoute-moi, reprit Pierre Davenne après s'être efforcé d'arrêter ses sanglots... écoute-moi, mon vieux fidèle... Un malheur, un grand malheur me frappe... Es-tu homme si je disparaissais à veiller et protéger mon enfant?

— Qu'est-ce que vous dites là, monsieur... qu'est-ce que vous dites-là?... Ah! je comprends! nom d'un tonnerre! Vous, un homme, vous pensez à vous tuer... Ah! mais vous ne ferez pas ça... Comment, j'ai sacrifié ma vie, à vous, après être resté dix ans près de votre père et puis, pour récompense, vous me laisserez seul... moi... Vous êtes jeune, riche... et pour des... des... gourgandines, vous voulez vous tuer...

— De qui parles-tu? fit Pierre le sourcil froncé.

— De la femme de ce soir...

— Ecoute, mon vieux camarade... écoute; je puis tout te dire à toi, car ma vie doit changer d'aujourd'hui et je te sais incapable de répéter un mot de ce que je te dirai.

— Je me ferai plutôt hacher...

— Simon, tu sais comment je me suis marié, tu sais quel amour profond je ressentais lorsque j'allai demander la main de Geneviève... tu sais de quelle tendresse je l'ai entourée, je l'aimais plus que tout au monde... J'étais heureux qu'elle fût pauvre parce que je me disais : Ainsi elle me devra tout... Tu sais si un jour, une heure, mon cerveau a eu d'autre pensée...

— Eh bien, mon lieutenant, mais Mme Davenne vous aime toujours...

— Ah! malheureux! que dis-tu là! dit Pierre fondant en larmes...

— Qu'y a-t-il donc?...

— Mme Davenne n'est plus... fit en se domptant Davenne.

— Hein!

— Mme Davenne est la maîtresse de Fernand Seglin...

— Fernand, votre ami. Ah! le coquin! exclama le matelot... Mme Davenne...

— Oui, le misérable! lui que j'ai fait ce qu'il est, dit avec rage le jeune homme... Puis, la douleur reprenant le dessus, il retomba anéanti et gémit en pleurant :

— Que faire, mon Dieu? Tout ce qui me vient au cerveau, c'est le malheur de Jeanne.

Le vieux matelot rongeait ses lèvres et rageait tout seul. Après un long silence, il dit :

— Si j'avais su que la péronnelle qui est venue ce soir venait raconter ça... je l'aurais étranglée... Mais ce n'est pas tout ça. Est-ce sûr? C'est pas des méchancetés de femme?

Pierre se contenta d'affirmer de la tête.

Simon se promenait à grand pas dans la chambre, regardant son maître, et terrifié de ce désespoir, de ces larmes. Ah! qu'il aurait préféré la colère... Et c'était un triste spectacle que cet homme jeune, accablé de douleur, et pleurant comme un enfant, et auquel chaque mot de consolation semblait une blessure nouvelle.

— Mon lieutenant, fit tout à coup le matelot,... l'honneur d'un homme est au-dessus de la conduite d'une femme... Il faut en finir cette nuit, nous allons aller chez M. Fernand, je l'éveille, il fera jour dans une heure, nous emportons des armes... et je vous ai vu à l'œuvre, je sais la suite. Si je me trompe, je vous venge et je le tue comme un chien... Vite, apprêtez-vous.

— Ce n'est pas une vengeance ça...

— Comment, ce n'est pas une vengeance? exclama le matelot étonné.

— Si je me bats avec Fernand, je le tuerai, je le sais... et après...

— Comment après? répéta Simon abruti. Après il ne revient plus...

— Crois-tu donc que de ce jour je reverrai ma femme...

— Ça, ce n'est pas une difficulté... Vous vous séparez, et tout est dit.

Pierre eut un amer sourire.

— Simon, on m'a brisé le cœur; en une heure j'ai vécu dix ans... Je suis de l'avis de cette femme. Je veux d'abord me venger et je les tuerai après...

Simon écarquillait les yeux, ouvrait la bouche, plissait son front, faisait enfin des efforts pour comprendre et n'y réussissait pas.

— Simon, si je tue Fernand, je n'en reste pas moins le malheureux que sa femme a trompé et qu'on ridiculise... Si je me sépare de ma femme, je la fais libre et riche... et je reste le mari de la femme perdue, qui traîne éternellement mon nom dans son vice et le flétrit en le faisant porter à des enfants illégitimes...

Pierre Davenne se redressa tout à coup, et fier, les bras croisés, il dit :

— Fernand Seglin est un infâme, un misérable et un lâche; j'ai été sa dupe... mais il ne me rendra pas ridicule... Geneviève est une fille perdue... un monstre... mais personne ne saura que Mme Davenne, que la mère de mon enfant, s'est déshonorée en trompant son mari!

— Qu'allez-vous faire?...

— Je te raconterai cela à l'heure voulue... Simon, sais-tu où demeure, à Paris, Rigobert?

— Rigobert le sauvage?...

— Oui !...

— Je sais que c'est du côté de Montrouge, je ne peux pas dire où précisément... Mais ne vous inquiétez pas de ça ; il faut le trouver, je le trouverai...

— Il faut que je le voie demain.

— Mon lieutenant, ce sera fait...

— Eh bien, mon vieux Simon, va te coucher...

Simon tournait son béret dans ses mains et ne bougeait pas.

— Eh bien, tu ne m'as pas entendu ?...

— Écoutez, mon lieutenant, faites-moi une grâce : laissez-moi coucher là...

— Comment, dans ma chambre ?

— Vous savez bien que je dors partout, moi, sur un fauteuil, sur le tapis...

Pierre Davenne eut un triste sourire en disant :

— Mon pauvre et bon camarade, tu ne crois pas à ma dernière résolution, tu crois que je veux t'éloigner...

— Eh bien, oui... j'ai peur de ça... Une fois seul, vous perdez la tramontane, ça vous prend, une cartouche ; v'lan et ça y est... bonsoir les gabiers.

Davenne serra la main de son matelot, haussant imperceptiblement les épaules, et lui dit :

— Reste, Simon !... Demain, tu verras quelle campagne je te prépare et combien j'ai besoin de vivre pour la faire...

— Merci... Tenez, couchez-vous ; je prends ce coin-là, un tapis qui est plus doux qu'un matelas.

Et le matelot se coucha aussitôt ; il feignit de dormir et ne quittait pas de l'œil son lieutenant.

Celui-ci alla respirer à la fenêtre, puis, revenant, il s'étendit sur son lit et éteignit la lampe...

Au bout de quelques instants, le matelot se glissa sans bruit sur le tapis et se plaça juste devant le lit en se disant :

— S'il se lève, comme ça il sera forcé de me marcher sur le corps, faudra bien que je me réveille.

Il lui sembla que Pierre respirait plus fort et s'endormait ; il écouta : le malheureux pleurait et gémissait ; c'étaient les larmes qu'il versait sur le bonheur à jamais perdu.

Et Simon grognait tout bas :

— Carcan de chien, faut-il que les hommes soient bêtes de s'attacher à ces choses-là !... Les femmes !... L'une fait le mal, vite l'autre vient le raconter... Quel monde !... Tant qu'au Fernand, je crois que le jour où nous nous aborderons tous les deux dans un coin, il passera un mauvais quart d'heure !

Pierre ne put dormir, poursuivi sans cesse par la révélation cruelle qui venait, en une heure, de détruire tous les projets de sa vie ; vainement il cherchait à se contenir ; aux larmes succédaient des cris de rage... puis des cris d'effroi, lorsque la pensée lui revenait qu'il avait failli tuer sa fille...

Ce fut pour le malheureux une épouvantable nuit, dans laquelle, obligeant la volonté à faire taire la matière, il reconstruisit son avenir.

Et sur l'escalier une étrange jeune fille parut (PAGE 21.)

C'est la pensée unique de son enfant qui fit sa force... C'est pour elle qu'il résolut d'éviter le scandale en chassant la femme et en châtiant le faux ami.

Au point du jour, Simon se leva ; on pense qu'il avait peu dormi. Malgré les précautions prises par lui pour ne pas réveiller son lieutenant, il fut tout désappointé en le voyant se dresser sur son lit et lui demander :

— Quelle heure est-il, Simon ?

— Mon lieutenant, fit celui-ci, il est encore l'heure de dormir...

Pierre se leva et dit :

— Nous avons beaucoup à faire aujourd'hui...

— Vous ne voulez pas vous reposer et vous tomberez malade...

— Lorsqu'il y avait du danger à bord, est-ce que l'on se reposait?...

— Nous ne sommes pas à bord, fit le matelot en secouant la tête.

D'un ton singulier, qui fit lever la tête à Simon, Pierre dit :

— Nous montons d'aujourd'hui la *Vengeance*... et la campagne commence... Simon, à l'œuvre... Toute la nuit, je n'ai pas fermé l'œil; j'ai arrêté mon plan. De cette heure, tout est fini... L'amour est mort, je n'ai plus de pitié...

— Qu'allons-nous faire? demanda Simon en voyant le bouleversement des traits de son maître, en constatant le changement qui s'était opéré en une nuit sur son visage...

— Il faut aujourd'hui que nous retrouvions Rigobert.

— Vous venez avec moi?...

— Je t'accompagnerai ; je ne veux pas rester ici ce matin, je ne veux pas la voir...

— Mon lieutenant, il faut être fort...

— Je t'ai dit, Simon, que j'avais mis ma nuit à arrêter mon plan :

Le matelot ne répliqua pas, il savait que si Pierre était quelquefois long à prendre un parti, du jour où ce parti était arrêté, rien ne l'aurait fait changer... Simon se contenta de maugréer.

— Bon Dieu! c'est pas gaiement qu'il l'a pris...

— Tu m'as vu pleurer pour la dernière fois... entends-tu, mon vieux fidèle, je n'ai plus au cœur qu'un amour, ma haine... Il faut que nous l'arrachions à ceux que je hais...

— Mon lieutenant, j'ose pas vous dire ça... mais je vous jure que vous avez besoin d'un peu de sommeil, la tête n'y est plus.

Pierre eut un triste sourire et haussa les épaules.

— J'ose pas vous demander ce que vous allez faire, dit le matelot en aidant son maître dans sa toilette... Vous ne voulez pas casser la tête du coquin... Vous ne voulez pas vous séparer de madame, et vous parlez d'enlever votre enfant.

— Je veux, Simon, que ma femme soit veuve...

— Hein! exclama le matelot.

— Je veux en mourant la châtier dans ce qui fait sa vie heureuse.

— Ah çà! bon sang! est-ce que j'ai du caillat dans les oreilles?... Vous voulez mourir pour punir madame... Autant aller vous promener et m'envoyer chercher... l'autre...

La nuit avait éteint dans la nature de Pierre les douleurs aiguës de la veille... Il ne ressentait plus de colère en entendant parler de sa femme et de son ami, la haine avait tout effacé ; il reprit avec ce même sourire navré :

— Elle était pauvre, je l'ai faite riche; je veux la rendre veuve à la misère... à la misère qui rend laids ceux qui n'ont que le vice pour la combattre... Elle avait le respect et l'amour, je veux la laisser au mépris et à l'abandon de son... amant... Elle avait conservé une vertu, elle était mère... Je veux lui enlever son enfant, sans amis... avec la honte... et je la condamne à son amant dont je connais le cœur.

Le matelot se taisait effrayé, car il lisait sur le visage de son maître que tout ce qu'il avait dit était arrêté irrévocablement et serait exécuté... Mais il y avait dans tout cela un point contre lequel Simon protestait, et il dit :

— Tout ce que vous voudrez, mon lieutenant... Mais il y a une chose à laquelle je m'oppose absolument...

Pierre le regarda dans les yeux, mais le matelot continua :

— Et que vous ne ferez pas... Vous ne la ferez pas veuve...

Pierre Davenne haussa imperceptiblement les épaules et, répondant, dit :

— Descends voir Annette, dis-lui qu'indisposé à la suite de l'orage, je sors avec toi, pour aller à Vincennes, qu'elle en informe madame à son réveil... Nous ne rentrerons pas déjeuner...

Le matelot obéit, secouant la tête, et grognant tout bas :

— Potence à l'ail !... Je ne te quitte pas d'une semelle... Ah ! mais, faut pas croire qu'on fera ce que je ne veux pas... pour des femelles... des... Espère ! espère ! j'ai l'œil...

Après avoir rempli sa commission, Simon vint rejoindre son maître qui l'attendait à la porte. Celui-ci lui dit :

— En route !

— Où allons-nous ?

— Est-ce que je sais, c'est toi qui me conduis... Nous devons retrouver Rigobert...

— Ah ! très bien !...

— Allons jusqu'à la place, nous prendrons une voiture...

Ce dernier point fit faire la grimace à Simon... la voiture lui donnait le mal de mer.

Quelques minutes après, Pierre était étendu dans une voiture découverte et Simon Rivet, assis sur le siège près du cocher... lui racontait qu'il avait été dans une île où les cailloux étaient des pièces d'or, seulement elles n'avaient pas cours en France et c'est pour cela qu'il n'en avait pas rapporté ; l'or était si commun dans ce pays-là que la monnaie se faisait avec du papier... mais toujours par jalousie la France ne voulait pas l'accepter.

Simon était bon et pas fier, il tira une petite boîte et pria le cocher d'y fouiller en y fouillant lui-même ; celui-ci accepta... Leurs goûts sympathisaient, car tous deux se glissèrent dans la bouche une pincée de tabac, et le matelot joyeux dit en frappant sur l'épaule de l'automédon :

— Dis donc, le phoque, tu aimes donc ça aussi, les pralines ?... Et ils éclatèrent de rire.

III

OU RÉSIDAIT ET CE QU'ÉTAIT RIGOBERT.

Après s'être arrêté dix fois devant tous les bouges des environs de la Glacière, pour permettre à Simon de se renseigner, dirigé par le matelot, le cocher conduisit sa voiture sur la grande route, et sur l'ordre de Pierre il attendit ;

celui-ci, guidé par son matelot, s'engagea dans un sentier étroit qui menait au milieu des champs.

Où Montrouge finit, où les carrières commencent, un village étrange avait poussé; sur une terre aride, rebelle à la culture, des tentes, des échoppes, des baraques s'étaient dressées. C'était bien le plus étonnant tableau, le plus fantastique paysage... mais le moins rassurant quartier qu'on pût voir. C'était la ville de repos du monde forain, c'est là qu'avaient leur résidence fixe les colosses, les femmes à barbe, les grimaciers, les hercules, les femmes à trois jambes, les Vénus à moignons, les tirangeurs de brèmes... le monde des saltimbanques enfin... C'est dans ce lieu singulier qu'ils vivent, lorsqu'ils ne font pas *l'entre-sort*.

Ils appellent ainsi le théâtre en toile, la voiture, la baraque qui sert à leurs exhibitions, « le mot est caractéristique, — le public monte, il voit un phénomène et s'en va : on entre, on sort, — de là le nom. »

Lorsque Pierre et le matelot arrivèrent dans cet étrange campement, tout semblait dormir : ils furent salués par un chœur d'aboiements de chiens; Simon, pour s'orienter, s'adressa au seul être qu'il vit accroupi devant une porte, un nain, vieux, laid, ayant une grosse tête noire sur un corps d'enfant. Il lui demanda :

— Dis donc, Mal-Venu, sais-tu où demeure Rigobert?

D'une voix profonde de basse, le nain répondit :

— Rigobert?... — le père sauvage, le tirangeur de brèmes?

— C'est ça... le sauvage... le ti... comme tu as dit... je ne sais pas...

— Là, au coin... la grande maison...

Le matelot était hésitant, il cherchait la grande maison! Ce que le petit monstre qualifiait ainsi était une hutte, une tanière épouvantable... Sur une rue percée dans l'imagination des gens, au milieu des champs, s'ouvrait devant un cloaque la porte étroite d'une cour non pavée, close par des planches provenant du *déchirage* d'un bateau; de nombreux clous montraient leurs dents et servaient à accrocher les loques qu'une lessive hâtive avait la prétention de nettoyer...

A droite était une écurie dont le fumier faisait tapis; devant une auge vide se dressait le squelette d'un cheval recouvert d'une peau pelée qui semblait trouée par les aspérités des os; sur le cuir, ayant usé le poil, les harnais avait laissé leurs traces luisantes. A gauche était la voiture, *l'entre-sort;* au fond, ce que le petit monstre appelait la grande maison, était un hangar vitré, sans ligne, sans appui, bâti avec des débris de démolitions. Nous avons dit vitré, il faut ajouter que les vitres ayant été brisées, elles avaient été remplacées par de vieilles affiches, par des papiers de couleurs diverses; portes, fenêtres, vitres étaient rassemblées par à peu près; les araignées et les cloportes, aidés par la poussière, avaient comblé les assemblages mal joints.

C'est à la porte de cette tanière que Simon alla frapper.

La pluie de la veille avait défoncé les terrains, et les deux hommes pataugeaient dans un immense cloaque, ils entraient dans la boue jusqu'aux chevilles.

En entendant frapper, un chien aboya, et l'harmonie canine qui les avait salués à leur arrivée recommença de plus belle. A leur gauche, la porte de *l'entre-*

sort s'ouvrit, et sur l'escalier une étrange jeune fille parut, qui leur demanda avec un accent étranger :

— Que voulez-vous, messieurs ?

— Le père sauvage... Rigobert.

— Veuillez attendre une seconde et je vais ouvrir, le maître ne répondrait pas...

La jeune fille disparut une minute pour reparaître aussitôt enveloppée dans un long châle turc... aux couleurs criardes, mais que l'usage avait un peu éteintes et que l'âge avait déchiré.

Malgré l'état de prostration dans lequel se trouvait Pierre Davenne, aux accents bizarres de la jeune fille, il leva la tête et resta comme ébloui de sa singulière beauté. Celle-ci, semblant ne pas s'apercevoir de l'effet produit, descendit les quatre marches qui ascendaient à sa voiture et, vive et légère, sautant, sans mouiller ses pieds, par-dessus les mares d'eau, elle vint ouvrir l'huis, entra et alla frapper à une autre porte en disant :

— Père Rig ! deux messieurs te demandent.

On entendit un grognement, la jeune fille dit :

— Il se lève, asseyez-vous, messieurs...

Et elle désignait des caisses vides... Pierre et Simon regardaient l'étrange demeure où ils se trouvaient. C'était le taudis le plus inénarrable, tout ce que l'avarice sordide et malpropre peut recueillir était là.

Une seule chose fixa l'attention de Davenne. Au fond se trouvaient trois tablettes absolument envahies par des fioles remplies de liquides de toutes les couleurs... et au-dessus, dans d'immenses bocaux, grouillaient des grenouilles et des reptiles vivants.

Pierre, poursuivant assurément un but secret, regardait attentivement la jeune fille... un joli tableau, nous l'avons dit.

Elle avait environ dix-huit à vingt ans ; elle était excessivement belle, son front était pur, ses yeux immenses, bruns, doux, comme le velours, étaient bordés de cils longs et épais, retroussés à leur extrémité. Son nez, fin et légèrement busqué, avait ces fraîches narines roses des femmes impressionnables. Ses lèvres solidement arquées étaient d'un rouge sanglant qui faisait ressortir davantage la blancheur nacrée de ses dents. Ses oreilles toutes petites étaient presque aussi rouges que ses lèvres ; sous sa peau au teint chaud et duvetée, on sentait courir dans le sang une robuste santé, et des cheveux si noirs qu'ils paraissaient bleus encadraient magnifiquement son visage d'un ovale parfait. Faite comme les beautés antiques, dont la sculpture grecque nous a conservé l'image, elle était grande, forte et souple ; l'œil et la bouche étaient provocants et l'éclair de son regard révélait l'ardeur qui courait dans ces vingt ans-là.

Elle était à peine vêtue lorsque les deux hommes s'étaient présentés, et hâtivement elle s'était fait un manteau du vieux châle ; ses pieds, mignons et haut cambrés, chaussaient de hideuses savates jaunes, sur ses reins pendaient des haillons aux couleurs criardes, mêlées de fils dorés... sur lesquels la misère avait traîné son étrille... Tout cela était en loques...

Et cependant, dans ses guenilles, elle était superbe ; superbe à ce point que Simon stupéfait regarda son maître auquel il venait d'entendre dire, si bas qu'on eût pu croire qu'il pensait :

— Oh ! l'adorable créature ! et qu'elle serait bien *la Femme*...

A ce moment, pour faire contraste au tableau, la porte sur laquelle la jeune fille avait frappé s'entre-bâilla et une tête, presque un masque, parut... qui demanda :

— Qu'est-ce que tu as dit, Iza ?

— Tu vois, maître, ce sont ces messieurs qui te demandent.

L'homme regarda avec défiance et ne reconnut ni l'un ni l'autre.

Simon s'avança...

— Eh bien ! tu ne me reconnais donc pas, Rigobert !... Espère ! espère !

A ce nom, le vieux saltimbanque qu'on interpellait fit une grimace, et regarda comme un myope en clignant de l'œil celui qui parlait... Il faisait des signes négatifs ; le matelot, haussant les épaules, dit alors :

— Voyons, le sauvage... à bord de la *Souveraine*, tu n'étais pas si fier !

— La *Souveraine!* exclama Rigobert avec épouvante et pris d'un tremblement.

— Ne crains rien, vieux marsouin, fit Simon en riant à large bouche, nous ne venons pas pour le passé... Je t'amène mon lieutenant qui veut te parler.

Pierre dit aussitôt :

— J'ai besoin d'abord d'être seul avec toi !... Tu t'occupes toujours de ça ? ajouta-t-il, en montrant les fioles.

— Oui !...

— Alors j'ai à te parler.

— Maître, je suis à vous, je vais me parer, dit aussitôt Rigobert.

— Si le seigneur a besoin d'être seul, dit la jeune fille en dardant curieusement la flamme ardente de ses prunelles, nous allons nous retirer.

Pierre Davenne regarda quelques secondes la bizarre créature, et lui dit :

— Ma chère enfant, j'aurai peut-être à vous parler aussi tout à l'heure.

— A moi !... Vous voulez les cartes ?...

— A tout à l'heure, reprit Pierre en souriant.

Simon suivit la jeune fille qui sortait et comme celle-ci, lui ayant offert pour siège les marches de sa voiture, s'occupait à allumer le feu... il lui dit :

— Vous n'êtes pas d'ici... vous ?... vous avez dû voyager, comme moi. Eh bien, la belle sauvage, vous n'avez rien appris dans vos voyages. Moi j'ai été dans un pays où pour faire du feu, même dans l'eau, dans la neige, nous frottions deux bouts de bois... ça s'allumait tout de suite... Ah ! quel beau pays... c'est le pays des statues vivantes... vous n'avez rien vu de beau comme ça... ça rend froid pour les autres. Vous êtes bien belle, vous, eh bien, ma mie, par là vous ne seriez que de la Saint-Jean, on voit les plus belles femmes du monde !... Quand une femme veut vous faire un cadeau... aussi vrai que nous sommes là tous les deux, ça m'est arrivé à moi qui vous parle... à votre fête, à la Noël, elle se fait arracher une dent et vous la donne... Ce sont des perles fines, c'est plus cher que le diamant. Le diamant, dans ce pays-là, on fait des vitres avec ; il n'y a que les petites gens qui en portent...

Moi, qui vous parle... je peux me flatter d'avoir vu les deux plus jolies filles du monde...

— Quelle est l'autre?... demanda en riant finement la jeune fille...

Simon ne comprit pas, et continua en racontant l'histoire d'une reine kanake qui lui avait offert de partager son trône.

Dans la maison, Rigobert s'étant paré, selon son expression, sortit enfin de sa niche.

C'était un petit homme sec... la tête était un peu grosse pour le corps, il avait le teint mat et plombé, et comme il avait horreur de l'eau, que la pluie seule le débarbouillait, la peau était terreuse, ses cheveux gris sale étaient ébouriffés sur sa tête; il les étrillait de ses doigts minces et crochus; l'œil était brun feu comme celui des oiseaux de proie; il faisait le myope pour ne pas reconnaître les gens qu'il ne voulait pas voir, mais sa vue était excellente, son regard courait toujours sous ses sourcils hérissés comme des flammes de grenade; les lèvres étaient pâles et minces et le menton plat.

Il s'était paré!... Vêtu d'une houppelande trop longue, il était boutonné comme un prêtre, cachant ainsi son linge plus que douteux; sous sa longue robe on voyait passer deux jambes grêles terminées par des pieds énormes; l'étrange, c'est que lorsque ses manches se relevaient, lorsque la houppelande s'écartait sur la poitrine, on voyait sa chair tatouée, de là son nom... Rig, le Sauvage.

Un jour, Rigobert avait dû, pour des raisons que nous connaîtrons plus tard, se sauver du bord dans un atterrissage... Pris par les sauvages, il avait vécu quinze années avec eux...

On juge facilement du changement qui peut s'opérer en un individu à la suite d'un déplacement semblable. Rigobert était un Parisien, un faubourien même. Il n'était pas entré, on l'avait poussé dans la marine; ne pouvant rien en faire, on l'avait engagé mousse. Il avait, par sa conduite toujours irrégulière, pleinement justifié la décision de sa famille; il avait été le plus intelligent et le plus désobéissant mousse, le plus solide, le plus adroit marin, et la plus mauvaise tête, le vrai « bon enfant, » et la plus mauvaise nature; il passait plus de temps aux fers qu'en service : rien ne l'avait dompté... Il avait la plus grande indifférence pour le danger et ne reconnaissait qu'un maître : sa volonté, lui.

Il avait tous les vices, mais il était capable de tous les dévouements; lorsqu'il acceptait une mission, on pouvait compter sur lui... Son caractère s'était, il est vrai, un peu modifié avec l'âge, un nouveau respect ou plutôt une crainte lui était venue... la police!

Pierre dit au vieux Rigobert :

— J'ai peu de temps, il faut que nous nous entendions vite; or je tiens, pour éviter toutes feintes inutiles, à te dire que je te connais de vieille date. Celui que l'on nomme ici le sauvage, le vieux Rig, je le connais, moi, sous le nom de Rigobert Contour, et j'ai entendu conter son histoire par le major Ruiton qui l'avait pour matelot à bord de la *Sémillante*.

En entendant ce préambule, le vieux sauvage se leva vivement, regarda par les vitres si l'on écoutait, et, comme effrayé, il dit à mi-voix :

— Taisez-vous... taisez-vous... lieutenant, je vous en prie, ici les murs ont des oreilles... Que voulez-vous de moi?

— Je veux que tu me promettes de me servir loyalement, que tu fasses tout ce que je te demanderai... Il n'y a pas de danger pour toi, et il y a beaucoup d'argent à gagner...

En entendant ces mots, le vieux Rig eut une affreuse grimace, qu'il essaya de faire passer pour un sourire, — habitude de tromper sur la qualité de la marchandise vendue. — Ses yeux lançaient des éclairs, il s'avança près du jeune homme et s'accroupit devant lui, en disant :

— Mon lieutenant, nous sommes ici entourés de tout ce qu'il y a de plus mauvais au monde... tous coquins, bandits, misérables, qui me rendent le bien que je leur fais en me haïssant mortellement... Je me mets tout près de vous pour bien vous entendre, mais parlez bas... tout bas... j'entends très bien... très bas, n'est-ce pas?

Pierre reprit :

— Tu exerces toujours ici ton même métier?...

— Je prédis l'avenir... et je fais un peu de médecine.

— La médecine qui tue.

— Chut!... la médecine secrète!... Mon lieutenant, je suis à vos ordres, que voulez-vous de moi?...

Pierre Davenne accoudé sur son genou, le front dans ses mains, réfléchit quelques minutes, puis il dit :

— Rig... te souviens-tu qu'un jour on vint te trouver pour faire évader un condamné à mort?

— Vous savez ça?... C'est au Canada...

— Tu te chargeas de l'évasion, et tu réussis, elle te fut payée cinquante louis.

— Oui... je fis évader le cadavre avant l'exécution, dit en riant le vieux hibou.

— C'est cela!... je viens te demander aujourd'hui de faire la même expérience.

— Sur un condamné?... demanda le vieillard avec inquiétude.

— Ceci ne te regarde pas... Que t'importe sur qui... Je viens te demander de renouveler ce que tu as fait, et je t'offre deux cents louis...

— Deux cents louis... fit le vieux matelot, et les pupilles de ses yeux brillèrent.

— Il y a quelques dangers à courir?... La police va...

— Aucun... interrompit Pierre.

— Ah!... sur qui devrai-je faire... l'expérience?

— Sur moi!

— Hein! fit Rigobert sursautant, étourdi... Sur vous!... quel est votre but?

— Ceci ne te regarde pas... Je te demande, es-tu capable de recommencer ce que tu as fait? veux-tu le faire? et je t'offre deux cents louis...

— Savez-vous, lieutenant, que c'est terrible...

— Je le sais!...

— Savez-vous que ce peut être la mort...

— Je le sais... Mais je sais aussi que tout dépend de toi... et que Simon qui te servira dans l'œuvre te fera sauter la cervelle si tu n'as pas réussi...

Il prit alors un canif, et avec la pointe il fit une légère incision sur le dos... (PAGE 26.)

Le vieux Rig se contenta de hausser les épaules.

— Mon lieutenant, je ne travaille pas pour rien... Vous m'offrez quatre mille francs... mettez-en cinq.... et comme c'est payable par vous, vous êtes bien certain que.... je réussirai....

— Cinq mille francs, soit !... tu acceptes ?...

— Je suis à vos ordres, maître.

— Tu as encore de ce poison ?

— Toujours.... c'est du curare... Vous allez voir.

Et, en disant ces mots, le vieux matelot alla chercher dans la niche où il couchait un pot de terre cuite duquel il retira un morceau d'une matière noire, à cassure brillante, présentant assez bien l'aspect de l'extrait de jus de réglisse noire... qu'il montra à Pierre ; celui-ci le prit avec précaution.

— Oh ! ce n'est pas dangereux, fit le vieux matelot, vous pourriez en manger.

Pierre se contenta de hocher la tête. Le vieux Rig était heureux de parler de sa science, ce qu'il appelait la médecine secrète.

— Ça, voyez-vous, eh bien, c'est absolument introuvable en France, en Europe... J'ai eu ça quand j'étais avec les sauvages. C'est à la suite du pillage d'une tribu... Ceci vient des Indiens de Messaya, une des tribus les plus féroces, un tas de mauvais coquins qui ne vivent qu'au milieu des forêts, et qui ne font guère que ce poison...

— Voilà longtemps que tu as ça ?... Ne-crains tu pas qu'il n'ait perdu de sa force ?

— C'est inaltérable, ça ne bouge pas... Au reste vous allez voir.

Le vieux sorcier alla chercher une capsule de grès, il y mit le morceau qu'il avait montré à Pierre Davenne et versa quelques gouttes d'eau dessus ; l'eau forma immédiatement une pâte liquide, le vieux Rig prit dans un bocal une grenouille vivante et lui ayant attaché une patte, il la mit sur la table, lui ouvrit la gueule et versa une goutte du liquide noir.

Pierre Davenne observait attentif...

La grenouille sautait vive, semblant ne rien ressentir... Après quelques minutes, Rig dit :

— Le poison n'a rien fait, vous le voyez... Absorbé ainsi, il est inoffensif ; mais regardez maintenant.

Il prit alors un canif ; avec la pointe, il fit une légère incision sur le dos du batracien dans laquelle il glissa une goutte du poison.

Puis ils observèrent l'animal.

Dans les premiers moments la grenouille allait et sautait comme avant l'opération, avec la plus grande agilité, puis elle resta tranquille ; au bout de cinq minutes les jambes de devant cédèrent, le corps s'aplatit et s'affaissa peu à peu ; après cinq minutes la grenouille était morte, c'est-à-dire qu'elle était devenue molle, flasque, et que le vieux Rig, la pinçant de ses ongles, la piquant avec une aiguille, ne déterminait plus chez elle aucune réaction vitale.

— Elle est morte, bien morte, dit le vieux Rig en la prenant par une patte et en la laissant retomber. Eh bien, vous allez voir.

Et tirant d'une trousse un petit scalpel, il ouvrit la grenouille empoisonnée pour découvrir le cœur.

Le sang rougissait à l'air et présentait ses propriétés physiologiques normales et le cœur continuait à battre...

— Le cœur bat ! voilà tout le mystère...

— Ainsi tu aurais pu la sauver ?...

— Absolument..., dit le vieux matelot, ouvrant la porte et jetant la grenouille en appelant : Radis !...

— Qui appelles-tu ?...

— Mon chien, pour qu'il mange la bête.

— Mais tu risques de l'empoisonner.

— Maître, vous oubliez ce que je vous ai démontré...

— C'est vrai —, finissoi Demain soir tu viendras à l'adresse que je vais te donner ; demain vers minuit. Simon te recevra et te cachera, tu ne le quitteras que lorsque tout sera fini...

— Je m'entendrai avec lui...

— Oui... Écoute bien, Rigobert : peut-être aurai-je besoin quelquefois de tes services, ils te seront largement payés... Mais garde-toi de la moindre trahison..., ce serait pour toi la mort...

— Maître, ma vie s'est passée à me dire : Quand donc emploiera-t-on mon intelligence ? J'étais né pour être le serviteur fidèle et dévoué d'un maître... généreux... Ce maître, ce peut être vous ?

Pierre ne fit pas attention au regard plein d'astuce et à la révérence pleine d'humilité du vieux misérable... Il le tenait par ses deux rêves : l'argent et la vie. Il lui demanda :

— Qu'est-ce que cette étrange fille qui nous a reçus...

— Une pauvresse que j'ai recueillie dans mes voyages... Il faut faire le bien quand on peut.

Pierre sourit malgré lui...

— Elle travaille avec moi, elle fait de la divination... elle tire les cartes...

— Quel âge a-t-elle ?

— Elle l'ignore elle-même... Elle doit avoir dix-huit ans.

— Et pourquoi... puisque tu veux faire le bien, laisses-tu vivre dans ce milieu horrible une enfant de cet âge ?... Ne penses-tu pas qu'elle peut se perdre à chaque instant...

— Se perdre, fit le vieux Rig étourdi, penchant sa tête et riant malicieusement, se perdre ! Maître, vous croyez donc que la vertu traîne par le monde derrière nos baraques ?

— Quoi, ce visage riant, ces grands yeux ?...

— Maître..., quand j'ai rencontré Iza, c'était en allant de Widdin à la Sulina, je traversais un village que les Turcs avaient pillé huit jours avant... Iza, qui depuis quelque temps accompagnait les chefs de ces jolis soldats, lasse des inégalités de traitements qu'on lui faisait subir, se souvint qu'elle était chrétienne et qu'elle ne devait pas vivre avec ses ennemis... Elle se sauva, je la trouvai sur la route, presque morte de faim, craignant toujours de tomber aux mains de ceux qu'elle fuyait... Iza n'était pas née pour être vierge et martyre... Je la considère non comme une domestique, mais comme une ouvrière... je la paye, je la nourris, elle a son gîte indépendant du mien, elle est libre... elle a pour elle le quart de ce qu'elle me rapporte...

Pierre, étonné d'abord et ne pouvant assembler la nature dont on lui parlait avec le visage franc qu'il avait vu, écoutait silencieux... Et tout bas il répéta encore... :

— C'est peut-être... *la Femme!...*

Puis, se levant tout d'un coup, il ouvrit la porte et siffla... Son matelot vint aussitôt, il dit alors...

— A cette nuit, vieux Rig... entends-toi avec Simon, c'est lui qui te recevra...

Et il se dirigea vers la jeune Iza... pendant que les deux anciens compagnons s'entendaient.

— Ma belle enfant... dites-moi ma bonne aventure...

Iza releva la tête, et toute souriante...

— Voulez-vous les cartes... ou la main?

— La main!...

Et il tendit sa main; la jeune fille la regarda attentivement, la palpa et dit :

— Vous devez être heureux... la ligne de vie est longue... mais traversée par un grand malheur... puis... je ne veux pas dire ça...

— Dites toujours...

— La ligne de vie est brisée... absolument brisée... et la ligne était longue.

— Merci, à votre tour, mon enfant, donnez-moi votre main.

— Vous ne croyez pas, et vous voulez vous moquer de moi! fit tristement la jeune Iza.

— Si, mon enfant, je crois... et je sais!

Iza tendit sa main, une main mignonne, admirable, aux doigts, aux ongles roses, attachée au bras comme une main de duchesse.

Pierre la prit et la pressant... le front plissé, fixant son regard ardent sur les yeux étincelants de la jeune fille, il dit :

— L'avenir est riant pour toi... le malheur est passé... tu seras riche, aimée, adorée, tu seras belle et enviée...

— Oh! maître, dit la jeune fille, fermant les yeux, éblouie et ravie de ce qu'elle entendait... oh! je vous en prie, ne mentez pas... et superstitieuse, croyant malgré elle à la parole de Pierre : parlez, parlez encore...

Davenne, comme halluciné, la regardait toujours, et quand Iza relevait sa paupière, elle ne pouvait supporter son regard et refermait les yeux, pendant qu'elle écoutait...

Il reprit d'un ton étrange :

— Mais si tu veux être heureuse, sois sans foi, sans âme, sans cœur; le jour où tu seras riche, méprise celui qui t'aura connue pauvre... le jour où tu seras aimée, rends la haine pour l'amour... à celui qui te fera l'honneur de te donner son nom... rends la honte... si tu es capable de cela... espère... tu seras riche, bien riche... très riche...

Et laissant la jeune fille, étourdie, chancelante, prête à défaillir devant le tableau évoqué... Pierre sortit de la tanière du vieux Rigobert, suivi par Simon qui se grattait le crâne, en se demandant ce que son maître voulait faire...

Le vieux Rig avait été très réservé : il avait dit à Simon que le soir même, entre onze heures et minuit, il viendrait rue Payenne; que là une terrible chose devait s'accomplir et qu'il ne pourrait quitter la petite maison de la rue Payenne que le lendemain soir.

Certainement, Simon était discret ; pourtant, après les événements qui depuis la veille bouleversaient la vie de tout le monde, il aurait bien voulu que son lieutenant lui fît l'honneur d'une demi-confidence. Il marchait à ses côtés, en regardant en dessous ; mais Pierre, la tête baissée, le front soucieux, partait sans le voir, sans voir — le monde étrange qui sortait de toutes les échoppes, de toutes les baraques, de toutes les voitures pour les regarder passer.

Arrivés sur la route, Pierre sauta dans la voiture et dit au cocher :

— A Charonne !

— Pardon, mon lieutenant, où dites-vous ? exclama le matelot, aussi ébahi que le cocher.

— A Charonne, près du Père-Lachaise, répéta Pierre impatienté...

— Très bien... très bien ! dit Simon, et s'adressant au cocher :

— Allons, mon vieux, lève l'ancre... je vais changer ta praline.

Et la voiture partit.

IV

LES STUPÉFACTIONS DE SIMON RIVET.

La gaieté de Simon Rivet s'était envolée ; vainement il cherchait a raconter à son nouvel ami, le cocher, quelques péripéties de ses voyages, sa mémoire était infidèle, et son imagination se refusait à toute complaisance à cet égard. Il avait regardé son maître blotti dans un angle de la voiture, et la mine de celui-ci l'avait attristé.

C'est que les révélations de la veille restaient présentes à sa mémoire, et, malgré toute sa volonté, le tableau du passé, si calme, si heureux, si riant, revenait ajouter l'amertume des regrets à l'irréparable malheur... L'avenir était maintenant muré, sa pensée n'avait plus d'ailes. Il n'y avait dans son cerveau qu'une idée obstinée, tenace : rompre à tout jamais avec le présent et oublier le passé... Son cœur passait par toutes les douleurs : la jalousie, la honte, la rage et la haine. Simon savait ce qu'était son maître dans les questions d'honneur ; il savait que, sous les dehors blonds de sa douceur évangélique, il cachait une nature de fer, une force morale énorme... lorsque son maître lui avait dit la veille :

— Simon, désormais nous entrons en campagne à bord de la *Vengeance ;* tout est fini ici, je n'ai plus d'amour, je n'ai plus de pitié.

Il savait que, si son lieutenant l'avait dit, c'était arrêté. Il était de fait séparé de sa femme, car il n'avait plus d'amour, il n'avait plus de regret. Il s'étonnait que cela ne se terminât pas par un coup de pistolet dans la tête de l'un « et un peu de salive sur le front, avec une poussée dans les épaules, de l'autre. » Ça voulait dire : Mettre à la porte. Mais il était certain que ceux qui avaient outragé le lieutenant Pierre Davenne ne perdraient pas pour attendre... Confiant, il obéissait, se répétant son mot :

— Espère ! espère !

Lorsque la voiture entra dans Charonne, le matelot se retourna pour prendre les ordres de son maître ; Pierre dit seulement :

— Allez au pas.

Et, au grand étonnement de Simon, il regardait de chaque côté, comme s'il cherchait à reconnaître une maison. Le matelot, qui connaissait tous les amis de son maître, était bien certain qu'il n'y en avait aucun dans ces quartiers... Devant une grille sur les barreaux de laquelle pendait un écriteau sur lequel on lisait : *Maison de campagne meublée à louer*, il fit arrêter la voiture et descendit. Il sonna, on ne répondit pas. Il regarda l'écriteau et lut au-dessous : *S'adresser chez M. Savard, place de l'Église.* Il s'y rendit à pied, suivi de Simon, qui se demandait si son maître avait bien toute sa raison.

Il trouva M. Savard, qui lui dit qu'il était chargé de louer la maison mille francs pour la saison.

— Mille francs ! répéta machinalement Pierre.

— Oh ! monsieur, fit Savard, elle vaudrait six mille francs si elle ne se trouvait pas derrière le Père-Lachaise... Si vous voulez la voir...

— C'est inutile, fit Pierre, je la connais.

Simon releva la tête, étonné. Pierre, calme, fouilla dans son portefeuille et en tira mille francs, qu'il donna à l'individu, assez surpris de la rapidité de la location, en lui disant :

— Veuillez me donner un reçu... On peut entrer en jouissance ce soir ?

— Tout de suite si vous voulez, monsieur, dit Savard en signant... Je vais vous remettre les clefs.

— Prends-les, Simon.

Le matelot ne répondit pas ; sa bouche s'ouvrit, sa « praline » tomba, tant il restait stupéfait... Il prit les clefs, suivit son maître ; devant la grille, celui-ci lui dit :

— Visite la maison, afin de la bien connaître, et viens me retrouver au café de la Bourse, sur la place, dans deux heures.

Simon ne trouva pas un mot à répondre. Il tenait encore les clefs dans sa main et était appuyé sur la grille, que la voiture de son maître était déjà loin... Il ouvrit ; puis entra cependant, et, suivant la petite avenue de tilleuls qui conduisait à la maison, il pensait :

— Ah çà ! potence à l'ail, est-ce que ça souffle là-haut ? est-ce qu'il a un grain ? Je sais qu'il n'est pas long à prendre son parti des choses... Mais c'est pas parce que madame ne compte plus... qu'il se retourne comme ça... Est-ce que cette gourgandine de là-bas..., cette vivandière turque... lui a tapé le cerveau ?... Déjà ! et il veut la mettre dans cette maison... Ça irait vite !...

Et le matelot visitait l'appartement.

L'ameublement avait le mauvais goût des appartements meublés au jour le jour avec les meubles bon marché des ventes publiques.

Ce qui fit exclamer le matelot :

— Il ne va pas au moins nous faire demeurer ici... C'est une salle de l'hôtel des ventes !...

Et il ouvrit la fenêtre.

— Ah bien ! voilà quelque chose de joli pour aider à la digestion !... La vue du Père-Lachaise !... Tonnerre de bon sens !... on croirait qu'on vient enterrer jusque dans le jardin !... Espère, espère ! Si on reste ici... je m'arrangerai à ce qu'on ne soit pas long à nous donner congé... Je l'ai assez vue, cette cabine-là !... J'y ferai pas longtemps escale !... Bonsoir, la compagnie !

Et saluant les tableaux, — quels tableaux ! — plaçant son chapeau en arrière à croire que le bord était dans son col... il fouilla dans sa blague, prit sa praline et fermant les portes il dit :

— Je vous ferme, par conscience... parce que ceux qui voudraient venir en seraient suffisamment punis pour ne plus recommencer... Bon sens, c'est moi qui trouve qu'on serait mieux en face... C'est son cerveau qui bourlingue, ça ne durera pas... Espère ! espère !

Et ayant fermé la grille, il partit pour rejoindre son maître au rendez-vous qu'il lui avait donné.

Pierre Davenne l'attendait, Simon reprit sa place près du cocher, mais tout soucieux cette fois ; c'est que le pauvre matelot avait beau se creuser la tête, il ne pouvait deviner le but où visaient les agissements de son maître. Il se pencha vers Pierre, et lui demanda :

— Et maintenant, où allons-nous ?

— Boulevard Beaumarchais.

La voiture partit, et, sur l'ordre de Davenne, s'arrêta au coin de la rue des Filles-du-Calvaire. Là il envoya son matelot chez le chevalier de Soizé, pour porter à Mlle de Soizé une lettre cachetée qu'il devait lui remettre en mains propres.

Simon, obéissant, hochait la tête, comprenant de moins en moins et grognant :

— Qu'est-ce que c'est encore que celle-là ? Espère ! espère !

Il remplit la commission scrupuleusement, ce qui au reste fut facile. M. de Soizé, aveugle et impotent, ne quittait pas la chambre, et c'est Mlle de Soizé qui vint recevoir le matelot.

En entendant le nom de celui qui lui adressait la lettre, elle manifesta une certaine émotion et dit à Simon :

— Monsieur, je vous prie d'attendre une seconde...

Elle se plaça près de la fenêtre et lut la lettre... Le matelot qui l'observait vit que pendant la lecture ses mains tremblaient, que sa bouche se contractait, puis un sourire triste s'étendit sur son visage, lorsqu'elle revint dire au matelot :

— Dites à M. Davenne que je suis prête... j'y serai... et j'obéirai...

— C'est tout ? demanda Simon écarquillant les yeux et ouvrant imprudemment sa large bouche.

— C'est tout... Dites enfin qu'il peut absolument compter sur moi...

— Mam'zelle... et la compagnie, dit-il par habitude, je vous salue bien.

Et étrillant son crâne de ses doigts, mordant sa chique, il grommelait en descendant l'escalier.

— Je navigue dans du cirage... Je n'y vois rien... Si ces gens-là se compromettent, ça ne sera pas à cause de ce qu'ils auront dit... Enfin, il faut affaler tout, c'est le lieutenant qui gouverne... Il sait où il va !... Si ça avait été moi, pas tant

d'affaires, on bourlinguait tout, — la femme, la bonne ; — en voilà une qu'est obstinée. — On restait avec la petite Jeanne... On me mettait de quart pour recevoir ceux qui viendraient... et vogue la galère !...

Il revint près de Pierre qui, à son grand étonnement, semblait attacher une énorme importance à ce qu'il lui disait :

— Répète-moi mot à mot ce qu'elle t'a dit, lui demanda-t-il pour la troisième fois.

Et Simon, absolument étourdi, répéta :

Elle a dit : « Je suis prête... j'y serai ! j'obéirai ! Il peut absolument compter sur moi !

Pierre eut un soupir de satisfaction... et il dit à Simon :

— Hâtons-nous !

— Nous rentrons ? demanda Simon.

— Non pas...

— Mais, mon lieutenant... je vous prie de ne pas m'en vouloir... ; mais vous oubliez l'heure de la soupe.

— Tu as faim ? demanda naïvement Pierre.

— Comment si j'ai faim ! exclama le matelot... Mais, mon lieutenant, vous ne vous figurez pas ce que ça creuse de sortir comme ça le matin... Si j'ai faim !

Rien ne peut dépeindre l'expression de Simon, en disant ces mots.

Depuis la veille une force nerveuse soutenait le jeune homme : il n'avait pas dormi et ne se sentait pas fatigué ; il n'avait pas mangé et ne ressentait aucun appétit ; il n'avait plus conscience du temps, il lui semblait que de longs jours déjà s'étaient écoulés depuis la terrible révélation et que la vengeance était tardive. Il regarda l'heure à sa montre et, haussant les épaules, il dit à son matelot :

— Tu as raison, il faut manger.

Alors il paya son cocher et ils entrèrent dans un cabaret voisin...

Entièrement perdu dans ses pensées, Pierre dit au matelot de commander ; celui-ci s'en acquitta en conscience... Mais une stupéfaction nouvelle lui était réservée... Son maître ne mangea pas !... Il voulut le décider à prendre quelque nourriture, mais le maître lui dit sèchement.

— Mange, et tais-toi.

Quoique contrarié, le matelot Simon était trop respectueux envers son lieutenant pour ne pas obéir ; il mangea seul... le dîner commandé pour deux.

Le repas terminé, le matelot dit :

— Mon lieutenant, nous rentrons ?

— Non ! fit Pierre du même ton sec, va chercher une voiture...

— Encore ! se dit Simon.

Il revint bientôt avec la voiture. Pierre alluma un cigare et s'étendit sur les coussins.

— Où allons-nous? demanda-t-il.

— Où tu voudras, répondit Davenne...

Le matelot regarda son maître avec inquiétude. Est-ce que la découverte de la veille l'avait rendu fou?... Enfin, faisant un geste d'abnégation, il obéit, et

Ah ! elle est bonne, celle-là ! (PAGE 39.)

après avoir cherché une minute la promenade qu'il pourrait faire, il dit au cocher :

— Mène-nous sur les quais... ce n'est encore que là où ça ressemble à quelque chose. On voit de l'eau et des canots.

Davenne, toujours sombre, vivant de ses tristes pensées, ne poursuivait qu'un but, il ne voulait pas rentrer de jour chez lui ; quoique résolu, il évitait de se trouver en présence de sa femme, il n'était pas certain de se pouvoir contenir devant celle qui l'avait trompé, il craignait que ses caresses et ses sourires hypo-

crites n'entraînassent chez lui un mouvement de colère, où fou, aveugle et n'écoutant que sa haine, il punirait la faute par un crime.

C'est au reste le propre des natures douces et calmes, de ne pouvoir s'arrêter lorsque la colère les envahit; la douceur fait place à la cruauté...

Après avoir descendu et remonté les quais, après avoir été du bois de Boulogne à la Bastille, la voiture s'arrêta, enfin, place Royale.

Pierre Davenne pris le bras de son matelot et s'appuya sur lui pour regagner sa demeure.

— Eh bon sang!... mon lieutenant... qu'est-ce que vous avez?... Vous ne tenez plus debout... Voilà ce que c'est... vous n'avez pas voulu déjeuner... Espère!... espère... Nous voilà arrivés... je vais vous faire faire... un...

— Tu vas rester avec moi et me donner le bras pour gagner ma chambre...

Cela était dit d'un ton qui ne permettait pas de réplique, et Simon resta ahuri.

Lorsque la servante Annette vint ouvrir la grille et qu'elle vit son maître, que l'insomnie, les tourments et la fatigue avaient pâli, quand elle vit ses yeux caves et qu'il était obligé de s'appuyer pour rentrer sur son matelot... en voyant la figure à l'envers de ce dernier, elle s'exclama...

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce qu'il y a donc!

— Ce n'est rien, Annette... Je me sens indisposé...

— Ça vient de vous prendre... là!... demandait-elle, et Simon ouvrait la bouche et répondait...

— C'est incroyable, au bout de la rue, à la min...

Pierre lui pressa le bras à le briser, ce qui fit faire une laide grimace au matelot, — et l'interrompant :

— Non, j'ai été malade toute la nuit, c'est pour cela que je suis sorti ce matin... Mais toute la journée j'ai été ainsi...

Cette fois, Simon crut qu'il s'affalait, tant le mensonge de son maître le stupéfiait.

— Et madame qui est en visite...

— Ah! fit Pierre, elle est sortie ce matin, avant le déjeuner?...

— Oui, monsieur.

— Et comme monsieur ne devait pas rentrer, elle a dit qu'elle en profiterait pour faire quelques visites...

— Elle n'a pas emmené sa fille?...

— Non, monsieur; Mlle Jeanne est dans le jardin.

Le matelot sentit les ongles de son maître qui lui rentraient dans les chairs, mais Simon avait compris et il se tut; en emmenant son maître, il l'entendit dire bas :

— Elle est chez lui... l'infâme... les misérables!

Il monta ainsi à sa chambre; là, il se redressa et n'étonna pas peu Simon en lui disant :

— Aide-moi, je vais me mettre au lit!

— Mais, s'écria le matelot inquiet, c'est donc vrai que vous êtes malade?

Pierre lui dit :

— Je vais me coucher, tu vas veiller là, à quiconque viendra, tu diras que j'ai recommandé de me laisser dormir... tu diras... que je suis très faible.

Simon cette fois fut si stupéfait qu'il ne trouva pas un mot à répondre, et il prit sa faction!

V

LES TERREURS DU MATELOT SIMON RIVET.

Le bouleversement de Simon était tel qu'il en avait avalé sa... « praline » et il rageait tout bas. Il repassait dans sa mémoire tout ce qui s'était accompli depuis la veille, et, malgré tous ses efforts, il ne pouvait rattacher tout cela ensemble. La catastrophe de la veille s'expliquait; dans un moment de rage, de folie furieuse, en apprenant qu'il était trompé, son lieutenant avait voulu tuer sa femme, c'était fort bien! Disons même que le matelot, à cette heure, regrettait presque d'être si heureusement intervenu. Après cette crise de rage, de fureur, une crise de larmes était survenue... Tout cela allait encore. Il connaissait le caractère de son maître, de son chef, il savait qu'il était de force à arracher de son cœur le sentiment qui faisait sa vie heureuse, de l'heure qu'il avait appris que celle qui en était l'objet en était indigne. Or, son maître n'avait plus d'amour pour Geneviève!... et c'est là que le trouble commençait dans ses idées... Qu'avait été faire le lieutenant Davenne chez le vieux coquin de sauvage?... Il savait mieux que tout autre ce que valait l'ancien écumeur de mer : il fallait avoir besoin de lui pour s'en servir!

Le matelot Rigobert, en vivant longtemps chez les Indiens de Messaya, avait appris la vertu de certaines plantes avec lesquelles il faisait des remèdes étranges... pour guérir des maladies non moins étranges, — guérir n'est peut-être pas le mot juste; aussi Rivet disait-il souvent qu'il n'accepterait pas même un verre d'eau de la main de celui que les saltimbanques appelaient le vieux Rig ou le père sauvage. Quelles relations pouvaient s'être établies entre son maître, l'honneur et l'honnêteté mêmes, et ce vieux gibier de potence? Car son lieutenant avait été jusqu'à lui offrir un domicile chez lui, dans sa maison, et il espérait bien que le sommeil ramènerait son cher maître à des idées plus saines, et qu'il le chargerait à son réveil de recevoir d'une autre façon le vieux Rig. Simon se pencha vers le lit.

Pierre étendu avait les yeux ouverts, le regard fixe; il ne dormait pas.

— Espère! espère! grogna le matelot, et grattant son crâne de ses ongles durs, comme s'il faisait des fouilles dans son cerveau, il pensait : En sortant de chez le vieux loup de mer, le lieutenant s'était dirigé vers la jeune fille et lui avait parlé d'une si singulière façon qu'en lui abandonnant sa main qu'il tenait dans la sienne, la pauvre petite avait failli s'évanouir. Que diable! pouvait bien lui avoir dit son chef?... Partant du cloaque, impatient, fiévreux, il s'était fait conduire à l'entrée de Charonne; là, sans marchander, il avait loué mille francs une lapinière, un trou à taupes, une baraque que lui Simon, qui n'était pas difficile comme logement, n'aurait certainement pas consenti à habiter une année, si on lui avait donné la même somme. Dans quel but? Était-ce pour l'offrir à la « sauvagesse? » comme il l'appelait. Assurément la maison de Charonne était plus habitable que la voiture

entre-sort dans laquelle elle résidait... Alors, son maître était donc amoureux de la jeune fille; pour que l'amour soit né si vite, c'était logique, le cerveau devait être atteint...

Mais si c'était pour la jeune fille qu'il prenait la maison, dans quel but la faisait-il visiter par son matelot, sans lui demander après la visite ce qu'il en pensait? Simon grattait son crâne, fouillait ses crins... il ne trouvait rien.

De là, il avait été à la Bourse, son lieutenant avait écrit une longue lettre... à une femme, à une femme noble... Qu'était-ce encore que cela? Que signifiaient les mots qu'elle avait répondus et qui semblaient si importants? Pourquoi encore cette feinte maladie, qui l'obligeait à rester chez lui, quand, au contraire, il semblait le matin même désirer n'y jamais revenir?

Et enfin pourquoi, depuis le matin, n'avait-il plus été question des événements de la veille, pourquoi n'y avait-il pas eu commencement d'exécution du plan arrêté la nuit même et qui devait purifier la maison?... Et cependant il n'avait pas oublié, pas pardonné. Simon savait que le seul nom de sa femme le rendait nerveux... il avait encore sur les bras la marque des ongles de son maître.

— Assurément, se disait le matelot, tout le branle-bas du matin n'a aucun rapport avec l'aventure d'hier!...

Toutes ces questions se heurtaient dans le cerveau de Simon et, contrairement au proverbe qui dit : Du choc jaillit la lumière, le matelot ne comprenait rien et il était si bouleversé qu'il avait oublié de renouveler sa « praline, » si bien que ses joues creuses ajoutaient à son air lamentable.

A l'heure du dîner, Mme Davenne rentra. Annette l'ayant informée de l'état dans lequel son mari était revenu, elle jeta son chapeau sur une chaise, commanda d'aller chercher le docteur et, tout inquiète, monta aussitôt. En la voyant, le matelot comprima un mouvement de rage, pour mettre son béret à la main...

— Qu'est-ce que l'on me dit, Simon?... Pierre est malade?...

— Chut! chut! fit celui-ci à mi-voix... pas de bruit, madame; il dort et m'a bien recommandé de ne pas le laisser éveiller...

Et il voulut empêcher Geneviève de rentrer, craignant qu'elle ne trouvât Davenne éveillé; mais, à la voix de sa femme, celui-ci avait fermé les yeux...

Geneviève s'avança, inquiète, marchant sur la pointe des pieds, évitant de faire du bruit; elle le regarda un instant et dit :

— Oh! qu'il est pâle!

Elle mit la main sur son front et lui prit délicatement le poignet...

— Son front brûle... il a la fièvre!... dit-elle, et, après l'avoir contemplé avec amour quelques minutes, au grand étonnement du matelot, elle vint vers lui et lui dit tout bas :

— Je viens d'envoyer chercher un médecin, et je vais le veiller avec vous. Dites-moi, Simon, comment cela est-il arrivé?... Il n'était pas malade hier...

Là, le matelot se trouva embarrassé; moins que tout autre, il était à même de donner des renseignements sur cette maladie-là, cependant il fallait répondre et il dit :

— Je dois vous dire, madame... on ne sait jamais comment ça prend, le mal...

ce matin il n'était pas bien... et puis après, ça n'a pas été mieux... Il souffrait ici et là, et là... enfin, ça n'allait pas, et puis nous sommes rentrés... et tous les gens qui ont navigué ont de ça... C'est des fièvres... on les a plus ou moins, mais on les a...

— Et enfin, il ne lui est pas arrivé d'accident?... demanda Geneviève impatientée.

— Des accidents... avec moi!... jamais...

— J'ai dit à Annette de courir chercher le médecin.

— Vous savez, moi, madame, je suis de votre avis... Il y a des fois où c'est utile.... d'autres fois c'est inutile... ça vaut toujours mieux, on est fixé, dit le matelot tout rouge et ne sachant plus ce qu'il disait...

Après avoir fait quelques recommandations sur les soins hâtifs à donner, Geneviève sortit en disant :

— Je reviens tout de suite; veillez-le bien, Simon, et s'il s'éveille, appelez-moi aussitôt, je vais embrasser ma fille... Pauvre aimé, mon Pierre, pourvu qu'il ne soit pas malade!

Simon se demanda, en voyant l'inquiétude et la douleur peintes sur le visage de la jeune femme, en entendant ses accents sincères, si la soirée de la veille n'était pas un rêve.

— Vous avez entendu, mon lieutenant, dit-il lorsque la porte fut fermée, en voyant celui-ci ouvrir les yeux.

— Oui, fit Pierre calme... Simon, quand le médecin sera venu, il faut que personne n'entre plus ici...

— Mlle Jeanne?

— Jeanne, répéta-t-il. — Puis, après un silence d'une minute :

— Non, elle me parlerait de sa mère.

Le médecin vint bientôt; il était accompagné de Geneviève; elle le conduisit vers le grand lit à colonnes et se plaça de l'autre côté. Pierre sembla s'éveiller. Alors elle lui prit la tête, l'embrassa, et la voix émue, les yeux humides, elle lui dit :

— Oh! mon ami, tu souffres?... Que j'ai eu peur en rentrant!... Docteur, il refuse toujours de se soigner...

Pierre laissa dire et ne répondit pas... Le docteur le regarda attentivement, lui tâta le pouls, l'interrogea et enfin, après un examen attentif, il écrivit une ordonnance...

Simon regardait le docteur sans comprendre pourquoi il restait si longtemps pour affirmer ce qu'il savait, lui : que son maître n'était pas malade!... Pierre appela le docteur, et comme celui-ci, penché sur lui, lui demandait :

— Vous souffrez beaucoup?

Il lui dit à voix basse :

— Ce qui augmente mon mal, c'est la douleur, l'inquiétude de ma femme; elle veut me veiller cette nuit et risquerait de tomber malade elle-même; je vous prie, docteur, d'exiger d'elle qu'elle me laisse seul... et ne revienne que demain au matin.

— Vous avez raison, dit le docteur.

Ayant fait son ordonnance, il sortit avec Geneviève et le matelot, leur disant, lorsqu'il fut assez éloigné du malade pour être certain de n'être point entendu...

— C'est grave, très grave...

— Que me dites-vous là? exclama Geneviève épouvantée.

Cette fois le matelot resta comme hébété devant le docteur...

— Mon Dieu! mais qu'a-t-il, monsieur, qu'a-t-il?

— Je ne puis me prononcer aujourd'hui... demain nous verrons. Qu'on exécute mon ordonnance. Et comme il vit que la jeune femme allait pleurer, il continua :

— Je ne vous dis pas que tout est perdu, il y a certainement de l'espoir... on est venu me chercher bien tard...

— Mais, exclama vite Geneviève fondant en larmes, — mais vous m'épouvantez, docteur... Vous me dites tout n'est pas perdu... Il y a encore de l'espoir... mais il est très gravement malade, alors!... Oh! mon Dieu! mon Dieu!... mon pauvre Pierre!... Ah! il est mal... il est bien mal et nous n'avons rien vu...

Et la malheureuse femme affolée, hoquetant de sanglots, se laissa choir sur un fauteuil.

Le docteur lui dit gravement alors :

— Madame, il n'y a pas encore de danger. Mais il faut qu'il passe une nuit absolument calme, il faut qu'il soit seul... il faut, madame, que vous vous abstenez, à moins de crise, de rester dans sa chambre; il faut qu'il soit seul avec celui qu'il a choisi pour le soigner, et que celui-ci ne l'éveille qu'aux heures nécessaires.

— J'obéirai... monsieur... mais dites-moi qu'il n'y a pas de danger!...

— Mon Dieu, madame, je puis vous assurer que le danger n'est pas immédiat... et j'ajouterai que j'espère le conjurer... Je me prononcerai demain.

— Allez, Simon, allez, mon ami; vous aimez votre maître comme un père aime son enfant. Veillez-le bien et venez de temps à autre me dire s'il se sent mieux.

Et s'accoudant sur un guéridon, la tête dans ses mains, Geneviève fondit en larmes.

Le docteur sortit sans que Simon pensât seulement à le reconduire... Il n'en revenait pas; on aurait parlé hébreu, il aurait mieux compris; il aurait reçu sur la tête une douche d'eau glacée qu'il ne serait pas resté plus saisi!... Son maître malade! son maître mourant!... Décidément la journée était aux événements fantastiques. Tout à coup une épouvantable idée lui traversa le cerveau :

Son maître avait été le matin même chez le vieux Rig et c'était pour s'empoisonner! Il l'avait empêché de se tuer la veille, et Pierre avait recommencé le matin! C'était cela! Les événements de la journée se précipitaient dans son cerveau et s'expliquaient d'eux-mêmes. Il avait épouvanté la jeune bohémienne en lui disant qu'il venait de s'empoisonner; de là l'émotion de la jeune fille. Il était allé à Charonne louer une maison, c'était pour lui, Simon, pour qu'il ne fût pas sans gîte après la mort de son lieutenant; il avait été à la Bourse trouver son banquier pour arranger ses affaires. La lettre à la jeune femme du boulevard Beaumarchais était

un testament !... et s'il avait refusé de déjeuner, c'est que le poison faisait déjà son effet.

Tout ça lui traversa l'esprit en une seconde avec la rapidité d'une étincelle électrique... Il ne fit qu'un bond, du rez-de-chaussée à la chambre de son maître, il entra... Pierre lui dit avec calme :

— Ferme la porte et pousse le verrou...

Le matelot ferma la porte, et il allait s'élancer vers son maître, il allait l'obliger à lui faire l'aveu du poison pour courir vite chercher le contre-poison... Mais encore une fois il resta anéanti ; en dépit de l'état constaté par le médecin, Pierre se levait très alerte, se revêtait d'un pantalon à pied, d'une veste de chambre, et disait très gaillardement :

— Allons, mon vieux Simon, à l'œuvre ! Il faut commencer... tu vas avoir de l'ouvrage, mais je sais que tu ne recules pas.

Simon ne tenait plus sur ses jambes, il s'assit et demanda :

— Voyons, mon lieutenant... faut en finir et ne pas me donner des secousses comme ça... Êtes-vous bien portant ?... Êtes-vous malade ?... Est-ce vous ou le docteur qui avez raison ?

Malgré la terrible situation dans laquelle Pierre Davenne se trouvait, il ne put s'empêcher de rire... et, voyant la mine inquiète et comique de son fidèle matelot, il lui prit la main et lui dit :

— Je me porte bien, mon vieux Simon, le corps est fort et robuste..., le cœur seulement est profondément atteint... Mais ne plaisante pas le docteur, c'est un grand médecin, puisqu'il me trouve une maladie que je n'ai pas.

— Eh bien ! mon lieutenant, ce que vous me dites là sauve un homme, exclama le matelot.

— Que veux-tu dire ?...

— Dame !... je ne sais pas mentir, moi !...

Cette fois Pierre ne put s'empêcher de sourire, Simon ne vit rien et continua.

— Je croyais que vous aviez fait des bêtises... et que le vieux Rig vous avait aidé... qu'il vous avait fait avaler une de ses drogues... Ah ! malheur, la vieille vermine... je l'aurais étranglé... puis, changeant subitement de physionomie, le matelot éclata de rire, se tordant, se frappant sur les cuisses à grands coups de sa large main et exclamant :

— Ah ! elle est fameuse, celle-là... je le retiens, le major... c'est un médecin pour les héritiers... Ah ! ah !...

Pierre, d'un signe, commanda à son matelot de modérer sa joie bruyante. Celui-ci comprit et, les mains sur la bouche pour mettre une sourdine à sa voix, il fit en se contraignant la plus laide grimace. Enfin il se tut.

Davenne fouillait dans une armoire. Il y prit des liasses de papiers, qu'il mit dans un coffre solide et tout cerclé de ferrures, puis des bijoux, des objets précieux... Simon le regardait faire étonné, son maître fouillait partout, prenant et plaçant toujours dans le grand coffre. Lorsqu'il fut comblé il le ferma et, ayant regardé l'heure à sa montre, il dit à son matelot :

— Madame t'a prié de lui porter de mes nouvelles, va lui dire que je me suis

éveillé... que j'ai pris la première potion... et que me rendormant j'ai recommandé qu'on ne fît pas de bruit et qu'on me laissât dormir.

Simon avait la raison absolument bouleversée, il eut un haussement d'épaules qui voulait dire :

— Décidément, je renonce à comprendre, et, obéissant, il alla s'acquitter de sa commission.

Il trouva Geneviève en larmes, et celle-ci lui prenant la main lui dit :

— Simon, ne le quittez pas... si vous êtes fatigué... venez me chercher et je veillerai pendant que vous vous reposerez... S'il appelle, je vous éveillerai.

— Pas cette nuit, madame, il n'y a pas de danger... fit le matelot tout à fait déconcerté en voyant les larmes de celle qui était la cause de tout.

Il revint raconter ce qu'il avait vu à son maître, celui-ci resta froid et il dit à son matelot :

— Personne ne viendra ici avant deux heures ; il est dix heures, tu vas descendre ce coffre, il faut t'arranger à n'être pas vu...

— C'est facile, dit le matelot, tout le monde est couché... et madame est dans sa chambre...

— Tu prendras une voiture... et tu vas aller à Charonne, dans la maison que nous avons louée ce matin... tu cacheras ça... Fais bien attention, Simon... que c'est très important. Tu portes ma fortune.

Encore une fois, le matelot regarda son maître avec inquiétude... Avait-il sa raison?... Il allait faire une observation discrète, mais Pierre lui dit :

— Vite.... vite, Simon, c'est à minuit que le sauvage vient ; il faut que tu sois là pour le recevoir, car personne ne doit le voir ici.

Simon allait encore essayer de parler. Pierre avait soulevé le coffre et le lui plaçait sur les épaules, puis il lui glissait l'ordonnance dans les mains et le poussait dehors en disant :

— Va... et pas de bruit... ferme doucement la grille... tu feras faire l'ordonnance en route et, avant de la rapporter, tu jetteras dans la rue la moitié des médicaments.

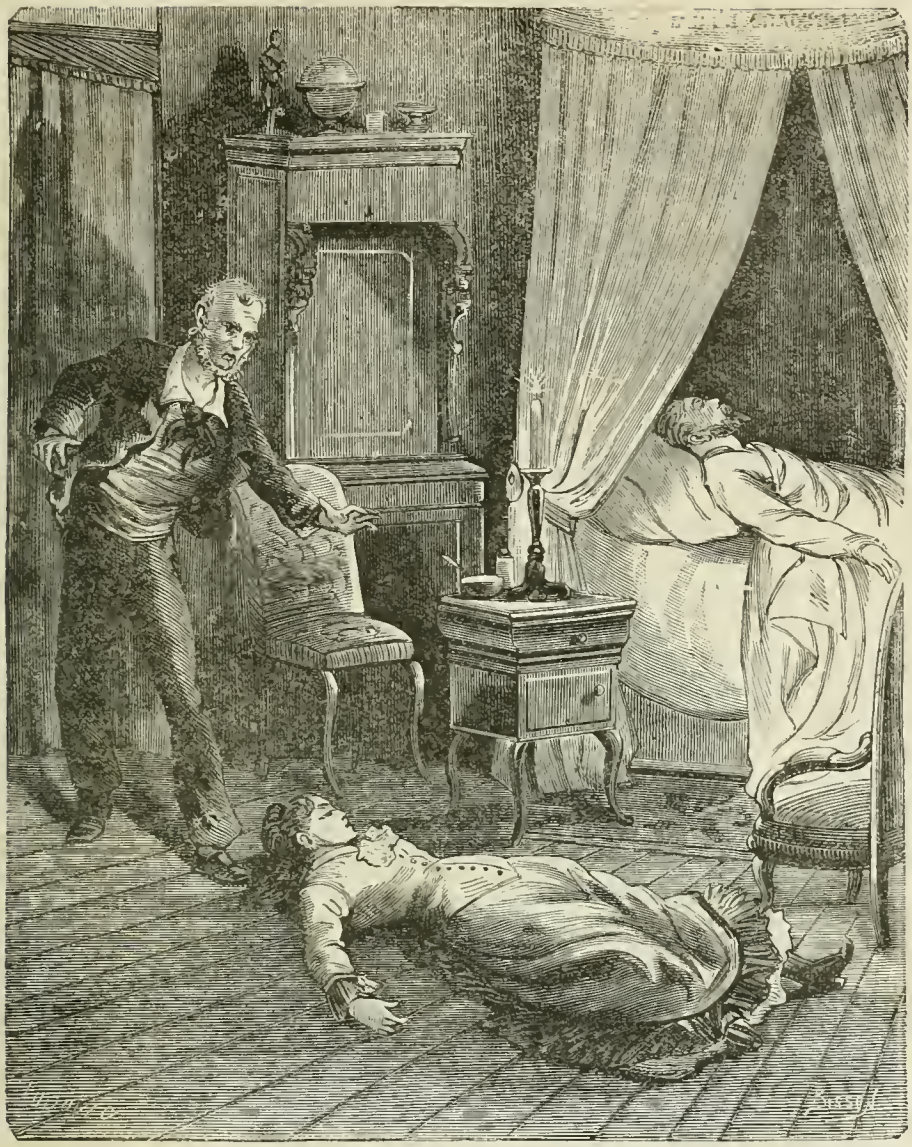
Le matelot maugréant obéit. Mais sorti de la maison, une fois dans le fiacre, ayant renouvelé sa praline pour se rafraîchir... après une grande demi-heure de réflexions muettes, le front plissé, les lèvres faisant la moue, il eut un geste violent et dit comme un homme qui prend une décision :

— Je veux en finir.. Non, non ! pas de ça... je ne veux pas marcher en aveugle et me trouver perdu, sans boussole... pas de ça... Espère !... espère !... Il faut qu'il me dise où nous allons... ou sans ça... ou sans ça...

Il ne formula pas sa menace, il était arrivé ; il se hâta d'aller enfouir dans la cave de la maison le coffre qui lui avait été si vivememt recommandé.

Pendant ce temps, Pierre, seul, avait fermé le verrou de sa chambre pour n'être pas surpris debout ; il s'était assis aussitôt devant sa table et avait écrit deux lettres courtes. Il les avait fermées, puis, les ayant mises dans une grande enveloppe, après avoir posé trois cachets, il écrivit :

« A ma femme Geneviève, pour être ouvert seulement lorsque ma dépouille mortelle sera dans la tombe. »



Simon se précipita vers elle... (PAGE 47).

Il plaça la grande lettre, sur la tablette d'un petit chiffonnier, bien en vue. Quelques minutes après il entendit gratter à la porte, et par la serrure la voix de son matelot qui disait :

— C'est Simon, lieutenant.

Il ouvrit aussitôt. Le fidèle serviteur ferma la porte derrière lui et, se plaçant devant son maître, il dit :

— Mon lieutenant, c'est fait... vous pouvez être tranquille... D'abord je crois

que personne n'aura jamais l'idée d'aller dans cette maison-là... Mais c'est pas tout ça...

Simon, embarrassé, les yeux baissés, balbutiait, changeant sa chique de côté, tournant son béret dans ses mains, cherchant le commencement de la phrase par laquelle il voulait demander à Pierre des explications... Il répétait :

— C'est pas tout ça... il faut faire ce qu'il faut faire... mais pour naviguer, il faut voir clair... C'est pas tout ça... Espère ! espère ! qu'on dit toujours...

Pierre haussait les épaules, et l'interrompant :

— Simon, le vieux Rig va venir accomplir son œuvre, il est nécessaire que tu sachs ce qu'il vient faire, puisque c'est sur vous deux que je compte pour exécuter ce que j'ai arrêté. Écoute-moi donc avec la plus grande attention.

Le matelot eut un gros soupir de satisfaction... et il pensa :

— J'ai bien fait de lui parler comme ça... au moins je vais savoir le fin mot.

Et assis devant son maître, le toquet à la main, les yeux fixes, la bouche entr'ouverte, les oreilles au vent, il écouta.

Pierre Davenne raconta à son matelot ce qu'il avait décidé avec le vieux Rig ; il parlait bas, et ce devait être terrible, car, lorsqu'il eut fini, Simon, pâle, livide, lui dit d'une voix brisée par la terreur :

— Et vous êtes absolument décidé à ça ?...

— Absolument.

— Mais c'est épouvantable !...

— Il le faut, et tu vas ici me jurer que tu exécuteras en tout point ce que je t'ai dit...

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! fit le matelot passant sa main sur son front en sueur... et le bras levé, il reprit : Je vous jure de faire ce que vous avez commandé, mon lieutenant... je vous le jure, sur les cendres de feu ma pauvre mère !

— Merci, Simon ! dit Pierre le prenant dans ses bras et le baisant au front, merci, mon vieux fidèle... Allons descends, Rig va venir.

— Ah ! Seigneur du bon Dieu ! exclamait le matelot... c'est-y possible... et, obéissant comme une machine, il sortit. Il rencontra Geneviève qui, entendant du bruit, était sortie de la chambre pour lui demander à mi-voix :

— Eh bien, comment ça va-t-il ?

Le matelot la regarda, il ne savait plus que répondre, tant tout son être avait reçu une secousse... il dit :

— Très bien... Espère !... Espère !...

Et il descendit.

Il ouvrait la porte du vestibule lorsque tout à coup une ombre se plaça devant lui...

— Qu'est-ce que c'est que ça ? fit le matelot.

— Chut !... tais-toi !... répondit-on... c'est moi, Rigobert...

— Ah ! bien, et par où es-tu entré, demanda le matelot ébahi...

— Par-dessus le mur et par les arbres... pour ne pas être vu...

— Bon sang de bon Dieu !... gémit le matelot, si je ne deviens pas fou !... et prenant sa tête dans ses mains, il grogna :

— C'est moi qui vais avoir la maladie que le médecin voulait lui guérir.

Puis, hochant la tête, il reprit :

— C'est pas tout ça... madame est là haut, elle peut te voir... comment te faire entrer?...

Le vieux Rig lui dit...

— Ne prends pas de lumière... marche et je te suivrai dans l'ombre sans être vu ni entendu.

— Bon ! fit le matelot, sans énergie, sans volonté, et rentrant sous le vestibule il éteignit la lampe, puis il monta pour prévenir son maître, que celui qu'on appelait le sauvage venait d'arriver... Il montait l'escalier, tout soucieux, grognant entre ses dents, rongeant sa « praline; » en passant devant la porte de la chambre de Mme Davenne, il s'appliqua à ne pas faire de bruit, et il entra chez son maître ; ayant fermé la porte sur lui, il disait à Pierre :

— Le sauvage est en bas, où faut-il le cacher?

— Mais non, me voilà?... fit le vieux Rig, en se dressant devant le matelot étourdi...

— Ah ça ! par où es-tu entré ici, toi?... exclama-t-il.

— Derrière toi, sur tes pas.

En effet, le vieux Rig se glissant comme une couleuvre avait suivi le matelot, rampant presque dans ses jambes sans que celui-ci l'eût vu ni entendu ; ce n'était plus le vieil empoisonneur que nous avons vu, tremblotant tout frileux dans sa houppelande usée... C'était le sauvage, le faux Indien de Messaya.

Pour s'introduire dans la maison de Pierre Davenne, il avait grimpé après la conduite d'eau, s'était hissé sur le mur, puis se pendant à une branche d'arbre il s'était laissé tomber dans le jardin, tout cela sans bruit, toujours invisible, perdu dans l'ombre du petit jardin, il cherchait le moyen de grimper vers les chambres lorsque le matelot était descendu. Pierre lui dit :

— C'est bien ça, Rig, tu es à l'heure et tu es prêt?

— Oui, maître !

— Bien, nous allons commencer... Avant il faut bien s'entendre.

— Et lui !... fit le vieux Rig en désignant Simon.

— Il sait tout... c'est ton aide...

Simon prit le bras de Rig, pendant que Pierre se déshabillait pour se remettre au lit; l'entraînant dans un coin de la chambre, il tira de sa poche un revolver, et le montrant au vieux sauvage, il lui dit, les dents serrées :

— Si ça ne marche pas comme c'est convenu, sur mon saint patron Simon l'apôtre, sur ma part de paradis... je te flanque ces six balles-là dans la tête.

Le vieux rig se contenta de rire, — le matelot frissonna en disant :

— Le vieux coquin... c'est le diable !

VI

UNE MAUVAISE NUIT EST BIENTOT PASSÉE.

Pendant que le vieux Rig, ayant tiré sa trousse, préparait ses instruments, Pierre calme donnait à voix basse des instructions à son matelot, car celui-ci, le regard fixe, l'oreille tendue, cherchant vainement à dompter le tremblement fiévreux qui secouait ses membres, écoutait muet, essuyant toutes les dix secondes la sueur qui perlait sur son front.

Le vieux Rig, tout occupé aux préparatifs de son art mystérieux, n'écoutait pas... Cependant il releva la tête en entendant Pierre Davenne dire :

— Sur les cendres de ta vieille mère, Simon, tu le jures?...

Simon, pâle, essuya ses yeux mouillés de larmes, son front ruisselant de sueur, du revers de sa manche, et étendit le bras, puis respirant bruyamment comme s'il suffoquait, il dit d'une voix tremblante :

— Devant le bon Dieu qui m'écoute!... par-devant tous les saints du paradis... sur les os de la vieille mère Rivet qui dort là-bas dans le cimetière de la falaise... je le jure!

Il y eut un silence de quelques secondes; le matelot Simon, en relevant la tête, vit le vieux Rig qui, tendant l'oreille, faisait la grimace pour écouter... Il crut que le sauvage avait entendu, que la grimace était un sourire narquois. Pour se débarrasser de l'émotion qui l'étouffait, se secouant comme un chien mouillé, Simon courut vers son ancien collègue et, étendant le bras jusque sous son nez, il lui dit d'un ton qui ne pouvait laisser aucun doute sur l'exécution de la promesse :

— Tu as entendu, Rig... eh bien si cela arrive... je le jure sur mes os à moi, que je t'étranglerai.

Le vieux matelot eut un haussement d'épaules plein de mépris, et, calme, fouillant dans une petite boîte, il y prit délicatement une minuscule ampoule de verre, à pointe effilée comme une aiguille, pleine d'une substance blanche, et mira sa transparence à la lumière.

Simon restait coi; sa grosse colère se heurtait sur l'inerte; il laissa gauchement retomber son bras... et, embarrassé, il demanda, pour parler et sortir de sa situation niaise plutôt que pour se renseigner :

— Qu'est-ce que c'est que ça?... Des pilules?...

— Ça?... fit le vieux Rig avec un sourire singulier... Ça, mon cher Simon, c'est la mort!

Cette fois encore, une sueur glacée perla au front du matelot; il l'essuya de sa manche en grognant :

— Oh! le vieux coquin!... Vieille vermine, va!...

Et il se dirigea vers la fenêtre entre-bâillée; l'air manquait à ses poumons; il suffoquait.

Accoudé sur la coudière, pour se consoler, il répétait sans cesse sa phrase favorite :

— Espère ! espère !

Rig avait prié Pierre de se découvrir les épaules; celui-ci obéit. Il lui fit alors lever le bras droit et, à la limite de l'aisselle, en arrière, il fit une légère incision, dans laquelle, en l'écrasant, il enfonça la petite perle de verre pleine de curarine. La petite plaie était absolument invisible. Le vieux sauvage aida le jeune homme à remettre sa chemise, et, l'ayant fait coucher, il lui dit :

— N'avez-vous rien à dire, maître ? Avant dix minutes, vous ne pourrez plus parler...

— Appelle Simon...

Simon avait entendu ; il accourut aussitôt. Pierre lui dit :

— Dès que j'aurai perdu connaissance... ou plutôt, dès que je serai immobilisé...

— Mourant, enfin, fit le vieux Rig.

— Ne dis pas ce mot-là, vieux coquin !... exclama Simon. Quand vous serez immobile ?...

— Oui ; tu courras à la chambre de Mme Davenne, appelant au secours... Avant, tu vas cacher le vieux Rig...

— Me cacher, oui, mais près de vous ; il faut que je puisse constamment vous observer... Une minute d'erreur, de retard serait la mort.

Un frisson courut dans les os et dans les moelles de Simon, qui dit, en prenant la main du sauvage et en la serrant à la faire éclater :

— Mais ne dis donc pas ce mot-là !...

Le vieux Rig était de fer ; il se contenta de hausser les épaules et continua :

— Quand je le dirai, tu courras appeler madame pendant que je me cacherai ; mais tu ne devras pas permettre qu'elle demeure près du maître...

— Bon !... toi, dit Simon en montrant une porte qui se trouvait à la tête du lit, tu rentreras là, c'est le cabinet de toilette ; sous les vêtements, en cas d'alerte, tu peux te cacher... Au reste, je veillerai à ce qu'on n'y entre pas.

— Très bien.

Et le vieux sauvage se plaça près du lit, observant silencieusement son sujet... Simon, les yeux mouillés et mordillant ses lèvres, regardait et Rig et son maître, plein de terreur et de pitié.

L'ancien matelot de la *Souveraine*, ayant besoin d'une montre, avait été tranquillement prendre sur la cheminée, dans une coupe, celle que Pierre y avait mise en se déshabillant. C'était un superbe chronomètre de marine. Il le tenait d'une main, pendant que de l'autre il tâtait le pouls de Davenne ; il observait sur l'aiguille des secondes l'affaiblissement des pulsations.

C'était un saisissant tableau que celui de la chambre de Pierre Davenne à cette heure de nuit, vaguement éclairée par la veilleuse qui pendait sous le lustre du plafond dans un globe d'albâtre. C'était la chambre d'un artiste, faite pour le rêve, sombre, meublée de vieux chêne, tendue de tapisseries épaisses, aux dessins étranges ; les sculptures prenaient en cette nuit un aspect singulier, et Simon, fris-

sonnant, croyait, dans le vacillement de la lueur de la veilleuse, voir les sujets des tapisseries prendre une forme humaine; il lui semblait qu'en se penchant sur le large lit à colonnes torses, le vieux sorcier le rétrécissait pour en faire un cercueil. Les lueurs faisaient scintiller diaboliquement à ses yeux les cuivres polis des candélabres et des chenets... Simon avait la mort dans l'âme, et, terrifié, il regardait le vieux Rig. Celui-ci observait, en l'étudiant silencieux, le maître, qui paraissait assoupi.

Après dix minutes, Rigobert demanda :

— Que ressentez-vous?

— Je suis fatigué, sans force; mon corps, — non, mon cerveau, — semble s'assoupir.

— Souffrez-vous?

— Non!...

Il y eut un silence. Cinq minutes après, Rig demanda :

— Et maintenant?

Pierre remua les lèvres... mais aucun son ne sortit, et son regard se fixa sur celui qui lui avait parlé... Effrayé, Simon se cramponna au lit pour ne pas tomber... Rig, calme au contraire, comptait sur le chronomètre et observait le maître...

— Va maintenant chercher madame, dit-il en lâchant le bras, qui retomba inerte près du corps inanimé...

Simon, épouvanté, terrifié, cria et se lamenta, et, du fond du cœur, l'inertie du corps de son maître était pour lui le prélude d'une mort voulue... Il courut vers le vestibule en gémissant.

— Madame! madame! au secours... au secours... Monsieur meurt... Madame!... et il frappait à la porte de l'antichambre.

Effrayée, échevelée, à peine vêtue, Geneviève parut; en entendant le matelot, elle jeta un cri et se précipita dans la chambre de son mari.

A cet instant seulement, Simon pensa qu'il devait éloigner celui qu'il considérait comme un empoisonneur; il rentra bien vite pour expliquer sa présence, mais Rig n'était plus là...

Geneviève s'était précipitée sur son mari, elle lui avait pris la tête, et la tête était retombée sur l'oreiller; elle l'avait appelé, et son œil vitreux ne lui avait pas donné un seul regard. Elle jeta un cri déchirant, et, folle, tombant à genoux, elle se tordit de douleur. Simon, penché sur son maître, n'en pouvait croire ses yeux et s'écriait :

— Mais il est mort!... il est mort! Ils m'ont trompé tous les deux, il l'a tué...

En entendant ces mots, Mme Davenne, éplorée, écartait ses cheveux pour regarder le matelot et demandait :

— Que dites-vous, Simon? Qui l'a tué?

Simon, perdant la tête, allait répondre...

— Je vais vous dire la vérité, il...

Le matelot jeta un cri terrible; le vieux Rig, se glissant comme une couleuvre, rampant dans l'ombre sur le tapis, lui mordait la jambe... Il se tut, non de la douleur, mais en se souvenant de ce qu'il avait juré à son maître...

Et quand Geneviève lui demanda encore :

— Répondez, Simon, que voulez-vous dire ?

Il se dompta, d'un geste brusque, du revers de sa manche il essuya ses yeux et dit d'une voix sourde, qui tinta comme un glas aux oreilles de la jeune femme :

— Je dis qu'il est mort parce qu'on l'a trompé... Je dis que c'est votre faute qui l'a tué.

L'accusation écrasa la jeune femme ; elle ne s'étonna pas que ce secret fût connu de Simon ; elle saisit la main inerte de son mari et, à genoux, suppliante, la portant à ses lèvres, elle dit :

— Grâce, Pierre ! grâce ! grâce !...

Et elle restait une grande minute ainsi, sanglotant, couvrant de baisers la main qu'elle mouillait de ses larmes... Simon s'était reculé, et dans un coin de la chambre, les bras ballants, l'œil fixe et sans regard, il cherchait vainement à mettre de l'ordre dans ses idées. Il devait se taire, et il voulait parler ; malgré tout ce qu'on lui avait dit, il voyait son maître mort ; il s'en voulait d'avoir été dupe, d'avoir juré, et par cela de s'être rendu l'inconscient complice de la mort de son maître, de celui qu'il aimait comme son enfant. Il pensait plein de regret, de douleur et de remords et ne voyait plus rien de ce qui se passait autour de lui.

Geneviève s'était relevée, et l'œil hagard elle avait regardé son mari ; se refusant à croire à cette mort si prompte, elle glissa son bras sous le col, et lui relevant la tête comme s'il devait l'entendre, elle priait :

— Pierre, Pierre, réponds-moi... Pierre, la mort ne prend pas les hommes jeunes et forts... Je suis une misérable, une indigne... pardon !... mais, réponds-moi... Non, ce n'est pas à cause de moi que tu es mort... que tu t'es tué. Oh ! ce serait trop horrible... Dis, mon homme aimé... j'ai commis une faute ; un crime, mais reviens, punis-moi... châtie-moi, c'est moi qui suis coupable... c'est moi qui dois être punie... Pierre... au nom de notre enfant... Ah ! mais, ce n'est pas possible, son front est encore tiède... non ! non... il n'est pas mort... Pierre... Pierre... entends-moi...

Et la jeune femme pressait la tête de son mari sur son sein, l'embrassant sans cesse, cherchant dans ses baisers à lui redonner une part de sa vie... et la tête, lourde de peser sur son bras, retomba sans regard, inerte sur l'oreiller.

Il sembla à la malheureuse que le mort se retirait de ses bras, cherchant à éviter la souillure de ses baisers ; elle eut peur, se recula en jetant un cri, et, ne sachant ce qu'elle disait, elle gémit :

— Oui, je suis une misérable, une indigne... pas de pardon... je suis maudite !

Et vainement elle chercha à se dresser, les forces lui manquèrent ; elle se sentit défaillir et, n'osant s'accrocher au lit mortuaire, elle tomba raide sur le tapis.

Simon se précipita vers elle... La bonne s'était levée au bruit, elle aida à transporter la jeune femme dans sa chambre.

Dès qu'ils furent sortis, le vieux Rig parut ; il se précipita vers le lit, découvrit le corps et lui pressa la poitrine par des mouvements réguliers.

Simon rentra, menaçant. Il venait de prendre un parti héroïque, son maître était mort, bien mort, il n'avait plus qu'une idée, étrangler le vieux Rig

Quand en entrant il vit le sauvage sur le lit de son maître, il recula, puis avança un peu ; il resta étourdi. Rig lui dit :

— Ferme bien la porte ; que nous soyons seuls maintenant jusqu'au jour...

Les idées à l'envers, bouleversé, mais obéissant, le matelot alla pousser le verrou de la chambre en maugréant.

— C'est le diable, assurément... J'en suis déjà à moitié fou...

Mais cependant Simon était moins inquiet, car il remplaça sa « praline. »

VII

AMOUR ET REMORDS.

Dans la pièce voisine, une scène navrante se passait. Geneviève, par les soins d'Annette, avait bientôt repris ses sens ; un instant elle était restée inconsciente, regardant autour d'elle, étonnée de se trouver à peine vêtue sur un canapé, de voir près d'elle sa servante bouleversée, de voir surtout à genoux sur le lit, appuyée sur ses deux mains mignonnes, sa fille.

L'adorable bébé, Mlle Jeanne, l'œil brillant d'une fièvre inquiète, les lèvres épaissies par la moue, le front presque ridé de retenir ses larmes, — car, lorsqu'elle s'était éveillée, on lui avait défendu de pleurer pour ne pas faire du mal à « sa petite mère. » On lui avait recommandé de ne pas faire du bruit, et la pauvre petite, effrayée, ne pleurait pas ; mais ses joues roses étaient mouillées, mais ses lèvres tremblaient. En voyant sa mère relever la tête, en voyant son regard se promener autour de la chambre, en sentant enfin la vie renaître devant elle, le visage de la petite Jeanne se transforma dans l'auréole de ses cheveux blonds ; un sourire timide s'étendit sur ses traits, comme un rayon de soleil qui vient sécher la pluie . ses regards lancèrent sur sa mère toute leur flamme, ses lèvres appelèrent le baiser...

En voyant son enfant se transformer ainsi sous son regard, Geneviève se précipita vers elle, la prit dans ses bras et but sur ses lèvres la suprême et éternelle consolation de l'amour maternel. Les caresses de l'enfant lui firent oublier quelques minutes l'horrible malheur qui venait de couvrir la maison de deuil.

Mais il était nuit, et l'enfant, arrachée au sommeil par la peur, en retrouvant le calme, en retrouvant près d'elle l'ange gardien des petits enfants : la mère! l'enfant dit :

— Petite mère chérie, tu vas dormir près de ta Jeanne... tu vas dormir aussi... petit père te gronderait demain... et il est bon, petit père, il ne faut pas lui faire de mal ou Jeanne ne t'aimera plus.

L'enfant avait dit ces mots avec un accent indéfinissable, ce zézayement qui semble être une langue écrite avec des baisers ; la jolie petite Jeanne avait balbutié ces derniers mots, car le sommeil revenait avec le calme, et elle s'était endormie en voyant sa mère près d'elle.

Ce langage si doux à l'oreille des mères qu'il semble un chant divin, qu'il

Fernand venait de voir le spectre de son ami (PAGE 54).

chasse au moins un instant, aux heures les plus terribles de la vie, les plus grands tourments, cette langue sainte et sacrée, patois pour l'indifférent, langage sublime, révélation de l'avenir pour la mère... terrifia Geneviève, et alors qu'elle avait à peine repris ses sens, elle fut prête une seconde fois à défaillir; un froid glacial courut dans son sang, un voile passa sur ses yeux, lorsque l'âme de son âme, sa Jeanne, lui dit en s'endormant:

« Si tu fais du mal à petit père, Jeanne ne t'aimera plus! »

Cette phrase, dite à cette heure par l'enfant s'endormant, acquérait une importance énorme; il lui parut que c'était plus qu'une menace : une condamnation!

Elle resta inerte, l'œil fixe, regardant son enfant endormi sur son bras, n'osant le retirer, de peur d'éveiller Jeanne et de l'entendre répéter la même phrase en dormant, car son état était tel qu'elle eût cru que c'était l'âme de son mari outragé qui venait, dans le rêve de son enfant, châtier sa faute.

Ce fut Annette qui vint la prendre par le bras et qui la ramena, en la soutenant, vers le canapé; mais le regard de la malheureuse restait fixé sur son enfant.

Jeanne endormie disait en rêvant :

— Pardonne, petit père!

Et soudain, terrifiée, épouvantée, la tête basse, les mains crispées, presque folle, la malheureuse Geneviève dit tout bas :

— Oh! Seigneur! est-ce que vous m'obligerez toute la vie à rougir et à trembler quand Jeanne me parlera de son père? » Et voyant alors le vide que la mort et que la honte allaient faire autour d'elle, laissant tomber sa tête dans ses mains, elle sanglota en gémissant :

— Mon Dieu! mon Dieu! mon Pierre! grâce!...

Nous ne voulons pas analyser les causes, nous ne voulons que raconter les faits; que le lecteur s'explique l'étrangeté de la nature de Geneviève : à cette heure, la veuve était épouvantée; jamais elle n'avait pensé aux résultats d'une faute; inconsciente, elle avait compté sur le secret, puis sur l'oubli, elle n'avait jamais eu l'idée que la mort viendrait en châtiment. Si elle avait pensé à la possibilité de la découverte, elle avait escompté la bonté de son mari, en croyant que la famille obligerait au pardon, que la crainte du scandale forcerait à la discrétion. Jamais elle n'avait pensé que celui qu'elle s'apprêtait à tromper, à vaincre, ne résisterait pas; que là où elle appréhendait la lutte, elle trouverait le vide, la mort... L'inertie l'accablait.

Tant que Pierre avait été autour d'elle, confiant dans son affection, honnête, buvant à la coupe toujours pleine d'un amour sacré, sans désir, parce que leurs yeux et leurs mains se rencontraient chaque jour... il lui avait semblé que son ménage était l'habitude et qu'il devait toujours durer ainsi. Dans ce gris bleu des horizons calmes, elle n'avait jamais ressenti pour son mari d'autre désir que de l'avoir près d'elle; il était le pendant nécessaire au tableau qu'ils formaient en se plaçant chacun d'un côté de leur enfant...

C'était surtout en l'admirant, en le respectant et en l'estimant qu'elle l'avait accepté pour époux; elle était si jeune, si seule, qu'elle cherchait bien plus un compagnon qu'un mari. Pierre était venu et elle avait pris Pierre. Depuis il ne lui avait pas paru que le sentiment qu'elle avait pour lui se fût modifié ou augmenté... elle avait trompé son mari, et c'était pour elle la moitié de l'excuse, que, dans la faute, elle avait été moins coupable que victime... (ce que nous saurons plus tard). Mais à cette heure, veuve devant son enfant, elle sentait que ce qui était sa vie allait disparaître; elle aimait son mari, elle l'aimait d'un amour véritable, ainsi que toutes les natures légères, qui ont besoin de voir mourir leurs proches pour sentir combien ils avaient de place dans leur vie : elle était effrayée au vide.

Pierre aimait saintement. Jamais on ne désirait chez lui, et sa prévenance avait amené sinon l'ingratitude, au moins l'indifférence ; on avait l'habitude de ne manquer de rien, et le superflu, l'inutile, étaient devenus le nécessaire...

Quand la jeune femme pensa que Pierre allait disparaître à jamais, qu'elle allait se trouver libre pour celui qui l'avait perdue, elle se leva tout à coup, et le rouge au front, elle s'écria :

— Ah ! non ! non ! c'est impossible...

Et la servante stupéfaite la vit se précipiter sur le lit, s'agenouiller devant l'enfant endormie et l'entendit dire d'une voix étrange :

— Ma Jeanne, c'est pour toi... c'est par toi que je serai forte !...

Et les sanglots hoquetèrent dans sa gorge ; et, malgré les plaintes et les conseils d'Annette, elle refusa de quitter le lit de son enfant. Pressant sur ses lèvres ses petites mains, elle semblait sucer sur cette chair sainte le baume sacré qui lui rendrait la force dont elle avait manqué pour être chaste épouse, et qu'elle voulait retrouver pour être une digne mère.

Après avoir obligé sa maîtresse à revêtir une robe de chambre, lasse de l'insuccès de ses conseils, Annette laissa la veuve et prit sur elle d'aller prévenir le seul être qu'elle avait vu dans la maison et qu'on considérait presque comme s'il faisait partie de la famille, l'ancien compagnon, le frère d'armes de Pierre Davenne, Fernand Séglin, enfin !...

L'aube jetait ses lueurs par les interstices des rideaux, que Geneviève, tout entière à la douleur et aux remords, était encore agenouillée près de sa fille ; se refusant à croire à la catastrophe, cherchant à se consoler en regardant endormie, souriante, la belle petite Jeanne... Dieu seul à cette heure eût pu dire de quelle honte elle se sentait couverte en songeant au passé, quel mépris haineux elle avait pour celui qui l'avait obligée à rougir d'elle-même...

Ayant épuisé toutes ses larmes, brisée de fatigue, écrasée par le souvenir, et comprenant seulement par le châtiment l'étendue de sa faute, la malheureuse était sans force et comme endolorie.

Tout à coup, il lui sembla entendre marcher dans la chambre ; elle se retourna et, à la lueur du jour naissant, reconnaissant celui qui venait d'entrer si librement chez elle, elle se releva aussitôt.

On eût pu croire qu'un choc électrique l'avait dressée, tant le mouvement fut rapide ; debout dans sa longue robe de chambre jaune et blanche, d'un geste fébrile, elle écarta les grands cheveux bruns en désordre qui couvraient son visage, et étendant le bras vers la porte, elle dit d'une voix sèche :

— Tu oses venir ici... à cette heure... va-t'en, malheureux, va-t'en !...

Fernand, — c'était lui, — d'abord stupéfait, regarda autour d'eux, puis il s'avança vers Geneviève ; mais celle-ci, reculant avec effroi, s'écria :

— Va-t'en ! va-t'en ! ou j'appelle au secours !...

Fernand Séglin devint blême, il courut aussitôt vers la jeune femme, et, la saisissant dans ses bras robustes, il appuya sa main sur sa bouche pour la faire taire en disant d'une voix sourde :

— Mais tais-toi donc, malheureuse ! Es-tu devenue folle ?... Veux-tu donc que

tout le monde ici sache la vérité ?... Est-ce à l'heure où sa mort nous rend maîtres de l'avenir, où nous pouvons enfin justifier le passé que tu vas jeter le déshonneur dans la maison ?...

Geneviève avait repoussé la main qui l'étouffait et, en entendant la cynique pensée de Fernand, elle le regarda les sourcils froncés et, comme si sa raison se refusait à comprendre, elle demanda, en appuyant sur chaque syllabe :

— Mais qu'espères-tu donc ?

— Veuve respectée de Pierre Davenne, avant un an tu seras la femme légitime de Fernand Séglin.

— Ah !... exclama Geneviève.

Rien ne peut rendre l'expression de mépris, de dégoût, de répulsion, contenue dans cette seule exclamation ; et de ce même accent, la jeune femme montrant sa fille endormie, ajouta :

— Et c'est devant cet ange que tu oses parler ainsi !...

Le ton et le geste de Mme Davenne avaient fait sur le jeune homme l'effet d'un coup de cravache ; le rouge lui monta au visage, ses dents grincèrent, ses yeux eurent un regard de fauve ; il saisit la jeune femme par le bras. Elle voulut crier. Il appliqua sa main sur sa bouche ; elle se débattait, il la traîna, la pressant au risque de l'étouffer ; d'un coup de genou, il ouvrit la porte d'un petit boudoir et y traîna la malheureuse. Là, il la jeta sur un canapé où elle tomba, inerte, étouffant, suffoquant, cherchant à recouvrer sa respiration.

La voyant dans l'impossibilité momentanée de bouger, Fernand alla fermer la porte de la chambre ; s'étant assuré que l'enfant n'avait pas été éveillée, il rentra dans le boudoir dont il ferma la porte derrière lui.

Geneviève, remise de la secousse, mais tremblante de peur, était accroupie dans un coin du canapé, la tête dans ses mains, pleurant de douleur, de honte et de rage. Fernand, les sourcils froncés, s'avança vers elle, et croisant les bras, il dit :

— Nous sommes seuls ici, Geneviève... tu vas m'écouter... tu vas me répondre...

La jeune femme se laissa glisser sur les genoux, et les mains jointes, elle s'écria en levant les yeux au ciel :

— Seigneur !... ayez pitié de moi... le châtiment est terrible...

Fernand eut un mouvement de colère en disant :

— Il est trop tard pour prier... il est l'heure d'agir.

Geneviève releva la tête... elle ne comprenait pas ce que son complice voulait dire. Celui-ci prit un siège, et avant de s'asseoir, il releva la jeune femme, la conduisit vers le canapé et lui dit :

— Écoute-moi.

Geneviève, sans force, sans volonté, terrifiée par les menaçantes façons de Fernand, le regardant hébétée, se refusant à croire que c'était là l'homme pour lequel elle avait été criminelle.

La chambre dans laquelle se trouvaient Geneviève et Fernand était plutôt un petit salon qu'un boudoir. Les portes étaient garnies de lourdes tentures de soie

jaune, les murs étaient tapissés de la même étoffe, encadrés d'épaisses baguettes d'ébène. Sur la cheminée noire était une glace de Venise à large cadre sculpté. Tous les bibelots d'art, familiers aux femmes de goût, emplissaient les vitrines et encombraient les étagères. Une porte communiquait à une pièce semblable qui servait de fumoir à Pierre Davenne, et qui avait une entrée sur sa chambre. Cette porte se trouvait placée juste en face de la glace. — Nous l'avons dit, de lourds rideaux de soie jaune la masquaient.

A cette heure, les lueurs blafardes du matin jetaient dans le petit boudoir un jour gris, auquel l'œil avait besoin d'être habitué pour voir.

Assis en face de Geneviève, Fernand commença :

— Geneviève, ici, personne ne peut nous entendre, parlons franchement. D'abord, m'aimes-tu ?

La jeune femme baissa la tête et ne répondit pas.

— Il faut répondre... Tu m'as aimé, au moins ?...

Il y eut encore un silence.

— Mais enfin, hier, chez moi, tu mentais donc, lorsque tu me disais : « Quel malheur que la fatalité sépare ainsi ceux qui étaient faits pour vivre ensemble... Ah ! si le ciel était juste... »

— Ne dis pas cela... Ne dis pas cela ! exclama aussitôt la jeune femme en fondant en larmes... C'est ce blasphème que j'expie aujourd'hui...

Puis, pleine de fièvre, continuant :

— Non, non, je ne t'ai pas aimé... C'est lui que j'aimais... C'est sa confiance, c'est ma coquetterie qui m'ont perdue... Et toi, tu as abusé de tout à mesure que tu as vu que mon mari ne s'occupait pas de moi ; tu t'es appliqué, par tes façons, par ton langage, à forcer mon imagination à te comparer sans cesse à lui... Tu guettais les petites querelles du foyer... J'ai été indigne ... Je n'ai pas à revenir sur ce qui a été... J'expie aujourd'hui la faute !... Parle !... Que viens-tu me proposer ?...

Fernand se leva et marcha quelques minutes dans la chambre, comme s'il voulait donner à ses paroles le poids d'une chose raisonnée..., puis il vint s'asseoir sur le canapé, près de Geneviève qui, l'observant avec attention, ne recula pas.

— Geneviève, dit-il avec calme, je t'obéirai. Ne revenons pas sur le passé !... Une faute a été commise ; tu m'en accuses ; soit ! C'est moi qui t'ai dérangée de tes devoirs !... J'ai ainsi outragé mon ami, je suis un misérable... Soit !... Mais je t'aimais, moi... Je t'aime, moi !... Oui, je t'aime !...

Et il regarda fixement la jeune femme dont les yeux se baissèrent. Il y avait dans le regard de Fernand une puissance contre laquelle, vainement, on aurait voulu lutter. Après une grande minute de silence, il reprit :

— Ne parlons pas du passé !... Parlons du présent. J'avais, dans nos coupables relations, une terreur, c'était que Pierre ne vînt à les connaître ; c'était que celui auquel, je le reconnais, je dois tout, fût obligé de me mépriser... Un malheur, aujourd'hui, efface tout cela.

Geneviève releva la tête et dit d'un ton glacial :

— Tu te trompes, Fernand...

— Hein? interrogea aussitôt celui-ci.

D'un ton calme, monotone, comme celui du greffier lisant un jugement, elle dit :

— Lorsque j'ai demandé à Simon, à l'heure où il m'a appelée, la cause de la mort de mon mari, Simon m'a répondu : « Il meurt parce qu'on l'a trompé ; c'est votre faute qui l'a tué. »

— C'est impossible ! exclama Fernand.

Et il passa la main sur son front, en répétant :

— C'est impossible ; puis il reprit :

— Non, non ! tu as mal compris... Simon adore son maître ; il s'exprime mal, il a voulu dire que ce sont tes soins qui lui ont manqué... mais personne, personne ne sait...

— Je voudrais le croire, dit Geneviève malgré elle, ce serait un remords de moins.

Fernand lui prit les mains, elle le laissa faire ; il continua :

— Geneviève, nous avons été coupables. Dieu et nous seuls le savons, il faut racheter dans l'avenir la faute commise ; Geneviève, il faut avoir du sang-froid... de la raison...

Comme elle ne répondait pas, un mauvais sourire s'étendit sur les lèvres de Fernand, qui reprit en l'observant :

— Tu as un enfant à élever... Tu lui dois la fortune de ton mari... Tu lui dois un nom respecté... Il ne faut pas qu'il se trouve au monde un homme qui puisse dire de Mme veuve Davenne : « Cette femme a été ma maîtresse !... »

— Un seul homme peut dire cela !...

— C'est trop...

Geneviève le regarda épouvantée, et, arrachant ses mains de celles du jeune homme, elle en couvrit son visage et pleura en disant :

— Ainsi, si je ne t'obéis pas, tu serais capable de cette infamie ?...

— Geneviève, reprit sardoniquement Fernand, le malheur des uns fait le bonheur des autres... Écoute-moi, crois-moi, obéis-moi et tu seras heureuse...

Étouffant, suffoquant, la jeune femme se recula en s'écriant :

— Mon Dieu ! que ne le faites-vous revivre une minute pour l'entendre !

Fernand haussait les épaules, lorsque tout à coup, s'étant tourné vers la glace de Venise, il jeta un cri terrible. Geneviève, étonnée, le regardait sans s'expliquer la cause de l'effroi qui se peignait sur son visage.

Dans l'encadrement de la glace de Venise, Fernand venait de voir le spectre de son ami, de celui qu'il avait si indignement trompé ; il avait vu son visage, sur lequel la mort étendait sa pâleur mate ; il avait sursauté sous l'ardent éclat de son regard... Il avait jeté et fermé les yeux une seconde, et quand, se domptant, il avait regardé, la vision était disparue ; alors, ne voulant pas croire à une cause fantastique, il courut vers la porte qui se trouvait en face de la glace, il releva les lourdes portières, la porte était fermée ; il essaya de l'ouvrir, un verrou la fermait en dehors.

— Quelle folie ! dit-il, cherchant à vaincre le malaise que lui avait donné cette hallucination. Éveillé au milieu de la nuit... et plein de cette idée, c'est mon imagination..., c'est la fièvre qui me dévore... Je deviens fou d'avoir ces peurs d'enfant.

Geneviève, en voyant sur le visage de Fernand les impressions diverses par lesquelles il passait, lui demanda :

— Qu'as-tu donc?

— Rien, fit vivement le jeune homme... Rien!...

Puis, après quelques minutes de silence, il reprit :

— Allons, Geneviève..., nous parlerons plus tard de ce que l'avenir nous réserve; à cette heure, il faut s'occuper absolument de lui... Je ferai les démarches... Je connais ses affaires comme les miennes... Tu n'as donc à t'occuper de rien... Pleure et prie près de ton enfant...

Geneviève ne répondit pas... Fernand se leva et sortit.

Quand il fut hors de la chambre, la jeune femme hocha la tête et dit :

— Oh! le misérable!.. Malheureuse que je suis...

Et elle fondit en larmes.

Lorsque Fernand fut dans l'antichambre, il se trouva en face de Simon adossé sur la porte de la chambre de son maître.

Fernand se souvint alors de ce que lui avait dit Geneviève, et, voyant le matelot comme en faction, il fronça le sourcil et lui demanda sévèrement :

— Que fais-tu là?

— Je vous attendais, monsieur Fernand...

— Ah! tu m'attendais, et pourquoi?

— Si vous voulez descendre au jardin... je vais vous le dire...; car, ajouta-t-il à mi-voix, je ne voudrais pas que madame entendît... la pauvre femme...

— Qu'est-ce donc?

— Oh!... c'est des recommandations que mon pauvre cher maître m'a chargé de vous transmettre.

— Bien... Que je voie ce pauvre ami d'abord...

— Vous remonterez tout de suite... fit Simon... cherchant à entraîner Fernand, il faut que je parte et je voudrais vous parler avant de sortir...

— Voyons, fit indifféremment Fernand se disposant à descendre; mais, au même instant, Simon appuya la tête sur la porte comme s'il écoutait... Trois petits coups secs venaient d'être frappés, perceptibles pour Simon seul, et le matelot, changeant aussitôt d'allure, dit :

— Au fait... je peux aussi bien vous dire ça dans la chambre..., car il ne faut pas le laisser seul...

— Comment, personne ne le veille? fit Fernand. Y penses-tu, Simon? Entrons alors; et, suivant le matelot, il entra dans la chambre mortuaire.

En voyant sur le lit, étrangement éclairé par la lumière du cierge, le cadavre de son ami, Fernand se précipita et tomba à genoux; saisissant la main froide du mort dans ses mains fiévreuses, éclatant en sanglots, il s'écria avec un hurlement de douleur :

— Pierre! Pierre, mon vieil ami, est-ce possible?

Et ses larmes coulaient sur la main glacée...

C'était un imposant tableau que celui devant lequel le matelot Simon, les dents serrées, le front plissé, restait comme anéanti.

Le jour naissant jetait à travers les vitraux de la fenêtre des lueurs fantastiques qui luttaient avec la lumière rouge du cierge, le corps raide étendu sur le lit et couvert d'ombre par les rideaux soulevés, sur un fauteuil un grand vase de bronze rempli d'eau bénite dans laquelle trempait une branche de buis jauni...

Fernand faisant un effort se leva, et, baisant son ami au front, il dit :

— Pierre, mon frère, mon ami, je veillerai sur les tiens...

Simon, les mains crispées, le regardait; un instant sa rage fut telle qu'il allait s'élancer pour essuyer sur le front de son maître la trace des lèvres de Fernand... Celui-ci se relevait à ce moment; il dit :

— Que veux-tu, Simon?...

Le matelot se dompta en se souvenant du serment fait à son maître... et, enfonçant ses ongles dans sa chair, faisant une grimace pour paraître sourire, il répondit :

— Je descends, vous allez le veiller un peu... je vais remonter bientôt...

— Va, mon pauvre ami... je veillerai.

Simon qui étouffait sortit; mais la porte fermée son cœur se souleva, et crachant, il dit :

— Judas! va.

VIII

UN AMI LOYAL.

Le matelot, en sortant de la chambre, apprit par Annette que Mme Davenne s'était enfermée chez elle avec sa fille, après avoir recommandé de ne laisser entrer personne.

— Mais, demanda Simon, si M. Fernand veut lui parler?

— Elle m'a surtout recommandé de lui refuser la porte, répondit la servante

— Ah! fit l'ex-matelot avec un clignement d'yeux.

Il descendit dans le jardin et, comme les événements qui s'étaient précipités en cette seule nuit avaient mis la fièvre dans son sang et la migraine sous son front, il se promena lentement, humant l'air humide du matin. Simon était agité, une idée constante le préoccupait et le terrifiait : la volonté du maître!

Et devant le corps froid qui était étendu raidi dans la chambre, il sentait courir dans ses veines, dans ses os, de mortels frissons. Il vivait dans un mystérieux complot, dont la non-réussite l'épouvantait. Parfois, mordant « sa praline, » il souriait, puis tout à coup de sinistres pressentiments traversant son cerveau, son front se plissait, un tremblement nerveux agitait ses lèvres, son poing menaçant frappait dans le vide et il disait d'une voix sourde :

— Oh! je t'étranglerais sur son corps...

Puis Simon se secouait, comme s'il voulait se dégager de ses tristes pensées, assait sa main sur son front brûlant et, pour se rassurer lui-même, il répétait :

— Espère! espère!

Après une grande heure de cette promenade, il remonta dans la chambre; entrant frapper, il surprit Fernand qui, à sa vue, s'éloigna vivement d'un petit meuble,

Rig. ayant pris son bistouri, appliqua une main sur le front livide de Pierre (PAGE 64).

D'un coup d'œil, Simon jugea ce qui s'était passé; Fernand, seul, avait cherché à se renseigner sur la situation de son ami. Mais il s'était heurté à l'impossible; le matelot, sur l'ordre de Pierre, avait fermé tous les meubles et en avait gardé les clefs. La lettre placée sur le chiffonnier avait été tournée et retournée en tous sens; sur les trois cachets, il y en avait un de brisé... Fernand avait eu un instant l'idée d'ouvrir la lettre. En voyant le serviteur de son ami, surmontant son embarras, il lui demanda :

— Simon, qu'est-ce cela? Et il montrait la lettre.

— Je l'ignore, monsieur Fernand; mon lieutenant m'a donné cette lettre quand il s'est senti tout à fait mal, et lorsque je lui demandai si je devais la remettre à madame, il m'a dit : « Non! mets-la sur le chiffonnier, lorsque tout sera fini, quand vous reviendrez du cimetière, dans cette chambre même, madame brisera le cachet, ce sont mes dernières volontés. »

— Ah! tu devrais alors serrer cette lettre... il est imprudent de la laisser là...

C'était bien la pensée de Simon, relativement surtout à celui qui lui parlait; mais il dit :

—Oh! il n'y a pas de danger... personne ne devait entrer ici... C'était la volonté formelle de mon lieutenant; comme vous êtes plus qu'un ami, plus qu'un frère, pour vous j'ai pu manquer à l'ordre... mais personne autre n'y entrera...

Il y eut un long silence au bout duquel Fernand dit à Simon :

— Nous allons nous rendre ensemble à la mairie pour déclarer le décès.

— Je suis à vos ordres.

— Mais, fit Fernand avec embarras, il faut que nous causions avant.

Simon, inquiet, clignait de l'œil et pinçait les lèvres en tendant l'oreille.

— Simon, continua le jeune homme, tu vois quelle douleur... cette mort incroyable, foudroyante, a jetée dans la maison; après lui, il y a là la malheureuse Geneviève, que ce coup a presque rendue folle; l'état dans lequel elle se trouve, est effrayant, le moindre incident survenant peut amener une catastrophe nouvelle... J'ai peur qu'elle ne veuille absolument revoir celui qu'elle aimait tant et que cette scène déchirante ne fasse se déclarer en elle une maladie mortelle...

Toujours la tête penchée, l'oreille tendue, l'œil demi-clos et clignant, le matelot de Pierre écoutait, cherchant avec inquiétude où l'ami de son maître voulait en venir.

— Il faut empêcher cela!...

— Mais, comment? fit le matelot. Je ne peux pas refuser à madame d'entrer pour dire adieu à son mari.

— Ce n'est pas cela, Simon... il faut avoir de la force, de la raison, éteindre toute sentimentalité... il faut enfin hâter les funérailles et faire enlever au plus tôt ce pauvre Pierre, empêcher que la vue de ce lugubre tableau n'amène enfin la catastrophe que je redoute.

— Ah! je comprends, fit Simon, paraissant presque heureux de ce qu'on lui disait. Vous avez raison, c'est une bonne idée, ça... c'est d'un bon cœur... Mais comment faire?

— C'est simple comme tout... Nous allons à la mairie.

— Bien!

— Nous déclarons le décès, nous l'avançons de sept heures.

— Bien! et alors!

— Alors... nous pouvons ce soir même faire les funérailles...

— Mais vous avez raison... Quand on est mort, on est bien mort! dit Simon qui paraissait absolument ravi de l'idée de Fernand; ainsi nous en terminons vite, nous sommes des hommes... Un malheur est arrivé, il faut au plus tôt en finir... comme à bord... Je suis à vos ordres, monsieur Fernand.

Et, tout bas, le matelot pensait :

— Ah! coquin, tu as hâte d'être seul ici, d'ouvrir le testament, d'être avec elle, chez elle, c'est-à-dire chez toi... Coquin, va... Espère! espère!

— Eh bien! partons tout de suite, tu reviendras aussitôt, seul, pendant que je m'occuperai des préparatifs... Tu vas mettre quelqu'un près de lui...

— Non! non! c'est sa volonté! Sortez, je ferme la porte à clef... Nous ne serons pas longs.

Fernand approuva et sortit... Simon, sous prétexte de jeter un coup d'œil au corps, alla frapper trois coups secs sur le panneau derrière lequel était caché le vieux Rig, puis il sortit, ferma soigneusement la porte et accompagna Fernand. Ainsi qu'ils l'avaient arrêté, ils déclarèrent le décès en l'avançant, et l'inhumation fut décidée pour le même soir, à cinq heures.

Tout se passa selon les prévisions de Fernand; Geneviève ne quitta pas sa chambre, elle avait peur de rencontrer Fernand, et les remords qui la poursuivaient avaient anéanti son courage, elle n'osait entrer dans la chambre de son mari; quand on vint lui dire que les funérailles auraient lieu à cinq heures, elle éclata en sanglots et dit :

— J'irai!

On chercha à la dissuader. Mais Simon s'interposa en disant vivement :

— C'est un devoir sacré, et ça serait indigne d'empêcher madame de le remplir. M. Fernand s'occupera de madame...

Fernand leva les yeux et son regard flamboyant chercha à rencontrer celui de Simon; il voulait y lire l'intention mise dans la phrase; mais le matelot, calme, essuyait ses yeux avec son mouchoir de cotonnade.

Le médecin de service était venu le matin constater le décès; il se contenta de soulever les paupières pour regarder l'œil vitreux sans regard. Il avait lu l'ordonnance du médecin venu la veille et avait conclu que le malade était mort d'une hypertrophie du cœur...

Alors Simon s'était enfermé dans la chambre avec son maître, refusant de prendre aucune nourriture. Lorsque les employés des pompes funèbres s'étaient présentés, il avait fait porter le cercueil dans la chambre et avait demandé qu'on le laissât seul ensevelir son maître. On l'avait écouté. Puis il avait rappelé les croque-morts et leur avait fait placer et visser le couvercle. Le corps fut exposé. Alors il alla prévenir Geneviève que l'heure de la triste cérémonie était venue.

Celle-ci, toute vêtue de deuil, embrassa sa fille, et muette, étouffant sous la douloureuse émotion, elle suivit le matelot et descendit au salon, où Fernand racontait aux quelques amis qui attendaient pour conduire Pierre Davenne à sa dernière demeure l'étrangeté et la rapidité de cette mort presque foudroyante.

Lorsque le convoi se mit en marche, Geneviève monta dans une voiture, seule; derrière le corps marchait Fernand. Derrière les assistants marchaient, se donnant le bras, le matelot Simon, et son ancien collègue Rigobert, vêtu pour la circonstance d'un large pardessus qu'il avait décroché sans façon dans la garde-robe de Pierre, prétextant qu'il ne pouvait retourner chez lui.

Pendant tout le temps que dura la funèbre cérémonie, le vieux Rig regardait

la montre qu'il avait par mégarde prise sur la cheminée, et il maugréait tout bas :

— Ils n'en finiront donc pas avec leur lenteur !

— Nous avons le temps ? demandait Simon.

— Nous avons le temps, oui... mais il ne faut guère en perdre... ou...

— Ou ? interrogea Simon.

— Ou je ne réponds de rien.

— Ne dis pas ça, vieux coquin ! râlait Simon en lui serrant le bras à le faire éclater, ne dis pas ça...

Et le fidèle matelot devenait livide. Au contraire, Rig grimaçait un sourire. La cérémonie religieuse fut courte ; cependant on arriva au cimetière à l'heure où le jour commençait à baisser. La famille Davenne avait un caveau grand comme une chapelle, le corps y fut placé.

Alors, une scène déchirante se passa. Geneviève était descendue de voiture à la porte du cimetière, lorsque les employés enlevèrent le cercueil pour le porter dans le caveau, la malheureuse femme se précipita, et l'embrassant en tombant à genoux, laissant éclater ses sanglots, elle s'écria :

— Grâce ! mon Pierre, grâce !... Non ! non ! ce n'est pas vrai, ce n'est pas moi qui suis cause de ta mort !... Pierre, pardon !... Toute ma vie, je le jure, je l'emploierai à racheter la *faute !* Pierre, grâce !... Pierre !...

On juge de la stupéfaction des assistants. Fernand, livide, mordait ses lèvres, se contraignait pour ne point se précipiter sur elle, et éteindre dans sa gorge les aveux que le remords lui dictait. Se domptant et maître de lui, il dit à l'un des assistants :

— La pauvre sainte femme, ce malheur la rend folle. Aidez-moi, nous allons l'arracher à ce triste spectacle et la reconduire à sa voiture.

Cela sembla si naturel, si vrai, que deux ou trois hommes aidèrent Fernand. On enleva presque la malheureuse et on la porta jusqu'à sa voiture, malgré ses cris :

— Laissez-moi... laissez-moi... Mon Pierre, adieu... Adieu, pardon, grâce.

Et elle perdit connaissance.

Le corps était dans le caveau, les assistants, douloureusement émus, se retiraient après avoir pressé la main de Fernand, qui représentait la famille, et après lui avoir dit quelques paroles de consolation, tant il semblait désolé. Les gens partaient en pensant :

« Pauvre jeune homme, c'est presque son frère qu'il perd... C'étaient deux braves et loyaux amis... pauvre garcon... pauvre femme ! »

Quand tout le monde se fut éloigné, Fernand pensa au retour, il chercha le matelot. Comme il désirait être seul avec Geneviève dans la voiture, afin que personne n'assistât à la scène qui allait suivre la crise, il voulait dire au matelot de prendre un autre fiacre, et qu'il le retrouverait rue Payenne ; il l'aperçut, alla vers lui, et dit :

— Simon, prends une voiture, et rejoins-nous... Je vais reconduire madame Davenne.

Simon le regarda, et, lui tendant la main, il dit :

— Adieu, monsieur Fernand.. Je ne vais plus rue Payenne.

— Que dis-tu ? fit Fernand étonné.

— Monsieur Fernand, là-bas, j'aimais mon maître... c'est pour lui que j'y restais. Mon maître est mort... Adieu... Je ne veux plus revoir cette maison-là... La maison maudite...

— Mais tu n'es pas raisonnable... La douleur t'égare...

— Adieu, je vous dis... Demain je serai à Brest et dans trois jours en mer... Qui sait, nous nous reverrons peut-être un jour... Adieu...

Fernand allait insister, mais le matelot était déjà loin. Il réfléchit une longue minute, puis, ayant passé son mouchoir sur sa figure et, chose singulière, ayant enlevé par ce mouvement, et les larmes et l'air désolé répandu sur son visage, il sourit et dit entre ses dents :

— Au reste, cela vaut mieux ! A nouveau maître, il faut nouveau valet.

Et il monta dans la voiture, s'assit près de Geneviève, qui, ayant repris connaissance, se tenait dans un coin, presque accroupie, les mains jointes entre ses genoux, les yeux secs, le regard fixe, anéantie par ses remords et par sa douleur.

Et la voiture se mit en marche ; alors, de sa voix la plus douce, Fernand dit à la veuve :

— Geneviève, mon enfant, c'est fini..., il faut oublier..., il faut avoir de la raison... Écoute-moi, ma bonne amie, et causons.

IX

UNE PETITE PROMENADE GAIE LA NUIT.

Avec la nuit, la pluie était tombée ; la pluie chaude des jours d'été, tombant dru et transformant en torrent les ruisseaux en pente raide du cimetière. Le silence n'était troublé dans le vieux champ du repos que par le gloussement de l'eau dans les rigoles. La nuit épaisse enveloppait dans ses ombres les tombes, les croix et les arbres noirs qu'aucun souffle de vent n'agitait. Les jardinets des tombes formaient de petits lacs entourés de buis ; d'autres semblaient un écusson d'acier à croix noire ; sur les toits de zinc, sur le sable, sur les pierres, sur les feuilles la pluie battante crépitait, et c'était lugubre à cette heure, dans ce silence, au milieu duquel la mort planait.

Les gardiens, trempés jusqu'aux moelles, étaient rentrés dans leurs petites maisons gaies, au milieu des plantes pariétaires qui les enveloppent, les colorant de leur verdure, les parfumant de leurs fleurs... Il faisait nuit, il faisait humide, il faisait triste, et, après s'être séchés devant le feu gai du bois sec des entourages et des vieilles croix funéraires, ils s'étaient glissés dans le lit moelleux, sous l'édredon, et s'étaient enfoncés dans ce bon sommeil calme, qui vous prend sous un bon abri, sur les contrevents duquel la pluie bat.

Les rondes étaient suspendues cette nuit à cause du temps ; les chiens, eux aussi, faisaient le *cimetière buissonnier,* ils étaient rentrés mouillés, tout boueux,

et s'étant vigoureusement secoués, après avoir consulté l'œil du maître, ils s'étaient couchés devant l'âtre, le museau sur les pattes, roussissant leurs poils aux cendres, puis séchés ils avaient gagné la niche.

Il pleuvait, il faisait nuit; et la demie de neuf heures sonnait lorsque deux hommes enjambèrent la brèche d'un mur en réparation; insoucieux de la pluie, ils coururent vers le haut cimetière, le plus petit des deux hommes disant à l'autre :

— Vite! vite! courons, ils ont été longs à se coucher, mais maintenant nous n'avons à craindre ni les hommes ni les chiens...

— Il est temps au moins? demanda l'autre.

— C'est bien juste, et j'ai peur.

— Filons donc, alors, vieux coquin, exclama l'autre en doublant sa course.

Les deux hommes couraient comme deux soldats, les coudes au corps, le pas égal... S'enfonçant ici, trébuchant là, mais toujours droits, courant non par les chemins, mais par les sentes qui séparent les tombes. Après trois minutes de cette course, tout ruisselants de sueur et de pluie, ils s'arrêtèrent devant la chapelle funéraire, où quelques heures avant on avait porté le corps de Pierre Davenne.

Tout haletant, le plus grand (nos lecteurs l'ont reconnu), Simon ouvrit la porte, fit entrer son compagnon Rigobert; le vieux sauvage entra et la referma aussitôt.

Le matelot ôta son caban tout mouillé et l'accrocha devant la porte, faisant un rideau protecteur, pendant que le vieux Rig, ayant tiré des allumettes de ses poches, allumait les deux cierges de la petite chapelle. Le vieux Rig était méconnaissable; lui si tranquille, si calme d'ordinaire, à cette heure il semblait secoué par une fièvre violente; il avait jeté à terre le long pardessus qu'il avait pris le matin chez Pierre, et, avec une adresse et une force étonnantes, il avait glissé dans le plâtre frais qui scellait la pierre un ciseau à froid et d'un coup sec il avait fait vaciller la pierre.

— Allons, Simon... vite là, dit-il.

Le matelot vint et l'aida à soulever la pierre, qu'ils placèrent sur les dalles.

Le corps n'avait pas été descendu dans une fosse. Le monument de la famille Davenne était une longue salle dans laquelle on descendait par huit marches. Devant la porte, en face de l'escalier, était un petit autel, et, à gauche, quatre cases, semblables à des tiroirs, ayant de larges anneaux; au-dessus de chacun étaient gravés la date du décès, l'âge et le nom de celui qui y reposait.

C'est la pierre qui murait une de ces caves presque au niveau du sol que le sauvage venait de desceller si rapidement. Simon et Rig traînèrent avec précaution le lourd cercueil et le placèrent au pied de l'autel. Les deux hommes avaient chacun un tourne-vis... Une crainte épouvantable les étreignait à ce moment; car, sans dire une parole, ils se mirent à dévisser chacun un côté du couvercle. Deux minutes après le cercueil était ouvert, le linceul arraché laissait voir la face livide, les yeux caves, la bouche sèche de Pierre Davenne.

Le vieux sauvage avait arraché la chemise en même temps que le suaire, et il avait appliqué sa tête sur le cœur du cadavre.

Simon, l'œil ardent, les lèvres serrées, la main crispée sur le manche du tourne-vis qu'il tenait comme un poignard, cherchait à lire sur la physionomie du vieux Rig.

Et c'était une vilaine page à lire que le visage du sorcier. Il faisait en auscultant la plus hideuse grimace.

— Eh bien? demanda Simon.

— J'ai peur, fit lugubrement le vieux Rig!...

Simon sursauta, son bras se leva menaçant, ses yeux lancèrent des éclairs, et il râla :

— Vieille vermine... si tu l'as tué, je t'enferme vivant dans son cercueil.

Rigobert parut ne pas avoir entendu ; avec une force qu'on n'eût jamais cru devoir trouver chez cet être vieux et maigre, il prit le corps de Pierre dans le cercueil, le coucha à terre, et d'une main appuyant sur l'épigastre en faisant des pressions régulières, il colla sa bouche sur les lèvres du mort, lui jetant son souffle dans les poumons...

Épouvanté, Simon restait le bras levé, la bouche béante...

Au bout de dix minutes, il dit vite à Simon :

— Prends dans le paletot une fiole roulée dans du cuir... Verse-la sur le ventre et frictionne-le à faire venir le sang...

Et aussitôt, continuant à faire des pressions sur l'estomac, il replaça sa bouche sur les lèvres du cadavre.

C'était un étrange tableau que celui de ces deux hommes penchés sur ce corps livide, dans le tombeau, à la lueur vacillante des cierges, et faisant des efforts surhumains pour lui rendre la vie. Le silence sépulcral n'était troublé que par le bruit monotone de l'eau qui gloussait dans la gargouille du monument, et qui, inondant les allées, se glissait sous la porte et commençait à mouiller l'escalier.

Ce n'était pas le visage de Pierre qui était le plus blême ; Simon épouvanté obéissait au vieux Rig ; mais on sentait en lui la désespérance, et chaque fois que son regard se portait sur le vieux sauvage, on devinait la résolution absolue de faire payer à l'ancien matelot la mort de son maître.

Deux longues heures se passèrent ainsi sans résultat... On sait comme elles sont cruelles les heures du désespoir. Le vieux Rig replaça son oreille sous le sein gauche et jeta une exclamation.

— Vite, vite. Simon, prends ma place, fais-le respirer... Il vivra...

La figure du matelot s'illumina ; obéissant, il reprit les fonctions de Rig...

Nous ne voulons pas qu'on croie, en écrivant ces lignes, que nous faisons de la fantaisie, de l'invraisemblable ! C'est au regretté savant Claude Bernard, qui a préconisé la respiration artificielle pour faire revenir à la vie un sujet empoisonné par le curare, que nous prenons tous nos renseignements.

« On doit pratiquer alors des pressions alternatives sur le ventre et la poitrine, » ces pressions ont pour but de chasser l'air des poumons, et, dans l'intervalle des » pressions, on insuffle de l'air par la bouche, en ayant soin d'agir doucement pour » que le courant d'air introduit dans le poumon ne vienne pas, par sa vitesse et sa » force excessive, rompre les alvéoles pulmonaires ; on doit s'efforcer, dans ces deux » temps de la respiration artificielle, de se rapprocher de la respiration normale.

» Cette opération doit être longtemps continuée, car beaucoup de sujets ont été rappelés à la vie après *plusieurs heures* de mort apparente. »

Simon avait glissé son bras sous la tête de son maître, et c'est les larmes aux yeux qu'après l'avoir embrassé, il continua l'opération commencée par le vieux Rig. Celui-ci fouillait dans ses poches ; ayant ouvert sa trousse pour en tirer un bistouri, et après avoir pris sur l'autel un vase contenant des fleurs, il avait jeté le bouquet et il avait placé le vase près de la tête de Pierre.

Ayant dit au matelot de continuer les insufflations sans s'occuper de ce qu'il allait faire, le vieux sauvage plaça sa trousse près de lui ; il prépara une pelote de fil de soie ciré et une petite pince à verrou.

Nous avons dit que Simon supportait la tête de son maître sur son bras ; Rig lui dit :

— Continue toujours et ne bouge plus ton bras... Maintenant j'en réponds.

Les lèvres de Simon étaient sur les lèvres de son maître, il ne pouvait répondre, mais ses yeux eurent un regard pour remercier son compagnon.

Rig, ayant pris son bistouri, appliqua une main sur le front livide de Pierre Davenne, et de l'autre coupa, au devant de l'oreille, l'artère temporale ; le sang noir coula d'abord doucement dans le vase que le vieux sorcier tendait, puis il jaillit plus abondant... Le corps s'agita légèrement.

— Arrête, dit Rig, et viens vite m'aider.

Simon tout tremblant de joie, d'émotion, se leva, se cognant au marbre de l'autel, trébuchant aux marches, mais ne sentant ni douleur ni choc, et vint s'agenouiller près de Rig. Celui-ci lui fit tenir le vase plein de sang, et aussitôt rassemblant par sa pince à verrou les deux bouts de l'artère, il fit une ligature avec les fils de soie qu'il avait préparés. C'était un habile praticien que le vieux Rig, car, en moins de dix minutes, la ligature était faite, le front était bandé.

Ayant placé sa main sous le sein gauche, il dit à Simon :

— Maintenant..., Simon, il est sauvé.

Le matelot suffoquant prit alors celui qu'il appelait le vieux coquin dans ses bras, il l'embrassa, mouillant ses joues de larmes heureuses. Il l'aurait fait danser dans le tombeau si Rig ne l'avait retenu...

Mais celui-ci, calme, se fit aider pour vêtir Pierre du pardessus qu'il avait apporté, et il dit :

— Allons, Simon, remettons le cercueil, replaçons la pierre, que tout soit en ordre, si un curieux regardait ici ; et demain tu viendras faire le scellement.

Ce fut fait en quelques minutes... Les cierges furent éteints.

— Allons, Simon, marche devant, tu sais le chemin, guide-moi...

— Mais, vieux, il faut porter...

— Je le porte, marche, je ne quitterai mon malade que guéri, chez lui...Allons, va !

Simon haussait les épaules : ce petit vieux, malingre, avait la prétention de porter un homme ! Il ne fut pas peu stupéfait en voyant le vieux sauvage prendre Pierre Davenne dans ses bras et, sans efforts apparents, le porter comme un enfant. L'estime lui était venue pour le vieux Rig, lorsque celui-ci lui avait assuré que son maître était sauvé ; en constatant cette force extraordinaire, elle doubla.

Ils partirent en portant le corps, la pluie tombait toujours... Cette fois, rassuré sur la vie de son maître, Simon, en passant à travers les tombes, eut des frissons

Pierrot Simon, amenant la petite Jeanne qui venait dire bonjour à son père (PAGE 69).

qu'il n'avait pas eus en venant... Ils repassèrent par la brèche du mur. Au bout d'une demi-heure, et grâce à la pluie battante, ils arrivèrent sans incident à la petite maison de Charonne que Pierre avait louée trois jours avant; les fenêtres étaient éclairées et la petite porte qui donnait du côté du cimetière était ouverte. En la fermant, le matelot joyeux, glissant une praline dans sa bouche, disait :

— Nous avons eu de la chance, c'est un beau temps ça...

Les deux pauvres gars étaient trempés jusqu'aux moelles.

X

LES BONS ET LES MAUVAIS RÊVES DU MATELOT SIMON RIVET

Dirigé par Simon, le vieux Rig, portant dans ses bras son malade, s'engagea dans le jardin boisé. Ils arrivèrent bientôt devant la porte du vestibule. Simon l'ouvrit : la petite pièce était éclairée par une veilleuse; ils se dirigèrent vers l'escalier et montèrent au premier étage : une chambre était éclairée, un feu de bois brûlait dans l'âtre, mais autour d'eux régnait le silence le plus profond et la petite maison semblait abandonnée; cependant le lit couvert de draps blancs était préparé pour recevoir le malade. Simon ne parut pas étonné, et le vieux Rig était impassible.

Ayant étendu Pierre Davenne dans le lit, le sauvage tira des profondeurs de ses poches une petite fiole; puis, entr'ouvrant de ses doigts secs les lèvres de son sujet, il lui versa avec précaution quelques gouttes d'une liqueur rouge. Il observa alors le malade avec attention.

Simon, placé derrière lui, regardait, n'osant parler, envahi par ce silence qui les enveloppait. Après quelques minutes d'attente, la teinte livide qui couvrait le visage disparut, les pommettes des joues devinrent roses, les lèvres se colorèrent, et la poitrine se souleva sous la respiration régulièrement rétablie.

Alors le vieux sauvage se tourna vers Simon et lui dit de façon à ne pas éveiller le malade :

— Maintenant, il est sauvé... Il faut le laisser dormir; avec le jour, il s'éveillera plus faible... mais voilà tout...

Le matelot ne trouva pas un mot à répondre. Deux grosses larmes glissèrent sur ses joues; il fit une grimace qui avait la prétention d'être un sourire, et, serrant la main de son ancien compagnon d'armes à l'en faire éclater, il respira bruyamment.

— Maintenant, dit le sorcier, il n'a plus besoin de nous; les portes sont fermées, il pleut dehors et fait bon ici : nous sommes fatigués; fais comme moi, je vais dormir...

Simon serra encore les mains de son compagnon et fit un effort pour parler. il ne trouvait rien à dire; il articula enfin :

— Espère! espère!

Le vieux Rig prit le tapis qui se trouvait devant le lit et, le plaçant dans un coin, il s'accroupit dessus; puis, ayant fait deux ou trois tours comme le chien qui fait sa couche, il se roula dans sa houppelande et ne bougea plus... Moins de dix minutes après, un petit sifflement nasal indiqua que le vieux saltimbanque était endormi.

Simon, après avoir bien couvert et longuement regardé son maître; après avoir baissé la lumière de la lampe, avança sans bruit devant le feu un grand fauteuil. Il retira ses chaussures boueuses, ses vêtements trempés, se souriant dans la glace

ou se faisant la grimace, — ceci est affaire d'appréciation. — Il se fit avec son mouchoir multicolore une superbe marmotte... Ainsi la peau tannée faisait de sa face un de ces bronzes que nous envoie le Japon, la marmotte était le couvert d'émail étrange, et les boucles d'oreilles les deux anses de la potiche.

Le matelot s'étendit dans le fauteuil, les pieds presque dans la cendre; car la peau de Simon était comme de la corne, et bien pelotonné, les mains sur le ventre, il s'endormit; mais, moins discret que son ancien collègue, son sommeil s'annonça par un ronflement sonore, quelque chose comme le clapotement du vent dans les focs au moment du lof.

La pluie cessait au dehors.

Lorsque tout le monde fut endormi, une porte invisible s'ouvrit au fond de l'alcôve du lit : une femme parut, elle s'appuya avec précaution sur le lit. On eût dit que Pierre l'avait devinée ou l'avait entendue, car ses yeux s'ouvrirent aussitôt. Il remua les lèvres, la femme se pencha encore pour entendre, mais aucun son ne sortit; elle comprit cependant, et, avançant sa bouche près de l'oreille du ressuscité, elle lui dit d'une voix faite de râle que lui seul pouvait entendre :

— C'est fait!...

Il y eut dans les yeux du malade un regard heureux, mais pas un muscle du visage ne remua; seules les lèvres s'agitèrent comme pour dire :

— Merci!

La femme se pencha alors et l'embrassa en disant :

— Dieu nous protège et nous pardonne!

Et elle partit aussitôt. La porte se referma et, quelques minutes après, on entendit le bruit d'une voiture qui s'éloignait. Pierre, les yeux ouverts, semblait écouter; il entendit la voix de son matelot, il ferma aussitôt les yeux, feignant de dormir.

Mais Simon n'était pas éveillé : heureux de sa nuit, dans laquelle il avait retrouvé son maître, il rêvait, et c'était un rêve agréable, car il riait et disait en dormant :

— Oui, princesse... j'accepte et en souvenir de vous, avec l'anneau de votre nez, je me ferai faire des anneaux d'oreilles... je ne les quitterai jamais... Princesse, vous verrez l'Europe... Ne cousez pas tant de diamants sur ma tunique : c'est trop chaud, je suis trop vêtu ainsi... J'étouffe...

Et la sueur suintait sur le front du matelot, qui se tortillait dans son fauteuil.

— Mettez-moi tout de suite mes bottes... en peau d'éléphant bleu... vite... le sable est brûlant... quel soleil... le sable brûle, tonnerre... dépêchez-vous donc... Aïe!... Aïe!... Ah!...

Et le matelot s'éveilla, en se trémoussant dans le fauteuil; croyant mettre ses bottes en peau d'éléphant bleu, il enfonçait ses larges pieds dans les cendres brûlantes; éveillé, il se recula aussitôt, il était temps, la peau s'écaillait.

Il passa la main sur son front mouillé de sueur, sourit avec regret en constatant que l'heureuse situation qu'il quittait n'était qu'un rêve... et tout de suite sa première pensée fut pour son maître. Il alla, amortissant ses pas, jusqu'au lit et il le regarda. Pierre lui parut changé : il le regarda une seconde fois, et constatant la

rigidité de ses traits, il eut peur... L'épouvante le prit alors, il mit sa main sur le front de son maître, la face ne bougea pas, il lui sembla même que le front était froid...

Alors, fou, il jeta un cri terrible et recula.

En une seconde, le vieux Rig fut debout. Simon tremblant, trébuchant, se reprochant son sommeil comme un crime, montra du doigt son maître en gémissant :

— Il est mort ! il est mort !

Rig se précipita...

Pierre ouvrit les yeux...

— Ah çà ! est-ce que tu deviens idiot ? demanda le vieux Rig.

Simon, étourdi, s'avança...

— Qu'est-ce qui t'a pris... tu rêvais donc ?

Le matelot tout heureux, mais confus, dit :

— Bon sang ! je ne peux pas expliquer ça... vous avez les yeux qui vivent et quand ils sont fermés... votre visage est tout autre... rien ne bouge... C'est bête ! C'est l'émotion... qui me fait voir de travers.

Cependant, en entendant les derniers mots de Simon, le vieux Rig avait froncé le sourcil..., et, voyant le regard de Pierre fixé sur lui, qui semblait demander une explication, il souleva la tête du malade, enleva le bandage de toile, regarda attentivement la plaie presque cicatrisée et exclama après une seconde d'examen :

— Ah ! maladroit que je suis !...

— Qu'y a-t-il, demanda Pierre d'une voix faible.

— Oh ! il parle... il parle..., cria Simon joyeux et prêt à danser dans la chambre en entendant cette voix qu'il n'avait pas entendue depuis deux jours, et qu'il avait craint un instant d'être éteinte pour l'éternité. Il se tut, sur un signe violent du vieux Rig.

— Tais-toi !... et répondant à Pierre : Lieutenant, j'ai été maladroit, j'avais une telle crainte d'arriver trop tard que, dans ma précipitation, en vous saignant à l'artère temporale, j'ai coupé la branche supérieure du nerf facial.

— Et ? demanda Pierre.

— Et il en résultera une paralysie d'un côté de la face qui vous change tout à fait.

— Tant mieux ! répondit simplement Pierre...

— Avez-vous besoin de quelque chose ?...

— Non, avec le repos, je sens les forces revenir... Reposez-vous, mes amis, je vais reposer moi-même... Au jour, je serai mieux.

Sur un signe du vieux matelot, Simon se tut et regagna son fauteuil pendant qu'obéissant à son malade, l'étrange docteur allait se coucher sur son tapis...

Quand Simon s'éveilla, il se dirigea aussitôt vers le lit de son maître. Pierre avait les yeux ouverts ; en le voyant il dit :

— Aide-moi à m'habiller.

Le matelot, stupéfait, allait refuser ; mais le vieux Rig était déjà derrière lui et satisfait, il disait :

— Maintenant, à part un peu de faiblesse, il n'y paraît plus... Habillons-le.

Lorsque Pierre fut vêtu, soutenu par les deux anciens matelots, il se fit conduire près de la fenêtre, et on l'étendit dans un large fauteuil.

— Rigobert, dit-il, tu vas retourner chez toi, et demain, en venant toucher ce que je te dois, tu m'amèneras l'étrange fille que tu as recueillie.

— Bien, maître, fit le vieux sauvage, glissant dans son gousset la montre qu'il avait prise rue Payenne, et, malgré la chaleur, se couvrant du pardessus de Pierre... Nous serons ici demain soir.

Le vieux sauvage, ayant pressé la main de Simon, se retira après lui avoir donné quelques instructions relatives aux soins nécessaires à son malade.

Lorsqu'il fut sorti, Pierre appela son matelot et lui parla à l'oreille; celui-ci exclama joyeusement :

— Bon sang de bon Dieu! elle est ici!... Ah! mon lieutenant, j'y vais... Espère! espère! espère!

Et il sortit aussitôt.

Seul, Pierre, assis dans le fauteuil, s'accouda sur l'appui de la fenêtre; il regarda longuement le panorama de Paris qui se développait devant lui dans les vapeurs ensoleillées du lever du jour.

La veille, le soleil était resté caché, la bise et la pluie attristaient tout, il semblait que la nature était en deuil. A cette aube, au contraire, les arbres étaient tout brillants de la pluie de la veille, et dorant l'horizon, miroitant dans les flaques d'eau des routes, scintillant à travers les feuilles, embrasant la plaine, avec le jour, le soleil paraissait, éclairant tous les vitraux ; il incendiait les cadres dorés, il faisait sourire les vieux portraits, il illuminait la chambre, et dans ses rayons, dans les pétillements de sa poussière d'or, il jetait la lumière, la gaieté, la santé et l'amour.

Le visage de Pierre Davenne était à jamais immobile, le soleil l'éclairait sans le changer, et une pensée sombre dormait sous son front : la vengeance.

Le regard fixé sur Paris, il dit à mi-voix :

— Maintenant, épouse infidèle, Geneviève, tu es veuve, tu as été ingrate, indigne, infâme! Je te laisse la honte, la misère, le remords... et le désespoir... A toi, traître, à toi, faux ami, à toi, lâche, qui n'as pas reculé devant le déshonneur dont tu pouvais couvrir mon nom... je garde ma haine... A toi qui as mordu la main qui te soutenait, je veux rendre le mal fait... Tu m'as fait souffrir par mon amour... L'amour que je te mettrai au cœur te tuera... Tu n'as pas reculé pour être riche devant le crime, devant la séduction de la femme sacrée de l'ami, du frère qui te faisait vivre..., tu auras la ruine, et je porterai chez toi, Fernand, la banqueroute, l'adultère et la misère... Et tout cela dans la honte, pour qu'il n'y ait autour de toi ni merci, ni pitié... rien que du mépris et de la haine! Elle! elle... nous verrons après...

La porte s'ouvrit : c'était Simon amenant la petite Jeanne, qui venait dire bonjour à son père.

XI

LES LETTRES LAISSÉES PAR PIERRE DAVENNE.

Fernand, ramenant la jeune veuve chez elle, avait cherché à la consoler du passé en parlant de l'avenir; connaissant l'amour profond de Geneviève pour son enfant, c'est de la petite Jeanne qu'il parlait, c'est à cause d'elle qu'il espérait que la malheureuse femme devrait l'écouter; mais Geneviève avait répondu :

— C'est pour Jeanne que je consens à vivre, sans elle je me tuerais... Aujourd'hui, je vois l'étendue de ma faute, couverte de honte, rongée par les remords, je n'ai qu'un devoir : racheter par une vie nouvelle, toute de sacrifice, ma conduite passée.

— Geneviève, reprenait Fernand, il n'y a pas de sacrifice à faire... il faut vivre pour ton enfant, il faut que tu aies un nom respecté, il faut lui garder une fortune qui assurera son avenir...

— Elle a pour elle la fortune de son père...

— Non, Geneviève, cela ne suffit pas... Il ne faut plus parler du malheur survenu; tu ne peux à ton âge rester veuve... L'amour que j'avais pour toi est resté le même, malgré ce qui s'est passé entre nous depuis la catastrophe... Mais je fais la part de la douleur, de l'état nerveux dans lequel tu es... Geneviève, tu deviendras ma femme.

La jeune veuve eut un frisson, son être se révoltait d'entendre les projets de Fernand quand le corps de Pierre était à peine refroidi; et comme elle n'avait pas la force de se révolter contre lui, qu'elle était dominée, un mot glissa de ses lèvres...

— Oh! le châtiment.

Si bas qu'il fût dit, Fernand l'entendit, son front se plissa et il reprit d'un ton sec :

— Au reste, Geneviève, il est trop tard aujourd'hui pour reculer... tu ne seras à personne qu'à moi...

Cette phrase fut dite d'un ton tel que Geneviève releva les yeux; son regard se croisa avec celui de Fernand... elle le baissa aussitôt, et de grosses larmes coulèrent sur ses joues. Jusqu'à la rue Payenne, les étranges amants n'échangèrent plus une parole; lorsqu'ils arrivèrent, la pluie commençait à tomber.

La rentrée dans la maison mortuaire fut sinistre; en montant l'escalier, les forces manquèrent à la malheureuse femme et Fernand fut obligé de la soutenir. Des sanglots déchirants roulaient dans sa gorge, l'étouffant...

Et la maison était lugubre dans le mortel silence qui l'emplissait; le gloussement de l'eau au dehors, les sifflements de bise dans les pièces vides dont toutes les portes étaient ouvertes... et répandue dans l'atmosphère cette odeur pénétrante de la sciure qui sert à l'ensevelissement... tout cela glaçait la moelle des os.

Arrivée sur le palier, Geneviève se dégagea des bras de Fernand qui la soute-

nait, et, tombant à genoux, elle se traîna jusqu'à la porte de la chambre de son époux, puis se tordant de douleur dans ses habits de deuil, les mains jointes, suffoquant et pleurant, elle gémit :

— Seigneur mon Dieu... pardon, pardon !... Mon Pierre, là-haut, pardon !... Ah ! je suis une misérable !...

Fernand, impatient, la souleva et la porta sur un fauteuil, en disant brutalement :

— Assez de faiblesse, à la fin il faut de la raison...

Geneviève était comme un enfant : elle eut peur, et elle s'efforça d'étouffer le bruit de ses sanglots. Fernand alluma une lampe et, allant prendre la lettre qu'il avait vue le matin même, il dit :

— Geneviève... Allons, sois un peu raisonnable et écoute... Voici une lettre laissée par Pierre et qui porte pour suscription :

« A ma femme Geneviève, *pour être ouverte* lorsque ma *dépouille mortelle sera dans la tombe.* »

La jeune femme, dominant son émotion, releva sa tête éplorée pour écouter.

Fernand brisa le cachet et lut :

« A Geneviève,

» Tu étais malheureuse et sans famille, je t'ai faite riche et aimée ; je t'adorais... tu m'as trompé !... Sois maudite !...

» Je meurs par toi et pour toi, mais après avoir disposé de tous mes biens... Je te lègue la misère... et l'abandon... Sois maudite !...

» Femme ingrate, épouse indigne, tu n'as plus le droit d'être mère... Je te lègue ton amant... Sois maudite !...

» Pierre Davenne. »

Geneviève jeta un cri et se laissa tomber à genoux, la tête dans ses mains, penchée sur le fauteuil et comme écrasée sous cette malédiction posthume.

Fernand était devenu pâle en trouvant une autre lettre qui portait son nom ; il l'ouvrit et lut :

« Je suis convaincu que tu seras avec ta complice, au retour du cimetière, pour partager mes dépouilles... Ingrat et infâme, tu dois avoir ta part dans ce testament...

» Je te lègue la banqueroute !...

» Lâche ! sois maudit ! »

Fernand passa plusieurs fois la main sur son front, ne pouvant croire ce qu'il avait lu... Puis, se redressant et revenant au côté pratique du but qu'il poursuivait, il alla fouiller les meubles. Les meubles, si solidement fermés le matin même, étaient ouverts, béants. Il mit la main sur le portefeuille de Pierre dans lequel il trouva des fiches de l'agent de change qui avait liquidé les valeurs... C'était vrai, la caisse était vide, il ne restait que le mobilier qui meublait la maison et dont la vente couvrirait à peine les dettes journalières... Il resta un instant silencieux ; un sourire singulier glissa sur ses lèvres, puis, son regard tombant sur Geneviève éplorée, il dit bas en hochant la tête :

— Heureusement, nous ne sommes pas mariés...

Puis, touchant l'épaule de la veuve et se disposant à sortir, il eut un air cynique en lui disant :

— Geneviève, adieu !

Geneviève, sanglotant, ne bougea pas... Alors il continua :

— Madame veuve Davenne, adieu ! Vous êtes libre.

Et il sortit.

La malheureuse femme n'avait pas bougé ; mais le dernier mot du misérable fut une consolation dans sa douleur.

Elle était libre ; ce remords vivant, cette honte éternelle ne seraient pas rivés à sa vie... Femme coupable et à cette heure repentie, résolue à racheter le passé par une vie sans reproche, elle se retira.

Elle était seule dans la chambre mortuaire, débarrassée à jamais du misérable qui avait été la cause de son malheur. Elle se traîna vers le lit et baisa le drap sur lequel son époux avait été étendu... Puis, effrayée de ce silence, étouffée par cette atmosphère dans laquelle la mort pesait encore, elle prit la lampe et se dirigea vers le sanctuaire saint du suprême pardon : la chambre de sa fille...

Elle allait donc trouver des lèvres pour essuyer ses larmes, des caresses pour consoler son cœur, des sourires pour oublier sa faute !...

Elle entra et s'avança doucement vers le lit... Le lit était vide !

Elle regarda autour d'elle étonnée... elle appela, rien ne répondit... la maison était abandonnée... Elle appela encore. Rien ! elle écoutait et n'entendait que la pluie qui frappait les vitres et les arbres, et que l'eau qui gargouillait dans les gouttières... Seule !.... Elle était seule ! Et sa Jeanne !

Tout à coup elle se rappela la phrase de la lettre de son mari :

« Femme ingrate, épouse indigne, tu n'as plus le droit d'être mère. »

— O mon Dieu, est-ce qu'on lui avait pris son enfant ? A cette pensée, une pâleur livide couvrit ses traits, un frisson courut dans son sang... Elle se redressa, et, arrachant son voile de veuve, passant ses mains sur son front, dans ses cheveux, elle s'écria :

— Non, je suis folle, c'est impossible !... Non ! non !

Et, retrouvant toute son énergie, elle saisit la lampe et courut dans toutes les chambres de la maison, appelant :

— Jeanne ! Jeanne !

L'écho et le vent seuls lui répondirent.

Elle revint dans sa chambre et aperçut un papier sur une table, elle le prit et lut épouvantée :

« Jeanne est morte pour toi, oublie-la.

» Pierre. »

Ce coup fut terrible ; la malheureuse laissa tomber la lampe qu'elle tenait à la main, et, folle, échevelée, elle se sauvait en criant :

— Mon enfant ! je veux mon enfant !...

Et elle courait, trébuchant, se heurtant aux meubles, sans conscience, sans idée, la tête perdue... Elle descendit dans le jardin et criait toujours :

— Je présente à vous ma nièce Iza Georgina de Zintsky (PAGE 77).

— Jeanne ! mon enfant ! on m'a volé mon enfant !... Je suis maudite !

Elle pouvait à peine se soutenir, brisée par l'émotion ; elle ouvrit la porte de la rue, voulant crier :

— Au secours !

Mais sa voix s'éteignit dans sa gorge. C'était plus que sa nature frêle pouvait supporter, elle jeta un cri et tomba raide sur le pavé de la rue.

Ses cris avaient été entendus ; malgré la pluie, quelques voisins sortirent ; on

releva la malheureuse. Les gens épouvantés croyaient à un crime ; on transporta Geneviève dans la maison voisine. Là un gamin la reconnut et dit :

— C'est la *Femme du mort.*

On la transporta aussitôt chez elle, et une femme resta pour la soigner.

— Pauvre femme ! disaient les gens qui l'avaient secourue, et quel malheur ! un si heureux ménage, ils s'adoraient !...

Le lendemain, Geneviève n'avait pas repris connaissance ; atteinte d'une méningite, sur l'avis du médecin, elle fut transportée dans une maison de santé.

DEUXIEME PARTIE

I

UN MARIAGE D'AMOUR.

Quelques semaines après les événements que nous avons racontés, Fernand Séglin était assis devant son bureau ; accoudé, le menton dans la paume de sa main et mordillant ses ongles, le front plissé, les yeux fixes, sans regard, il pensait.

La maison Séglin occupait le rez-de-chaussée et le premier étage d'une habitation de riche apparence du boulevard Magenta dans les environs de la rue Lafayette. F. Séglin était commissionnaire en marchandises. Il était le successeur d'un homme qui avait eu une grande réputation commerciale, réputation moins brillamment soutenue par lui. Le papier de la maison Séglin ne passait plus comme les billets de Banque. La maison, établie sur de vastes proportions, avait un personnel nombreux ; aussi disait-on que les bénéfices devaient être énormes, car Fernand menait une existence très coûteuse. Au cercle il avait souvent perdu ; une fois, entre autres, en une seule nuit, il avait perdu près de 120,000 francs.

On était à la veille de la fin du mois, et le caissier venait d'apporter à Fernand Séglin son carnet d'échéances, le livre de caisse et le bordereau de fin de mois. Le caissier avait dit :

— Il me manque pour l'échéance 47,000 francs.

Fernand avait souri en répondant :

— Tout à l'heure, je vous donnerai une valeur à porter chez le banquier...

Le caissier s'était retiré, et seul Séglin pensait, hésitant à prendre une décision.

— Bah ! murmura-t-il, je réussirai ! En pressant le mariage, j'ai ce qu'il me faut avant l'échéance... et tout est sauvé...

Puis, les deux coudes sur le bureau, le front dans ses mains, il réfléchit longuement. Nous devons dire que, quatre jours après la mort de Pierre Davenne, un homme s'était présenté chez Fernand Séglin.

Cet homme avait entre les mains pour cent cinquante mille francs de valeurs échues, que Fernand avait souscrites à Pierre Davenne, lorsque celui-ci lui avait prêté cette somme, pour acheter la maison de commission du boulevard Magenta... La créance avait été vendue, et les demandes d'arrangement faites par Séglin avaient été absolument repoussées. L'homme avait accordé deux mois seulement, sinon il poursuivait, et la poursuite, c'était le crédit perdu, c'était la faillite ; or, la faillite en montrant le gâchis des livres, ne manquerait pas d'entraîner la banque-

route, car... car il circulait avec l'endos de la maison F. Séglin certaines valeurs dont la signature pouvait mener au bagne.

Séglin enfin était sur le bord de l'abîme; tous ses efforts consistaient à le cacher à tous; il n'avait pour se sauver qu'une ressource, le mariage. Fernand était sur le point de se marier, et sa femme devait lui apporter plus d'un million. Mais, pour réussir, il ne fallait pas manquer une échéance... et c'est sous le coup de cette idée que Fernand sortit de son bureau un livre de chèques en blanc; il en coupa un et écrivit la somme : *Deux mille cinq cents livres.*

Le chèque était d'une maison anglaise; — puis, prenant dans un livre une signature dont les lettres étaient piquées avec une épingle, il l'appliqua sur le chèque et passa dessus un petit tampon. Ayant la signature au poncif, il prit la plume et suivit le décalque.

Cela fait, il sécha le papier au feu, afin que l'encre ne parût pas fraîche. Il prit alors une fiche sur laquelle il releva les échéances et les encaissements de fin de mois, — établit la balance, — qui produisait un déficit de quarante-six mille six cents francs. Ceci fait, il passa la main sur son front comme pour chasser les idées sombres que son criminel travail avait amenées, disant bas pour se rassurer lui-même :

— Il faut que je réussisse, et je réussirai.

Alors il sonna, le caissier vint.

— Tenez, Picard, voici le bordereau. Voici un chèque qui vous couvre, que vous ferez encaisser...

— Bien, monsieur...

Picard pria son patron de signer le chèque, et sortit...

Aussitôt Fernand se leva en disant :

— Allons, je suis tranquille pour un mois; pendant ce mois, il faut que tout soit fini...

Et il regarda sa montre.

— C'est à cinq heures qu'ils arrivent, je n'ai que le temps.

Et ayant envoyé chercher une voiture, il se fit conduire à la gare de Lyon. Il demanda si le train d'Italie était arrivé. Le train était signalé et allait entrer en gare. Il alla se placer aussitôt à la petite porte grillée par laquelle sortent les voyageurs.

Quelques minutes après le sifflet strident de la locomotive annonçait l'arrivée en gare du train, et aussitôt la salle était envahie par les voyageurs, portant des sacs et des bagages... Fernand fouillait du regard tous les arrivants pour reconnaître ceux qu'il attendait.

Un groupe nombreux stationnait devant la porte de la salle des bagages, et tous les autres voyageurs étaient sortis, les employés de l'octroi allaient quitter la petite porte et Fernand contrarié pensait à se retirer, lorsque, au moment où l'on allait fermer la porte du quai d'arrivée, deux voyageurs suivis de deux domestiques parurent à leur tour : un vieillard et une jeune fille. Sur un signe du premier, les deux domestiques, un valet et une femme de chambre, attendirent à la porte pour s'occuper des bagages. Puis l'homme regarda autour d'eux et, apercevant Fer-

nand, il se dirigea vers lui. Les deux hommes se saluèrent et le vieillard demanda :

— Monsieur Fernand Séglin ?

— C'est moi !... Monsieur Danielo de Zintsky ?

— Salut, meinher ! dit le vieillard en tendant cordialement la main au jeune homme ; puis, prenant la main de la jeune fille, il dit en la présentant :

— Ich habe die Ehre inen meine Nichte Iza vorzustellen... Mais, se reprenant aussitôt en voyant l'air étonné de Fernand, il dit avec un fort accent allemand :

— Je présente à vous ma nièce Iza Georgina de Zintsky...

Fernand, après avoir salué, releva la tête pour regarder la jeune fille ; il resta comme ébloui de sa splendide beauté.

Elle paraissait dix-huit ans à peine ; les yeux bruns avaient la douceur du velours ; leurs cils longs et recourbés à l'extrémité jetaient de la langueur dans le regard, augmentant le brun des pupilles en rendant plus mat le blanc de l'orbite ; le nez, légèrement busqué, était fin et franc de lignes, les narines roses, presque diaphanes, se dilataient suivant l'impression ressentie ; les lèvres, d'un rouge ardent, étaient admirablement dessinées et formaient dans le rire un splendide écrin pour les dents d'une blancheur nacrée ; les oreilles, toutes petites, étaient d'une transparence rose ; le front était pur et superbe dans l'encadrement des cheveux si noirs qu'ils avaient les reflets bleus des ailes du corbeau. Nous pouvons dire la couleur, le ton des chairs et des cheveux ; mais ce que nous ne pouvons peindre, c'est le charme, la grâce sauvage, l'allure étrange et distinguée de l'admirable femme ; c'est ce corps charmant dans sa douce langueur, ce corsage robuste et fin, ces formes puissantes, et jeunes, et élégantes...

Iza Georgina de Zintsky était superbement vêtue ; une longue robe de faille noire, épaisse comme du drap, la dessinait dans les étroitesses de la mode nouvelle, révélant son étrange beauté ; le corsage de la robe, échancré sur la poitrine, laissait sortir des flots de dentelles, à travers lesquels se devinaient les tons doux de la chair. Ses mains fines, ridicules presque par leur petitesse, étroitement gantées, jaillissaient d'un même flot de dentelles, tranchant de leur couleur gris perle sur le jaune des vieilles et superbes valenciennes de nos mères.

Comme si la mode collante de nos jours gênait la pudeur de ses dix-huit ans, un châle immense, éblouissant de ses couleurs et de ses broderies d'or, l'enveloppait à demi, tordu autour d'elle. Une dentelle singulière, dans le noir de laquelle se détachaient des sequins et des festons de fils d'or, était accrochée dans son peigne et encadrait sa figure, se mêlant à ses cheveux qu'elle portait en lionne...

Lorsque la jeune fille entra dans la salle de sortie, hommes et femmes se retournaient émerveillés, et ce fut un concert de louanges échangées à voix basse, car dans ces éclatements de beauté, dans ce regard enflammé, dans cette bouche rieuse, une splendeur nouvelle se révélait... la pureté, l'innocence !... Sur ce feu était cette cendre : la sagesse, et chacun admirait et saluait. Ces habits éclatants, pleins de heurts de couleur, ne faisaient point sourire. L'air du visage était tel que, ainsi que devant les habits criards de clinquant des madones, on s'inclinait respectueux.

Et Fernand, admirant, avait pris la main qu'on lui tendait en tremblant... oui, en tremblant, et l'avait portée à ses lèvres...

L'oncle de la superbe Iza de Zintsky paraissait avoir de soixante à soixante-cinq ans. D'une taille au-dessous de la moyenne, il avait le teint cuivré des gens habitués aux ardeurs du soleil; ses cheveux crépus étaient gris et tombaient sur son front en mèches frisées comme des tire-bouchons, ils étaient tout luisants de pommade, les sourcils étaient épais et bruns; l'œil, enfoncé sous l'arcade sourcilière, semblait plus ardent dans le bistre qui l'entourait; le nez était droit et épais comme ceux que nous retrouvons sur les profils des médailles grecques; les oreilles un peu plates étaient ornées de doubles anneaux d'or; tout le bas du visage se perdait dans une barbe assez longue et absolument blanche.

Il était vêtu d'une espèce de tunique de velours noir, boutonnée sur le côté de la poitrine par des boutons de métal; cette tunique avait des manches de drap lie de vin. Il était coiffé d'une calotte d'astracan; le pantalon large, de velours brun à côtes, se perdait dans des bottes qui montaient jusqu'aux genoux. Danielo de Zintsky était bouclé dans une ceinture de cuir fauve, au devant de laquelle pendait une petite sacoche... Sur son bras le vieillard portait un de ces manteaux immenses que la jeunesse élégante de 1830 appelait le manteau Byron.

— Selon votre désir, dit Fernand, j'ai retenu au Grand-Hôtel vos appartements...

— Excusez-moi, dit Danielo en s'exprimant avec difficulté en français, si j'ai décliné votre offre... Mais vous vivez en garçon, et cela était impossible.

— Je l'ai compris; voulez-vous me permettre, monsieur, pour nous rendre à la voiture, d'offrir le bras à Mlle de Zintsky?

Le vieux Danielo adressa en allemand quelques mots à la jeune fille; celle-ci, souriante, prit aussitôt le bras du jeune homme. Le vieillard dit aux domestiques de les rejoindre avec les bagages au Grand-Hôtel, et, se tenant au côté de Fernand qui donnait le bras à sa nièce, ils sortirent de la salle d'arrivée, au milieu du murmure admiratif de ceux qui étaient dans la salle.

— Est-ce la première fois, mademoiselle, que vous venez à Paris? demanda Fernand qui bouillait d'entendre parler la jeune fille.

Celle-ci, sans être gênée pour s'exprimer, au contraire, ajoutant par son accent mélodieux un charme de plus à son langage, lui répondit :

— Oui, maître... C'est la première fois!... Je suis restée deux jours à Vienne, que l'on m'a dit ressembler beaucoup à Paris...

— Ce sera pour moi, mademoiselle, une bien grande joie de vous diriger et de vous servir de cicérone dans mon beau pays... Et M. de Zintsky?

— Moi, je suis venu deux fois déjà.

On monta en voiture, et, une demi-heure après, Fernand, ravi, offrait la main à la jeune Moldave pour descendre de voiture et la diriger, précédé par le domestique, vers ses appartements.

La jeune fille, lasse du voyage, demanda à son oncle à se retirer chez elle, ce qu'il accepta. Fernand allait le quitter, lorsque le vieillard lui dit :

— Mais moi, je ne suis pas fatigué, nous avons à causer... et, si vous le voulez, nous nous retrouverons dans vingt minutes, le temps de me vêtir à la parisienne,

et nous passerons la soirée ensemble. Iza ne descendra pas pour dîner, elle va avoir sa migraine... mais nous pouvons dîner ensemble.

— Monsieur de Zintsky, j'allais vous le proposer.

— Alors, là, tout est bien... attendez-moi.

Fernand sortit devant pour prendre des cigares, et, se promenant en fumant sur le boulevard, il sourit à l'avenir.

— Je suis sauvé, et ma parole, ce n'est pas un mariage de raison seulement que je vais faire, c'est un mariage d'amour.

Au second étage, le rideau d'une fenêtre était à peine écarté, et le regard de la superbe Iza de Zintsky guettait le jeune homme. Souriant à son tour, elle se retira et dit à un homme jeune encore placé à côté d'elle :

— Maître, je vous en réponds, et je ne vous demande que le temps que la loi exige... Ce n'est pas demain, c'est ce soir qu'il va obliger le vieux à lui donner son consentement.

A ce moment Danielo de Zintsky paraissait dans le salon et demandait à Pierre Davenne (c'était lui) :

— Eh bien, maître, êtes-vous content de nous ?

II

UN MARIAGE A VAPEUR.

Quelques minutes après, le vieux Moldave et Fernand Séglin étaient attablés dans un cabinet de chez Brébant, et, en achevant de dîner, ils causaient. Le vieux Danielo disait :

— Lorsque, par l'entremise de la maison Strucko, de Vienne, nous vous avons connu, sur les propositions qui nous furent faites, nous dûmes nous renseigner auprès de nos correspondants de Paris. Je dois vous le déclarer, les renseignements furent absolument à votre avantage... C'est alors que je vous adressai la réponse à votre lettre.

— La réponse, monsieur de Zintsky, me fut agréable ; mais le portrait que vous me fîtes parvenir, tout admirable qu'il fût, est bien au-dessous de la réalité... et c'est aujourd'hui que je bénis ce jour...

— Mon cher monsieur, je vous connais à peine ; déjà, vous m'êtes sympathique, et je crois qu'il en est de même de ma nièce...

Fernand était un peu gêné de la rondeur de son futur oncle, et il était surtout étonné de ses façons. C'est que, assurément, Danielo n'était pas un petit maître habitué aux délicatesses élégantes de la table ; il buvait sec, en emplissant son verre au ras ; il ne faisait de sa fourchette qu'un usage très modéré, ses doigts lui servaient très simplement pour prendre délicatement dans le plat le morceau qui le tentait. Fernand pensa que ces façons étaient particulières à son pays, et il se promit, lorsqu'il offrirait à dîner, de choisir le jour où son oncle serait forcé de refuser l'invitation.

Après avoir vidé d'un trait un plein verre de vieux corton, tenant comme en une pince, entre ses doigts, une côtelette de chevreuil qui lui barbouillait les lèvres de sa purée de marrons, le petit vieux continuait :

— En deux mots, cher monsieur Séglin, voici la chose : la guerre est menaçante chez nous, la pauvre Iza a peur et c'est ce qui l'a si vite décidée à quitter son pays. Elevée comme une sainte, elle n'a quitté les esclaves aux soins desquels sa mère l'avait confiée que pour venir à Paris. Paris, c'était son idéal : élevée en chrétienne, elle voulait trouver en France le mari de son choix. C'est ce rêve que je viens réaliser. Or, je vous ai dit sa situation, Iza a environ douze cent mille francs de dot. Vous avez, je le sais, une maison qui vaut presque cette somme. Cela est donc pour le mieux. Mais moi je ne suis pas éternel, et c'est à ma nièce que reviendra ce que j'ai, c'est-à-dire une somme à peu près égale à celle que je vous apporte.

Deux ou trois fois les paupières de Fernand eurent des clignotements, comme si ses yeux étaient éblouis par trop de lumière.

— Monsieur Danielo, dit Séglin, en faisant demander par notre ami commun, M. Strucko, la main de votre nièce, je ne voyais dans ce mariage que l'assemblage de deux situations qui devait assurer aux époux une vie heureuse. J'y voyais la possibilité de donner plus d'étendue à ma maison ; la respectabilité de votre nom, l'honorabilité de votre famille m'assuraient que j'aurais une femme digne... Nous vivons à une époque où ces seules conditions suffisent : on s'épouse bien plus pour se faire une maison que pour se faire une famille...

— Oui, on fait une affaire...

— C'est le mot sec... Eh bien, monsieur Danielo, j'ai le bonheur de vous dire qu'il n'en est plus ainsi de moi... Depuis que j'ai vu Mlle Iza de Zintsky... je l'aime et c'est un mariage d'amour que je vais faire... et à cette heure... vous auriez modifié les conditions premières, que je passerais outre. Ce n'est plus une affaire que je fais... Ce n'est plus le négociant qui parle..., c'est l'amoureux...

— A la bonne heure, monsieur Séglin, exclama le vieux Danielo en tendant sa main de squelette au jeune homme.

— En la voyant si noble, si belle, en voyant ses grands yeux que voilent la candeur et la pureté, en voyant cette superbe ardeur de la jeunesse presque éteinte par cette innocence, j'ai été ravi, charmé ; j'ai senti, comme aux heures suprêmes, se briser quelque chose en moi ; une voix secrète me disait : Voilà celle qui va transformer ta vie...

— C'est ma nièce et il conviendrait que je fusse réservé ! Cependant je ne puis. Tout ce que votre imagination peut vous donner est au-dessous de la vérité... Avant un mois, monsieur, je défie à la plus élégante de vos Parisiennes de lutter avec elle de grâces, honnêtes, bien entendu.

Et sans doute parce qu'il était heureux des compliments qu'on faisait de sa nièce, le vieux Danielo avait un singulier sourire en disant cela.

Le bout du nez du vieux Moldave se rougissait et tranchait sur son visage bronzé et sur sa barbe blanche. Le vin le rendait expansif. Il dit :

— En somme, j'ai consulté ma nièce... elle accepte. J'ai, je vous l'ai écrit, de

— C'est comme je vous le dis, ça m'a valu une augmentation (PAGE 82).

grands intérêts au pays ; à ces heures menaçantes ma présence est nécessaire, je vous demanderai donc de hâter ce mariage.

— C'est, monsieur, le plus cher de mes vœux... Lorsque j'aurai le bonheur de me trouver demain avec Mlle Iza, vous lui demanderez d'en fixer elle-même la date.

— Iza n'a rien à voir là dedans, c'est une petite fille qui fait aujourd'hui ma volonté jusqu'au jour où elle fera la vôtre... Faisons donc cela nous-mêmes... Tout en étant chrétiens, la différence de nos Églises nous empêche le mariage religieux.

Or, votre loi exige, je crois, environ seize jours de publication... Eh bien ! dès demain, nous pouvons nous occuper de cela... Maintenant, le notaire?...

— Cela, quand nous voudrons...

— C'est que les fonds ne m'arriveront pas avant quinze jours...

— Plaisantez-vous et croyez-vous que je veuille qu'on dépose en signant...

— J'aimerais mieux ça, insista le vieux Danielo... les affaires sont les affaires...

— Pardon, cher monsieur Danielo... je vous ai dit que je ne faisais pas une affaire...

— Alors... fixez vous-même.

— Je m'occuperai du notaire et, avant huit jours, nous terminerons.

— C'est cela... eh bien, topez là, mon neveu!... dit Danielo en lui tendant la main... et à votre bonheur ! ajouta-t-il en levant son verre.

Puis étendu dans son fauteuil, ayant arrêté et conclu la situation de sa nièce, le vieux Moldave, heureux de vivre, tira de sa poche une longue pipe, la bourra lentement et l'alluma méthodiquement, pendant que Fernand faisait sauter le bouchon de la troisième bouteille de champagne.

A cette heure où, devisant amicalement avec son futur oncle, Fernand faisait sur l'avenir de beaux rêves d'or et de rose... une scène toute différente se passait près de la maison du boulevard Magenta; nous allons y ramener le lecteur

III

DEUX VIEUX AMIS DE... QUINZE JOURS.

En face de la maison de banque et de commission Fernand Séglin, juste au coin d'une rue qui fait angle avec le boulevard Magenta, se trouvait un petit cabaret, un de ces cabarets qui tiennent le milieu entre le restaurant et le marchand de vin. Une boutique discrète, derrière les vitres de laquelle s'étendaient des rognons noirs, des côtelettes minces, des salades vertes, et, par-dessus tout cela, les petits rideaux blancs qui masquaient l'intérieur de la boutique.

C'était dans cette maison que les petits employés de la maison Séglin prenaient pension. Il y avait dans le fond de la grande salle, à gauche et comme isolée des autres, une petite table de marbre qui ne pouvait porter que deux converts. A l'heure où tous les employés sortaient, c'est-à-dire de onze heures à midi, ils se plaçaient à la grande table qui se trouvait au milieu de la salle; les autres tables étaient occupées par les employés de diverses maisons du quartier; c'était dans le cabaret un envahissement. Les ouvriers et les garçons de magasin entraient, jouant, se bousculant, se poussant d'une claque sur les épaules, en criant joyeusement comme des enfants. Les vieux, l'air réfléchi, grognant, haussant les épaules de ces gamineries, entraient prendre leurs places.

Alors c'étaient dans la grande salle des cris, des éclats de voix, des heurte-

ments de poings sur les tables, qui faisaient sauter les verres et les assiettes... Au milieu de ce brouhaha, le garçon et la servante passaient froids, calmes, avec une attitude mécanique en servant à chacun le plat du jour... Au fond, dans la vapeur de la cuisine, on voyait le maître de la maison, les bras troussés jusqu'aux épaules, plongeant à chaque commandement sa cuiller immense dans des chaudrons vastes comme des futailles et répondant sans en avoir conscience à chaque commande :

— Boum ! enlevez...

Dans le comptoir était une femme énorme, jeune encore, ayant sur les lèvres un perpétuel sourire, et dont le triple menton se perdait dans les charmes gras et robustes que soutenait un corset solide ; ses bras étaient nus et de ses mains replètes et petites elle emplissait sans cesse des demi-bouteilles et des carafons, puis avec une vivacité étonnante elle recevait le solde des additions et plongeait une main dans son tiroir ouvert et regorgeant de monnaie de billon.

Jeune encore, elle eût été jolie sans l'envahissement de cette graisse, acquise dans ce milieu sans air, étouffé, plein de vapeur, qui lui donnait le teint mat de l'anémie ; mais cette maladive blancheur ressortait mieux sur le fond de bouteilles de liqueur, de bocaux de fruits qui encombraient les étagères et encadraient la glace... C'était dans la gargote, pendant une heure, un bruit incessant ; puis, lorsque midi sonnait, le silence revenait avec le vide, le patron quittait la cuisine et venait s'asseoir au comptoir près de sa femme, se livrant au rinçage des verres pendant qu'elle mettait en ordre la comptabilité du matin. Le garçon et la servante, ayant desservi et essuyé les tables, ayant balayé, étaient dans la cuisine et lavaient la vaisselle.

C'est dans cette accalmie qu'arrivait toujours, à midi un quart, un grand gaillard, maigre et blême, dont l'extrémité du nez était rouge et givelée. Il entrait calme, allait à la petite table du fond, se faisait servir le plat du jour et demandait un litre... C'était le garçon de magasin de la maison Séglin ; il couchait dans le magasin, balayait et rangeait tout, avant l'arrivée des employés ; puis, à l'heure du déjeuner, c'est lui qui gardait la maison. Lorsque tout le monde était revenu, il allait à son tour prendre son repas et se trouvait libre jusqu'à cinq heures, heure de la fermeture des magasins et des bureaux.

D'ordinaire, ce garçon de bureau, qui se nommait Martin, était seul à cette heure. Mais, depuis une quinzaine de jours, lorsque le dîner de midi sonnait, un homme entrait et se faisait également servir son déjeuner à la table voisine de celle de Martin.

Le troisième jour, l'inconnu avait prié Martin de lui prêter son sel ; le quatrième il l'avait salué, le cinquième il lui avait demandé son avis sur le plat du jour ; le sixième, en arrivant, il lui avait tendu la main... et celui-ci, à la fin du repas, lui avait proposé de jouer le *petit noir* (le café) ; enfin, le lendemain, Martin, en le voyant venir, lui avait offert une place en face de lui. On avait accepté, et, depuis ce jour, Martin attendait que son camarade fût venu pour commencer son repas.

Martin était arrivé ; placide et les deux poings sur la table, il attendait, ne prenant pas la peine de lire le petit papier gras sur lequel était griffonné dans une

langue spéciale à la maison le menu du jour. Son compagnon entra. Lorsqu'il le vit dépasser la porte et se diriger vers le fond de la salle, il lui sourit et retira de son rond sa serviette que le garçon, en dressant les deux couverts, avait placée dans son assiette.

Celui qui entrait était un homme de quarante à quarante-quatre ans, grand, gras et laid..., mais d'une laideur symphatique; les cheveux glissant sur la surface polie de son crâne étaient tombés, ils étaient restés en touffe comme une couronne autour de la tête noire et frisée; les yeux étaient bruns; la bouche, aux lèvres lourdes, était cachée sous une moustache brune qui se perdait dans une barbiche touffue, laquelle couvrait tout le menton; le nez un peu camard ouvrait ses narines poilues; au-dessous des yeux, les sourcils se dressaient roux, fauves; les oreilles plates et sans ourlets étaient percées d'un trou énorme.

La face était comme zébrée; c'est que sans doute la peau ridée et bronzée s'étendait plissant autrefois sur l'ossature de la tête; la graisse, en venant, avait soulevé le tissu cutané, l'avait gonflé en le blanchissant ainsi que dans l'engraissement obtenu par l'abreuvage forcé chez les volailles; mais sur la peau couverte de cette pâleur mate s'étendaient toujours, comme des tatouages, des raies, des rides, hâlées par de longues années... Cet homme était laid, mais d'une laideur gaie. La peau tendue autour des yeux avait des lignes en l'air qui rendaient toujours l'œil riant.

Il était vêtu comme un ancien militaire, un cavalier; le cou était nu, la chemise n'avait pas de col, mais un foulard la protégeait joint par un nœud énorme dont les deux bouts retombaient sur le gilet, un gilet spécial, étroit comme un plastron et long comme un *mie der* de palefrenier, boutonné ainsi qu'une soutane par cinquante boutons formant de petites boules d'or, sur lequel s'ouvrait une vareuse de molleton sans col et à larges poches; le pantalon, fait de cette étoffe appelée peau de souris, étant collant comme une culotte de peau, et arrivant aux chevilles en formant de nombreuses spirales, faisant ressortir des pieds qui auraient fait rougir Charlemagne.

Cet homme se nommait Sper; ancien soldat, il avait récemment perdu son maître et cherchait une place de garçon de bureau.

En arrivant à la table, Martin lui tendit la main et lui dit :

— Vous venez tard aujourd'hui, et j'ai une faim de gueux...

— Espère, espère, fit le nouveau venu, nous allons rattraper ça... Je me suis abordé en route avec un particulier qui sombrait à cause de ce qu'il était mouillé.

— Voici le menu, commandez.

— Ça ne va pas être long...

Il regarda le papier et dit aussitôt :

— Ah! pas de poisson, hein?

— Non, je n'y tiens pas!

— Moi, je l'ai en horreur; c'est que dans les voyages on ne vous fait manger que de ça... au service.

— Comment, on vous fait manger du poisson? vous n'avez pas à vous plaindre...

— Mais pas du poisson frais, des salaisons.

— Ah ! je ne savais pas ça... nos soldats ont du poisson... en campagne...

— Pas vos pioupious... dans la mar... dans la cavalerie... ça arrive des fois, reprit Sper tout embarrassé; il se leva et alla trouver le garçon à la cuisine et lui commanda le déjeuner.

Lorsqu'ils furent servis, lorsque, le déjeuner près de finir, ils s'étendirent repus sur leurs chaises, Martin, arrivant à la conclusion d'une discussion soutenue la bouche pleine, disait :

— Enfin, mon vieux, vous vous trouvez sans place pour le moment, vous êtes certain d'en trouver une prochainement; mais, pendant les deux mois qu'il faut attendre pour avoir celle-là, vous voudriez avoir un petit emploi.

— Voilà ! justement, je ne voudrais pas prendre d'engagement ; donner un coup de main à un camarade... ça me serait égal de ne pas gagner grand'chose... Je n'ai pas besoin, j'ai mon affaire, des économies qui me permettent d'attendre... Mais je ne veux pas rester à rien faire ; on est désœuvré, on ne sait où aller, un camarade ici, un autre là-bas, on cause, on boit, on dépense ce qu'on a et puis on se trouve sans rien... Je veux m'occuper.

— C'est très bien pensé...

Il y eut un silence pendant lequel Sper, assurément peu satisfait du dessert qui lui avait été servi, fouilla dans sa poche et dans une boîte de métal prit discrètement... un bonbon sans doute... et le glissa dans sa bouche... Le silence durait toujours, Martin fumait sa pipe ; Sper, accoudé sur la table, pensait. Le premier dit :

— Moi, j'ai dans ce moment-ci beaucoup de travail... On parle chez nous du mariage du patron, ça va être des inventaires, des changements, des nettoyages, peut-être bien que je me trouverai pas mal d'un camarade qui m'aiderait.

Sper eut un mouvement si étonnant que son camarade lui dit :

— Qu'est-ce que vous avez ?

— Moi... rien ! des secousses... les nerfs... la digestion...

— Ah !... si vous... je pourrai peut-être vous prendre avec moi... Je demanderai un petit supplément.

— Ah ! fit vivement Sper, il faudrait aller voir votre bourgeois ?

— Oh non ! depuis deux ans que je suis dans la maison, je ne l'ai vu qu'une fois, un matin, on a dit qu'il revenait de son cercle ; il m'a demandé du feu pour son cigare...

— Ah ! vous ne le voyez jamais ?

— Jamais... j'ai affaire au caissier, M. Picard, un brave homme...

— Mais qu'est-ce que je ferai avec vous ?

— Vous viendrez le matin... ah ! de bonne heure... et vous rangerez... Voilà mon travail : d'abord j'ai les magasins, je range et je nettoie tout ça en me levant ; l'hiver, j'allume les feux... quand ces messieurs viennent tout est prêt, je monte aux bureaux, j'en fais autant... et, quand tout ça est fini, je fais le cabinet de monsieur... La chambre et l'appartement sont faits par un domestique et sa femme... Mais le bureau de monsieur est le difficile... parce que je ne dois rien déranger...

— C'est facile, au contraire.

— Mais non, on ne peut pas nettoyer sans déplacer les choses.

— On les replace.

— Mais ce sont des papiers... des lettres...

— C'est plus facile... puisque vous n'avez qu'à lire...

— Ah ! oui... fit Martin en se grattant et embarrassé, mais voilà... c'est que je ne sais pas lire.

— Ah je comprends... ça doit vous gêner.

— Eh bien, monsieur Sper..., vous ne croiriez pas ça, aussi vrai que je suis là devant vous, ça m'a servi...

— Comment ça ? fit Sper stupéfait.

— C'est comme je vous le dis, ça m'a valu une augmentation...

— Parce que vous ne saviez pas lire ?

— Oui, écoutez. Un jour, monsieur avait offert un déjeuner à des amis... On me prend pour aider... bien !... Monsieur avait un verre qu'on lui avait donné, avec une gravure dessus... En l'emportant je casse le verre, je cache les morceaux, je ne dis rien et, pour ne pas être grondé, je me dis : j'en achèterai un. Il m'a bien coûté six francs, s'il vous plaît ; seulement, moi, je vais dans le magasin, je vois le verre pareil avec un mot dessus, je me dis : c'est ça, tous les mêmes. Je prends le plus beau et je le place dans le dressoir du buffet ; j'étais tranquille, personne n'avait rien vu, pas même Morand, ni sa femme, — les deux domestiques. — Le lendemain, à l'heure du déjeuner, monsieur me fait appeler. Je monte, Morand était tout rouge, et monsieur avait l'air de rire... Je regarde sur la table, je vois mon beau verre, — il était bien plus beau. — « Martin, qu'il me dit, tu as cassé quelque chose hier... » Je deviens tout rouge. Je ne sais pas mentir, mais je fais un effort et je dis : « — Monsieur, il ne doit rien manquer dans la maison. » Je ne mentais pas. Monsieur reprend en riant : « Tu as cassé un verre. » Cette fois, je dis tout honteux : « — Oui, monsieur, mais il est remplacé ! » « — Le voici », dit monsieur, en montrant... Vous savez, j'étais bleu ! Et il ajouta en riant toujours : « — Imbécile, je ne me nomme pas Agathe... » et il me montra les lettres... Fallait bien avouer ; alors j'ai dit, craignant de perdre ma place : « — Monsieur, je ne sais pas lire... »

— Ah ! ah ! ah ! elle est bonne ! exclamait Sper en frappant à pleines mains sur ses larges cuisses.

— Eh bien ! mon cher, le lendemain je suis appelé au bureau... Je me dis : bon j'aurais dû ne rien dire. Je vais avoir mon congé...

— Alors ?

— Alors M. Picard me dit : M. Séglin est content de vous. Martin, vous êtes augmenté de quarante francs ; seulement vous ferez seul le bureau de monsieur... Voici la clef, personne que vous et lui n'y peuvent entrer, c'est une responsabilité, mais je sais que vous êtes un homme sérieux... Et depuis ce temps-là, il n'y a que moi qui entre dans le bureau du patron en son absence.

— Et vous avez toujours sa clef ?

— Oh ! elle ne me quitte pas...

— Moi, je sais un peu lire... et pour ça, si vous le voulez, je vous serai utile.

— Ce n'est pas de refus...

— Enfin, vous m'occupez?

— Pourquoi me demandez-vous ça comme ça?

— Parce que, mon petit père Martin, si c'est vrai... je suis tranquille, et pour fêter ça je paye une bonne bouteille.

— Ah! ah!...

Martin regarda l'heure à sa montre et dit :

— J'ai encore trois heures devant moi... j'accepte!... et pour le coup de main, c'est entendu... Vous savez, vous m'allez, vous, j'ai confiance...

— Garçon! cria Sper, une bonne bouteille!

— Voulez-vous que je vous dise le bon ici?

— Pardi, c'est pour nous deux!

— Il y a du fleury qui a sept ans.... demandez-en.

Le garçon arriva, essuyant ses bras gras sur lesquels l'eau de vaisselle laissait ses globules huileux, et demanda :

— Voulez-vous du bordeaux, du bourgogne... nous en avons à vingt-cinq sous la bouteille. Les deux amis éclatèrent de rire et Sper tapant sur la table cria :

— Espère! espère! je phoque! envoie-nous une bouteille de vieux fleury.

Il y eut dans le comptoir un frémissement joyeux, et le marchand de vin sourit à sa grosse femme.

IV

DE LA SINGULIÈRE FAÇON DONT SPER FAISAIT LE MÉNAGE.

Lorsque le vin fut sur la table, Sper emplit les deux verres et faisant claquer sa langue, en clignant de l'œil, il dit à son ami Martin :

— Nous allons goûter ça ; à la vôtre!

Et il prit son verre par le plat du pied et le secoua lentement, puis il l'engloba dans ses deux mains ; il le reprit encore par le bas et le leva dans le rayon du soleil, clignant de l'œil pour voir la transparence de son rubis liquide, et, l'ayant encore secoué, il le redescendit et le promena lentement sous ses larges narines, aspirant à plein cerveau. Ses narines frémissaient, ses yeux papillotaient aux émanations du chaud parfum. Après, la figure calme, la tête penchée en arrière, l'œil demi-clos, il but, faisant crépiter jusque dans sa gorge le liquide enivrant... Il fit encore claquer sa langue et dit en reposant le verre sur la table :

— Je suis bien aise d'avoir fait connaissance avec ce vin-là... nous l'inviterons souvent dans notre société... il est aimable.

Et les deux hommes éclatèrent de rire... Puis Sper remplit les verres et reprit :

— Nous disions donc, mon vieux Martin, qu'à compter d'aujourd'hui je vous donne un coup de main.

— Oui, et je m'arrangerai à vous faire avoir à la fin du mois une somme ronde.

— C'est ça. A la vôtre ! Et qu'est-ce que j'aurai à faire?

— Je ne sais pas, vous m'aiderez... Nous rangerons ensemble.

— Est-ce que le bourgeois est bon enfant ?

— La crème des hommes, et puis on ne le voit jamais...

— Ça, ça le rend meilleur... Nous allons bien en prendre une autre, dit Sper en montrant la bouteille.

— Ah ! mon cher... Ce soir je ne pourrai pas fermer si je suis mouillé... C'est que j'ai encore à travailler, moi.

— Espère ! espère ! je vous aiderai, nous serons deux... Garçon, une bouteille... et du pareil...

Lorsque cinq heures sonnèrent, il y avait cinq bouteilles sur la table et Martin chantait à Sper une chanson de son pays. Le concierge de la maison vint prévenir le premier que Ces messieurs partaient. Aussitôt l'habitude reprit le dessus. Martin se dressa et, marchant droit et raide comme l'ivrogne qui veut cacher sa situation, il traversa la rue et entra dans les magasins desquels sortaient les derniers employés. Sper, au contraire, semblait absolument de sang-froid, l'œil était allumé, les joues étaient plus rouges, le bout du nez luisait, mais la langue n'était pas embarrassée et les jambes étaient solides. Il se leva, alla au comptoir, paya et sortit en riant et en disant :

— Il y a un peu de roulis... Mais, espère, espère, je vais le piloter...

Et à son tour il traversa la rue et rejoignit son compagnon dans le magasin. Martin était penché sur la manivelle qui servait à manœuvrer la fermeture de fer, mais vainement il appuyait pour la faire tourner...

— Il s'endort sur le cabestan, murmura Sper... donne un peu que j'apprenne à tourner ton orgue...

— Va, fit laconiquement Martin en lui laissant la place.

En deux minutes le magasin fut fermé.

— Il faut ranger? demanda le nouvel employé.

— Non !... je ne suis pas en train aujourd'hui... puisque tu m'aides, demain nous commencerons plus tôt... Allons prendre l'air... on étouffe ici...

— Ça, c'est vrai !

Et ils sortirent par la cour. Une fois dans la rue, Sper demanda à Martin :

— Où allons-nous prendre l'air ?

— En face...

— Ah ! farceur, va... c'est ça qui s'appelle de l'air...

— Oui, et nous dînerons.

Donnant le bras à son nouvel ami, Martin traversa la chaussée et rentra dans la petite gargote où ils se firent servir à dîner. Le dîner se prolongea tard, dans la nuit, si bien que le garçon de magasin ne pouvait plus se tenir, lorsque, vers une heure du matin, le marchand de vin les ayant mis à la porte, Sper porta son camarade jusque dans le magasin. Martin était dans un tel état d'ivresse que son compagnon dut faire son lit et, sur la prière de l'employé, dut s'étendre sur un matelas, près du sien.

Moins de dix minutes après, le ronflement sonore de Martin ébranlait les car-

Une heure après, la voiture s'arrêtait sur la route (PAGE [illegible]).

reaux, alors Sper, calme comme s'il n'avait bu que de l'eau, se leva, s'assura que son ami dormait profondément et se dirigea aussitôt vers l'escalier. Sans bruit il grimpa au premier étage, traversa les bureaux et entra dans le bureau particulier de M. Séglin.

Là il ferma soigneusement les grands rideaux des fenêtres, et, ayant fouillé dans ses poches, il en tira un trousseau de petites clefs; il ouvrit sans bruit les tiroirs du bureau et regarda les livres et la correspondance de M. Séglin. Un carnet lui

parut plus intéressant sans doute, car il prit la copie de plusieurs feuillets.

Il resta plus d'une heure dans sa perquisition; enfin, ayant trouvé une liasse de traites échues et payées, il fouilla dedans et en prit une, il la serra précieusement dans son portefeuille et, après avoir bien soigneusement tout remis en place, il descendit doucement, éteignit sa lumière et se coucha sur le matelas étendu près du lit de son compagnon. Il glissa dans sa bouche une pastille, sans doute, et, plaçant sa tête sur son bras pour s'endormir, il dit tout bas :

— Espère! espère! Nous sommes parés maintenant...

Quelques minutes, et ce fut un duo formidable dans le magasin... un ronflement tel, qu'un agent de service en passant appuya son oreille sur la fermeture pour se rendre compte de la cause de ce bruit, et, croyant au travail des boulangers pétrissant leur pâte, il s'éloigna.

Vers six heures les deux amis s'éveillèrent; des excès de la veille, il ne restait plus trace. La force de l'habitude. Ils allèrent aussitôt « tuer le ver » en prenant un verre de vin blanc et revinrent préparer les bureaux et les magasins... Sper, qui avait servi dans la cavalerie, avait dans le nettoyage une allure bizarre pour un soldat, il était pieds nus et l'éponge ou la brosse à la main, vif, alerte, il sautait sur les comptoirs, grimpait dans les casiers, sans effort... Semblable au matelot courant sur le pont, grimpant dans les haubans, lors de la toilette du navire. Martin était stupéfait de sa vigueur, de sa légèreté; assurément un homme de vingt ans n'aurait pas été plus agile. Aussi, en moins d'une heure le nettoyage fut-il terminé, et Martin disait :

— Jamais je n'en ai fait autant.

Le bureau du patron était symétriquement rangé, les meubles frottés, les tentures brossées, les papiers surtout absolument en ordre. Martin était émerveillé, c'était plus qu'un aide, c'était un remplaçant.

A l'heure où les employés devaient arriver, Sper se rendit chez le marchand de vin pour attendre son ami, pendant que celui-ci allait près du valet de chambre savoir les ordres du patron.

Il rejoignit presque aussitôt son camarade, ils se mirent à table et continuèrent à *tuer le ver*.

— Tu as fini? demanda Sper.

— J'ai fini ce matin, mais j'ai de l'ouvrage dans la journée.

— Il faut que j'aille chez moi et je me ramène aussitôt.

— Non, pour ça tu ne peux pas m'aider.

— A cause donc?

— A cause que ce soir il y a un grand dîner, la fiancée et sa famille.

— Ah! bah!

— Alors, je suis de corvée près du fourneau, j'aide la cuisinière.

— Ah oui, ça se comprend...

— Nous allons déjeuner ensemble... et puis tu pourras partir.

— Bien...

— Seulement, tu reviens demain matin.

— A six heures je serai là.

— Nous allons déjeuner plus tôt, parce que je vais avoir des occupations pour l'après-midi...

— Je veux bien... notre dîner d'hier m'a creusé...

Ils se firent servir et se mirent à table. A midi, le singulier aide de Martin lui serrait la main et retournait chez lui.

V

OU L'ON VOIT QU'IL NE FAUT PAS JOUER AVEC L'AMOUR.

Lorsque Fernand, voulant sauver la situation de sa maison, compromise par la catastrophe, qui, de son commanditaire, avait fait un créancier féroce, — nous parlons de la créance vendue par Pierre Davenne, — avait accepté la proposition d'un sieur Strucko, de Vienne, qui lui parlait de mariage, l'amour n'entrait pour rien dans l'affaire... En demandant qu'on lui adressât le portrait de celle dont on voulait faire son épouse, il se disait : « Qu'elle ne soit pas tout à fait une guenon, et cela me suffit. » L'envoi du portrait l'avait consolé. Celle qu'on lui offrait était belle et ferait assurément une admirable maîtresse de logis. C'était tout ce qu'il demandait.

La grande question était uniquement dans le million et demi comptant et dans le million « d'espérances » que sa femme apporterait. Qu'elle fût sotte, acariâtre, insociable, qu'elle n'eût ni cœur ni âme, peu importait, il épousait la dot. Si la femme rendait la maison insupportable, il savait où trouver des consolations. La vie riche a des coutumes qui permettent d'échapper à une promiscuité gênante, et bon nombre de ménages sont ainsi bâtis. Chacun vit à part, l'union n'est que superficielle.

Fernand, indifférent pour la femme, faisait une affaire; il la faisait sérieusement, parce qu'à cette heure il ne pouvait plus reculer; le mariage manqué, c'était... plus que la ruine. En allant à la gare, pas une autre pensée n'occupait son cerveau. Le jour saint, le jour béni de l'hymen, était pour lui le jour d'échéance...

Mais lorsqu'il vit devant lui celle qu'on lui destinait, lorsque son regard croisa celui de la jeune fille, lorsqu'il sentit sur son bras la chaleur du sien... il eut un tressaillement. En se trouvant dans la voiture en face d'elle, il l'admirait, et d'abord heureux, fier au départ, du murmure flatteur qui suivait sa fiancée, il arriva à en être fâché, jaloux!...

Lorsque, le premier soir, il quitta le vieux Moldave Danielo, seul sur le boulevard, se dirigeant vers le cercle, il se rappelait sa fiancée ; il eut un haussement d'épaules et dit :

— Ma parole d'honneur, je deviens fou ! Amoureux, moi !... c'est trop bête... Pauvre belle, vous aurez le calme de votre pension ; ce n'est point mon amour qui vous fatiguera...

Et cependant, le lendemain, à dix heures il était au Grand-Hôtel et priait le

vieux Danielo de le présenter à sa fiancée. Il est vrai que chez la bouquetière, en faisant faire un bouquet, il disait tout bas :

— Il faut faire ses affaires...

Tous les jours Fernand se rendait au Grand-Hôtel ; il passait une heure près de la belle Iza et revenait, se répétant toujours la même phrase :

— Suis-je assez ridicule près d'elle ! C'est là le propre de ceux qui veulent parler d'amour en n'en ressentant pas.

C'est absolument le contraire, car l'amour se ressent, se devine et ne sait s'exprimer ; mais Fernand ne voulait point se l'avouer. Il affectait avec l'oncle Danielo de discuter les clauses du contrat, alors qu'il aurait accepté toutes les conditions qu'on lui aurait dictées, et son mensonge du premier jour était devenu une vérité.

« Depuis que j'ai vu Mlle Iza... je l'aime, et c'est un mariage d'amour que je vais faire. A cette heure, vous auriez modifié les conditions premières que je passerais outre. Ce n'est plus le négociant qui agit, c'est l'amoureux. »

Le jour ou le soir même on devait aller chez le notaire, Fernand était dans le salon de l'appartement d'Iza, le vieux Danielo était dans son appartement, écrivant. Les deux fiancés étaient près de la fenêtre grande ouverte sur le balcon : Iza dans un grand fauteuil, Fernand assis presque à ses pieds sur une petite chaise basse.

Sur le boulevard, un monde s'agitait, bruyant, affairé ; il y avait des flots de foule sur le trottoir qui, semblant prêts à se heurter, se mêlaient et se confondaient sans secousses, au milieu d'un bruit assourdissant, où rien ne ressortait de distinct. Sur la chaussée, les fiacres et les omnibus se croisaient, cherchant à se dégager d'une triple file d'équipages qui revenaient du bois. Au-dessus s'étendait le ciel pourpre du coucher du soleil des jours d'été.

La jeune Iza paraissait admirer cette vie bruyante...

— Iza, dit Fernand, croyez-vous pouvoir oublier à Paris votre beau pays ?

— Oh oui ! fit la jeune fille avec une joie d'enfant. Paris est le plus beau pays du monde, et là-bas, je n'ai laissé personne, ceux que j'aimais ne sont plus!

— C'est une triste existence que celle de l'orpheline ! Iza, vous retrouverez ici les affections perdues. Laissez tomber un instant sur moi vos regards profonds... Lisez dans mes yeux l'amour qui emplit mon âme.

La jeune fille baissa les yeux.

— Ne détournez pas vos regards... C'est presque un époux qui vous parle... et vous pouvez, Iza, entendre les aveux de votre fiancé. Si vous saviez avec quelle impatience j'attends le jour où nous serons pour toujours unis ! Depuis l'heure où je vous ai vue, ma vie n'est plus la même... Indifférent à tout, je n'ai qu'une pensée... vous voir... Je ne sais quel trouble est en moi, je n'ai ni le désir ni le courage de penser à mes affaires... Ma maison est abandonnée, mes relations sont brisées, mes amitiés oubliées... Seule vous m'occupez tout entier, et je ne me sens heureux qu'à cette heure où je suis près de vous, à vos pieds, vous parlant, vous admirant, vous adorant.

La jeune fille eut un sourire de doute.

— Ne me croyez-vous pas? demanda Fernand...

— Monsieur Fernand, vous vivez au milieu d'un monde où vous avez ren-

contré plus belle que moi... Vous avez dit à d'autres les mêmes paroles que vous me dites.

— Non, Iza... non !... au contraire, ma vie s'est passée sans qu'aucun être au monde fît impression sur moi... Je niais l'amour... Et le ciel a voulu que celle qui devait être ma femme me le fît connaître aujourd'hui... J'ai hâte que notre union soit consacrée, parce que je crains sans cesse... et je sens que maintenant sans vous je ne pourrais vivre...

— Là-bas, j'entendais conter qu'à Paris l'on n'existait que pour le plaisir, vivant si vite qu'on ne prenait pas même le temps de s'aimer... et j'avais peur... j'ai peur !

— Peur ? de quoi ?

— Peur que cet amour que vous jurez ne soit point si profond...

— N'entendez-vous pas aux accents de ma voix que je ne pourrais mentir !... Ce que je voudrais, ma belle fiancée, c'est vous inspirer une partie de l'amour que je ressens pour vous...

— Ne vous ai-je pas dit que j'ai peur ?

— Oui !

— Eh bien, fit-elle en baissant les yeux et laissant sa main dans celle de Fernand, j'ai peur, parce que vous aimant, moi qui suis une étrangère, je crains que ma gaucherie ne vous éloigne de moi...

— Mais, vous m'aimez? demanda hardiment le jeune homme.

Elle lui prit la main, et, souriante, elle détourna la tête comme pour échapper à son regard. Fernand, ravi, porta la main d'Iza à ses lèvres et tomba à ses genoux, puis, comme enivré, après l'avoir contemplée un instant, il dit :

— Iza, c'est une passion folle qui s'est emparée de moi, votre image est constamment devant mes yeux, dans la vie maintenant je marche inconscient, mon regard ne voit que vous ; comme les Mages guidés par l'étoile le jour de la naissance du Seigneur, je marche ébloui, ne voyant rien de ce qui s'agite autour de moi, allant à cette étoile de ma vie, à cette lumière : Vous !... Aujourd'hui il adviendrait un obstacle à notre union, je marcherais résolu au-devant; déjà vous êtes à moi, déjà c'est vous qui êtes mon âme, ma vie... et je deviendrais criminel si vous ne deviez être ma compagne.

Iza écoutait souriante, laissant sa main dans la main brûlante de son amoureux et penchant la tête pour bien entendre, comme les oiseaux penchent leur tête pour écouter la chanson qui ressemble à ce qu'ils chantent.

Et la voix de Fernand était pénétrante et son aveu était sincère. Habitué à vivre dans les amours faciles de la vie parisienne, jamais son cœur n'avait tressailli devant une femme; le cerveau seul avait aimé, un jour, une heure. Il appelait amour le désir de la possession, et la possession amenait l'ennui.

Cette fois, au contraire, il désirait l'âme de cette jeune fille ; les charmes de la femme l'éblouissaient, mais il admirait, il respectait, il adorait enfin. Cet amour aurait tué celui qui à cette heure se serait placé sur son chemin ; il lui semblait avoir trouvé, découvert Iza, elle lui appartenait, et les regards qu'on lui adressait le faisaient souffrir.

Lui, le cynique, le dépravé, pour parler à cet enfant, il châtiait son langage : le langage du vieil oncle Dani le lui donnait des crispations; il supportait avec peine le ton familier du vieux Moldave, ses façons irrespectueuses de traiter les femmes. Iza, c'était pour lui la madone qu'il venait chaque jour prier, aimer et adorer.

A genoux à ses pieds, la voyant sourire, il reprit avec exaltation...

— Iza, vous ne vous doutez point de ce que je souffre... A ces heures seulement, je suis heureux, je suis près de vous et nous sommes seuls... Mais, lorsqu'au bois chacun vous regarde, lorsque dans la rue on reste ébloui sur votre passage... lorsqu'au théâtre les lorgnettes sont braquées sur vous... je voudrais pouvoir insulter ces hommes... Il me semble qu'ils vous outragent... Je le sens bien, je deviens fou... Que voulez-vous? Je vous aime!

— Et vous serez toujours ainsi?

— Toujours!... Oh! si vous saviez quels tourments je traîne sans cesse, quels doutes me tuent!

— Quels tourments? quels doutes?...

— Iza, je vous aime, nous allons ensemble lier notre vie... Je crains que la volonté de votre oncle ne vous fasse faire un mariage de raison... Je crains que vous ne m'aimiez pas.

— C'est ce doute qui vous attriste!

— Je voudrais vous entendre, Iza, dire une fois ce mot...

— Une fois?... répéta-t-elle!

Elle se leva et obligea le jeune homme à se lever; puis, se disposant à se retirer, pleine de confusion, elle dit avec effort comme si elle voulait vaincre sa timidité :

— Avancez-vous, monsieur Fernand... écoutez-moi.

Celui-ci, obéissant, pencha sa tête, tendant l'oreille, et alors elle s'avança gauchement :

— Fernand... je vous aime...

Elle voulut se sauver, mais Fernand lui tenait les mains, il eut un mouvement fébrile qui attira la jeune fille vers lui... leurs lèvres se rencontrèrent.

Iza jeta un petit cri... comme le bruissement d'ailes d'une colombe affolée et elle se sauva.

Ému, ravi, tout tressaillant, Fernand se mit au balcon, il crut étouffer... et malgré lui, constatant son état, il dit :

— Ah! c'est effrayant ce que je l'aime!

Le vieux Danielo, à ce moment, lui frappa sur l'épaule; il avait entendu, et il dit joyeusement :

— A la bonne heure... Maintenant, je suis tranquille, elle sera heureuse!

Fernand, tout confus, lui tendit la main, et le vieux Zintsky lui dit :

— Vous savez que c'est dans une heure que nous signons le contrat?

VI

UNE SOIRÉE DE LA BELLE IZA.

Le soir même, le contrat de mariage était signé chez le notaire de Séglin. Le vieux Danielo avait déclaré que la future apportait en dot la somme de quinze cent mille francs en espèces, plus cent mille francs de bijoux et des propriétés sises à Jassy et à Galati, estimées plus de quatre cent mille francs; en somme, la fiancée apportait deux millions, sur lesquels un million devait être réalisé et versé entre les mains de Séglin, le jour du mariage.

Quand Fernand sortit de chez le notaire, il était ivre d'amour et ébloui, fou de la fortune qu'Iza lui apportait; vainement il voulait être calme; mais, agité, fiévreux, il ne pouvait rester en place.

Enfin, il touchait au but rêvé. Il aimait et allait épouser celle qu'il aimait... Il était malheureux, presque ruiné, et il se trouvait tout à coup riche, immensément riche. Lorsqu'il eut reconduit au Grand-Hôtel Iza et son oncle, il dit à son cocher de le conduire au bois de Boulogne. Il voulait promener autour du lac, dans la fraîcheur de la nuit, son corps fiévreux; il avait besoin de ce silence et de cette ombre pour vivre un peu seul avec son rêve.

La voiture de Fernand remontait l'avenue des Champs-Elysées, lorsque, enveloppée dans un long manteau et le visage couvert d'un voile épais, Iza de Zintsky sortit du Grand-Hôtel, accompagnée par le vieux Danielo; celui-ci, étant sorti le premier, avait jeté un regard rapide autour de lui et était rentré sous la porte prendre le bras de sa nièce. Ils traversèrent le boulevard et remontèrent jusqu'à la rue du Helder; ils prirent un fiacre et Danielo dit au cocher :

— Vite à Montrouge.

Le cocher fit la grimace ; mais le vieux Moldave promit un bon pourboire s'il allait vite et lui dit qu'il devait les ramener.

Une heure après, la voiture s'arrêtait sur la route. Les deux voyageurs descendirent et se dirigèrent vers le village étrange où nous avons déjà conduit le lecteur. Le vieux Moldave s'arrêta devant la grande maison, et les chiens vinrent le caresser. Danielo, qui n'était autre que le vieux Rig le sauvage, entra chez lui. Iza courant lui dit alors :

— Attends, maître... Je reviens te prendre dans une heure!

Il faisait nuit noire, et le nid des saltimbanques n'était pas éclairé, mais Iza connaissait sa route. Elle se dirigea en courant à travers les baraques, et, arrivée à l'extrémité du village, elle frappa à la porte d'une hutte, à travers les interstices de laquelle filtrait de la lumière. Une voix d'homme demanda :

— Ver ist da?

— Iza! répondit-elle.

La porte s'ouvrit aussitôt et la jeune fille, joyeuse, se jeta dans les bras de celui qui parut et l'embrassa avec effusion.

La porte fermée, celui-ci attira la jeune fille, la fit asseoir devant lui, lui prit les mains.

Ils se regardèrent longuement, et le jeune homme demanda :

— Tu reviens enfin, Iza?

— Non, dit-elle, pas encore... mais bientôt... Ce soir, j'ai voulu venir quand même, je ne pouvais plus me passer de te voir... Tu m'aimes toujours, Golesko?

— Toujours, répondit-il simplement, en lui pressant les mains, et il l'embrassa. L'attirant sur sa poitrine, penchant sa tête sur son épaule, ils restèrent les cheveux confondus, se souriant. Dans cette hutte, dans cette bauge sordide, immonde, leur admirable et singulière beauté faisait un contraste étrange... C'était un radieux tableau, plus éclatant par son fond misérable. Celui qu'elle avait appelé Golesko n'avait pas vingt-cinq ans, il était superbe. Il était grand, svelte, sans être maigre; les membres étaient robustes; sous son bizarre costume, il était élégant. Il avait le teint cuivré, les yeux étaient noirs; les cheveux châtain brun étaient longs; partagés au milieu, ils retombaient en mèches épaisses sur ses épaules; la moustache douce couvrait à peine les lèvres d'un rouge vif, qui resplendissait par le sourire sur les dents d'une éclatante blancheur.

Sa voix était douce comme un chant, il avait le même accent mélodieux qu'Iza... Il parlait l'allemand adouci par le patois des provinces valaques. C'était un enfant des montagnes. Il portait le costume singulier — étrillé par l'usage — des enfants des monts Karpathes.

— J'ai faim. Georgeo, dit Iza, je suis venue pour souper avec toi...

— C'est seulement pour ça que tu es venue?... Pourtant tu es riche maintenant, tu ne dois manquer de rien.

— Je manque de tout, Georgeo, puisque je manque de toi.

— Viens.

Et Golesko se hâta de dresser deux couverts sur une table boiteuse, c'est-à-dire qu'il y plaça deux gobelets et deux couteaux, puis une grosse miche de pain noir, et au milieu un morceau de papier épais comme du drap, sur lequel était une tranche grasse de jambon.

Il alla chercher dans une malle une grosse gourde de cuir et la mit sur la table en disant :

— Et le vin du pays!...

La chandelle, fichée dans un cruchon, éclairait le groupe.

Iza s'était assise d'un côté de la table, Georgeo se mit de l'autre, et alors s'accoudant sa tête entre ses deux mains, le rire sur les lèvres, il dit :

— Comment se fait-il que, lorsque tu peux manger comme une duchesse, tu viennes ici faire un si mauvais repas?

— Georgeo, la grande belle table où l'on me sert me rend triste, toute leur bonne cuisine me porte au cœur... la pièce où je dors est triste... je voulais être riche, je veux être riche, mais il faut que tu sois près de moi... Ici je me trouve bien, je suis à l'aise : je suis heureuse de manger, le couteau d'une main, le pain de l'autre... Manger sur le pouce, le coude sur la table et mes yeux dans tes yeux...

Iza plongea ses mains dans ses poches, en tira des poignées de pièces d'or, qu'elle fit tomber en cascade sur la table (PAGE 98).

Et leurs regards étincelèrent en se croisant.

Iza avait la nostalgie de la boue; ses poumons respiraient mieux dans l'air empesté de la baraque. Il lui plaisait de presser avec son pouce le jambon sur son pain et de se graisser les doigts en se coupant des bouchées. Elle avait dégrafé sa robe pour rendre à sa poitrine ses contours robustes. Ses dents mordaient, en riant, dans le pain auquel elle trouvait une saveur nouvelle... Sa vie, sa vie de bohème, elle la revoyait en promenant ses regards autour d'elle, à la lueur fumeuse du suif.

— Mon Georgeo, nous serons riches et nous pourrons courir le monde, habillés comme nous voudrons, couchant une nuit là et l'autre bien loin..., nous aimant bien et méprisant tout le monde. Mon Georgeo, donne-moi à boire.

— C'est ce qui reste de notre vin de là-bas..., dit le jeune homme en versant.

Iza fit la lippe pour y tremper ses lèvres ; elle but en faisant tourner ses prunelles, puis, en levant son regard, elle tendit le gobelet à Georgeo...

— Bois à moi, Georgeo...

Heureux d'obéir, le grand bohémien chercha sur le gobelet la trace grasse des lèvres d'Iza pour y placer les siennes. Puis, se campant devant elle, il lui dit :

— Iza, conte-moi ce que tu fais.

— Je deviens riche, Georgeo...

— Conte-moi ça...

— Georgeo, je ne peux rien dire... Mais tu dois m'aider à réussir ; le maître pour lequel j'agis veut te voir.

— Moi ?

— Oui ! toi aussi, tu dois servir...

— A quoi ?

— Je l'ignore... je marche en aveugle, chaque jour ma conduite est tracée.

— Mais un jour, tu peux être prise... tu peux revoir derrière toi les soldats. . tu te souviens, à Jassy...

— Ne crains rien, le maître est puissant...

— Tu le disais aussi de celui que tu avais alors... Souviens-toi.

— Oh ! je me souviens. Je t'avais dit le soir au rendez-vous derrière la mosquée... je t'avais dit : Il faut que tu me sauves de là... et, le soir, u entras dans la grande maison, tu m'enlevas du lit ; j'étais sans connaissance... Quand je revins à moi dans ta cabane... sur ma chemise blanche on voyait l'empreinte de tes mains... en rouge. du sang !

Le grand jeune homme eut un méchant sourire, en disant :

— J'en avais tué deux !...

— Mais ce n'est pas la même chose aujourd'hui ; j'ai juré que je me tairais. je me tairai ; c'est le maître qui t'engagera...

— C'est la vie encore à risquer... et en France nous sommes tranquilles.

— Tiens... regarde, tu vois qu'il est généreux, le maître.

Et, en disant es mots, Iza plongea ses mains dans ses poches, en tira des poignées de pièces d'or, qu'elle fit tomber en cascade sur la table.

Georgeo Golesko eut un tressaillement, ses yeux brillèrent et il passa ses doigts sur l'or comme pour le caresser...

— Tu vois, mon Georgeo, le maître agit bien.

— Et il me payerait ainsi ?

— Il t'attend...

— Où ?

— Demain... à dix heures du matin. Voici sa carte...

Georgeo la prit vivement, et dit :

— J'y serai !...

Et comme il passait ses mains dans l'or qu'elle avait jeté sur la table, qu'il le faisait tinter, charmé de cette harmonie, elle lui dit :

— Garde ça, mon Geo, tu le cacheras avec celui que tu vas gagner et nous serons riches.

Golesko secouait l'or et disait :

— Comme c'est beau l'or !... Riches ! Nous serons riches... C'est ça qui manquait pour nous bien aimer !

On frappa à la porte. Golesko bondit en se plaçant devant son or ; prenant le couteau qui était sur la table, l'œil ardent, les sourcils froncés, il dit d'une voix sèche :

— Qui est là ?

Iza, souriant, l'avait regardé et admirait son ami. On répondit :

— C'est moi, ouvre donc, Georgeo, il faut qu'Iza parte !...

— Ah ! c'est le sauvage ! fit-il en haussant les épaules pendant qu'Iza, éclatant de rire, disait :

— Voilà, maître, je suis à toi.

Georgeo fit un signe à Iza pour l'empêcher d'aller ouvrir. Il ramassa l'or, le roula dans une loque sale et le glissa sous son grabat ; puis il alla ouvrir la porte.

— Entre, vieux Rig, fit-il.

— Nous n'avons pas le temps... répondit celui-ci. — Vite, vite, il faut partir, Iza, tu lui as fait la commission ?

— Oui, demain il ira !

— Tu vas être riche, Georgeo... Conduis-toi honnêtement avec le maître

— Je lui vendrai sang et peau... s'il le veut...

— Vilaine marchandise qu'il ne te demandera pas.. Allons, Iza, en route

— Avant, sauvage, tu vas prendre un verre du vin de notre pays.

— Vite, alors.

Georgeo versa, emplit les deux gobelets, ils burent. Rig fit la grimace.

— C'est bon, ça... hein ? disait le jeune homme.

— Pour faire des conserves ! dit le vieux Rig... En route, Iza.

La jeune fille se jeta au cou de Georgeo ; ils s'embrassèrent amoureusement.

— A bientôt, dit Iza... Et n'oublie pas,... chez le maître à dix heures.

Une heure après, le garçon du Grand-Hôtel commandait

— Le service de M. et de Mlle de Zintsky...

VII

UN HEUREUX MARIAGE

Fernand Séglin s'était contenté jusqu'alors du petit appartement qui se trouvait au-dessus des magasins ; mais ce logis allait devenir insuffisant d'abord et trop modeste en raison de la situation de celle qui épousait. Puis, il ne voulait pas que

sa femme fût en rien mêlée à ses affaires. Il voulait pour son idole un temple, pour son culte, ses adorations, un autel.

Il en parla aussitôt au vieux Danielo, lequel lui dit qu'il en parlerait à sa nièce. La réponse ne se fit pas attendre. Le lendemain, le vieux Moldave lui donnait l'approbation d'Iza, de laquelle il avait deviné le désir. Le surlendemain, Danielo dit à Fernand qu'il avait trouvé, près d'Auteuil, un petit hôtel superbe, composé d'un grand pavillon isolé au milieu d'un vaste jardin. C'était une demeure ombreuse et discrète, un jardin plein de fleurs.

Les deux fiancés allèrent avec le vieil oncle visiter le petit hôtel ; il plut et fut loué aussitôt. On se hâtait, car le mariage était prochain.

Le petit hôtel était situé tout près du bois de Boulogne. Les grilles toutes dorées étaient surmontées de deux becs de gaz, et s'ouvraient sur une cour dont le milieu était occupé par un massif de fleurs, devant lequel était le perron abrité par une marquise vitrée, sous laquelle s'ouvrait la porte du vestibule.

L'hôtel avait deux étages, les fenêtres hautes et étroites avaient des rampes dorées ; élégant de construction, riche de sculpture, le pavillon se dressait bien blanc, bien propre, tranchant sur le fond vert des arbres d'un petit parc où l'on entendait crépiter l'eau d'un bassin ; il était gai, surtout lorsque le soleil, dardant sur les pierres blanches et sur l'or de la grille et du balcon, faisait ressortir le trou noir des fenêtres ouvertes, encadrées par les franges des rideaux éclatants ; dans le noir on voyait les cuivres dorés des coins de meubles luxueux, et le scintillement des verroteries des lustres...

Iza était dans le ravissement. Les meubles, les tentures étaient presque neufs, et Fernand loua l'hôtel et acheta le mobilier.

Le lendemain, les domestiques de Séglin s'y installèrent et le préparèrent pour recevoir leur maître. Le mariage était décidé, le jour fixé.

Le jour où la jeune Iza, dans sa blanche toilette, descendait l'escalier du Grand-Hôtel pour monter dans la voiture qui la conduisait à la mairie, il y eut dans la foule de curieux assemblés devant la porte un murmure d'admiration.

Toute la finance et le haut commerce assistaient au mariage du banquier commissionnaire, Fernand Séglin, et c'était un concert de louanges et de félicitations... Naturellement les plus extravagants mensonges circulaient comme des vérités. On disait que la mariée était d'une famille princière, qu'elle apportait à son mari plus de cinq millions, qu'elle avait en bijoux la moitié de cette somme ; on disait que le vieil oncle était un grand personnage, bien plus riche encore, intriguant avec la Russie, et qui se débarrassait de sa nièce pour aller là-bas recommencer ses intrigues.

La vérité, c'est que le vieux Danielo avait dit qu'il attendait impatiemment la célébration du mariage ; car il était rappelé dans son pays pour des affaires urgentes, et il avait dit à Fernand qu'il partirait le lendemain de son union avec sa nièce.

Ce fut pour Séglin une journée qui dura un siècle, tant il avait hâte d'être débarrassé des indifférents qui l'entouraient pour se trouver seul enfin avec celle à laquelle, il le sentait, il appartenait corps et âme.

Ces félicitations, ces compliments, dont la banalité égalait l'indifférence, l'agaçaient; les regards admiratifs qui couvraient sa femme le blessaient ; il était forcé de sourire lorsque la mauvaise humeur l'étouffait, forcé de remercier d'un mot agréable lorsque l'injure lui venait aux lèvres.

Le soir, on dînait au Grand-Hôtel.

Oh ! l'interminable journée. Et que les gens étaient lents à servir. Le dîner n'en finissait plus : il semblait à Fernand qu'on prenait un malin plaisir à prolonger cette cérémonieuse soirée...

Il était agité, nerveux, inquiet, car il lui sembla que son oncle affectait trop le mépris qu'il avait pour les lois du Coran... Il buvait !... il buvait !... et paraissait, — à en juger par les rires de ceux qui l'entouraient, — avoir une conversation bien gaie; les dames plusieurs fois avaient tourné la tête...

Enfin, vers dix heures, on se retira, et Fernand tout tremblant enveloppait Iza d'une longue pelisse et ne voulait laisser à personne le soin de s'occuper d'elle. Il prit son bras et la conduisit à sa voiture; le vieil oncle Danielo embrassa sa nièce, et Fernand s'étant placé près de sa femme, la voiture les conduisit au petit hôtel d'Auteuil.

Dans la grande voiture, ils s'étaient placés l'un en face de l'autre, Fernand tournant le dos aux lanternes, dont la lumière éclairait le visage d'Iza, placée devant lui. Quand les chevaux partirent, Fernand dit :

— Enfin, nous sommes seuls !

Il lui prit la main, et elle sourit; il la regardait heureux, ne trouvant pas une parole à dire, l'admirant, car la lumière qui l'inondait la rendait semblable à ces belles saintes de notre art païen; elle paraissait enveloppée d'une auréole et son teint chaud et ses cheveux bruns tranchaient violemment, dans son voile blanc, sur lequel les boutons de fleurs d'oranger s'égrenaient; dans ses mains brûlantes, il sentait sa main molle et fraîche.

Il était heureux, il la contemplait en souriant à son sourire, la tête penchée, n'osant parler, ne trouvant pas de mots qui rendissent ce qu'il voulait exprimer; longtemps ils restèrent ainsi, les regards dans les regards; Fernand transformé par sa passion, devenu chaste, et sachant que, sans s'être dit un mot, ils avaient eu un long entretien d'amour.

Et au contraire de ce que lui avait paru être la journée, il fut surpris quand la voiture s'arrêta et que le domestique ouvrit la portière. Ils étaient chez eux, et il lui sembla qu'il venait à peine de sortir du Grand-Hôtel.

Il prit Iza dans ses bras et la porta sous le vestibule, craignant qu'elle ne se fatiguât; puis, s'étant fait éclairer jusqu'à son appartement, il renvoya la femme de chambre, lui disant que madame la sonnerait quand elle aurait besoin d'elle.

Les soubrettes baissèrent la tête pour cacher un malin sourire et se retirèrent. Ils étaient dans le boudoir qui précédait la chambre de madame. Seul avec Iza, Fernand l'aida à retirer sa pelisse, détacha doucement son voile et sa couronne, embrassa ses beaux cheveux dont quelques mèches tombèrent sur son épaule. Il la conduisit comme un enfant vers une grande causeuse; lorsqu'elle fut assise, il se mit à genoux, s'étendit à ses pieds, et, prenant ses petites mains et cachant sa tête, il dit :

— Iza, que je suis heureux... que je t'aime!

La jeune fille le regardait souriante, et d'une voix douce comme un chant d'oiseau elle lui dit :

— Et vous m'aimerez toujours ainsi?...

— Toujours!...

Et il y eut encore un silence pendant lequel il l'admira. Il semblait qu'il n'osait toucher à son idole, et qu'il craignait que son contact ne la souillât.

— Iza, dit-il, au bout d'un moment, sais-tu pourquoi je suis heureux?... C'est que je suis jaloux, jaloux à tuer qui exciterait ma jalousie, à me tuer moi-même.

— Pourquoi me dites-vous cela? Vous êtes mon maître...

— Non, je suis ton époux, je suis ton esclave... qui t'adore! Je suis heureux, Iza, parce que tu viens de l'autre coin de l'Europe, que tu ne connais personne ici que moi, et que je voudrais qu'il en soit toujours ainsi, que ton amour, ta vie, soient à moi... Tu n'as ici ni amis ni parents qui puissent me prendre une part de ton affection... C'est moi qui serai toute ta famille.

— Oui, je vous aimerai bien!

— Tu ne sais pas ce qu'est la vie, toi! ma pure et chaste Iza... Après l'amour saint de la mère, tu cherches l'amour honnête de l'époux... Tu ne sais pas qu'il y a dans la vie deux sortes d'amour, l'un léger, fou, bestial..., l'amour que tu dépeignais l'autre soir, dans ton naïf langage, en contant qu'au pays on disait qu'à Paris on n'avait pas le temps de s'aimer; cet amour-là n'occupe que le cerveau, il s'éteint sans laisser de trace... Mais il est un autre amour que j'ignorais, celui qui m'étreint aujourd'hui, qui s'appuie à la fois sur l'affection, sur l'estime, qui a pour avenir la famille!... Oh! qu'il est fort et puissant, qu'il est pur, cet amour! Et combien moi, l'abandonné, j'en suis rempli aujourd'hui, moi qui vivais seul, égoïste, je vis pour quelqu'un! j'aime quelqu'un! J'aime! oh! mais comme c'est différent d'aimer ainsi!... O ma sainte et pure femme, je t'adore! je t'aime et je me sens meilleur près de toi... je t'aime!

Iza avançait la tête, la bouche, le regardant avec étonnement; elle finit par dire :

— Mais que me dites-vous là?... Je ne comprends pas.

Fernand haussa les épaules en disant :

— Je suis fou! ma parole d'honneur!... Excuse-moi, ma belle Iza, ma femme aimée, je t'aime!

Et alors, comme une pensionnaire, Iza prit dans ses deux petites mains la tête de son mari, la releva pour bien la regarder en face et elle dit naïvement :

— Moi aussi... je vous aimerai bien...

Fernand se releva, et prenant sa femme entre ses bras, il l'embrassa avec effusion, en disant :

— Mon Dieu que c'est beau la candeur, la pureté! et comme leur contact rend meilleur...

Il regarda un instant Iza, en s'appuyant sur son épaule, et lui demanda :

— Ma chère petite femme... n'es-tu pas fatiguée?

— Oh! si, maître!

— Vous allez dormir, ma belle!

Et il sonna; les femmes de chambre entrèrent et conduisirent Iza dans sa chambre. Lorsqu'elle fut entrée, la porte fermée, Séglin descendit dans le jardin... Il se promenait, passant la main sur son front, comme pour calmer son cerveau troublé par la passion et il disait :

— Si je ne m'étais marié avec elle... je me serais tué! Est-ce possible? moi! moi! qui ai tant ri, tant médit... souillé l'amour des autres!...

A cette pensée, son front se plissa, une idée atroce lui traversa le cerveau.

— A moi! si cela m'arrivait, oh! je la tuerais... mais j'en mourrais!...

Il vit les femmes de chambre qui montaient se coucher. Heureux, il rentra dans la maison et se dirigea vers la chambre de sa femme.

VIII

OU L'ON PRÉSENTE UN SINGULIER COMPTE.

Le mariage de Fernand Séglin avait rétabli sa situation; calme dans l'avenir, il vivait heureux, enivré, tout entier à la pensée de sa femme. Il avait totalement oublié sa maison de commerce, se reposant sur son caissier Picard. Celui-ci était venu le trouver à Auteuil pour assurer l'échéance de fin de mois, fort lourde en raison du changement survenu dans la maison, et Fernand lui avait dit :

— Soyez tranquille, Picard, dans quelques jours nous devons recevoir un avis de M. de Zintsky qui est parti le lendemain de mon mariage. Faites le nécessaire, agissez comme si j'étais là, je vous donne carte blanche.

Et calme il était retourné près de sa femme. Les jours passaient dans cette situation. Fernand, voulant présenter officiellement sa femme dans le monde au milieu duquel il vivait, avait résolu de donner une soirée qui devait inaugurer le petit hôtel d'Auteuil.

On avait beaucoup parlé du riche mariage de Séglin, de la beauté extraordinaire de sa jeune femme, de son originalité. La situation brillante faite par cette union à la maison Séglin était une raison de plus pour que les invitations à la soirée fussent recherchées.

Depuis deux jours, on ne s'occupait à Auteuil que de préparer l'hôtel pour la grande soirée. La veille du jour choisi, le vieux Picard était venu et avait parlé de nouveau à Séglin de l'échéance qui se trouvait quatre jours après, et rien n'était encore parvenu de Jassy. Séglin eut une légère contraction; mais, se remettant aussitôt, il dit :

— La négligence de Danielo est naturelle : il ne croit pas que j'attends après la dot de ma femme... Ce soir, Picard, vous écrirez en demandant un premier envoi. Dites, qu'indifférent à cela... vous êtes mon chargé d'affaires, au besoin même que j'ignore votre démarche...

— Une lettre, monsieur, mettra trois jours pour être rendue...

— Envoyez alors un télégramme...

— Bien, monsieur, fit le docile caissier.

Et tranquille, confiant, Séglin alla surveiller les préparatifs de la soirée.

— Quelle indifférence ont ces gens, pensait-il, ce sont des sauvages.

Et en effet, depuis plus de quinze jours, le lendemain du mariage de sa nièce, le vieux Danielo était parti, et depuis ce jour pas une nouvelle! Cependant Séglin, tranquille, ne pensa pas seulement à en parler à sa belle Iza; il avait bien autre chose à lui dire.

L'amour l'occupait tout entier, il était heureux, et rien ne pouvait amener un nuage sur son front. Il avait reçu de l'individu qui avait acheté la créance de Pierre Davenne une lettre absolument menaçante, il s'était contenté de hausser les épaules, et il avait écrit au coin: — Payer le 30, — puis il l'avait fait remettre à son caissier... Il était calme, il allait recevoir un million!...

Aussi la soirée s'annonçait-elle brillante. Fernand avait fait de doux reproches à sa femme; pendant une partie de la journée elle s'était absentée, et il avait été malheureux de cette absence; il disait en minaudant qu'il était jaloux... que ses regards ne lui appartenaient pas, qu'ils étaient à lui, qu'il ne voulait pas que d'autres eussent ses sourires; et Iza, faisant l'enfant, avait répondu que, voulant être la plus belle, elle avait été elle-même chez la couturière surveiller son travail... et ils s'étaient embrassés.

A huit heures, lorsqu'Iza monta dans sa chambre pour s'habiller, les tapissiers donnaient les derniers coups de marteau, et les jardiniers époussetaient et arrosaient les fleurs...

Les invitations portaient neuf heures; à dix heures, les salons étaient pleins; il y avait concert et bal, et le jardin, couvert d'un vaste velum, servait de promenade et de fumoir.

C'était une indéfinissable cohue, et sur les toilettes brillantes des femmes, sur les épaules nues, toutes scintillantes de bijoux, tranchaient les habits noirs des hommes.

Ce n'était que louanges sur la toilette, sur l'allure et surtout la beauté de la belle Mme Iza Séglin; elle faisait les honneurs de son salon avec une gaucherie pleine de grâce.

A dix heures et demie, le concert commença; les femmes étaient assises sur des fauteuils rangés en ligne devant l'estrade qui portait le piano Les hommes se tenaient debout.

Le concert fut peu écouté; un grand murmure emplissait le salon. Les dames avaient hâte de voir le bal commencer.

Il était près de minuit lorsque les premiers quadrilles se formèrent... Alors la foule s'était divisée, des groupes étaient autour des tables de jeu, dressées dans le petit salon; d'autres, étouffant dans le grand salon, s'étaient réfugiés dans le jardin, où le bassin jetait une certaine fraîcheur.

Fernand se sentait revivre; il était entouré, choyé, envié; enfin le crédit, prêt à s'écrouler, était rétabli, tout le monde avait reçu avec empressement son invitation...

Il était fier, heureux des compliments qui s'adressaient à sa femme, de ce parti

Son regard plein d'admiration la suivait sans cesse (PAGE 106).

admiratif des femmes. Il avait été voir la salle où l'on jouait, surveillant partout... ; il avait été s'assurer que le service des buffets était bien fait ; il avait laissé Iza au milieu d'un groupe de dames qui la complimentaient sur son mariage. Il descendit et chercha sa femme dans le groupe. Iza n'y était pas, il la chercha et la trouva assise dans le petit salon qui précédait le jardin, causant avec un homme qu'il ne connaissait pas. En le voyant, Iza s'était levée, et, le présentant aussitôt à son mari, elle lui dit :

— Mon ami, je vous présente le comte Otto..., un de mes compatriotes, un ami de ma famille, qui, ayant appris mon mariage, s'est fait présenter par un de vos amis. Je remerciais M. le comte de sa bonne pensée...

— Je suis heureux, monsieur, et très flatté de l'honneur que vous nous faites...

Et en disant ces mots, Fernand avait regardé l'homme et avait froncé le sourcil.

Celui-ci balbutia quelques mots inintelligibles et s'éloigna aussitôt, paraissant heureux d'en avoir fini. Fernand bouillait de demander à Iza quel était cet individu; mais un ami de Fernand vint réclamer une valse promise.

Comme si la jeune femme avait compris l'ennui qu'avait éprouvé son mari, elle se pencha à son oreille et lui dit gaiement :

— Vous savez, il ne faut pas trop vous lier avec lui... c'est un importun... nous le verrions tous les jours.

— Oui, oui, fit-il de la tête, tout à fait rassuré et décidé à faire ce que lui recommandait sa femme.

L'homme, comme gêné du milieu dans lequel il se trouvait, était rentré dans la salle de bal, et, accoudé sur le chambranle d'une fenêtre, presque perdu dans les tapisseries, il regardait valser. Lorsque Iza, entraînée par son cavalier, se mêla aux valseurs, son regard plein d'admiration la suivait sans cesse... Fernand, accoté sur la porte du petit salon, le vit, et ennuyé, blessé, il murmura les dents serrées :

— Monsieur le comte Otto..., je crois que nous ne nous verrons pas souvent.

Il lui sembla qu'Iza avait en souriant répondu à son regard. Il ajouta avec rage :

— Mais cet homme est fou !...

Puis, regardant sa femme qui lui souriait à son tour, cherchant dans chaque mouvement de la valse à ne pas quitter ses regard... il passa la main sur son front, et, haussant les épaules, il dit :

— C'est moi qui deviens fou, ma parole d'honneur !

Et tranquille il se dirigea dans le jardin, et se mêla à ses invités.

Celui qu'Iza avait présenté comme le comte Otto, nos lecteurs le connaissent : c'était Georgeo Golesko, le beau bohémien, qu'elle avait été voir quelques jours avant son mariage.

Mais, à cette heure, l'enfant des Karpathes ne ressemblait guère au misérable que nous avons vu dans la hutte de Montrouge. Il était fort beau dans sa toilette de soirée, son teint chaud ressortait sur son col blanc. Il y avait de la superbe dans sa façon de porter la tête; sa tête magnifique dans ses longs cheveux frisés par le fer, et sa gaucherie dans l'habit avaient une certaine distinction ; il semblait réservé, embarrassé comme un étranger. Et dans les salons, sur son passage, maintes femmes avaient tourné la tête.

Vers trois heures du matin, un domestique vint dire à Fernand que M. Picard, qui assistait au commencement de la soirée, avait trouvé en rentrant chez lui une lettre de Jassy à l'adresse de Fernand, et était revenu l'apporter. Picard demeurait dans la maison du boulevard Magenta où étaient les bureaux. Le domestique ajouta que Picard attendait.

— Dites à Picard de s'aller coucher, remerciez-le et montez la lettre dans ma

chambre. Et calme, plus tranquille, car il ne doutait pas que la lettre le renseignait sur le banquier chez lequel il devait aller toucher — calme, disons-nous, il se mit à une table de whist, où l'on demandait un quatrième.

Vers quatre heures tout le monde était parti, à part quelques amis plus intimes, avec lesquels Fernand se mit à table dans le jardin, devant le buffet, pour souper.

Iza, vers trois heures, s'était retirée... Le calme était revenu dans le petit hôtel si agité quelques heures auparavant. Les jeunes gens qui soupaient avec Fernand étaient ses amis avant son mariage; aussi, naturellement en vint-on à parler des *anciennes*. L'un d'eux lui demanda :

— Et Madeleine de Soizé... la Superbe!... Ça a donc été bien grave pour vous quitter? Tu devais l'épouser...

— Quelle folie!... dit Fernand. Nous nous sommes quittés le plus banalement du monde..., à la suite d'une scène de jalousie, bien avant mon mariage.

— Dame, elle le disait. Je l'ai rencontrée il y a deux jours...

— Et que t'a-t-elle dit?

— C'est inutile de te le dire... C'était si fin! si fin! que je n'ai pas compris...

— Dis toujours?

— Mon Dieu, je lui ai dit que tu étais marié. — Je le sais! dit-elle! et c'est ma vengeance! Et elle est partie. Comprends-tu?

— Ce serait difficile, dit Fernand en riant et en haussant les épaules. Messieurs, ajouta-t-il, ce n'est pas pour vous mettre à la porte... Restez si vous voulez, moi je monte me coucher... Je tombe de sommeil.

— Oui, oui, nous connaissons ça, firent-ils en riant... Bonne nuit...

Ils se serrèrent la main, les jeunes gens se retirèrent et Fernand se dirigea vers sa chambre. En montant, pensant à ce que lui avait dit son ami, il murmura :

— C'est ma vengeance. Qu'a-t-elle voulu dire, cette Oie majestueuse?... Bah! Et, haussant encore les épaules, il entra dans sa chambre.

Lorsqu'il fut chez lui, Fernand trouva la lettre apportée quelques heures avant; il la lut aussitôt. Elle était adressée de Vienne par la maison Strucko, ce qui ne l'étonna pas, puisque c'était le client qui avait servi d'intermédiaire à son mariage. On lui disait que les fonds devaient être déposés dans une maison de Vienne et que sous deux jours il recevrait avis de l'ouverture de crédit sur une maison de Paris.

Tout à fait rassuré, et pour n'être pas réveillé le matin, il écrivit à son caissier Picard le contenu de la lettre qu'il venait de recevoir. Cette fois l'échéance était assurée, et enfin la maison allait entrer dans une voie de prospérité depuis longtemps inconnue.

Le silence qui régnait autour de lui l'avait envahi; il pensait, et les différentes scènes pénibles des derniers mois repassaient devant ses yeux. Il avait failli être ruiné, déshonoré, et pendant quelque temps la tête perdue. Il lui avait semblé que la malédiction *in extremis* de son ami s'abattait sur lui, et, juste à l'heure où la désespérance s'emparait de lui, il avait reçu de son correspondant de Vienne une lettre dans laquelle celui-ci lui disait qu'il devrait songer au mariage, un riche mariage lui permettrait d'étendre sa maison. Il avait aussitôt répondu qu'il était bien disposé à

se marier, mais que les jeunes filles dotées aussi richement qu'il désirait que le soit a fiancée étaient rares.

A cette lettre, il recevait presque aussitôt une réponse dans laquelle on lui proposait une orpheline, de famille noble et riche, qui désirait se marier en France. La maison Strucko connaissait la famille, on pouvait donc s'abandonner; c'est ce que fit Fernand. Des portraits furent échangés, les situations de chacun établies, toujours par l'intermédiaire de la maison Strucko; et, enfin, la demande faite directement par Fernand fut agréée.

Pas un instant Fernand, qui trompait sur sa situation par l'intermédiaire de Strucko, ne pensait qu'il pouvait être également trompé. Suivant sa maxime, Séglin faisait de son mariage l'assemblage de deux situations : d'amour, d'affection, de famille, il n'était nullement question. Il s'attendait à se trouver avec une fille bien sotte, bien naïve, qui resterait à la maison et en ferait les honneurs. Nous avons vu combien peu ses prévisions se réalisèrent; fasciné, ravi, ébloui, il avait été pris tout entier, il adorait sa femme à ce point que si, à la dernière heure, on lui avait dit que la dot promise ne pouvait être donnée, il aurait passé outre...

Aussi était-il le plus heureux des hommes : il adorait sa femme, il en était aimé, il était riche, il pouvait vivre enfin de la vie qu'il avait rêvée. La malédiction de Pierre Davenne avait eu pour résultat d'amener le bonheur. La menace de Madeleine de Soizé était sans valeur, le dépit de la femme abandonnée en était la cause, et puis cet amour-là était bien vieux, ce n'était pas pour se marier qu'il l'avait quittée; celle qu'il avait quittée pour se marier, c'était Geneviève.

Geneviève! qu'était-elle devenue? et n'est-ce pas elle qui, à cette heure, portait seule le poids de la malédiction de Pierre... Comment vivait-elle? Seule, avec son enfant. Fernand ne s'était jamais occupé de la malheureuse qu'il avait perdue, et il ignorait que sa fille lui avait été enlevée. Il savait que la pauvre femme était restée sans ressource, qu'il en avait été la cause; mais le souvenir du mépris avec lequel il avait été traité par elle dominait tout autre sentiment. Riche à cette heure, il ne pensa pas une seconde à secourir celle qu'il avait ruinée.

Se levant et se secouant comme pour chasser ses attristantes pensées, il dit :

— Allons, oublions tout ça... Maintenant la vie a des horizons roses.

IX

LE JOUR D'ÉCHÉANCE.

La veille du jour d'échéance, lorsque Fernand se rendit à sa maison d'affaires, il s'attendait à trouver le caissier calme, venant lui apporter le bordereau à signer; au contraire, Picard entra dans le cabinet de son patron, le teint livide.

— Qu'y a-t-il? demanda aussitôt Séglin avec inquiétude à son homme de confiance.

— Monsieur Séglin, l'heure du courrier est passée et nous n'avons rien reçu.

— Que me dites-vous là? exclama le jeune homme atterré. C'est impossible, il faut aller à la poste; assurément la lettre est égarée...

— Non, monsieur... Il se passe quelque chose d'extraordinaire. J'ai envoyé trois télégrammes demandant une réponse, et je n'ai rien reçu.

— Oh! mais c'est épouvantable! fit Fernand, prenant sa tête dans ses mains... Un malheur, un accident est arrivé... Mais je suis perdu!... Il faut trouver cette somme! De combien est le bordereau?...

— Le bordereau personnel, en dehors des valeurs de la maison Wilson, payables ici?

Fernand devint rouge, et comme s'il avait un étourdissement il se retint à son bureau pour ne pas chanceler; il fit un effort et dit d'une voix sourde :

— Avec ces valeurs, les fonds m'ont été adressés il y a quelques... et ce sont ces valeurs qu'il faut au contraire payer...

— Le bordereau est énorme, monsieur. Nous avons trois cent dix mille francs!

— Et vous avez ici?

— Oh! presque rien! Vingt mille six cents francs!

Fernand se laissa tomber dans son fauteuil, porta la main à son front et dit :

— Mon Dieu! mon Dieu! que faire?... Il faut absolument trouver la somme aujourd'hui... Assurément nous recevrons ce soir ou demain... Il y a un retard, un accident, je ne sais quelle chose imprévue...

— C'est pourquoi j'insistais près de vous, il y a deux jours encore; on avait alors le temps de se retourner...

— Trois cent mille francs!... répétait-il... C'est trois cent mille francs qu'il faut trouver. Au reste, ma situation n'est plus la même; je trouverai bien cette somme chez les Ardouin. Picard, dites qu'on attelle. Je vais expliquer le retard à Ardouin... il me fera la somme en une traite à dix jours, et si nous n'avons pas de nouvelle ce soir, on télégraphiera au Strucko de Vienne.

La quiétude du patron ramena la sérénité sur les traits du vieux caissier.

— Peut-être l'oncle Danielo est en route et vient lui-même apporter les valeurs, ce qui expliquerait que les télégrammes et les lettres sont restés sans réponse.

En montant en voiture, cette dernière pensée était pour lui presque un fait; il hésita un instant à aller d'abord à Auteuil voir si le vieux Moldave n'était pas arrivé le matin même. Mais il se rendit d'abord chez les grands banquiers Ardouin, qui, lors de la soirée à Auteuil, avaient insisté pour entrer en affaires avec lui.

Lorsqu'il eut fait passer sa carte, M. Ardouin aîné le fit aussitôt entrer dans son cabinet.

L'accueil froid du vieillard l'embarrassa et le gêna un peu pour parler; mais, se domptant aussitôt, il lui expliqua le but de sa visite, en même temps que le motif.

D'un ton froid, glacial, Ardouin aîné lui répondit :

— Monsieur Séglin, je le regrette beaucoup, mais il m'est absolument impossible de vous faire cette somme; l'échéance de ce mois est la plus forte de l'année...

Fernand était tout décontenancé; cependant il insista en disant :

— Si vous ne pouvez me faire toute la somme, voulez-vous m'en faire une partie?

— Non, monsieur Séglin... Nous ne faisons pas ce genre d'affaires... et je m'étonne que vous ne vous adressiez pas aux personnes avec lesquelles vous traitez d'ordinaire.

Fernand blessé, au moins autant par le refus que par l'allure singulière du banquier, se leva et dit :

— Il me reste, monsieur, à m'excuser de vous avoir dérangé.

Le banquier le salua de la tête, et Fernand se retira. En descendant l'escalier, le rouge au front, les dents serrées, il murmurait :

— Que signifie cet accueil?... Que se passe-t-il donc autour de moi... Est-ce que les billets Wilson?... Oh! non!...

Et haletant, il s'arrêta à la dernière marche, se soutenant à la rampe... Puis, se dégageant, il haussa les épaules et dit :

— Je deviens fou, ma parole d'honneur!... C'est la jalousie!... Voyons, je vais aller chez Bernet et Lausart, et ils feront mon affaire.

Quelques minutes après il était introduit dans le cabinet du banquier. Il eut comme un soubresaut en constatant que le même accueil lui était fait. Un instant, il hésita à formuler sa demande.

Il se décida cependant.

Bernet lui dit qu'en l'absence de son associé il se trouvait absolument dans l'impossibilité de répondre favorablement à sa demande... et M. Lausart était absent pour huit jours! Il sortit de chez le banquier anéanti, écrasé. — Sans s'en rendre compte, il devinait qu'une défaveur l'enveloppait... Il eut peur! Mais pas une fois, pas une seconde la pensée ne lui vint qu'il pouvait être la dupe de sa femme; à ce point que, ne voulant pas chagriner Iza, il était résolu à ne lui point parler de ce retard, qui du reste devait éclairer aussitôt sa femme sur sa véritable situation.

X

LE JOUR D'ÉCHÉANCE.

(Suite.)

Fernand alla dans trois autres maisons... Il retrouva partout le même accueil et le même refus.

Il rentra chez lui, caressant l'espoir de rencontrer le vieux Danielo... Mais non seulement le vieil oncle n'était pas là, mais madame était en promenade. Il fut heureux de cette dernière circonstance, car il était dans un tel état qu'il n'aurait pu cacher ses tourments.

Il se fit conduire boulevard Magenta... Il demanda, anxieux, si l'on avait reçu des nouvelles! Rien, rien!

Il se laissa tomber vaincu dans son fauteuil devant son bureau, et là, accoudé, la tête dans ses mains, arrachant ses cheveux, il rageait.

— Arrivé au port... y toucher pour sombrer...

Il resta ainsi quelques minutes, puis se redressant tout à coup...

— Eh bien, quoi ! après tout... je touche demain... on liquide... et dans un mois, je me relève plus brillant... car j'ai de l'argent, j'ai de l'argent, je suis riche...

Il s'arrêta une minute et devint blême : une affreuse pensée venait de traverser son cerveau.

— Mais si les billets avec l'endos de Wilson ne sont pas payés... s'ils vont là-bas... c'est le bagne ! dit-il d'une voix sourde... A tout prix, il me faut de l'argent aujourd'hui... à tout prix.

Il sonna le caissier, celui-ci parut.

— Picard, dans votre bordereau, pour combien sont les traites Wilson ?

— Cent quarante-cinq mille francs, monsieur.

— Bien ! et n'avez-vous rien à encaisser aujourd'hui ?

— Oh ! presque rien, à peine dix mille francs...

— Merci ! demain matin, vous aurez les fonds.

Et comme s'il avait tout à coup trouvé ce qu'il cherchait, il devint calme ; le caissier était à peine sorti qu'il disait en souriant:

— Je suis sauvé... et je ne pensais pas à cela... elle n'en saura rien ; j'en engage pour la somme qu'il me faut, je les reprends lorsque la somme m'arrive de Jassy... Allons, je suis sauvé... je devenais fou...

Et résolu il se leva, décidé à engager les bijoux de sa femme qu'on avait tant remarqués et auxquels les bavards attribuaient une valeur de plus de cinq cent mille francs.

Ce n'était point la délicatesse qui étouffait Séglin ; devant la nécessité, tout le côté vil de sa nature reparaissait. Il combina quelques minutes le moyen d'arriver à son but sans donner l'éveil chez lui, car il était certain que l'emprunt forcé qu'il allait faire à la corbeille de sa femme serait remboursé sous deux ou trois jours.

Dans le petit hôtel d'Auteuil, monsieur avait sa chambre ainsi que madame ; mais c'était là une affaire d'élégance confortable. L'amour, qui avait présidé au mariage de Séglin, avait mis les scellés sur les portes de son appartement ; la chambre d'Iza était la chambre conjugale ; le soir, veille d'échéance, il rentrait et se mettait à travailler dans le boudoir qui précédait la chambre, pendant qu'Iza s'endormait.

Les meubles, les armoires étaient communs, puisque ce seul appartement, depuis l'entrée dans l'hôtel, avait été habité ; Fernand avait pris l'habitude d'y serrer ses papiers, sa correspondance ; il était donc tout naturel qu'il fouillât partout sans que cela occupât l'attention de sa jeune femme.

Le soir même, en rentrant, il prendrait ainsi le petit sac de cuir de Russie dans lequel se trouvaient les écrins... Si, — il prévoyait tout, un caprice de sa femme voulait que le lendemain elle désirât voir ses bijoux, il dirait que des valeurs semblables ne pouvaient rester sous la main des domestiques ; — qu'il les avait prudemment rangées dans son coffre-fort. Et tout cela passait naturellement.

Calme cette fois, il gagna sa demeure... Tout se passa ainsi qu'il l'avait prévu.

Il raconta à sa femme, qui lui demandait la raison de son front soucieux, qu'il était à la veille d'une échéance l'obligeant à un travail de nuit, et Iza, venant au-devant de ses désirs, lui dit en minaudant :

— Tu ne travailleras pas dans ton cabinet... seule, j'ai peur... Tu feras porter tes livres sur le guéridon du boudoir et tu travailleras près de moi.

— Oui, ma belle Iza, oui, quand mon cerveau, las de chiffres, voudra se reposer, j'irai vers toi, j'irai embrasser tes yeux clos.

— C'est bien ça !... vous veillerez sur votre esclave.

— Sur mon amour !

Et ils échangèrent un long regard...

L'heure du repos sonnée, Iza appela ses femmes et monta à sa chambre, pendant que Fernand prenait dans son cabinet quelques livres utiles pour justifier sa veille...

Lorsqu'il monta à son tour, Iza dormait; il fouilla les armoires et prit le petit sac de cuir de Russie, orné d'une garniture de platine. Le sac pesait lourd, il le porta dans le boudoir, ferma les portes de la chambre, laissa retomber sur elles les lourdes tapisseries, et évitant de faire du bruit, il revint vers le guéridon.

XI

LE JOUR D'ÉCHÉANCE.

(Suite.)

Là, il tira du sac les écrins, les ouvrit, et à la lumière de sa lampe il admira les colliers, les parures ; ce fut un éblouissement. Jamais la joaillerie n'avait fait plus beau, les brillants sans tache lançaient leurs flammes vives ; en les faisant jouer sous la lumière, on eût dit qu'on renversait du feu. Séglin, rassuré, heureux, admirait, ravi, et estimait chaque pièce en disant :

— Sur ce collier et cette rivière, j'aurai plus de cent mille francs ; sur cette parure au moins autant... ; sur ces trois écrins le même chiffre... ; tout cela lui reste...

Il enveloppa bien précieusement les écrins, les replaça dans le sac, puis, prenant sa lampe, il ouvrit la porte de la chambre et se dirigea vers le lit. Iza dormait souriante ; il posa amoureusement, mais doucement, ses lèvres sur son front et se retira sur la pointe des pieds. Lorsque la tapisserie fut retombée sur la porte, il descendit dans son cabinet et serra précieusement dans son coffre-fort le petit sac de cuir de Russie. Puis, calme, il regagna la chambre.

Il fut étonné de voir la porte ouverte ; cependant, il croyait bien qu'en sortant de la chambre, avant de laisser retomber la tapisserie, il avait doucement fermé la porte ; il avança vers le lit, Iza dormait profondément. Il n'y pensa plus et il se hâta sans bruit de se coucher, voulant partir de très bonne heure. En moins d'une minute, il fut couché. Il lui sembla que sa femme était glacée... il eut peur. Il plaça la main sur son front ; elle s'éveilla à demi et dit :

Trois cent mille francs! répéta-t-il (PAGE 118).

— Bonsoir ! je dors... Et elle se rendormit.

— Pauvre petite ! fit-il, elle est gelée ; ses pieds sont comme des morceaux de glace !

Et il tira sur elle le couvre-pied et l'édredon ; lui, il brûlait de fièvre. Il s'endormit presque aussitôt cependant...

Au jour, il était debout, faisant tous ses efforts pour ne point l'éveiller ; il gagna son cabinet de toilette.

Il sortait à peine de la chambre... qu'Iza se levait à son tour et se hâtait de se vêtir... Elle était chaussée, à moitié habillée ; elle entendit marcher..., elle se hâta vite de se coucher dans le lit et feignit de dormir.

C'était Fernand ; il vint vers elle, la contempla avec amour, en disant :

— Pauvre petite jolie ! elle dort... heureuse... Aujourd'hui, ma belle aimée, c'est mon dernier jour de tourment, et c'est toi qui me sauves...

Il se penchait pour l'embrasser, mais il se recula aussitôt : il avait craint de l'éveiller. Il revint dans le boudoir, écrivit sur le dos de sa carte :

« Ma belle mignonne aimée,

» C'est jour d'échéance... Pardonne-moi d'être parti avant ton bon baiser... Je serai de retour à l'heure du déjeuner,

» Ton mari qui t'adore,

» FERNAND. »

Il plaça la carte sur un chiffonnier et partit sur la pointe du pied.

Si doucement qu'il eût fermé la porte, Iza l'entendit ; elle se leva aussitôt et, avant qu'il eût passé la grille, elle était déjà habillée et elle sortait par une porte qui donnait sur la Seine. Arrivée sur le quai, elle siffla. Au coup de sifflet, une voiture qui se trouvait près du pont d'Auteuil s'avança au grand galop...

— Me voilà, dit aussitôt le cocher... On a l'oreille au vent, hein ?

— Vite, Simon, commanda la jeune femme, en montant dans la voiture... Vite, vite, chez le maître !

— Espère ! espère !... fit le cocher en enveloppant ses chevaux d'un solide coup de fouet... J'ai des canards qui savent trotter... nous accosterons dans dix minutes.

Et la voiture emportant Iza partit rapidement.

XII

OU LE LECTEUR SE RETROUVE EN PAYS DE CONNAISSANCE

A cette heure, la belle Iza, la séduisante Mme Séglin, n'était plus la même ; une fébrile agitation secouait ses membres délicats. Dans la voiture, accroupie dans un coin, l'œil ardent, le regard fixe, secouant la tête de temps en temps d'un air menaçant, elle était tout à fait transformée... Elle ne ressemblait guère à la timide, à la naïve, à la douce jeune fille que le tout Paris fashionable enviait et admirait : c'était simplement un joli petit monstre qui de ses dents pointues déchirait avec rage le mouchoir de riche dentelle avec lequel elle croyait essuyer ses lèvres, et qui, toute nerveuse, arrachait les effilés de soie de la tunique de son costume.

Elle se penchait à tout moment par la portière de la voiture pour voir si l'on approchait. Mais c'est une chose que tout le monde a observée, plus l'on a besoin de

courir et plus les cochers dirigent lentement leurs chevaux. La règle, cette fois, était absolument suivie ; le cocher, calme sur son siège, semblait être occupé d'un tout autre travail que de la conduite de ses chevaux.

D'abord en partant, bien décidé sans doute à ne pas fouetter en route ses quadrupèdes, il leur avait appliqué, pour les prévenir, un nombre généreux de solides coups de fouet ; il était parti, suivant la Seine. Sans doute ennuyé de ressembler sur son char, son fouet à la main, au matinal citadin qui taquinait le goujon sur les bords du fleuve, il avait déposé son fouet sur le dessus de la voiture et plongeait ses doigts épais dans une large calotte, ressemblant à une quêteuse ; il en tirait une pincée... soyons juste, une poignée de tabac qu'il glissait entre ses lèvres, après avoir dit :

— Espère ! espère ! l'air est fraîche, on va se chauffer un peu.

Et, sans doute pour se donner de l'exercice, pendant dix grandes minutes il mâcha, mâcha ; lorsque ses mâchoires furent au repos, sa face engraissée d'un côté, il recommença sur ses chevaux la correction du début, en disant :

— Qu'est-ce que c'est ? On prend du ris... on a peur du vent, on craint d'aller trop vite !... Avant là !

Et le fouet claqua et cingla à droite et à gauche ; les chevaux, à la grande joie de Mme Séglin, faillirent s'emporter. La voiture ayant suivi les quais — on eût pu croire que le cocher avait une passion pour ce chemin — tourna dans la rue Saint-Paul, remonta la rue Saint-Antoine, la rue Charonne et s'arrêta enfin devant la grille de la petite maison que nous connaissons. Sur un coup de sifflet du cocher, on vint ouvrir, la voiture entra, suivit l'allée et s'arrêta devant le perron ; les chevaux n'étaient pas arrêtés, que la belle Iza avait légèrement sauté à terre, avait ouvert la porte du vestibule et demandait à un nègre qui descendait à moitié vêtu :

— Le maître est levé ?

— Maître ? dit le nègre, c'est lui qui m'a éveillé en entendant la voiture.

— Cours dire que c'est moi...

Le nègre grimpa l'escalier ; mais Iza, qui craignait de perdre du temps sans doute, le suivait... Elle attendit seulement à la porte de l'antichambre, lorsque, arrivé au premier, le nègre entra dans l'appartement. Il revint aussitôt et introduisit la jeune femme.

Iza entra dans une vaste chambre dont les tentures étaient baissées devant chaque fenêtre ; au milieu était un lit à colonnes, rideaux fermés. Elle se dirigea vers ce lit et dit :

— Maître, maître, je viens vous parler.

— Je suis à toi, Iza ; mais je t'entends... Qu'y a-t-il ?

— Maître, vous m'avez dit d'obéir en tout, de dire oui toujours, de laisser faire, sans dire, au besoin sans voir...

— Oui ; pourquoi me dis-tu cela ?

— Parce que je n'ai pu empêcher ce qu'il a fait ce matin...

— Mais qu'a-t-il fait ?

— Les beaux bijoux, les beaux diamants, il a tout volé, maître... tout !

— Enfin, tant mieux !

En entendant ces mots, Iza resta stupéfaite. La même voix dit :

— Attends une minute, Iza.

Une minute après, les lourdes tapisseries du lit se soulevèrent, et celui que nos lecteurs connaissent, le malheureux héros de notre histoire, parut. Ce n'était plus le même homme. Les quelques mois écoulés avaient laissé sur son front la trace de leur passage. Beau toujours, l'immobilité à laquelle l'opération du vieux Rig l'avait condamné changeait absolument sa physionomie; pour reconnaître dans l'homme nouveau l'heureux époux de Geneviève, il fallait avoir suivi les phases de sa transformation.

Autrefois, le visage toujours souriant vous accueillait. A cette heure, une rigidité froide clouait sur les lèvres de ceux qui lui parlaient la gaieté naissante. Était-ce bien seulement l'opération maladroite du vieux sauvage qui était la cause de ce changement? Assurément non! C'est que, depuis l'heure où il avait consenti à passer dans une tombe la terrible nuit qui le rendait libre, depuis cette heure, les pensées s'étaient heurtées dans son cerveau.

Pierre Davenne aimait Geneviève à l'adoration; le mouvement de honte, de colère passé... l'heure de la souffrance aiguë épuisée, la haine qu'il avait pour sa femme s'était insensiblement éteinte; non le pardon, mais la pitié était entrée dans son cœur. Il avait fait surveiller la vie nouvelle de sa *veuve,* et les misères honorablement supportées, le changement survenu dans la vie de Geneviève avaient arrêté momentanément ses projets de vengeance à son égard.

Au contraire, la vie de celui qu'il savait être le véritable auteur de tout était devenue plus malhonnêtement audacieuse; par l'introduction de Simon dans la maison du boulevard Magenta, il avait été assuré que la situation de Fernand, qu'il croyait devoir s'écrouler le lendemain de sa disparition, ne se soutenait que par de criminels agissements; Séglin était un faussaire.

Glissant sur la pente terrible d'une situation compromise, il était entraîné, il ne pouvait plus reculer, il ne choisissait pas, il ne raisonnait pas ses moyens; il fallait à tout prix faire face au péril : il y faisait face par le crime.

Simon, que nos lecteurs ont vu, sous le nom de Sper, aider Martin, le vieil employé de la maison Séglin, Simon avait fouillé le bureau, regardé les livres, et il était venu déclarer à son maître que le compte particulier de Fernand Séglin donnait un passif de plus de douze cent mille francs.

Fernand avait lancé dans le commerce, avec l'endos de la maison Wilson, des valeurs imaginaires pour plus de trois cent mille francs... et Pierre, qui avait cru que sa mort jetterait sa veuve dans les bras du misérable, la condamnant ainsi qu'il l'avait dit à son amant, Pierre, à cette heure, était heureux que cette infamie n'eût pas eu lieu. Il avait cru le misérable moins indigne; sa conduite avec la malheureuse qu'il avait trompée augmenta son ressentiment contre lui, en même temps qu'elle diminua la haine qu'il avait contre elle.

Et des soirs, lorsque la petite Jeanne assise sur ses genoux parlait de sa mère, il était arrivé qu'il avait embrassé l'enfant et avait pleuré.

Mais, en même temps que de ce côté la haine s'effaçait, le désir de se venger de

Séglin augmentait. La maison Strucko de Vienne avait agi sous la direction de Pierre Davenne : c'est lui qui, de la petite maison de Charonne, avait combiné, machiné et fait exécuter le mariage de son ancien ami.

A cette heure, il le tenait ; à cette heure, la vengeance rêvée, voulue, s'offrait... et Séglin y avait aidé, car jamais, dans le jugement qu'il portait sur la nature vile de Fernand Séglin, il n'avait pu le croire ainsi indigne. Il le savait ingrat, il le savait sans cœur, il le savait traître... Mais tout cela n'a rien à faire avec le code, et il croyait que Séglin était de ceux qui font du code leur Évangile, qui tournent autour, marchent sur les marges, mais ne vont point au delà, qui ont enfin l'honnêteté légale... Point. Fernand n'avait point reculé ; pour satisfaire à sa volonté d'être riche, il était devenu faussaire... et aujourd'hui, à l'heure où il espérait encore arracher de la circulation les valeurs dangereuses, où il se croyait certain de sauver cette signature, Pierre Davenne avait entre ses mains partie de ces valeurs, qui ne seraient pas présentées à l'échéance, mais qu'il gardait pour le jour où l'heure de la vengeance serait sonnée...

Pierre était vêtu d'un pantalon à pied et d'un veston de velours ; il alla vers Iza et lui dit aussitôt :

— Il a pris tous tes bijoux?

— Oui, maître.

— Et tu n'as pas dit un mot?...

— Rien ! vous me l'aviez défendu !

— Tant mieux ! tant mieux !

Iza restait devant lui la bouche ouverte, ne pouvant pas comprendre son calme La nature d'Iza ne la portait guère à parler ; d'ordinaire, elle restait muette, obéissante, elle subissait placidement le sort ; mais la circonstance, cette fois, lui semblant trop grave, elle ne put se retenir et dit :

— Maître, vous n'avez pas compris... Mais il a tout pris, tout... le gros collier, les bracelets... la grande parure... tout.

— Tant mieux !...

C'était trop pour la belle enfant ; deux grosses larmes coulèrent de ses yeux, et elle dit :

— Ah maître ! maître ! j'avais promis à Georgeo que le jour ou je retournerais vers lui je rapporterais les beaux bijoux !

— Tu les auras, Iza !... Mais, dis-moi ce qui s'est passé depuis deux jours chez toi ; qu'a-t-il fait et comment a-t-il enlevé les bijoux?...

Iza lui raconta en détail la soirée et la matinée : elle avait feint de dormir et pas une seconde elle n'avait quitté de l'œil les agissements de son mari ; elle l'avait vu fouiller les armoires, compulser des papiers, et enfin le matin s'en aller en évitant de l'éveiller, pour sortir en emportant les bijoux... Alors elle s'était levée aussitôt, avait couru à la voiture qui devait toujours attendre pendant les dix jours où tout devait se terminer.

Iza ayant terminé son récit, Pierre lui dit qu'on allait la reconduire à Auteuil, qu'elle avait bien fait de le venir prévenir aussitôt, mais qu'elle ne devait avoir aucune inquiétude sur les beaux bijoux, qu'ils lui seraient rendus.

Le visage de la belle Iza reprit sa sérénité. Elle allait sortir, quand, se ravisant, elle revint vers Pierre et lui demanda :

— Maître, quand serai-je libre?

— Dans deux jours, Iza..., Georgeo ira te chercher...

— Oh! merci, maître..., fit Iza joyeuse en battant des mains.

Pierre Davenne siffla, Simon parut.

— Simon, dit Pierre, vite, reconduis Iza à Auteuil... Il faut être arrivé avant qu'on soit éveillé chez elle.

— Espère! espère! dit Simon, on y sera.

Et la belle Iza, heureuse et tranquille, partit suivie de Simon.

XIII

DE L'INTÉRÊT DE L'ARGENT CHEZ LE PÈRE SAMUEL.

En sortant de chez lui, Fernand sauta en voiture et se fit conduire boulevard Magenta. Il sonna Martin et l'envoya chercher un individu avec qui il avait fait quelques affaires, le père Samuel. Celui-ci vint aussitôt. Fernand n'avait pas à se gêner; le vieux Samuel connaissait sa situation, puisqu'il avait eu plusieurs fois recours à lui pour y faire face... et à quel prix! Samuel savait que le mariage de Séglin lui avait mis une fortune dans les mains, il écouta le jeune homme qui lui disait :

— Père Samuel, mon mariage s'est fait moins rapidement que je ne l'espérais... J'avais pris de gros engagements pour cette fin de mois, et je n'ai pas encore reçu la totalité de la dot...

— Et vous vous trouvez gêné pour votre échéance.

— Absolument... Je m'adresse à vous... C'est pour trois ou quatre jours, dix jours au plus.

— Et de combien avez-vous besoin?

— Une somme considérable...

— Ah! fit le vieil avare sans s'effrayer. Combien?

— Trois cent mille francs...

Le vieux Samuel, dont les joues étaient jaunes comme les feuillets de sa Bible, devint tout rouge et faillit tomber à la renverse.

— Trois cent mille francs! répéta-t-il.

— Je sais, père Samuel, qu'avec un mot de vous je les ai dans une heure à la Banque.

— Mais jamais je ne ferai une affaire semblable sans garantie.

— Père Samuel, je vous connais trop pour avoir pensé autrement... Je vous signe une traite payable en dix jours... de trois cent vingt-cinq mille francs...

— Oui, fit Samuel..., mais ce n'est pas une garantie, ça...

— Ma signature, dit Séglin en riant de la brutale franchise du père Samuel, ne vous paraît pas encore valoir ce chiffre.

— Monsieur Séglin, je n'ai pas la somme et pour la trouver je serai forcé moi-même de donner une garantie...

— J'avais prévu cela, Samuel... Vous êtes venu à la soirée que j'ai donnée à Auteuil, vous avez vu Mme Séglin...

— C'est, monsieur, la plus adorable femme du monde..., dit le vieil avare le regardant étonné et cherchant ce que le nom de Mme Séglin venait faire à propos de garantie.

— Mon cher Samuel, je sais que vous n'êtes pas homme à n'avoir vu que la beauté de Mme Séglin... vous avez remarqué ses bijoux...

— Ah ! fit Samuel.... Eh bien ! monsieur Séglin, je vais vous étonner, je ne me connais absolument pas en bijoux... Vous le savez, je fais plutôt des affaires de banque...

— Des affaires de ?... interrogea en souriant Fernand.

— De banque, répéta très sérieusement Samuel... Mais j'ai entendu autour de moi les dames qui ne tarissaient pas sur la beauté des bijoux, et les estimaient être d'un prix fou. .

— Environ le double de ce que je vous demande, cher monsieur Samuel...

— Et vous me donnez ces bijoux en garantie?...

— Oui !...

— Vous les avez?...

— Les voici !

Et Séglin ouvrit le petit coffret et montra les brillants dans leur écrin. Samuel pensai. Et sa pensée, nous pouvons la suivre. Il se souvenait avoir entendu estimer, par des gens s'y connaissant, des spécialistes, les bijoux qui couvraient les épaules et pendaient aux oreilles de Mme Séglin plus de cinq cent mille francs...; car c'était vrai, le vieux Samuel ne se connaissait pas en joaillerie : il faisait de l'usure ; papier et or étaient son affaire... Il faisait sonner et toucher l'or, et il mettait ses lunettes pour bien voir une signature... Mais, en cette affaire, il n'avait pas besoin d'être appréciateur, il connaissait l'origine des bijoux.

De plus il se disait : Maintenant la maison Séglin est sérieuse. Des gens qui avaient été s'informer chez le notaire avaient appris que la jeune femme apportait plus d'un million espèces... La situation de Séglin à cette heure était toute naturelle, sa gêne venait de la lenteur du versement en raison de l'éloignement de la famille. Mais ces versements étaient certains... Il ne courrait donc aucun risque en prêtant... Il s'agissait, l'affaire étant sûre, de la rendre bonne.

— Eh bien, demanda Séglin, il faut, Samuel, en finir promptement, car j'ai besoin de cet argent avant une heure...

— Monsieur Séglin, écoutez. Le Seigneur m'est témoin que je voudrais vous obliger, mais je ne peux pas faire une somme aussi considérable seul... Je serai forcé d'emprunter moi-même ; pour avoir l'argent aussi rapidement, on va abuser de la situation et ce que vous m'offrez ne sera pas suffisant.

— Mais je vous offre vingt-cinq mille francs...

— Eh bien, comptez les commissions, les risques à courir...

— Quels risques ? puisque vous avez le double de ce que je vous demande en bijoux...

— Oui, mais il faudra que vous me les vendiez...

— Comment les vendre?...

— C'est-à-dire que, pour faire des affaires régulières... Vous savez, je ne doute pas de vous, monsieur Séglin... Dieu m'en garde!... Il faut que la chose soit régulière... On se fâche aujourd'hui ou demain... et puis on est traité d'usurier...

— Enfin, vous n'espérez pas que je vais vous vendre ces bijoux?...

— Mais, monsieur Séglin..., vous ne comprenez pas. Vous me vendez ces bijoux au prix de trois cent quarante mille francs... et je m'engage à vous les vendre pour pareille somme si vous les venez reprendre avant un mois.

— Bien... j'accepte ça... Mais que parlez-vous de quarante mille francs... pour un prêt de huit jours, dix jours?

— Comptez vous-même, monsieur Séglin... frais de commission... déplacement et intérêt.

— Mais c'est épouvantable!

— Voilà comme on compte toujours... On se dit : l'argent, pour en avoir dans ces conditions-là, vaut dix à douze pour cent; eh bien, on se dit : ce n'est que pour un mois... Mais c'est comme si cela était pour l'année; mon argent déplacé, qui m'assure que je trouverai un placement égal à celui que j'avais? Qui m'assure qu'il ne va pas dormir?...

— C'est de la folie... je ne puis pas pour un prêt de dix jours payer cette somme...

— Eh mon Dieu! monsieur Séglin, n'en parlons plus... Je vous assure que c'est en tremblant que je fais l'affaire... Je n'y tiens pas du tout... Voyez un autre... Nous ne nous fâcherons pas pour ça...

— Canaille, grognait Fernand entre ses dents en voyant le sourire du vieux requin qui sentait bien qu'il tenait sa proie...

— Samuel, dit-il tout haut, vous n'êtes pas raisonnable... Mais je n'ai pas le choix, faites les papiers... je vais signer...

— De votre main, monsieur Séglin, je vais vous dicter.

Et Fernand s'étant placé devant son bureau, le père Samuel lui dicta l'acte de vente, l'engagement de se libérer et le reçu; il lui donna en échange la promesse de remettre, moyennant trois cent quarante mille francs, les bijoux!...

— Vous pensez bien que je n'ai pas cette somme!...

— Nous allons aller chez vous...

— Il faut que j'aille chez trois amis la chercher... je ne vous mens pas...

— J'ai une voiture... je vais vous y conduire...

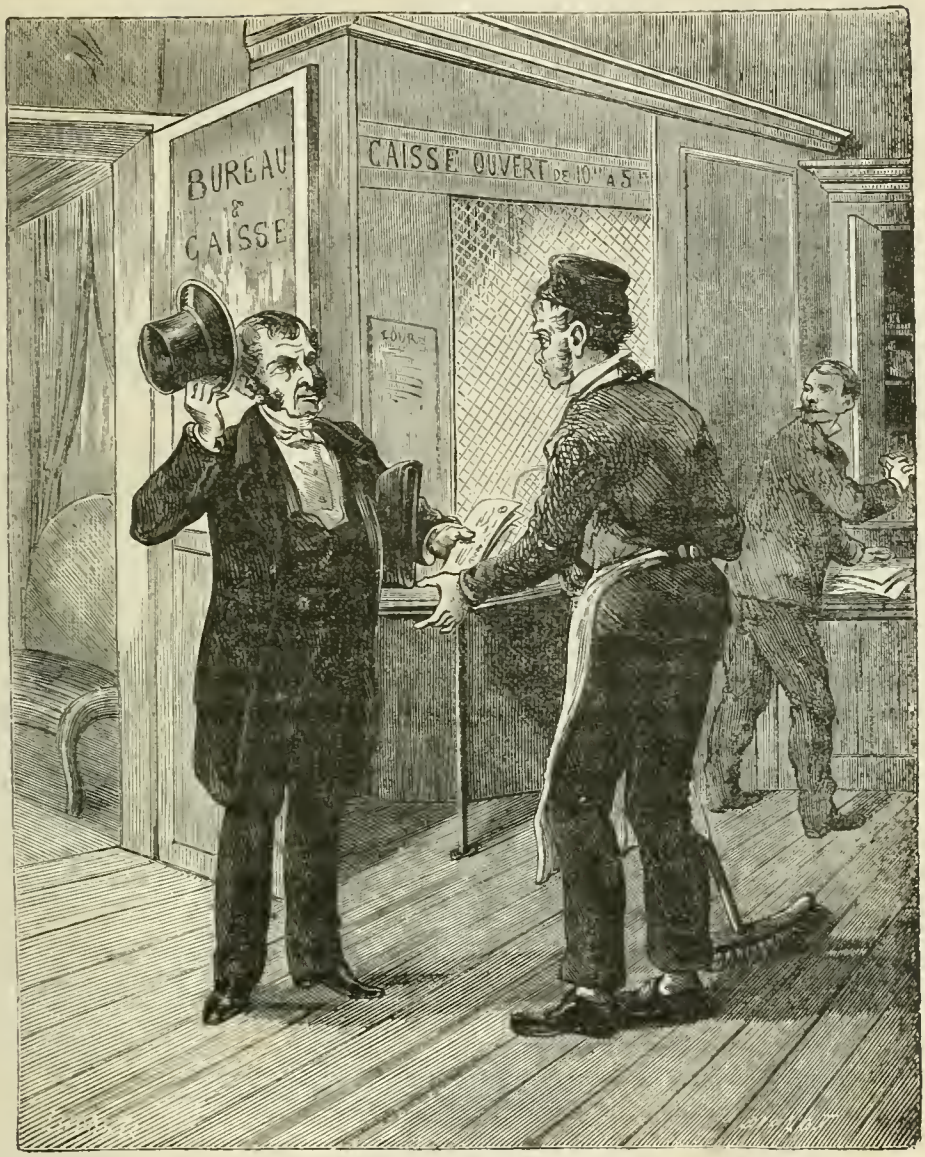
— C'est cela. Ah! ce n'est pas loin: Ils demeurent à deux pas de chez moi.

Ils sortirent. En passant devant les bureaux, Séglin vit le vieux Picard qui, pâle, tremblant, le regardait anxieux, semblant l'interroger. Il lui serra la main et lui dit tout bas :

— Si l'on vient de la Banque, retenez le garçon en disant que je suis chez moi. Je reviens dans dix minutes avec les fonds...

Le vieux Picard regarda le ciel et exhala un soupir de satisfaction.

Le père Samuel, tenant précieusement dans ses bras le petit sac de cuir qui



Monsieur, c'est ici la maison Séglin?... (PAGE 126).

contenait les bijoux, le serrant sur sa poitrine, montait dans la voiture avec Séglin.

Vingt minutes après, Fernand rentrait. Le garçon de banque attendait. Séglin dit:

— Je ne pouvais pas ouvrir mon bureau... Vite, Picard, encaissez ça, et il lui donna quinze liasses de chacune vingt mille francs.

Le vieux Picard eut un tressaillement joyeux en glissant ses doigts secs dans le papier de la Banque; il tremblait pour arracher les épingles.

Séglin, négligemment accoté à la cheminée, prit un journal du matin et le parcourait tout en regardant les valeurs que l'on présentait. Picard étalait sur le plateau du guichet à mesure que le garçon de banque comptait :

— Vingt, quarante, soixante, quatre-vingt et cent, compta le garçon... Vingt, quarante, soixante, un, deux, trois quatre et cinq... cent soixante-cinq mille francs... C'est ça !... Voilà !

— Merci, monsieur Picard ! C'est bien ça !

Et le garçon de recette, ayant englouti la somme dans son portefeuille, se retira.

— Ce n'est pas toute l'échéance ?...

— Oh non ! les valeurs Wilson ne sont pas venues.

— Tiens, fit Séglin en plissant le front, elles n'ont pas été en banque...

— Peut-être une maison particulière les fera-t-elle toucher directement, il n'est que dix heures et demie.

— C'est probable... Vous n'avez pas besoin de moi ?...

— Non, monsieur.

— Je retourne à Auteuil... Ce soir, après la caisse, vous m'apporterez le bordereau et les valeurs à Auteuil... les effets Wilson.

— Bien, monsieur.

Et Séglin, le cœur léger, le sourire aux lèvres, alluma un cigare, traversa les magasins, sauta en voiture et se fit conduire à Auteuil..., disant en souriant à sa pensée :

— Petite belle aimée..., elle m'a sauvé sans le savoir... C'est en amour que je m'acquitterai de ça !... Mais je suis amoureux fou, ma parole d'honneur !

Et la voiture l'emporta vers Auteuil.

XIV.

UNE CORVÉE QUI PLAIT A SIMON.

Simon reconduisit Iza à Auteuil ; lorsque celle-ci descendit de voiture, l'ancien matelot lui tendit une lettre en lui disant :

— Voilà ce que le lieutenant m'a commandé de vous remettre.

Iza, surprise, allait ouvrir la lettre ; mais Simon dit :

— Rentrez vite qu'on ne vous voie pas... vous lirez ça chez vous, il n'y a pas de réponse.

Iza rentra chez elle et le cocher improvisé reconduisit la voiture à l'endroit où elle était le matin et dit à l'individu qui vint au-devant de lui :

— Tu vas épousseter les deux canards, les rentrer à l'écurie... et cette nuit, vers trois heures, la voiture attelée à la même place.

— Bien, monsieur.

— Il est matin encore, l'air est *fraîche*, si tu veux tuer le ver, je paye le vin blanc...

— Ça, c'est jamais de refus.

Le palefrenier et Simon allèrent trinquer chez le marchand de vin du coin, et Simon en partant dit en serrant la main de l'autre :

— Tu sais, sur le coup de trois heures... pas de bruit... tu viendras t'embosser au pont...

— C'est entendu...

— Tu payeras tout... et tu pars avec moi...

— Oui, ami, je le sais...

— Et muet... comme un phoque...

— Vous me connaissez bien.

Et Simon prit le bateau-mouche pour remonter vers Paris ; il descendit au pont d'Austerlitz et grimpa sur l'impériale de l'omnibus de Charonne.

Lorsqu'il arriva à la petite maison, le nègre lui dit qu'on l'attendait. Il monta vivement dans la chambre de son maître. Pierre était assis près de la cheminée ; le vieux Rig, debout, attendait. En entendant monter le matelot, il courut au-devant de lui.

— Mais monte donc ; on t'attend...

— Vous m'espérez, mon lieutenant ? dit-il aussitôt.

— Oui, tu vas retourner chez Séglin ; habille-toi vite et arrange-toi pour rester ce soir jusqu'à la fermeture des bureaux... Rig se présentera à la caisse, il viendra pour toucher, la caisse étant fermée... Il déclarera ne pas pouvoir venir le lendemain et se rendra immédiatement à Boulogne. Il faudra obliger Martin à se rendre aussitôt à Auteuil, chez Séglin, pour lui raconter ce qui se sera passé.

— Mais si le père Picard est là..., c'est chez lui qu'il faudrait aller maintenant.

— S'il en était ainsi, je n'aurais pas besoin de toi... Je ne te demande pas ce qu'il faudrait faire, je te dis ce qu'il faut qu'on fasse. Que Martin soit assez gris pour ne plus se souvenir et pour t'obéir... ceci est ton affaire.

— Compris, mon lieutenant, je navigue dans du cirage... mais c'est vous qui gouvernez, ça suffit... Je vais voir Martin, je le mouille, et je le rentre... Quand tout le monde est parti... Rig arrive et conte son affaire... et je mène Martin à Auteuil.

— C'est ça.

— Vous savez que Rig peut se dispenser de venir. Je peux préparer Martin de façon qu'il soit persuadé d'avoir vu ce que je voudrais qu'il ait vu.

— Fais simplement ce que je te dis, Simon... et remue-toi... c'est pour cette nuit. A minuit il faut être ici.

— Bien, mon lieutenant. Si ça se pouvait, mon lieutenant, je partirais maintenant et j'irais déjeuner avec lui... Comme ça, je serais plus sûr en le commençant de bonne heure.

— C'est ce que je te dis...

— Et ce soir... vous sortiez avec nous ?...

— Oui !...

— Ah ! à la bonne heure, vous allez rentrer dans le monde...

— Allons, va vite...

— On y va... ces services-là, ça m'amuse... Et Simon sortit en glissant une pastille dans sa bouche.

— Toi, Rig, je t'ai dit ce que tu avais à faire... Tu vas t'habiller pour la circonstance, et tu te trouveras ici à minuit, nous partirons tous les trois. Golesko est prévenu ; mais tu vas chez toi, tu le verras encore... Dis-lui qu'il est attendu à dix heures, qu'il ne manque pas.

— C'est convenu, mon lieutenant.

— En revenant demain matin, tu auras ce que je t'ai promis pour toute cette affaire, et tu seras libre...

— Tant pis, lieutenant... c'est un travail qui m'amusait.

— Va, Rig, et à ce soir.

Le vieux sauvage sortit.

Seul, Pierre, accoudé dans son fauteuil, songeait au plan qui s'exécutait. Il tenait enfin, dans le filet qu'il avait tendu, le misérable qui avait brisé sa vie ; il n'en devait sortir que flétri, déshonoré et désespéré. La vie brillante allait s'éteindre et il allait rentrer dans l'ombre et dans le mépris, avec la rage et la douleur pour compagnes... sentant planer enfin sur lui la malédiction qui lui avait été jetée. Les dents serrées, les yeux clos, accoudé d'un bras et la tête dans sa main, l'autre main sur son genou, Pierre rêvait... Il sentit tout à coup sur ses doigts comme une caresse, puis un baiser : il baissa les yeux et vit sa Jeanne, son enfant, qui, le croyant endormi, n'osait le réveiller.

Il eut un heureux soupir : de la nuit noire de ses pensées de haine, il retombait dans la radieuse aurore du sourire de l'enfant adoré. Les pensées tristes s'envolèrent. Il prit son enfant sur ses genoux et but sur ses lèvres les zézayements de sa parole sainte. Dans sa face impassible, l'œil vainement cherchait à rire. Admirant sa belle Jeanne, il lui demanda :

— Comment es-tu montée seule, mignonne ?

— Petit père, dit l'enfant, parce que je veux te demander quelque chose.

— Pierre penchait la tête, tendant l'oreille pour mieux entendre cette parole douce comme un chant d'oiseau.

— Dis, ma belle aimée.

— Petit père, j'ai vu tout à l'heure des petites filles qui portaient des fleurs.

— Eh bien ?...

— Elles étaient habillées en noir... comme moi !...

Pierre se redressa et, inquiet, regarda l'enfant.

— J'ai dit à la petite fille de me donner des fleurs de son bouquet... et l'autre petite fille m'a montré alors une couronne... et elle a dit : Oh! non, nous ne donnons pas nos fleurs, nous allons les porter sur la tombe de petite mère qui est mortel... Nous allons prier pour elle.

Pierre était livide ; il regardait son enfant, croyant qu'on lui avait dicté sa phrase... Mais la petite belle continuait, naïve, avec des mouvements d'ange :

— Pourquoi donc, dis, père, que nous n'allons jamais porter des fleurs sur la tombe de petite mère ?... Pourquoi que nous n'allons pas prier pour elle ?

Malgré les efforts qu'il fit, le malheureux ne put retenir les larmes qui l'étouffaient, et, prenant la tête de l'enfant dans ses mains, pleurant dans ses cheveux, il gémit :

— Oh ! mon Dieu ! que je suis malheureux !... Et je ne peux pas cependant l'empêcher d'aimer sa mère.

Et l'enfant, tout attristée, se mit à pleurer en voyant pleurer son père.

XV

LES VALEURS DE LA MAISON WILSON.

Le soir même, le caissier Picard, enfermé dans sa caisse, regardait sans cesse la pendule ; chaque fois que la porte des magasins s'ouvrait, il penchait la tête pour voir celui qui entrait, et chaque fois ses doigts agacés égratignaient la molesquine verte de son fauteuil. Cinq heures venaient de sonner, tous les employés se hâtaient de partir ; on n'entendait dans le magasin que le cri jeté par chacun au-dessus de la cloison ouverte du bureau de caisse :

— Au revoir, monsieur Picard...

Puis, après ce bruit de va-et-vient, le silence !... Picard était ennuyé, la porte s'ouvrit, il se pencha; c'était Martin, accompagné de son aide Sper, qui venait ranger le magasin. Le vieux caissier retomba dans son fauteuil, fatigué; il attendait que l'on vînt toucher les billets Wilson : personne ne se présentait, et son patron Séglin lui avait bien recommandé de venir, après cinq heures, dîner avec lui, en lui apportant les valeurs acquittées... Il ne savait que faire. Devait-il partir pour Auteuil où son maître l'attendait, sachant que la caisse ferme régulièrement à cinq heures, ou devait-il rester à attendre encore? Il avait bien pensé à laisser l'argent; mais la somme était beaucoup trop considérable pour agir aussi légèrement.

La demie venait de sonner ; on se mettait à table à Auteuil à six heures ; il n'y avait plus à hésiter.

Au reste, c'était écrit sur la caisse : les bureaux fermaient à cinq heures.

Le vieux caissier appela Martin et lui dit :

— Martin, au cas où l'on se présenterait ce soir pour toucher des billets, vous diriez de laisser l'adresse, que j'ai attendu jusqu'à cette heure la présentation, que je serai de retour à dix heures ; si à cette heure on le veut, qu'on se présente, sinon demain à la première heure, j'irai moi-même à l'adresse indiquée... Vous avez compris ?...

— Parfaitement, monsieur Picard... Tu as entendu, Sper ?...

— Oui ! oui ! fit l'autre.

— Deux vaut mieux qu'un, vous pouvez être tranquille.

— Bien... Allez me chercher une voiture.

— Tout de suite, monsieur Picard... Et, droit comme un I, Martin sortit.

Picard dit :

— Il est drôle ce soir, Martin !... Mais vous avez entendu, Sper?...

— Oui, oui, monsieur... Espère ! espère ! nous sommes là, vous pouvez aller...

Si on veut, vous serez là par devers les dix heures de nuit... ou alors au matin on ira chez eux, si il donne l'adresse.

— C'est ça!

Le vieux caissier rentra mettre ses livres en ordre, fermer sa caisse, et, la voiture s'arrêtant devant la porte, il y monta et se fit conduire à Auteuil.

Martin rentra; tombant sur une chaise et respirant bruyamment, il dit :

— J'ai cru qu'il s'apercevait que j'étais chargé... Oh! mon pauvre vieux, je ne tiens plus debout... Ce que ça me secoue, ce vin-là... Oh! là! là!...

- Ça va se passer; c'est parce que nous sommes restés trop longtemps enfermés...

On ouvrit la porte, un homme entra; il avait l'allure d'un vieux notaire de province; il échangea un regard avec Sper et celui-ci alla ranger dans le fond du magasin; il s'adressa alors à Martin et lui dit :

— Monsieur, c'est ici la maison Séglin?...

— Oui, monsieur.

— Je viens pour toucher des valeurs...

— Ah! monsieur, la caisse est fermée à cette heure-ci... Demain, si vous voulez...

— Je suis obligé de partir ce soir... Il faut que je parte vers minuit... Si d'ici là on veut venir payer, je vais vous donner l'adresse...

— Mais, monsieur, la caisse est fermée à cinq heures, interrompit Martin... et on vient de partir seulement à la minute, après vous avoir attendu presque pendant une heure.

— Au reste, les valeurs sont payables ici; mais comme je me rends à Londres et que la maison y est établie, j'irai les toucher là.

— Ah! je ne sais pas si vous pouvez faire ça... On m'a dit que, si vous veniez, je vous dise de laisser votre adresse, et ce soir, vers dix heures, ou demain matin on vous portera l'argent.

— Je vous le répète, je serai à l'hôtel jusqu'à onze heures et demie. Je pars par le train de minuit quinze; si d'ici cette heure je n'ai vu personne, j'irai à Londres toucher à la maison Wilson... Voici l'adresse.

L'individu laissa sa carte et partit aussitôt. Alors Martin dit à Sper :

— Dis donc, qu'est-ce que nous allons faire?

— Tu n'as pas entendu ce qu'on t'a dit?

— On a dit d'aller à Auteuil, fit Martin en s'asseyant et semblant peu enthousiasmé de faire le voyage.

— On n'a pas dit qu'il fallait y aller tout de suite; il ne sera libre qu'à dix heures; l'autre est chez lui jusqu'à onze heures et demie; en revenant, il y ira, voilà tout...

— Oui; alors, nous pouvons dîner... parce que, vois-tu, Sper, eh bien! ça me remettra, le dîner; je suis tout chose...

— C'est ce qu'il y a de plus simple... Voilà ce que nous allons faire...

— Dis...

— Nous dînons bien et doucement; à neuf heures, nous partons à Auteuil;

nous trouvons le père Picard, tu lui dis la chose et nous revenons ensemble...

— C'est ça!... ça va tout seul!... Tu sais, je l'avoue, je suis mouillé... Mais toi, tu es sérieux, tu réponds de tout?

— Absolument... Mais c'est toi... Espère! espère! Je suis là en vigie, et à l'heure... nous filons...

— C'est ça!... Si tu veux, nous ne ferons le magasin que demain matin... Nous allons fermer et nous irons dîner.

— Je veux bien...

Comme l'ivrogne titubait, en essayant de se lever, Sper lui dit :

— Ne bouge pas, reste affalé!... Je vais tourner le cabestan...

— Oui, fit Martin en riant bêtement, tu vas jouer de l'orgue...

Sper se hâtait; il craignait un retour inopiné du vieux caissier, qui aurait changé tous ses plans. Lorsque la devanture de fer eut fermé la boutique, il se hâta de prendre le bras de l'ivrogne, qui s'endormait, et le ramena au cabaret, où il sembla se remettre rien qu'aux odeurs répandues dans l'atmosphère. On leur servit à dîner. Les deux amis mangèrent lentement; ils riaient, ils causaient. A la fin, Sper proposa de jouer une bonne bouteille; ils jouèrent au piquet jusqu'à onze heures... Alors Sper se leva tout à coup et, comme s'il se rappelait, il dit :

— Martin, et nos affaires que nous oublions...

— Quelles affaires?

— Il faut aller à Auteuil.

— A Auteuil? Ah! c'est pour les affaires du patron... Ah ben, tant pis! on ira une autre fois.

— Non, non, pas de bêtises!... Nous allons prendre une voiture; tu te la feras rembourser.

— Tu peux y compter...

— Tu arrives là-bas et tu dis que c'est à dix heures... qu'on est venu... On t'a réveillé, c'est pour ça que tu es tout chose... Ça t'a mis sans dessus dessous

— Oui, oui, c'est ça... Mais tu viens avec moi?

— Naturellement... Enlevez alors... Partons!...

Sper prit le bras de Martin, et ils sortirent. Ils hélèrent une voiture et montèrent dedans. Sper dit au cocher d'aller doucement. Le grand air remit un peu le garçon de magasin, et, la raison lui revenant, il se trouva quelque peu embarrassé pour justifier sa négligence lorsqu'il allait voir son patron; mais Sper le conseilla.

— Voilà ce que tu vas dire : tu te couchais lorsqu'on est venu; il était dix heures; tu n'as pris que le temps de t'habiller; tu es monté en voiture et tu t'es fai conduire bon train. La personne a dit que, mal avisée par celui qui lui avait rendu les valeurs à toucher, elle était venue trop tard; mais qu'au reste, puisque les valeurs étaient également touchables à Londres, où justement elle se rendait, elle les toucherait là-bas... qu'on n'avait qu'à aviser télégraphiquement la maison Wilson... mais qu'en cas où on voudrait passer jusqu'à onze heures et demie, elle serait à cette adresse, devant prendre le train de minuit quinze et le bateau de demain matin.

— Oui, j'ai compris... Mais répète-moi bien tout ça.

Sper ne se fit pas prier et recommença.

— Oui, j'ai compris, maisil va me dire que j'aurais mieux fait d'attendre la rentrée du père Picard, puisqu'il est près de onze heures.

— Tu ne comprends rien; si nous avions été voir le père Picard, il aurait eu le droit de te faire des reproches, puisque c'est à six heures qu'on est venu et que tu aurais dû y aller immédiatement; si tu dis qu'on n'est venu qu'à dix heures, le père Picard te dira que tu aurais dû monter chez lui...

— Il peut toujours le dire...

— Oui, et pour éviter ça tu diras au patron que tu es monté chez Picard, il n'y avait personne... Tu conçois que, pour revenir d'Auteuil, il peut s'être arrêté en route...

— Pardi! à preuve, c'est ce que nous allons faire en y allant... Ça me gratte là, fit Martin en montrant sa gorge; j'ai une soif!...

Sper dit au cocher d'arrêter à la première brasserie, et il continua à conseiller l'employé.

— Tu comprends bien, le père Picard n'est pas rentré... Pour te mettre à l'abri, tu dis même qu'il pourrait ne pas rentrer de la nuit.

— Oui, oui, je comprends... et puis, s'il n'est pas content, voilà tout.

— Pardine... t'es pas là pour faire ses volontés...

— Ah! mais non!

La voiture s'arrêtait. Ils descendirent devant une brasserie, invitèrent leur cocher, et, tout en buvant, Sper continua la leçon qu'il avait commencée... Puis ils repartirent pour Auteuil...

Lorsqu'ils arrivèrent devant le petit hôtel, le cabinet de Séglin était encore éclairé. Martin sauta de voiture et sonna; Sper se pencha pour voir. On vint ouvrir et en même temps Séglin paraissait sur le perron et demandait à haute voix :

— Qui est là?

Martin répondit :

— C'est moi, monsieur Séglin..., c'est moi!

— Ah! c'est vous, Martin? Venez vite.

Et il l'introduisit dans son cabinet et lui demanda, inquiet:

— Qu'y a-t-il?

— Monsieur Séglin, M. Picard m'avait dit de ne pas quitter le bureau à cause d'une échéance qu'il y avait, et pour laquelle on ne s'était pas présenté.

— Oui, oui! fit vivement Séglin; après?

— J'étais donc endormi lorsqu'on est venu frapper, et...

— Bien! bien! qu'a-t-on dit?

— La personne m'a dit qu'elle avait été avisée trop tard pour se présenter dans la journée.

— Ce n'est pas de chez un banquier?

— Non; voici la carte...

Fernand la prit, et, l'approchant de sa lampe, il lut:

Jules Lorillon, ancien notaire. — Puis au-dessous, au crayon : hôtel du Helder, jusqu'à onze heures et demie.

— Comment, exclama Fernand, jusqu'à onze heures et demie! Ce soir?

La porte qui donnait sur le bord de l'eau s'ouvrit pour donner passage à trois hommes. (PAGE 132).

— Oui, monsieur; vous ne m'avez pas laissé achever... Il a dit qu'il partait en Angleterre par le train de minuit un quart; il prend le bateau demain matin... Or, il vous prie d'aviser la maison Wilson par un télégramme qu'on veuille bien lui payer les valeurs là-bas, à cause de l'erreur qu'il a commise.

Fernand Séglin, en entendant la dernière phrase, était devenu livide. Il avait été obligé de s'appuyer à la table pour ne pas tomber; il ne voyait plus, il n'entendait plus, un étourdissement le faisait vaciller, et dans ses oreilles bourdonnaient

ces mots : « Il vous prie d'aviser la maison Wilson... » Cette fois, c'était fait : il était perdu... Il avait l'argent en main et il ne pouvait empêcher les faux d'aller à Londres... Il fit un effort, passa la main sur ses yeux pour écarter le brouillard qui troublait ses regards..., puis, se redressant, il regarda l'heure à sa montre, il était onze heures dix... Il n'avait plus la chance de retrouver l'homme à l'hôtel... mais il pouvait lui aussi prendre le train, et, à l'heure de l'inscription au paquebot, il trouverait l'individu et solderait les valeurs. Heureusement Picard avait apporté les fonds.

En dix secondes, son plan fut arrêté. Martin parlait toujours, pour expliquer pourquoi il arrivait aussi tardivement. Séglin n'entendait plus. Il sonna et dit au domestique qui parut :

— Vite, qu'on attelle... Préparez ma valise pour un jour ou deux de voyage... Vite, avant cinq minutes il faut que je sois parti...

— Et moi, monsieur? demanda Martin.

Séglin l'avait oublié.

— Vous, retournez à la maison; vous direz demain à Picard que j'ai payé les valeurs Wilson, qu'il n'a pas à s'en occuper.

— Bien, monsieur, fit Martin, heureux d'en être quitte sans un mot de reproche. Et il sortit rejoindre Sper, auquel il raconta ce qui s'était passé. Il ne fut pas peu stupéfait en voyant celui-ci sauter de la voiture, lui serrer la main et lui dire :

— Bonsoir, ma vieille; bonne nuit! Tu peux filer ton nœud, je t'ai assez vu; moi, je reste dans le quartier.

Et Sper se mit à courir.

— En voilà une qui est drôle..., exclama Martin... Il est absolument ivre! Ça ne sait pas boire!... Cocher, boulevard Magenta..., où vous m'avez pris. Et la voiture partit.

Dans l'intérieur de la maison, c'était un brouhaha, des allées et venues, on se hâtait d'obéir; Séglin, ayant serré ses valeurs dans son portefeuille, grimpa vivement au premier étage où il trouva Iza à sa toilette, se préparant à se mettre au lit.

— Mon enfant, lui dit-il, je reçois à l'instant une nouvelle grave qui m'oblige à partir immédiatement. Je vais être obligé de passer la nuit en chemin de fer... Mais demain je serai de retour.

— Ah! fit-elle étonnée.

Il sembla à Séglin qu'Iza était plus qu'indifférente et qu'elle riait même. Il voulut croire qu'il se trompait et il lui dit ;

— Tu ne m'en veux pas, ma belle aimée!

— Mais non, fit-elle en lui tendant son front; les affaires sont les affaires.

— Comme tu es sérieuse, reprit-il blessé. Je pars, et tu n'éprouves aucun ennui.

— Il le faut bien, puisque vous me l'avez dit. Il faut vous obéir; car ça n'est que pour le bien que vous agissez; ne me l'avez-vous pas dit?

— C'est vrai, ma belle Iza; au revoir, ma chère petite femme! A demain!

Il l'embrassa et sortit; mais, en montant en voiture, il se disait :

— Quelle singulière allure elle avait!... Qu'est-ce que cela veut dire? Enfin, c'est une dernière secousse. Après, c'est fini, je suis à l'abri.

Le cocher de Séglin, sur son ordre, enleva les chevaux d'un vigoureux coup de fouet, et, moins d'un quart d'heure après, il touchait à l'hôtel du Helder... il demanda quel garçon avait conduit M. Lorillon.

— M. Lorillon n'est pas parti, monsieur, dit le garçon. Il doit partir demain matin seulement à la première heure.

— Ah! fit Séglin dans un soupir de satisfaction... Est-il chez lui?

— Non, monsieur. Il a attendu jusqu'à onze heures et demie, puis il est sorti pour faire ses adieux à des amis, au cercle; il reviendra assurément vers une heure du matin...

— Merci, dit Séglin tout à fait calme; veuillez, s'il revenait avant, lui donner ma carte et lui dire que je viendrai à une heure... J'ai absolument besoin de le voir.

— Bien, monsieur. Qu'il vous attende?

— Oui!

Et tranquille cette fois, bien certain qu'il n'avait plus rien à redouter des valeurs Wilson, il alluma un cigare, monta dans sa voiture et dit au cocher :

— Au cercle...

Puis, étendu sur les coussins, pendant que la voiture le conduisait à son cercle, il pensait :

— La pauvre belle chérie, je la surprendrai heureusement en rentrant à deux heures. Je quitte le cercle à une heure moins le quart; avec mon homme, en quelques minutes je finis et je retourne chez nous... Pauvre belle, ça me coûtait déjà de passer cette nuit loin d'elle.

XVI

UNE NUIT OCCUPÉE.

A l'heure où Séglin se dirigeait vers Paris, Iza quittait son boudoir et entrait dans sa chambre dont elle fermait soigneusement la porte. Elle était très belle, la jeune Moldave, dans sa grande robe de chambre rouge brodée d'or; elle s'avança jusque sous la lampe d'albâtre qui jetait dans la chambre sa clarté douce, et, tirant de sa gorgerette un billet, elle le relut pour la dixième fois.

— C'est bientôt, que je serai libre.

Elle regarda l'heure, la demie de onze heures allait sonner. Elle courut alors vers une petite porte qui se trouvait dans l'angle de la chambre et elle écouta... N'entendant aucun bruit, elle revint s'asseoir sur un des petits fauteuils bas placés devant la cheminée, et, accoudée, elle pensa en souriant.

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, nous devons consacrer quelques mots au somptueux appartement particulier de la jeune Mme Séglin. L'escalier qui partait du vestibule aboutissait au premier étage à un large palier qui, fermé de tout côté

par des tapisseries et entouré de banquettes, formait antichambre. Il y avait une porte à gauche, l'entrée des appartements de monsieur; une autre porte à droite, celle des appartements de madame. En entrant à gauche, on trouvait un petit salon antichambre, meublé de bois de rose et tendu d'étoffe Pompadour.

La tenture du fond soulevée, une porte s'ouvre sur un vaste boudoir; les murs sont tendus de satin noir, les meubles sont or et satin noir comme la tenture, avec des courses grecques d'or en bordure; un lustre archaïque pend au plafond; au milieu se trouve une vaste cheminée de marbre noir, au-dessus de laquelle est une glace, une glace immense. De chaque côté de cette glace, une porte, à demi cachée par les tentures; une des portes est factice; l'autre s'ouvre sur la chambre d'Iza, qui paraît n'être séparée du boudoir que par cette haute glace occupant presque tout le mur de ce côté.

La chambre à dormir était splendide; le lit capitonné de soie jaune occupait sous une ample tenture le fond de la pièce: c'était un lit immense, aussi large qu'il était long et qu'on n'atteignait pour se coucher qu'en montant deux marches couvertes d'une peau d'ours noir. En face du lit se retrouvait la grande glace que nous avons vue dans le boudoir et qui semblait n'avoir point d'envers; sous cette glace se trouvait une petite table d'ébène recouverte d'un tapis jaune; sur cette table s'étalait tout un arsenal en vermeil de coquette soigneuse : peignes, ongloirs, brosses, limes, etc., et devant, bien sous la main, un petit revolver dont on voyait le cuivre rouge des six cartouches; à côté, un long poignard sorti de sa gaine.

Les murs de la chambre étaient capitonnés de soie jaune, sur laquelle tranchaient les angles noirs d'une haute armoire de vieil ébène sculpté; sur la cheminée, en face de l'armoire, une garniture Louis XV en bronze doré vif. Un lustre flamand, sous lequel à cette heure était accroché un globe d'albâtre, pendait du milieu de la chambre, dont le plafond était couvert de la même soie jaune plissée... Les fenêtres étaient masquées par les tapisseries de même couleur.

La petite porte qu'avait ouverte Iza pour écouter donnait sur un escalier qui descendait directement dans le jardin.

Lorsque les douze heures de minuit sonnèrent, tout était calme dans le petit hôtel et semblait dormir; il était impossible de voir la lumière dans la chambre d'Iza.

Tout était endormi dans l'hôtel lorsque la grande porte donnant sur le bord de l'eau s'ouvrit pour livrer passage à trois hommes qui, appuyant sur la gauche, entrèrent dans la maison par la petite porte de l'escalier de service des appartements de Fernand Séglin. Ils se dirigeaient comme des gens de la maison, ayant toutes les clefs, ouvrant, entrant et marchant sans bruit... Ils disparurent dans la maison : aucune lumière ne parut aux fenêtres, et tout rentra dans le calme.

Moins d'une demi-heure après, la même porte s'ouvrit encore, un homme seul entra et se dirigea en se cachant dans les massifs vers le côté droit de la maison; il rampait le long des murs. Arrivé près de la petite porte qui conduisait aux appartements d'Iza, il tira de sa poche une clef, ouvrit et disparut à son tour dans la maison.

Au haut de l'escalier, une porte s'ouvrit : l'homme s'arrêta aussitôt, se coucha

presque sur les marches et, glissant sa main sous son gilet comme pour y chercher un couteau, une voix de femme dit doucement :

— Est-ce toi, Georgeo ?

— Oui, fit l'homme en se redressant, et grimpant, malgré la nuit, avec l'habileté d'un singe... Il fut en moins d'une minute près d'Iza, qui le reçut en se jetant dans ses bras. Ils s'embrassèrent longuement.

— Entre, fit Iza, en l'attirant dans sa chambre dont elle referma soigneusement la porte... Georgeo, tu le vois, le maître ne ment jamais... Tu es ici près de moi.

— Oui, mais lui...

— Le maître ne vient jamais !... Il est parti en voyage, il ne doit revenir que demain... Viens là près de moi, dit-elle... Et elle le fit asseoir devant elle et l'admira amoureusement.

Georgeo regardait autour de lui... et exclamait !...

— Que c'est beau... Iza !... que c'est beau !

— Oui, mon Geo, parce que tu es là, dit-elle.

Et comme les yeux du vagabond fouillaient partout, son regard s'arrêta tout à coup sur la petite table où était placé le revolver à côté du poignard.

— Qu'est cela ? fit-il.

— De quoi répondre à qui nous surprendrait.

— S'il revenait ?

Iza se contenta de hausser les épaules. Georgeo rit, montrant ses belles dents, et, se penchant vers Iza, il ouvrit son paletot et montra le manche d'une arme dont il sortit la longue lame.

— Moi aussi, j'ai tout prévu, tu vois ; il faut sortir d'ici vivant et libre.

Iza se laissa glisser sur le tapis aux genoux de Georgeo, et lui dit :

— Enfin, Georgeo, c'est demain que nous nous retrouverons pour toujours ensemble.

— Et pourquoi ne partons-nous pas maintenant ?

— Le maître le veut ainsi, et ce n'est que demain qu'il nous donne de quoi être riches... Tu entends, riches !

— Tu regretteras les jours passés ici.

— Non, mon Geo. Le maître a dit qu'il nous ferait bien riches... et il n'a jamais menti... et nous avons déjà de l'or là-bas.

— Oui !

— Qu'il y a longtemps que je ne t'avais vu ainsi près de moi !

Georgeo était moins tranquille qu'Iza : il regardait sans cesse autour de lui, semblant craindre à chaque minute de voir apparaître quelqu'un.

— Qu'as-tu donc ? lui demanda la jeune femme.

— Je crains qu'on ne vienne...

— Es-tu fou ?... le maître ne t'a-t-il pas dit que nous serions seuls ici cette nuit ?

— Non, ce n'est pas le maître, c'est le sauvage qui est venu chez moi qui m'a dit que nous devions partir.

— Il t'a dit que nous devions partir ? moi et toi ?

— Oui !... Alors j'ai démonté tout à la maison, j'ai chargé la voiture et je suis parti.

— Ce soir ?

— Oui, ce soir.

— La voiture est là ? demanda Iza dont le visage rayonnait.

— Oui, au-dessus d'Auteuil, sur le quai ! et je croyais venir te chercher.

— Mais on ne t'a donc rien dit ?

— Le vieux Rig m'a dit que je devais me trouver ici après minuit, et c'est toi qui devais me conduire... Il m'a dit encore que s'il y avait du nouveau, nous entendrions son sifflet, qu'il serait dans les environs...

— C'est le maître qui le fait veiller.

— Mais je dois t'obéir et ne partons-nous pas ?...

— Non, mon Geo !... Voici ce que nous devons faire... Ici, nous sommes maîtres : l'homme parti ce soir ne reviendra plus... C'est ici que tu me rejoins pour toujours... et demain seulement nous partirons... Celui qu'ils appellent mon mari ne m'est rien... L'homme qui nous a mariés n'est pas notre prêtre à nous... Tout cela est faux !... Je suis libre, et je suis à toi, à toi maintenant...

— Et l'autre est parti... pour toujours ?...

— Pour toujours.

— Mais cette maison ?

— Cette maison est au maître, c'est lui qui, par le vieux Rig, lui a fait louer... Ici nous sommes chez nous, puisque le maître nous a dit de nous y reposer pour partir tout à fait demain... Reposons-nous, mon Geo... Reposons-nous, nous sommes libres, unis et maîtres ici...

Et en disant ces mots, Iza, câline, promenait les mains de Golesko sur ses cheveux. A la même heure, Fernand se présentait de nouveau à l'hôtel du Helder : aussitôt un garçon qui l'attendait lui dit que M. Lorillon avait envoyé, quelques minutes avant, chercher un pardessus par le garçon du cercle : en même temps, il avait fait dire qu'il ne partirait que le lendemain par le train de onze heures, qu'on lui ait une voiture pour cette heure, qu'il rentrerait dans la nuit.

Fernand fut ennuyé de ce contre-temps ; mais enfin il était tout à fait rassuré. L'homme n'était resté que pour présenter une seconde fois les valeurs. Les deux dernières journées qu'il avait passées l'avaient épuisé : il avait hâte de se reposer.

Cependant la perspective d'être obligé de se lever le matin pour ne pas manquer de trouver son homme le tentait peu ; il résolut de se décharger de tout cela. Il remonta en voiture et se fit conduire à ses bureaux, boulevard Magenta.

Il ne fut pas peu étonné de voir filtrer de la lumière à travers les interstices de la fermeture du magasin ; il entra. Il trouva Martin assis sur son lit ; devant lui, sur un comptoir, étaient une bouteille et un verre. Martin avait son verre plein à la main ; et n'ayant pas entendu ouvrir la porte, il continuait sa conversation avec le verre plein qui était sur le comptoir, lui disant :

— Ce n'est pas d'un ami... On part à deux, on revient deux... Si l'on se quitte où est l'amitié... il n'y en a pas alors... non, ça c'est pas bien... Aussi qu'est-ce qui le boira, l'autre verre..., c'est pas Sper... Ah ! mais non, c'est Martin...

— Il est ivre ! dit Fernand en se retirant ; voilà qui pourrait expliquer la soi-disant tardive arrivée des billets.

Il sortit comme il était entré, sans bruit, et grimpa aussitôt chez le vieux caissier. On juge facilement de la stupéfaction du père Picard, lorsque demandant

— Qui est là ? avec inquiétude, il reconnut la voix de Fernand qui disait :

— C'est moi, Picard, ouvrez vite.

Picard obéit aussitôt. Il était en marmotte et en caleçon...

— Excusez-moi de vous ouvrir en ce costume...

— Vous avez bien fait, je n'ai qu'un mot à vous dire... Martin vous a raconté ce qui s'était passé.

— Non, monsieur ; qu'y a-t-il donc ?... Il n'était pas là quand je suis rentré.

— Il arrive seulement, il est absolument ivre. Ainsi, quand on pense que l'honneur d'un homme, la réputation d'une maison étaient dans les mains de cet ivrogne... Demain vous le remplacerez...

— Vous pouvez y compter.

Et le vieux caissier, son bougeoir à la main, regardait Fernand semblant l'interroger. Celui-ci lui raconta aussitôt ce qui s'était passé et lui dit :

— Ce monsieur ne part qu'à onze heures demain ; mais, au risque de le faire éveiller, soyez-y demain de sept à huit heures, voici les fonds... Vous viendrez à onze heures à Auteuil m'apporter les valeurs et vous déjeunerez avec moi.

— Monsieur, ça sera fait ; vous pouvez compter sur moi, dit Picard en serrant les papiers.

— Adieu ! à demain, onze heures, dit Fernand sur le seuil de la porte, en regardant sa montre : deux heures, je tombe de sommeil, à demain.

Il descendit, et, blotti dans sa voiture, il dit :

— Enfin, je suis heureux de rentrer chez moi... et je crois que je vais faire une bonne nuit.

XVII

« LES MORTS SORTENT DE LEURS TOMBEAUX. »

Enfin, c'était fini ! bien fini ! le passé était liquidé : il avait fait face à l'échéance terrible. Les faux, qui avaient troublé ses nuits, allaient être, étaient presque entre ses mains. Avant deux jours il devait recevoir les premiers fonds sur sa dot ; d'abord il dégageait les bijoux de sa femme, il soldait les dernières créances qu'il avait, et la maison reprenait le crédit dont elle jouissait autrefois, et il trouverait bien un moyen de se venger des deux banquiers qui avaient refusé de l'aider... ; car Fernand Séglin oubliait les bienfaits, mais il n'oubliait pas les injures.

Étendu dans sa voiture, doucement bercé par le cahotement, presque somnolent, il rêvait d'avenir heureux. Il rentrait chez lui, calme, tranquille, n'ayant plus qu'à s'occuper de sa chère Iza. Sa maison allait se diriger d'elle-même : il n'aurait plus à redouter le passage de ce cap terrible — la fin du mois. Il pouvait abandonner à

son caissier la direction de ses affaires, et vivre enfin de la vie qu'il voulait. Dans son cerveau, il cherchait où il passerait la saison : il ne voulait pas acheter de domaine cette même année, mais il voulait voyager deux mois dans une ville d'eaux, deux mois au bord de la mer, deux mois en Suisse. Il rêvait... et il donnait un corps à ses désirs.

Il était presque trois heures lorsque, le cerveau léger de ses pensées agréables, las et heureux de rentrer se reposer près de sa femme, il arriva à Auteuil... L'écurie et la remise étaient en dehors de l'hôtel : le cocher le descendit donc devant la grille.

Fernand ayant dit qu'il ne rentrerait que le lendemain, tout dormait dans la maison. Il évita de faire du bruit en ouvrant et en fermant la petite porte ; cherchant à étouffer le crépitement de ses pas sur le sable, il ouvrit doucement le vestibule et grimpa. Habitué à la maison, il se dirigeait dans l'ombre. Il entra chez sa femme, traversa l'antichambre, entra dans le boudoir qui précédait la chambre ; là il vit clair. La petite lampe d'albâtre jetait sa clarté blanche à travers la grande glace dont nous avons parlé ; Fernand marchait doucement et sans bruit sur le tapis ; il voulut ouvrir la porte de la chambre d'Iza, mais le verrou était fermé en dedans... Il rit en disant :

— Pauvre petite, seule, elle avait peur... elle s'est enfermée chez elle !

Et Fernand, fatigué par ses tourments et par ses démarches, se dit : Je viendrai demain, ne l'éveillons pas, pauvre belle ; elle mourrait de peur si elle entendait frapper à sa porte, à cette heure... Il allait se retirer lorsque tout à coup il sentit qu'on lui touchait l'épaule, il se retourna vite et... et ce fut épouvantable pour lui...

Sans voix, sans souffle, la bouche ouverte, les yeux hagards, voulant vainement lutter contre le tremblement qui agitait son corps, s'accrochant aux tentures pour ne pas tomber, effrayé, Fernand voyait devant lui l'ombre de Pierre Davenne.

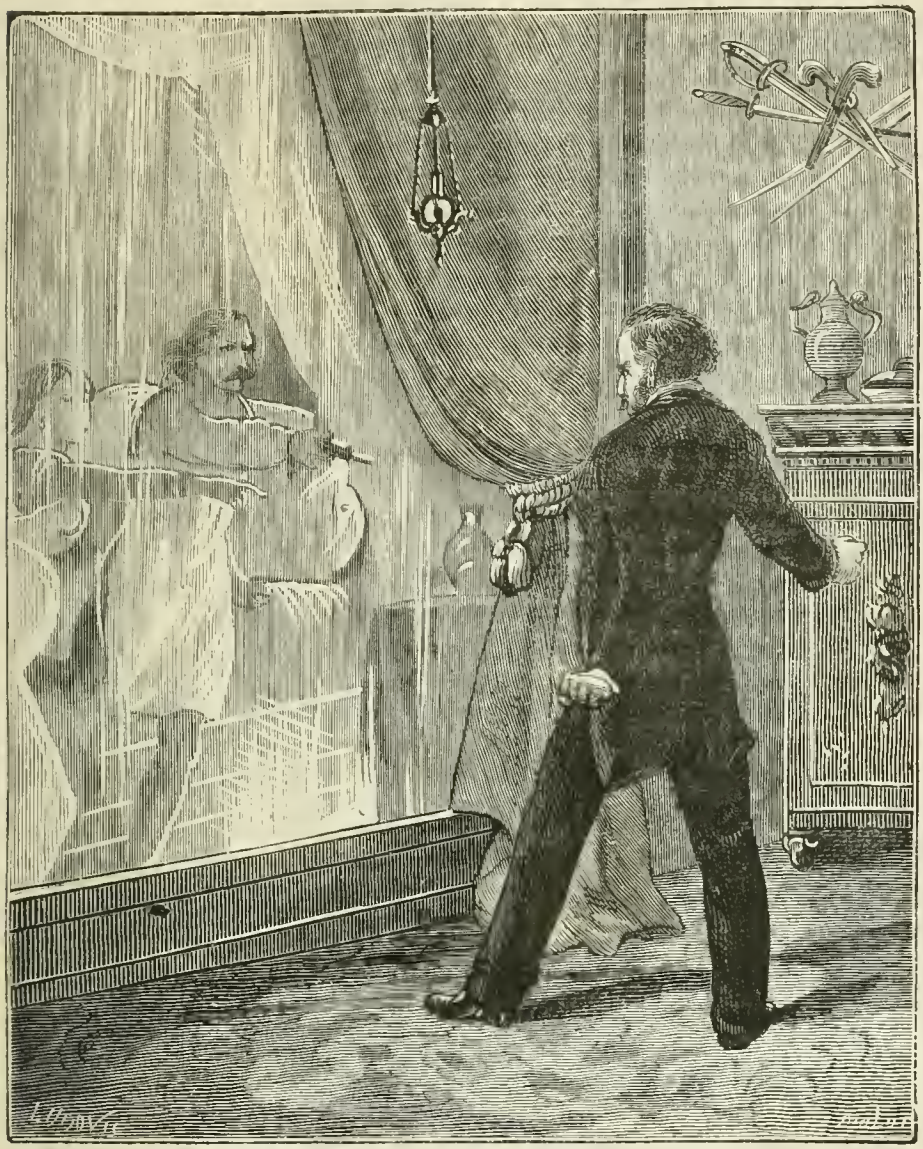
Inondé par la lumière mate de la lampe de la chambre, couvert d'un long manteau blanc, son suaire, il était là devant lui, pâle, livide, mais l'œil brillant et menaçant. Droit, le bras levé, montrant le lit à travers la glace, il dit d'une voix qui semblait un râle à Fernand.

— Infâme, regarde...

Et l'ombre se recula et disparut.

Fernand presque fou, tremblant de peur, affolé par le surnaturel, déjà secoué par les trois jours de tourments et de terreurs qu'il avait passés, cherchait à retrouver son énergie... L'ombre disparue, il passa les mains sur son front pour chasser cette vision, se persuadant que c'était là une hallucination d'une minute, amenée par la fièvre qui le brûlait depuis deux heures...

Il s'avança vers la grande glace... Une sueur froide perla sur son front, et ses dents claquèrent. L'ombre de Pierre entrait dans la chambre sans bruit ; épouvantable dans son silence, elle se dirigeait vers le large lit d'ébène que les grands rideaux fermaient. Fernand sentait ses moelles se glacer. Est-ce que le fantôme allait poser ses lèvres mortes sur le front de sa femme ? Est-ce que cette ombre



— Geo!... C'est lui; tue-le... tue-le! (PAGE 138).

venait se venger en tuant celle qu'il aimait?... Est-ce qu'il venait la chercher cette nuit pour l'emmener dans sa tombe?...

Tout cela était insensé... Mais Fernand épouvanté devenait fou; il se cramponnait à la grande cheminée pour ne pas tomber: il voyait le mort avancer vers le lit, il voulait crier et sa voix s'éteignait dans sa gorge. Il le vit monter une des marches du grand lit, son linceul semblait plus blanc sur la peau noire de l'ours... Là, il s'arrêta, il tourna sa tête, le visage rigide, sombre comme la vengeance; ses yeux

pleins de haine lançaient un regard qui terrifia le malheureux... Il lui sembla que son bras, s'étendant vers le lit, voulait lui répéter encore :

— Regarde, infâme !

Alors le fantôme souleva le grand rideau : il parut à Fernand que le masque jusqu'alors immobile de Pierre grimaçait un rire.

Sans force pour agir, sans force pour se sauver, comme rivé sur ce marbre, il se pencha pour voir ce que lui montrait l'ombre.

Son sang lui sembla de feu, ses regards épouvantés voyaient sur ce lit, étendus dans les bras l'un de l'autre, Iza, sa femme, et celui qu'elle lui avait présenté sous le nom du comte Otto... Iza avait sa tête dans les bras de l'homme, ses cheveux bruns inondaient sa poitrine ; ils souriaient tous les deux, et semblaient tendre la lèvre, encore épaisse du baiser avec lequel ils s'étaient endormis. Son énergie revint avec la rage, il jeta un cri terrible et ses yeux se fermèrent une minute devant ce tableau foudroyant.

Aussitôt le fantôme se jeta en arrière et disparut par la petite porte de la chambre. Mais le cri avait éveillé les deux amants...

Georgeo, bondissant du lit, avait vu derrière la glace le visage épouvanté de Fernand ; il avait saisi le revolver...

Iza, effrayée, lui montrant son mari, cria :

— Geo !... C'est lui ; tue-le... tue-le !

Et le grand Moldave obéit.

On entendit encore un cri, dans le bruit de la glace brisée par le coup de feu.

XVIII

CE QUE RÊVAIT IZA.

Au dehors tout était silencieux ; c'est à peine si le coup de feu, si le fracas des débris de la glace avaient été entendus, tant la chambre de la belle Iza était discrètement protégée par le capitonnage et les tentures qui la garnissaient. Un bruit strident avait cependant été perçu par les deux amants : c'était celui du sifflet auquel ils devaient obéir, et aussitôt, malgré le danger de la situation, oubliant tout, Iza, s'étant enveloppée dans son long peignoir rouge et or, Georgeo s'était hâtivement vêtu et, en moins d'une minute, sans s'occuper de leur victime, ils avaient quitté la chambre et ils descendaient le petit escalier. Georgeo avait prudemment à la main son revolver, dont le canon fumait encore. Arrivés en bas, ils entendirent le sifflet doucement modulé... Ils se dirigèrent du côté et trouvèrent le vieux Rig qui leur dit :

— Vite, courez à la voiture de Georgeo... Iza, reprends ton ancien costume et partez... comme si vous alliez à Versailles ; demain tu me verras...

— Bien !... Vite, vite, mon Geo, fit Iza en l'entraînant, craignant qu'il ne vînt à surgir un incident qui les obligeât à rester.

Dans la nuit épaisse des bords de la rivière, ils coururent sur le quai, et moins de cinq minutes après ils étaient blottis tous les deux dans le fond de la case, rayonnant de bonheur de se retrouver enfin chez eux et seuls... Ils ne furent pas longs à revêtir le costume misérable et bizarre qu'ils portaient habituellement et cachèrent soigneusement les vêtements luxueux qu'ils venaient de quitter.

Avant l'aube, ils fouettèrent le cheval et partirent ; au jour levant, ils se trouvaient à l'entrée de Boulogne ; le cheval dételé mangeait derrière la voiture. Les gens du pays crurent que la baraque *Entre-sort* des saltimbanques était arrivée le soir et avait passé la nuit là. En agissant ainsi, ils avaient obéi aux ordres de celui qu'ils appelaient le maître. Vers sept heures seulement, l'étroite porte de la baraque s'ouvrit et Iza vint allumer le petit fourneau, pendant que Georgeo allait aux provisions dans les boutiques avoisinantes.

Iza avait repris son ancienne allure, et son visage, souvent triste dans le bel hôtel d'Auteuil, rayonnait de son beau sourire. Sur ses reins souples pendait cette jupe en loques si singulière ; elle avait en ceinture le vieux châle turc aux couleurs criardes, et ses épaules révélaient leur admirable contour sous la chemise de soie éraillée et jaunie par l'usage... ; ses petits pieds mignons et blancs chaussaient les hideuses savates jaunes... Elle avait, avec son costume, retrouvé toute sa sauvage étrangeté, et à cette heure les passants émerveillés la regardaient...

Elle calme, du plus loin où elle le voyait, souriait à son Geo qui revenait portant du vin et du pain sous son bras, et à la main, dans un papier, la viande qu'il venait d'acheter chez le boucher...

Le maître avait écrit :

« Il faudra être à Boulogne la nuit, de façon à paraître y être arrivé le soir. Ostensiblement déjeuner, aller chez quelques marchands du pays, afin d'être vus, puis partir vers huit ou neuf heures, afin d'être à Versailles au milieu du jour. »

A huit heures et demie, Iza s'étendait sur le petit matelas dur qui était dans la voiture, laissant la porte ouverte pour voir ; elle voulait se reposer et non dormir. Georgeo s'asseyait sur le brancard, ramassait les guides et le cheval partait... Une fois le village passé, lorsqu'ils furent sur la grande route, Georgeo se tourna vers Iza, laissant le cheval aller à sa guise, et celle-ci, ayant échangé avec lui un sourire, se mit à chanter une chanson bizarre qui devait être un souvenir pour les deux bohèmes, car Georgeo, tout le temps qu'elle chanta, lui tint la main et l'écouta le visage radieux, tendant l'oreille pour ne pas perdre un mot.

A onze heures et demie, Georgeo allait à Versailles demander le droit de stationner tout le jour, en disant qu'il venait de Paris, près Montrouge ; qu'il était parti vers sept heures, était arrivé à neuf heures à Boulogne, y avait passé la nuit et comptait rester jusqu'au soir à Versailles pour partir la nuit, à la fraîche, se dirigeant sur Chartres.

Ses papiers en règle, il revint trouver Iza ; celle-ci lui dit :

— As-tu été voir pour une belle voiture ?

— Non, ce n'est que lorsque nous serons loin que nous vendrons celle-ci pour en prendre une autre.

— Mais c'est ce soir... que nous serons riches.

Sous son calme apparent, Georgeo cachait une certaine crainte. Il était parti de son pays pour des causes à peu près semblables à celles qui l'avaient fait quitter si précipitamment Auteuil le matin même... Nos lecteurs se souviennent qu'Iza, le soir où elle avait été le rejoindre pour manger un peu du « pain béni de la gaieté, » lui avait dit négligemment en évoquant le passé :

— C'était un soir, au rendez-vous derrière la mosquée. Il faut que tu me sauves, avais-je dit, et le soir tu entras dans la grande maison, tu m'enlevas du lit, j'étais sans connaissance... Quand je revins à moi, dans ta cabane, sur ma chemise blanche on voyait l'empreinte de tes mains... en rouge... du sang !

Et Georgeo, souriant, avait répondu avec simplicité :

— Oui, oui, je me souviens... J'en avais tué deux !

Georgeo avait échappé à toutes les recherches ; il avait traversé les hautes montagnes des Karpathes, dont il connaissait les défilés ; il était parti et s'était mis à l'abri chez l'étranger. Mais la police française est beaucoup moins discrète que celle de son pays : il le savait, et il entendait encore, dominant le bruit de la glace brisée, le cri aigu d'un homme... Il espérait et il redoutait d'avoir tué celui qui avait enlevé Iza. C'est à regret qu'il avait obéi aux ordres du vieux Rig, commandant de se rendre à Versailles pour l'y attendre.

Georgeo aurait voulu recevoir le soir même la somme promise à lui et à Iza. Il aurait vendu aussitôt sa voiture, son petit cheval et il aurait emmené Iza par le chemin de fer, de l'autre côté de la frontière d'Espagne.

Lorsqu'il voyait des gens tourner autour de sa voiture, il fixait sur eux un regard perçant, cherchant à deviner si des gens de police n'étaient pas cachés dans leurs vêtements.

De regrets, de remords, pour un homme probablement tué, il n'en était pas question dans ses pensées.

Iza, au contraire, était gaie, plus légère, comme un oiseau apprivoisé duquel on a ouvert la cage, elle cherchait à croire à sa liberté... mais elle n'osait s'éloigner trop de la petite voiture...

La vie nouvelle qu'elle menait depuis le matin l'amusait... elle s'y grisait... et cependant, si Georgeo avait été plus attentif, il aurait vu que c'était plutôt un caprice qu'une passion, qui ramenait la jeune fille ; à chaque instant les détails de sa vie heurtaient sa nature, gâtée par les mois d'opulence qu'elle venait de passer... Ce n'était plus Iza la Moldave, l'alouette de route, sautillant sur la crête des ornières séchées, secouant sa tête huppée... C'était la belle Iza, fausse comtesse de Zintski, la superbe enfin, qui se déguisait en bohémienne... Mais Georgeo ne voyait rien et la croyait revenue pour toujours, et il avait hâte de voir arriver Rig, pour en finir et se sauver afin de se mettre à l'abri ; tandis qu'Iza, déjà lasse de sa matinée et ennuyée de ses mains salies, se disait que lorsqu'on serait loin, il faudrait prendre une femme pour la servir... Elle avait trop souvent pressé l'or dans ses mains mignonnes pour ne pas trouver laids les gros sous... Enfin, elle avait mis les lèvres à la coupe, elle avait bu, et sa bouche en avait encore le parfum... Elle trouvait étrange, bizarre, amusant, c'est le mot juste, de boire le gros vin au parfum dur, mais déjà il était épais sur ses lèvres, lourd à son cœur... et, quand Georgeo n'était

plus là, quand le soleil ne faisait plus scintiller les couleurs de ses haillons, elle trouvait la misère de la baraque bien sale... et elle fermait les yeux pour revoir par la pensée la belle chambre où ses cheveux étaient si noirs, et la grande peau d'ours noire où ses pieds étaient si blancs... Il lui semblait déjà que les vêtements de misère qui couvraient sa peau la brûlaient : elle cherchait dans ses torsions les caresses du linge fin, blanc et parfumé.

Et Georgeo ne voyait rien... Il regardait si, sur la route, dans la grande nappe de soleil, on voyait se dessiner la silhouette du vieux Rig.

— S'il ne vient pas, disait Georgeo, nous partirons toujours et je reviendrai à pied demain...

Et Iza pensait :

— Est-ce que je pourrai vivre comme ça maintenant?...

Puis elle regardait Georgeo... Elle le trouva beau... ; mais ses lèvres laissaient tomber la juste expression de sa pensée.

— Quel malheur !... s'il avait vécu autrement, il serait intelligent aussi... délicat...

Puis, comme pour s'excuser elle-même, elle ajoutait :

— Il est beau... il est bon... mais...

Elle n'osait pas dire il est bête !... — Lui, toujours inquiet, ne s'occupait pas d'Iza... ; il savait qu'elle lui appartenait, il attendait, impatient, l'arrivée du vieux Rig.

Et ses regards s'épuisaient sans rien voir. La journée était presque terminée, il devait partir le même soir, et Rig ne venait pas : il alla consulter Iza... Celle-ci, étendue dans le fond de la cabane, les bras relevés au-dessus de la tête, son chignon appuyé sur ses mains, l'écouta, presque indifférente, et cependant ce que disait le bohémien était grave :

— Mais si le maître a remis au sauvage l'argent et les bijoux qu'il devait t'apporter, s'il lui a donné en même temps la somme qu'on m'avait promise...? Sais-tu que c'est beaucoup d'argent, Iza?

— Oui, c'est de quoi vivre pour toi, Georgeo...

— Mais oui, c'est de quoi vivre, et bien vivre tous les deux... Le vieux sauvage est maintenant libre comme nous, le maître n'en a plus besoin... Une fois l'argent en mains..., il peut s'être sauvé...

— Le vieux Rig en est capable.

— Tu dis cela comme ça... Mais sais-tu que je retournerais à Paris cette nuit, que je le chercherais, qu'il faudrait que je le retrouve et qu'alors il passerait une mauvaise heure?

— Il ne faut jamais penser à cela, Georgeo... Le vieux maître est plus fort que tous... Si tu voulais lutter avec lui, il te tuerait, mais sans laisser de trace... Si c'est lui qui a l'argent... et qu'il soit décidé à le garder, tu ne le trouveras plus...

— Oh ! je le trouverai bien...

— Mais si tu retournes à Paris, qui te dit qu'il ne te dénoncera pas?... Qui te dit que depuis ce matin ils ne sont pas eux-mêmes arrêtés dans la maison d'Auteuil... et que c'est pour cela que nous ne les voyons pas...? Tu as tiré sur Fernand,

et tu vises juste, toi... Tu te souviens du cri, je l'ai eu dans les oreilles jusqu'au lever du soleil...

Georgeo restait pensif, il ne dit rien : mais Iza, qui l'observait et qui le connaissait, comprit qu'il avait pris une violente résolution. Toujours silencieux et pendant qu'Iza fermait les yeux comme pour s'endormir, il attela son cheval et se mit en route. La nuit venue, il traîna sa voiture dans un champ et rentra dans sa baraque. Il revêtit son costume de montagnard, ses chaussures étranges, mais souples, dont les lacets se tordaient autour de ses jambes, il glissa dans sa poche son revolver, son couteau dans sa ceinture et, ayant mis par-dessus une vieille blouse, il dit à Iza :

— Dors, je reviendrai au matin.

— Où vas-tu ?

— A Auteuil.

— Eh ! quoi faire ? dit la Moldave en se redressant.

— Voir ce qui s'est passé là-bas après notre départ.

Iza réfléchit quelques minutes, puis :

— Va, Georgeo..., mais prends garde.

— Celui qui voudra prendre Georgeo, dit-il, avec un mauvais sourire et en montrant son couteau peut faire sa prière. Malheur au sauvage s'il m'a trompé...

Et il partit en courant.

Au milieu de la nuit Iza fut réveillée en sursaut. C'était Georgeo qui revenait tout suant, fatigué...

— Iza, la police est dans l'hôtel depuis ce matin... C'est toi qu'on cherche, m'a-t-on dit. Nous allons partir...

— Ah ! fit Iza comme ennuyée d'avoir été éveillée... Pendant que Georgeo se hâtait de seller son cheval pour partir, elle se rendormait en maugréant.

— Non ! ce n'est pas possible maintenant... j'étais folle d'y croire...

Au matin, Georgeo trouva Iza éveillée et pensive, assise sur le lit dur.

— Georgeo, dit-elle, viens te reposer, je vais conduire...

Georgeo était épuisé, il la remercia et vint prendre sa place. Elle l'embrassa longuement en lui disant :

— Bon sommeil, Georgeo !

Et le grand bohème s'endormit en lui souriant. Lorsqu'Iza fut assurée de son sommeil, elle fouilla dans la malle, mit ses vêtements les plus beaux, sa robe rouge et or, elle s'enveloppa dans un long châle, et, mettant la bride sur le cheval, elle laissa la voiture suivre la route.

Debout le long d'un arbre, elle la regarda s'éloigner, puis lorsqu'elle ne parut plus que comme une petite masse noire sur le jaune blanc du soleil du matin, elle envoya un baiser :

— Adieu, Georgeo !... Adieu, passé !... Cette vie-là est trop dure...

Et elle revint à Saint-Cyr où elle prit le premier train. Arrivée à Paris, elle sauta en voiture et se fit conduire à Charonne.

XIX

LES BEAUX BIJOUX D'IZA

Quand Fernand avait vu dans les bras du comte Otto sa femme, celle qui depuis trois mois occupait toutes ses pensées, celle qu'il adorait... ; quand il avait vu s'évanouir dans l'ombre de la chambre le spectre vengeur, dont la voix sépulcrale sonnait encore à son oreille, il avait fermé les yeux une seconde ; puis, fou, insensé, voulant réagir contre sa douleur et sa terreur, il s'était redressé ; c'est alors qu'il avait vu sa femme sur le lit, crier à son amant en le désignant :

— Geo !... c'est lui ; tue-le... tue-le !

Il avait eu le regard ébloui par un éclair, et il avait senti au front comme un coup de poing, et, battant une seconde le vide avec ses bras, aveugle, cherchant un appui, il s'était soutenu au marbre de la cheminée et était retombé sur le tapis... Les deux amants s'étaient sauvés, et, pendant ce temps, la porte s'était ouverte : les trois hommes que nous avons vus franchir la grille du bord de l'eau entraient dans le boudoir... L'un se pencha sur le moribond et le regarda. Essuyant avec son pouce le sang qui lui couvrait le front..., il dit aussitôt :

— Ce n'est rien... La balle est dans l'os, c'est le choc qui lui a fait perdre connaissance...

Au-dessus d'eux, on entendait remuer dans l'hôtel : on entendait des portes s'ouvrir, on entendait des bruits de voix...

— Il y a branle-bas là-haut, dit un des hommes ; mon lieutenant, il faut rentrer ans le vent et chasser.

Celui auquel il s'adressait demanda au premier, toujours à genoux, soutenant la tête de Fernand :

— Il n'y a pas de danger... le coup n'est pas mortel...

— Non, maître, et c'est une chance, car le grand Golesko tire juste... Mais ce n'est pas une de ses armes...

— Alors, partons vivement...

Les deux hommes se disposaient à partir, lorsque le dernier courut vers une petite panoplie et y prit le semblable revolver qui avait servi à Georgeo...

— Que fais-tu ? demanda le premier.

— Espère ! espère ! lieutenant. Il faut que tout s'explique..., et qu'on ne cherche pas ceux qui ont tiré le coup de feu.

Étonnés, les deux hommes tenant la porte ouverte pour fuir, le regardaient faire. Il souleva les matelas du lit et tira dans la laine les deux coups du revolver ; c'est à peine si dans la chambre on entendit un bruit sourd...

— Comme ça, on n'entend rien... Je place le joujou sous sa main... et on se dit que c'est lui qui fait des expériences de tir sur son front..., la nuit, pour empêcher le pauvre monde de dormir.

— C'est bien, Simon, dit Pierre Davenne.

— En route, en route, disait le vieux Rig dans l'escalier : on descend des chambres. Les trois hommes se hâtèrent ; ils avaient traversé le jardin, ils fermaient la grille sans bruit et ils montaient dans une voiture qui attendait à vingt mètres de là, lorsque la femme de chambre à peine vêtue et suivie par deux domestiques, après avoir frappé, entrait dans le boudoir ; voyant la glace brisée, elle fit un pas et, se heurtant au corps de Fernand, elle jeta un cri et se recula prête à se trouver mal en criant : « A l'assassin. »

Les domestiques avancèrent aussitôt, et le valet de chambre effrayé exclama :

— C'est Monsieur !...

— Vite ! vite !... voyez madame, dit la femme de chambre...

Ils se précipitèrent, le lit était vide...

Tous les trois ils se regardaient stupéfaits ; mais, revenant au plus pressé, ils relevèrent Fernand pour lui porter secours.

— On lui a tiré un coup de pistolet dans la tête, disait la soubrette, effrayée, mais se domptant et avançant curieusement sa bougie pour mieux voir.

Le valet de chambre ramassa le revolver et dit :

— C'est lui qui s'est tué : voilà le revolver sous sa main.

— Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce qu'il y a eu ?

— Aidez-moi d'abord à le mettre sur le canapé.

Tous les domestiques étaient descendus, et c'était un brouhaha général ; tout le monde demandait :

— Mais où est donc madame ?

Et l'on cherchait...

La femme de chambre dit alors :

— Monsieur ne devait pas rentrer cette nuit... et madame est sortie... En ne la voyant pas lorsqu'il est rentré, il n'y avait pas à douter de ce qu'elle faisait... n'est-ce pas ?... Il s'est tué...

— Mon Dieu ! fit un valet, que les gens riches sont bêtes ! Se tuer pour une femme !...

— Mais il faudrait courir chercher le médecin...

On n'y avait pas pensé... Ils avaient relevé le corps de Fernand, l'avaient étendu sur le lit de sa femme, et personne n'avait pensé que peut-être on pouvait encore le sauver.

Tout à coup ils entendirent retentir le timbre de la grille... ils se regardèrent étonnés : il était à peine quatre heures du matin.

— C'est madame qui rentre, dit la femme de chambre ; elle croit que monsieur est loin. Ah ! ça va être une jolie scène !

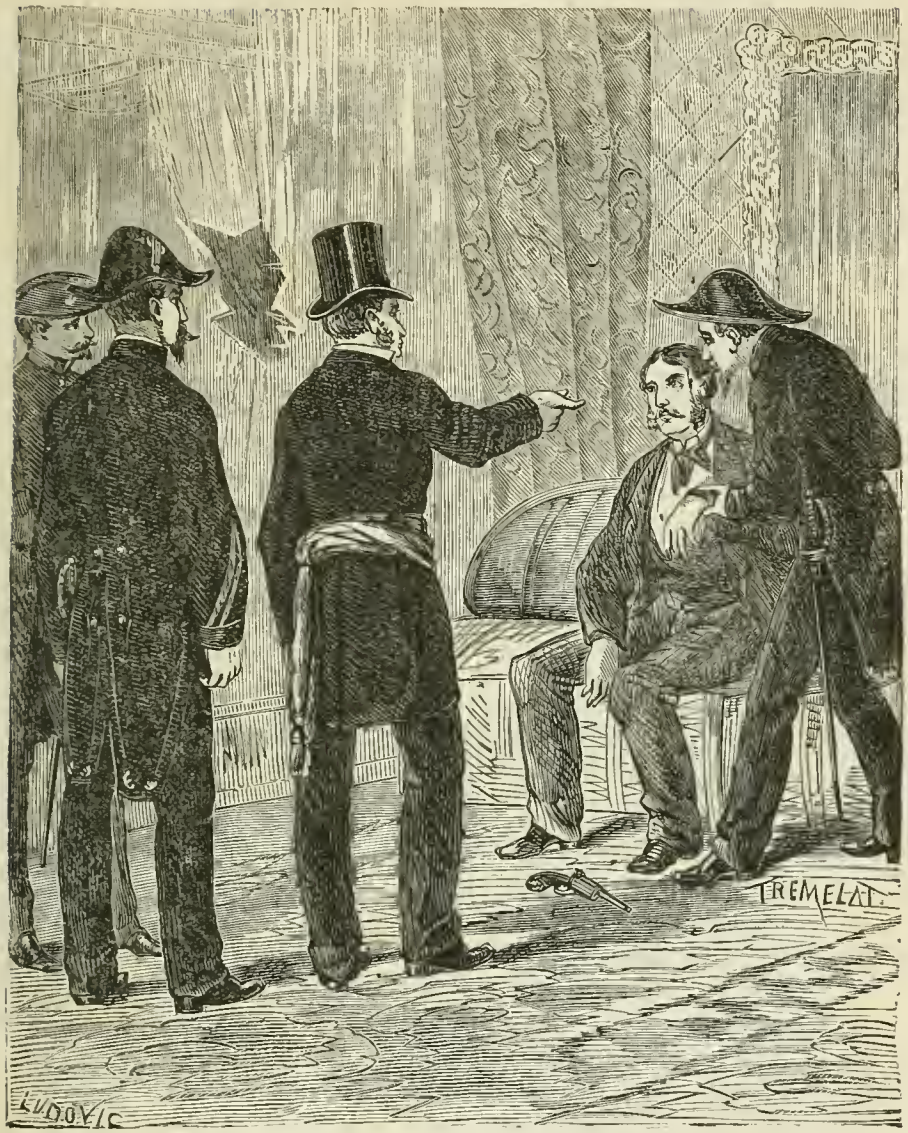
Un domestique alla ouvrir, tous les autres s'avancèrent vers le vestibule, prenant des airs désolés ; ils entendirent leur camarade qui demandait :

— Qui est là ?

On répondit aussitôt :

— Au nom de la loi, ouvrez !

Tous se regardèrent épouvantés, stupéfaits, semblant dire : Déjà !...



— Allons, levez-vous... (PAGE 150.)

La grille grinça en roulant sur ses gonds. Un commissaire, ceint de son écharpe, et quatre agents guidés par le domestique effrayé, parurent au seuil du vestibule ; le commissaire et ses hommes échangèrent un regard en voyant tout ce monde debout à cette heure.

— Conduisez-moi, dit-il, dans la chambre de M. Fernand Séglin...

— Monsieur, fit le domestique, il n'est pas dans sa chambre : il s'est tué dans le boudoir de sa femme...

— Que me dites-vous là? fit le commissaire étourdi.

Sur son ordre on les conduisit aussitôt près du corps de Fernand étendu sur le grand divan du boudoir; le commissaire se pencha sur lui; un agent ramassa le revolver.

— Il s'est tué... il nous attendait!... puis, s'adressant au valet de chambre:

— A quelle heure cela est-il arrivé?

— Monsieur, presque au moment où vous avez sonné!...

— Est-ce que quelqu'un de vous était là?

— Non, monsieur le commissaire, nous étions tous couchés et endormis lorsque nous avons été réveillés par les coups de feu et un fracas épouvantable...

Un des agents, qui regardait curieusement l'endroit où la balle avait pénétré, et qui formait à un pouce de la tempe, sur le devant du front, un trou noir semblable à un pain à cacheter de deuil qu'on eût collé sur la peau, et duquel coulait un petit filet de sang rose, s'écria:

— Mais, monsieur, il n'est pas mort.

Le commissaire lui saisit aussitôt le poignet, le pouls battait vivement..

— Qu'on coure chercher le médecin...

Il y eut alors parmi les domestiques un bouleversement général, et, pendant que l'on obéissait au commissaire, d'autres, sur son ordre, avaient été chercher de l'eau et lavaient la plaie.

Pendant que l'on s'occupait de Fernand, il demandait à la femme de chambre:

— Où est madame Séglin?

—Monsieur, je ne puis vous le dire, je suis venue aider madame à se coucher, puis je l'ai quittée après avoir baissé un peu la lampe, elle semblait s'endormir.

Sur la demande du commissaire, elle raconta le départ précipité de Fernand, puis son retour absolument inattendu.

— Cette glace a été brisée par un coup de feu venant de la chambre.

Et le commissaire voulut entrer.

La porte était fermée en dedans...

— Tiens... c'est singulier, c'est le verrou en dedans...

Il fit passer un des domestiques, par l'ouverture de la glace, et lui fit ouvrir la chambre.

Il entra aussitôt et regarda partout, craignant de trouver le cadavre de la jeune femme; il regarda le lit en voyant les deux oreillers et le froissement de deux corps, il dit en hochant la tête:

— Deux personnes étaient couchées dans ce lit... et cependant M. Séglin est habillé... Que s'est-il passé, en dehors de ce qui nous amène?... Personne n'est sorti de la maison?

— Oh! non, monsieur, tout est soigneusement fermé et nous n'avons rien entendu que les coups de feu et le bruit de la glace cassée.

— Mais qu'est devenue Mme Séglin, que vous aviez couchée ici?

— Monsieur le commissaire, je ne sais pas, moi... J'ai très peur, fit la bonne dont les yeux se mouillèrent.

— Y a-t-il une autre porte que celle-ci?...

— Oui, monsieur, une porte de service qui conduit au jardin... La voici...

— Vite, venez. Dirigez-nous... ; peut-être allons-nous la trouver par là...

Ils descendirent jusqu'à la porte du jardin ; l'escalier était vide, la porte fermée, et rien ne faisait supposer que quelqu'un eût passé par là. Entendant du bruit, le commissaire remonta... C'était le médecin qui venait d'arriver...

— Ah ! mon Dieu ! exclama-t-il, quel malheur est arrivé ici ?

— Voyez, monsieur, et dites-nous s'il est dangereusement atteint.

Le docteur regarda attentivement, et en souriant :

— Ce n'est rien, la balle est aplatie sur l'os... et je vais l'extraire immédiatement. Mais il vaudrait mieux coucher le malade...

— Qu'on ne dérange rien ici... Vous m'avez dit que c'était l'appartement de madame ? demanda le commissaire.

— Oui, monsieur...

— Qu'on le porte dans sa chambre. Casto, dit-il à un de ses hommes, vous allez rester près de lui et le veiller. Vous, Josset, vous allez courir me chercher dix hommes que vous placerez dans la maison. Et, s'adressant aux gens qui l'écoutaient effrayés :

— Mesdemoiselles et messieurs, personne ne doit sortir de la maison.

Pendant qu'on obéissait aux ordres du commissaire, que Fernand était couché sur son lit sans connaissance, que le docteur procédait à l'extraction de la balle, la femme de chambre était interrogée, et un agent prenait des notes.

— Quand vous avez quitté cette chambre, vers minuit, Mme Séglin était couchée ?

— Oui, monsieur le commissaire, elle était couchée, bien tranquille, bien calme, elle semblait de très bonne humeur ; monsieur était venu lui dire au revoir, en lui promettant de revenir le lendemain soir.

— Et depuis cette heure, vous n'avez rien entendu ?...

— Rien, monsieur, et ma chambre est au-dessus.

— La conduite de Mme Séglin était-elle régulière ?...

— Oh oui ! monsieur le commissaire, ce sont des tout nouveaux mariés, et ils s'adoraient ; monsieur ne pensait qu'à madame, et madame ne pensait qu'à monsieur.

— Ces jours-ci, vous n'avez rien remarqué de changé dans leurs relations...

— Rien du tout, monsieur le commissaire...

— Cependant il y a eu ici quelque chose d'inexplicable... S'il s'est tué, ce n'est pas lui qui a pu briser cette glace...

— Monsieur le commissaire, dit l'agent qui avait regardé le revolver, il y a deux coups de tirés...

— Eh bien !...

— Peut-être que, sachant qu'il devait être arrêté ce matin...

— Arrêté ce matin ! exclama la femme de chambre.

— Il s'est décidé à se tuer, mais n'a pas voulu que sa femme lui survécût... Mme Séglin, effrayée, se sera enfermée chez elle ; il aura tiré d'ici en brisant la glace et se sera tiré le second coup après.

— Oui... c'est une hypothèse ; mais au moins nous trouverions la femme... Touchée, nous la retrouverions blessée ; non atteinte, elle serait revenue aussitôt après la tentative de son mari.

— Peut-être est-elle dans le jardin.

— Ah ! mais, j'y pense, monsieur le commissaire, j'ai enlevé la toilette de jour de madame ; j'ai monté tout cela à la lingerie en ne lui laissant que son grand peignoir et un châle qu'elle garde toujours ici...

— Ce peignoir est-il là ?...

— Mais non, monsieur le commissaire ; justement, madame a son peignoir, ses pantoufles et le châle...

— Il faut la retrouver. Qu'on fouille la maison, dit-il, en voyant entrer les agents qu'il avait envoyé chercher.

On vint dire que la victime reprenait connaissance. Le commissaire courut vite vers la chambre de Fernand Séglin. Il était étendu sur son lit, le front entouré d'un linge blanc. Il ouvrit les yeux, se souleva sur son coude et son regard farouche erra autour de lui. Il cherchait. La vue des gens qui l'entouraient ne l'étonna pas, il se souvenait de ce qui s'était passé. On avait été réveillé par les coups de feu et ses gens étaient venus à son secours. En reconnaissant le commissaire à son écharpe, il lui demanda :

— Monsieur le commissaire..., vous les avez arrêtés... lui et elle ?...

— Qui est-ce ? dit le commissaire sans répondre.

— Lui, c'est le comte Otto...

— Le comte Otto, et vous l'avez surpris dans la chambre de Mme Séglin ?

— Oui, dit-il avec rage... Je l'ai surpris dans ses bras... Vous les tenez... C'est lui qui m'a assassiné, c'était un guet-apens, il m'attendait... Vous le tenez, l'assassin ?

Tout entier à la souffrance aiguë de sa jalousie, il voulait surtout qu'on s'occupât de celui qui lui avait pris celle qu'il aimait... Il n'accusait pas sa femme... C'était l'homme qu'il accusait.

— Vous l'avez arrêté ? demanda-t-il encore.

— Non, monsieur... nous les cherchons.

— Il est parti ?...

— Nous n'avons trouvé aucune trace...

— Mais elle ?... interrogea-t-il anxieux.

— Quand nous sommes entrés dans la chambre de votre femme, elle était vide, toutes les portes étaient fermées... vous étiez étendu sans connaissance dans le boudoir qui la précède et, d'abord nous avions attribué votre blessure à une tentative de suicide...

— Non, monsieur, c'est l'a...

Il allait dire l'amant, mais ce mot lui brûlait les lèvres ; il reprit :

— Non, monsieur, c'est le comte Otto, un riche Moldave, qui a tenté lâchement de m'assassiner...

— Et votre femme, qu'a-t-elle fait ?

Il y eut un silence au bout duquel il dit :

— Monsieur le commissaire, je désire ne pas parler d'elle... Ceci est d'elle à moi... Mais l'homme, je vous le livre... C'est un assassin...

Les agents rentraient à ce moment. On avait fouillé tout le jardin, ce qui avait été facile, car le jour était venu. On n'avait trouvé personne ; la perquisition avait amené pour tout résultat la trouvaille d'un petit bout de frange de châle trouvé dans la rainure de la petite porte de fer du bord de l'eau. C'est par là que Mme Séglin avait fui en suivant le comte Otto...

— Oh ! les misérables ! hurla de douleur Séglin, en laissant tomber sa tête dans ses mains, au risque de faire tomber l'appareil qui enveloppait son front.

Le commissaire avait parlé bas au médecin, il l'avait interrogé sur la gravité de la blessure. Celui-ci avait dit qu'elle était absolument nulle... Alors, il se tourna vers l'agent qui avait écrit et lui dit :

— Commencez la perquisition ici, et saisissez tous les papiers.

Séglin se redressa aussitôt et, regardant le commissaire avec stupéfaction :

— Mais, monsieur, à quel propos faites-vous une perquisition chez moi?... En vertu de quel mandat?...

Le commissaire dit gravement :

— Monsieur Séglin, j'ai le regret de vous dire que ce n'est pas la tentative criminelle dont vous avez été victime qui m'amenait chez vous... Je venais vers vous directement... Monsieur Fernand Séglin, au nom de la loi, je vous arrête !

On juge de la stupéfaction des domestiques. Séglin devint pâle comme le linge qui lui enveloppait le front.

— Mais, monsieur le commissaire..., pourquoi m'arrête-t-on ?

— Vous devez le savoir.

— Je vous jure, monsieur !

— Pourquoi vous prépariez-vous à fuir cette nuit ?

— Moi ?

— Des agents étaient postés aux gares de l'Ouest et du Nord, depuis minuit... Ne deviez-vous pas partir ce soir ?

— Si monsieur.

— Où alliez-vous ?

— Je ne sais ! A Londres, peut-être.

— Vous alliez à Londres, nous le savons, pour fuir en Amérique...

— Mais de quoi suis-je donc accusé? demanda-t-il, tremblant.

— Vous avez fait pour plus de cent cinquante mille francs de faux sur une maison Wilson.

Fernand était terrifié. Il protesta.

— Monsieur, les effets Wilson sont payables chez moi, et les fonds sont à ma maison du boulevard Magenta, où l'on doit se présenter ce matin.

— A cette heure, un de mes collègues s'occupe de votre maison... Vous partiez à l'étranger, emportant l'argent de ces valeurs négociées... plus trois cent quarante mille francs escroqués à M. Samuel sur un dépôt de bijoux...

— Escroqués ! exclama Fernand.

— Vous le savez bien, ces bijoux sont faux.

— Que me dites-vous là ?

— Allons, levez-vous, une voiture est en bas... Vous allez nous suivre.

— Mais, messieurs, je suis innocent de ce dont on m'accuse... C'est moi qui suis la victime d'une escroquerie.

Le commissaire eut un sourire... On obligea Fernand à descendre et on le fit monter dans une voiture avec deux agents, l'un près de lui, l'autre placé sur le siège, près du cocher. Ordre leur avait été donné de ne pas répondre aux questions de celui qu'ils emmenaient. Le commissaire restait à Auteuil pour faire faire la perquisition et pour interroger les domestiques.

La voiture se mit en marche ; blotti dans son coin, écrasé moralement par la suite d'événements qui le jetait entre les mains de la police, il se trouvait sans force pour lutter, sans calme pour discerner. Dans son cerveau se heurtaient tous les incidents au travers desquels il avait dû passer. Cette chute rapide qui, dans une même nuit, faisait de l'homme riche et envié le faussaire qu'on emmenait en prison, l'avait anéanti.

Balancé par le cahotement de la voiture, la tête appuyée en arrière, il ferma les yeux pour se souvenir de tout.

L'agent, en voyant l'homme distingué auquel il avait affaire, était respectueux et poli ; voyant ses allures absolument calmes, il était tranquille et ne le surveillait pas : il se faisait petit dans l'étroite voiture pour ne pas le gêner.

Fernand pensait à sa nuit... Tout ce qu'il avait longuement combiné venait de s'écrouler, ce qu'il avait eu tant de peine à établir était détruit... Il avait fait un riche mariage pour se sauver d'une situation difficile ; pour soutenir cette situation, il avait fait des faux, et, loin de le sauver, c'était justement ce mariage qui avait précipité sa perte.

On avait livré les faux à la police, cela était bien singulier, puisque la veille au soir seulement il avait encore l'assurance qu'on viendrait pour toucher, et l'argent était prêt. Quelle fatalité avait pu faire découvrir les faux ? Etait-ce que ce Lorillon, cet ancien notaire chargé de toucher, inquiet du résultat négatif, avait télégraphié à Londres ; qu'un télégramme ayant révélé la fausseté des valeurs, il avait aussitôt déposé sa plainte ? C'était bien hâtif. Car il lui était facile de savoir la demeure particulière de Séglin, et, avant de faire une aussi grave et aussi ennuyeuse démarche, il pouvait se prétenter chez lui. Est-ce que M. Wilson, se trouvant à Paris, avait rencontré le porteur des traites au cercle ?... Un hasard, mais il n'y avait que le hasard, que l'invraisemblable qui pouvait renverser un plan si habilement arrêté... Il avait les fonds, il pouvait immédiatement payer les traites, oui, dans le cabinet du juge instructeur, il fallait être adroit et persuader qu'on avait été dupe... Payer les fonds, et on pouvait faire abandonner les poursuites.

Fernand soupira bruyamment ; il se releva dans la voiture, et le linge qui lui enveloppait le front tomba... Il avait oublié sa blessure : c'est qu'elle était peu grave ; son pansement était inutile, il ne le remplaça pas.

Mais ses pensées se portèrent aussitôt sur la scène épouvantable qui s'était passée dans l'appartement de sa femme. A ce souvenir ses dents se serrèrent, ses doigts se crispèrent, la rage et la douleur mordirent son cœur de leurs dents aiguës...

Sa femme, cette admirable créature, la seule qu'il avait aimée de sa vie, son Iza, cette enfant qu'il croyait chaste, pure, à laquelle il ne parlait quelquefois, lui l'époux, qu'en rougissant, il l'avait vue dans les bras d'un autre... C'était épouvantable et les larmes lui venaient aux yeux... Lui qui si longtemps avait joué avec l'amour, il sentait à cette heure quelle horrible torture il avait fait endurer à d'autres...

Puis il eut tout à coup un frisson et il ouvrit vite les yeux pour regarder autour de lui ; et l'agent, le voyant si violemment secoué, lui demanda :

— Qu'avez-vous, monsieur ?...

— Rien, rien, fit-il...

Et il pencha sa tête en arrière et ferma les yeux : il avait besoin de cette ombre pour voir dans ses pensées. Le frisson qui avait couru dans son corps était venu au souvenir du spectre qui s'était placé devant lui... N'était-ce pas étrange qu'à cette heure, où lui-même était victime d'un crime, l'ombre outragée de celui qui l'avait maudit vînt se placer devant ses yeux... vînt lui dire :

— Regarde !

Il se demandait si ce n'étaient pas les tourments endurés depuis huit jours, les veilles dans la crainte, les appréhensions de la chute, les nuits sans sommeil qui avaient assez troublé son cerveau pour qu'il subît ce mal qu'amène la faiblesse cérébrale : les hallucinations.

Fernand se redressa et ouvrit les yeux. Dans son cerveau était passé comme un éclair. Celui dont la menace posthume annonçait les catastrophes qui le frappaient aujourd'hui était mort bien singulièrement, et cette nuit il avait bien entendu sa voix... N'était-il pas la victime de celui qui l'avait maudit ?... Est-ce que Pierre était bien mort ? Cette lueur, en traversant la pensée de Fernand, le bouleversa au point que toutes les invraisemblances lui parurent réalisables...

Si Pierre vivait ?... et si sa femme avait été la complice de Pierre Davenne ? Non, cela était une folie, il ne fallait pas aux terreurs de la ruine ajouter les douleurs du ménage... Sa femme l'avait trompé ; et il se sentait presque fautif, car le jour où elle lui avait présenté le comte Otto, il avait eu comme un pressentiment. A dater de cette heure, il aurait dû veiller... Cette pensée lui déchirait le cœur, mais Fernand avait une nature spéciale : au lieu d'être affaibli par ses souffrances, il paraissait y retrouver cette force du dompteur qui excite les animaux qu'il doit combattre, piquant leurs plaies pour les rendre féroces. — Fernand, à mesure qu'il pensait au malheur qui le frappait, se sentait animé pour la lutte... Il n'était pas homme à subir, c'est lui qui faisait subir aux autres !... Il n'avait pas de sotte superstition après le moment bête où l'inattendu impressionne la chair, il demandait l'explication à la raison... Il n'y avait pas de fantôme... ; et il avait vu, de ses yeux vu ; il avait entendu distinctement Pierre Davenne..., celui qu'il avait outragé..., celui qui avait écrit cette phrase qui souvent avait battu son cerveau :

« ... Infâme et ingrat, tu dois avoir ta part dans ce testament : je te lègue la banqueroute. Lâche, sois maudit ! »

Pierre était vivant, Pierre était venu la nuit dans la maison d'Auteuil ; c'était lui qui le poursuivait sans cesse ; c'était lui qui, sans qu'il s'en doutât, l'avait con-

duit où il était. Ce créancier cruel qui n'avait jamais voulu entendre raison..., c'était lui... et pardieu, tout s'expliquait, c'était lui probablement qui avait entre les mains les faux de la maison Wilson!... Son mariage? Non, de ce côté Pierre n'avait pu rien faire, et justement il avait précipité la ruine, sachant que, deux jours plus tard, que le soir même les moyens de le poursuivre lui échappaient. Un grand malheur était arrivé; mais, à cette heure, il n'y voulait plus penser... : Il fallait sortir de là... il fallait être debout pour combattre. Le cerveau d'un coquin est large... Il arrêta son plan. Se venger de Pierre, se venger du comte Otto... et, malgré sa rage contre elle, plein de son amour et de son infamie, retrouver Iza qui le faisait riche. Le commissaire avait parlé de bijoux faux... Mais il n'y croyait pas : cela devait être encore une manœuvre de Pierre. Samuel ne l'aurait pas livré à la justice, il serait venu d'abord essayer de reprendre son argent.

Pierre Davenne vivait, et il fallait engager la lutte avec Pierre Davenne!... Séglin s'arrêta à cette idée.

Mais pour cela il fallait être libre, et Fernand résolut de se sauver.

La voiture marchait depuis une dizaine de minutes : il était encore de très bonne heure, et sur la route qu'elle suivait on ne voyait que peu de passants. Séglin ouvrit à demi les yeux sans bouger, et regarda de côté l'agent chargé de le surveiller; celui-ci, très tranquille en raison du mutisme et du calme de son prisonnier, était accoudé sur la portière et regardait dans la rue. Le misérable pensa à se précipiter sur l'agent, à l'étrangler, et à sauter par la portière. Mais une lutte, si courte qu'elle pût être, engagée dans la voiture, secouerait assez le cocher et l'agent placé sur le siège pour que ce dernier, étonné, regardât ce qui se passait... Fernand chercha un plan... Il l'eut vite trouvé.

Toujours penché en arrière, il remarqua que, sur le siège, l'agent se trouvait placé du même côté que celui qui était dans la voiture; il glissa son doigt dans le pène de la porte, et fit tourner le loquet sans être vu; cela fait, il eut un soupir, un long bâillement et dit comme se parlant à lui-même :

— Que je voudrais être arrivé... je suis exténué...; puis, s'adressant à l'agent : Êtes-vous fumeur?

— Non, monsieur!... Mais que voulez-vous?...

— De quoi faire une cigarette...

— Je puis demander ça à mon collègue...

— Je vous serai bien obligé...

Fernand Séglin avait regardé où il se trouvait; la voiture, après avoir longé la Seine, à cause de travaux sur les quais, s'engageait dans les rues de l'ancien Passy; et à cette heure matinale personne n'était dans la rue. L'agent ouvrit la vitre de la portière et se pencha pour demander du papier et du tabac à son camarade. Au même moment et en même temps que ce changement de place produisait un balancement, les deux agents se penchant du même côté, l'un pour demander, l'autre pour donner, Fernand poussait la portière et descendait, puis, rapidement il courait et tournait dans la première rue...

Quand l'agent rentra dans la voiture pour lui donner le papier, il s'aperçut seulement de sa fuite... Il jeta un cri et sauta à terre...

— Montez près de moi, Picard... (PAGE 157).

— Il s'est sauvé. Le vois-tu?

— Comment sauvé? exclama l'agent placé sur le siège...

Et, se dressant, il regarda de tous les côtés et ne vit personne; le cocher arrêtait ses chevaux en disant :

— Voyez la rue, là-bas!...

Les deux agents se précipitèrent : la rue était vide...

Ils se regardèrent stupéfaits.

— C'est pas possible : il doit être entré quelque part, dit l'un. Va d'un côté, moi de l'autre.

Ils sonnaient à chaque porte, ils entraient et demandaient :

— Vous ne venez pas d'ouvrir à quelqu'un ?... C'est un voleur que nous cherchons...

Ils obtenaient partout une réponse négative ; mais, en dix minutes, tout le quartier était en rumeur, et une demi-heure après les deux agents et le cocher retournaient à Auteuil tout honteux et confus de ce qui venait de se passer.

XX

DIEU EST LE SAUVEUR DU MONDE.

Fernand, en sautant de voiture, s'était bien jeté dans la petite rue où les agents l'avaient cherché ; à l'extrémité était une porte basse, qui ouvrait sur une maison enchâssée dans l'église... La porte était enfoncée et permettait de s'y blottir... Fernand n'hésita pas, il entra et tira violemment le cordon d'une sonnette ; au-dessous de l'anneau on lisait sur une plaque : *Sonnette de nuit pour les Sacrements.* La porte s'ouvrit juste au moment où les deux agents regardaient à l'autre extrémité de la rue...

Fernand entra, se glissant adroitement pour n'être pas vu et repoussa la porte doucement sur lui, en faisant jouer la serrure, afin qu'on n'entendît rien.

Aussitôt un vasistas s'ouvrit, et l'on demanda ce qu'on désirait...

— Monsieur, dit Fernand d'une voix larmoyante, ne puis-je parler à M. l'abbé ? Je viens réclamer son secours pour une femme mourante...

— Bien, bien, monsieur, fit celui auquel il s'était adressé... Je vous demande cinq minutes, le temps de me vêtir, et je vais prévenir M. l'abbé... Si vous voulez me dire l'adresse...

— Je désire voir M. le curé, et partir avec lui.

— Bien, monsieur.

Le concierge fit lever sa femme pendant que Fernand, penché sur la porte, écoutait les allées et venues ; il entendit presque à son oreille :

— Et là ?...

— Oh ! là, si on était rentré, on verrait du monde, c'est le presbytère...

— Il n'aura pas été dans une église...

Fernand sourit... ; les pas s'éloignaient. Le concierge sortait de sa chambre et disait :

— Monsieur, si vous voulez attendre, je vais aller éveiller M. le curé...

— Pendant ce temps, fit Séglin, —je suis venu hâtivement, et nu-tête,... tout bouleversé, — pourriez-vous prier votre dame d'aller chercher une voiture ?... Je vais voir M. le curé ; puis, en l'attendant, je demanderai la permission de prier quelques minutes dans l'église... La voiture nous attendrait dans l'autre rue.

Tout cela était fort naturel, le malheureux voulait prier pour la mourante ; puis il était élégamment vêtu, paraissait un homme très distingué, et le concierge dit aussitôt :

— C'est la chose la plus facile au monde : ma femme va aller chercher une voiture.

Pendant que la femme du concierge sacristain allait chercher la voiture et que son mari montait éveiller le curé, Séglin, par la porte de la sacristie, entrait dans l'église ; il n'y était pas depuis deux minutes, le sacristain était encore près du curé qu'il aidait à se vêtir hâtivement, que la femme revenait ; elle venait de rencontrer un maraudeur revenant à vide. Séglin la remercia, prit le numéro qu'elle lui tendit et dit qu'il attendait M. l'abbé en priant.

La femme se retira sans méfiance, dès qu'elle fut sortie, Fernand sortait à son tour par la petite porte qu'elle avait ouverte, sautait dans la voiture et se faisait conduire rue Payenne ; là, il descendait devant la porte de la maison où commence notre histoire...

Il sonna, et ce fut de la maison en face qu'un homme sortit aussitôt et vint lui demander :

— Que voulez-vous, monsieur ? La maison est inhabitée.

— Oui, monsieur, je le sais ; je veux vous demander si vous savez ce que sont devenus les anciens locataires.

— Le locataire est mort...

— Mais sa veuve, Mme Davenne...

— Ma foi, monsieur, je ne saurais vous renseigner absolument.

— On ne sait pas ce qu'elle est devenue ?...

— On a vendu tout et la femme était malade ; probablement on l'a mise dans un hospice ou dans une maison de santé, et, pour le savoir, il faudrait que vous alliez vous renseigner au notaire de la famille qui demeure tout près, rue Saint-Antoine...

Fernand se serait bien gardé de faire une semblable visite... Il était connu du notaire... Il remercia l'individu, remonta en voiture, cherchant ce qu'il allait faire... ; puis, audacieux comme un fripon, il dit au cocher :

— Vous allez me conduire boulevard Ornano par le boulevard Magenta.

— Il voulait, en passant, voir ce qui se faisait chez lui.

La voiture monta rapidement vers les grands boulevards, la place du Château-d'Eau, elle suivit le boulevard Magenta : lorsqu'elle allait traverser la rue Lafayette, Fernand, blotti dans le coin, regarda ses magasins. Tout paraissait encore dormir ; mais, aux deux coins de la rue, il vit deux hommes dont les allures révélaient facilement le métier à un observateur intéressé. Fernand se rejeta tout à fait dans l'angle et couvrit le bas de son visage avec son mouchoir. Assurément les deux hommes postés au coin de la rue étaient deux agents qui avaient été envoyés là aussitôt son évasion connue. La police agissait rapidement. Il se demandait si des agents n'étaient pas à l'intérieur : c'était plus que probable, et le pauvre et honnête Picard était arrêté à son tour. Disons franchement que Fernand n'eut pas une minute de remords à ce propos.

Sa maison devait être occupée par la police, et ses apparences calmes ne le trompaient pas; le commissaire avait fait une faute en lui disant :

« A cette heure, un de mes collègues s'occupe de votre maison. » Sans cet avis, il serait venu malgré lui s'y faire prendre... Il n'y avait pas possibilité d'envoyer quelqu'un chez lui sans risquer de se faire reprendre; de plus, la maison se trouvant en la possession absolue de la police, il n'y pouvait rien retrouver de ce dont il avait besoin...

Fernand avait fouillé dans ses poches pour voir l'argent qui lui restait, et il s'était mordu les lèvres en constatant que ses poches avaient été fouillées et vidées, sur l'ordre du commissaire, lorsqu'on l'avait étendu sur le lit... Il était absolument sans argent... Qu'allait-il faire?... ne fût-ce que pour payer le cocher... Il avait sa chaîne, sa montre, mais il ne se sentait pas rassuré pour aller engager cela dans un mont-de-piété; il fallait des papiers pour obtenir une somme un peu forte, et il n'avait plus un papier sur lui.

Quelques minutes avant, Fernand, en revenant de la petite église, s'était demandé où il allait se cacher, pour se mettre à l'abri des recherches; la fuite à l'étranger était difficile et dangereuse : c'est la voie ordinaire que suivent tous les criminels, et c'est aussi le point vers lequel se dirigent toutes les recherches... La vie paisible dans l'ombre, à Paris même, lui offrait plus de sécurité et lui permettait de se livrer tout entier à la lutte qu'il voulait entreprendre contre celui qu'il était persuadé avoir vu vivant. Avec le jour, les idées de spectre s'étaient envolées : le spectre était en chair et en os. C'était un vengeur, il fallait le vaincre, ou sans cesse il serait acharné après lui ; ce que Pierre Davenne avait déjà fait pour atteindre son but lui donnait l'idée de ce qu'il pouvait faire encore.

Fernand voulait retrouver sa victime, il voulait revoir la malheureuse Geneviève et en faire sa complice. Elle aussi devait avoir le désir de se débarrasser de celui qui, sans pitié, l'avait implacablement condamnée à la misère. A cette heure, pour Fernand, c'est lui, c'est elle qui étaient les victimes, et Pierre Davenne, le mari outragé, l'honnête homme trompé, était le coupable. C'est dans cette idée qu'il s'était fait conduire rue Payenne, croyant que Geneviève y résidait encore. Mais, en apprenant que la malheureuse femme était tombée malade, qu'on avait vendu chez elle, qu'elle était à l'hospice peut-être, pas un tressaillement n'avait secoué son être; tous ces malheurs arrivés par lui et pour lui ne pouvaient l'apitoyer sur son sort. D'abord, à cette heure, il ne pensait qu'à lui... Se sauver, c'était fait; se venger, il voulait le faire, et retrouver Iza.

En levant les yeux pour chercher ce qu'il allait faire, lorsque l'homme chargé de garder la maison lui conseillait, pour avoir des nouvelles de Mme Davenne, d'aller chez le notaire, Fernand avait lu : « Petit pavillon richement meublé avec jardin à louer... » Il n'y avait pas fait attention alors; en ce moment, cherchant par quel moyen il allait sortir de sa situation, il trouvait un plan sûr...; mais il n'avait pas un liard, et il fallait de l'argent, beaucoup d'argent.

Accoudé sur la rainure de la glace de la voiture, le menton dans les mains, rongeant ses ongles pendant que la voiture remontait plus lentement, il se disait :

— La petite maison de la rue Payenne est absolument discrète, et personne ne

viendrait me chercher là ; il est probable que, lors de la vente, c'est le propriétaire qui a racheté le mobilier, ce qui assure une habitation confortable. Avec de l'argent je l'aurai, et de là je puis, à mon tour, faire payer à Pierre le mal qu'il m'a fait. *Par pari refertur,* et nous verrons alors. Mais où trouver de l'argent?

Tout à coup, Fernand eut un soubresaut, et il fit aussitôt arrêter le cocher.

Il venait de voir Picard, son caissier; Picard qui marchait libre!... et qui, tout soucieux, semblait se diriger vers les magasins. Il regarda s'il n'était pas suivi, ne voyant personne de suspect, il le héla. Le vieux caissier vint tout hésitant, ne le reconnaissant pas... Lorsqu'il fut près de lui, il exclama :

— Ah! monsieur, que je suis heureux de vous voir!

— Montez près de moi, Picard...

Le caissier obéit et la voiture remonta au pas, sur l'ordre de Fernand.

— Qu'y a-t-il?

— Monsieur Séglin, je viens de l'hôtel du Helder... M. Lorillon est parti cette nuit, quelques minutes après votre départ : il a dit qu'il ne pouvait attendre.

— Vous avez les fonds? demanda aussitôt Séglin.

— Oui, monsieur, fit tristement le caissier.

Séglin, au contraire, dit joyeusement :

— Donnez-les-moi!... L'affaire est arrangée, j'ai reçu un mot de lui : il vient déjeuner avec moi demain au retour d'un voyage court qu'il devait faire, et il touchera chez moi...

— Ah! bien, tant mieux... je ne vis plus depuis deux jours... Il me semble toujours que je vois arriver des protêts; ah! monsieur Séglin, j'en aurais fait une maladie...

— Mon cher Picard, désormais vous pouvez dormir tranquille... Donnez-moi les fonds...

— Voici, monsieur!... et le caissier retira de dessous son gilet un vaste portefeuille; il décrocha la chaîne qui l'attachait après lui et en tira les liasses : Tenez, monsieur Séglin, comptez bien; un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept... Sept liasses de vingt billets de mille, ça nous fait cent quarante...

Les doigts de Fernand tremblaient en prenant les papiers... ; jamais il n'avait ressenti pareille impression en touchant des sommes plus considérables... C'est qu'à cette heure la vie de Séglin était nouvelle : il allait changer d'existence, d'allures, de nom, et il allait rentrer riche dans la vie.

Picard, heureux de se débarrasser de l'argent et de la responsabilité qu'il entraînait, souriait à mesure qu'il le donnait.

— Vous avez cent quarante mille en papier; voici maintenant une liasse de six billets de cinq cents... cent quarante-trois mille.

Picard serra son portefeuille sous son gilet sans s'occuper de la chaîne cette fois, et, fouillant dans son gousset, il ajouta :

— Et voici deux rouleaux de mille francs chacun... Cent quarante-cinq mille francs.

— Bien, dit Fernand fiévreux en serrant précieusement ses billets et son or... Très bien! Maintenant, mon cher Picard..., il faut que vous me rendiez un service.

absolu... J'allais vous chercher pour cela, ce matin... C'est ce qui m'a fait lever d'aussi bonne heure...

— Moi, monsieur, j'étais si inquiet que je n'ai pas dormi de la nuit; à quatre heures, j'étais déjà parti afin de ne pas manquer mon homme, je m'étais décidé a aller attendre son lever chez lui.

Séglin, qui devait à cette circonstance la fortune qu'il retrouvait, se dit que décidément Dieu était avec lui. Il reprit :

— Picard, sans retourner à la maison où je vais vous remplacer, vous allez vous rendre chez notre correspondant à Turin.

— Tout de suite? exclama le vieux caissier stupéfait...

— Tout de suite; les fonds expédiés par M. de Zintsky arrivent cette nuit : un million... Il faut que vous soyez là. Vous prendrez du repos en wagon... Vous ne me refusez pas?...

— Oh! non, monsieur, puisqu'il le faut...

Et abattu, harassé, le père Picard baissa la tête, écoutant attentivement les instructions qu'il devait suivre et que lui donnait Séglin sur cette rentrée imaginaire. Le but de Séglin était, on le devine, d'éloigner le vieux caissier de la maison pendant quelques jours : son arrestation immédiate aurait aidé à mettre la police sur ses traces... ; car le père Picard était la probité même. Il était dévoué à son maître parce qu'il le savait un peu fou, mais honnête et embarrassé... S'il avait su que celui qu'il respectait, qu'il estimait, était un escroc, un faussaire, son sentiment se serait absolument transformé : il aurait aidé les agents à prendre celui dont il avait été la dupe.

Le voyage que Séglin lui faisait faire pouvait, en écrivant à Picard à son arrivée à Turin, l'obliger à y rester quinze jours, le temps dix fois nécessaire pour se mettre tout à fait à l'abri. Séglin, arrivé boulevard Ornano, se fit descendre à quelques pas de la boutique d'un chapelier, il paya la voiture et dit à Picard :

— J'ai une personne à voir, l'affaire de deux minutes. Ce cheval ne marche pas, nous arriverions en retard pour le train ; courez donc à la place chercher une voiture avec un cheval un peu vigoureux.

Le père Picard obéit... C'était une manœuvre pour que le cocher ne pût donner de renseignements. Fernand entra dans une allée, puis en ressortit aussitôt pour s'acheter un chapeau chez le chapelier.

Quand le père Picard revint, il monta dans la voiture qui l'amenait et lui dit :

— J'étais ici à six heures et je n'avais pas trouvé mon homme; le temps que j'allais au magasin, j'avais laissé mon chapeau pour qu'on lui donnât un coup de fer...

— Je n'avais pas remarqué que vous étiez nu-tête.

— Cocher, dit Séglin, très vite à la gare de Lyon et vous aurez un bon pourboire...

Le cocher enveloppa son cheval d'un vigoureux coup de fouet, et la voiture se dirigea rapidement vers la gare. En repassant devant la maison du boulevard Magenta, Séglin regarda : il vit que tout était dans le même calme. Les deux agents postés de chaque côté de la rue fumaient tranquillement leur pipe en regardant s'ils ne

voyaient pas paraître celui qu'ils attendaient. Fernand, dévoré de fièvre, avait hâte d'être débarrassé de Picard, et, pour tromper son impatience, il parlait, ne tarissant pas sur ce que Picard devait faire en arrivant à Turin. Il donna cinq cents francs au vieux caissier. La voiture allait entrer dans la gare, il pensa tout à coup que peut-être des agents avaient été placés dans toutes les gares et qu'il serait imprudent de s'y montrer; il fit arrêter la voiture. Il eut un frisson en voyant qu'elle arrêtait juste devant la porte de la prison de Mazas. Mais, se remettant aussitôt, il dit :

— Voyez-vous, Picard, vous allez arriver juste à temps pour prendre le train; mais comme ma femme doit être dans une inquiétude mortelle! elle m'a vu partir au reçu de la dépêche pour laquelle vous allez faire cet ennuyeux voyage et je ne lui ai rien dit. La pauvre amie doit m'attendre; je vais me hâter de retourner à Auteuil...

— Bien, monsieur.

— Vous tiendrez bien compte de mes recommandations; il n'y a lieu d'écrire que lorsque vous aurez vu directement l'envoyé de M. de Zintsky.

Le vieux caissier, plein de confiance, honoré de la mission qui lui était confiée, serra affectueusement la main de son patron. Fernand sauta de voiture, et le cocher dirigea ses chevaux vers la chaussée qui conduit à la gare de départ.

Séglin gagna à pied la rue de Charenton. Ayant avisé un coiffeur qui ouvrait sa boutique, il y entra, il se fit raser la barbe, ne conservant que ses moustaches, et il fit changer la coupe de ses cheveux; ainsi rajeuni, il gagna le faubourg Saint-Antoine et, chez un spécialiste pour les vêtements de velours, que portent assez souvent les artistes qui ne veulent point qu'on ignore ce qu'ils sont, et les peintres en bâtiments qui veulent paraître ce qu'ils ne sont pas, il se choisit un vêtement complet de velours..., c'est-à-dire une vareuse sans collet, attachée au cou par un seul bouton et sur laquelle le col de la chemise s'étendait, un gilet fermé comme la soutane d'un prêtre par une cinquantaine de petits boutons, et un pantalon à la hussarde, large sur les reins et les jambes, et retombant étroit sur le pied.

Ce costume seyait à merveille à la tête intelligente de Fernand. Il l'essaya mais ne le revêtit pas. Il en choisit deux autres ne variant que par la couleur et fit porter le tout dans une voiture. Il se fit conduire au boulevard, et fit là de nouvelles acquisitions chez un chemisier. En deux heures sa garde-robe fantaisiste était absolument remontée..., et, avisant chez un marchand d'articles de voyage une malle d'occasion, il l'acheta et la fit charger sur la voiture. Ces acquisitions terminées, voulant dérouter toutes les recherches, il changea encore de voiture et se fit conduire avec son bagage au quartier Latin. Une heure après, il était installé dans une chambre d'hôtel, et il en sortait ayant revêtu le costume dont nous avons parlé plus haut, la tête couverte d'un chapeau de feutre à larges bords, ayant au col une cravate de soie blanche nouée à la Colin, la pipe à la bouche, les mains dans les poches. Il descendit le boulevard Saint-Michel et regagna la rue Payenne; il vit le même homme auquel il avait parlé le matin. Celui-ci ne le reconnut pas.

— A qui faut-il s'adresser pour visiter le petit pavillon à louer?

— A moi, monsieur.

Séglin visita la maison qu'il connaissait trop... Ainsi qu'il l'avait pensé, le pavillon était garni par les meubles de Davenne, ou du moins par la plus grande partie.. Tous les objets d'art avaient été enlevés... La chambre de Davenne était complètement démeublée. Il en demanda la raison, et on lui répondit que l'amateur qui avait acheté les objets de prix, les tableaux, les armes, le linge, avait également acheté les meubles de la chambre, au grand désespoir du propriétaire.

Fernand dit :

— Au contraire, moi, cela me va très bien... Je ferai ici mon atelier...

— Le propriétaire ne demandera pas mieux ; car il est fatigué des frais qu'il a déjà faits : il croyait louer plus facilement et il aimerait mieux qu'on ne l'obligeât pas à garnir cette chambre

— Vous voyez que cela tombe à merveille.

— Il y a deux fenêtres... Celle-ci est masquée par des voliges qu'il n'y a qu'à arracher... ; elle est cachée par de la tapisserie. Quel est le métier de monsieur?

— Je suis sculpteur.

— Ah! artiste... Et aussitôt il ajouta : Vous savez, monsieur, que le propriétaire exige, si vous louez à l'année, six mois d'avance.

— Ceci m'est indifférent ; et le prix ?

— Il dit dix mille francs, mais vous pourrez l'avoir pour huit mille en ne lui demandant aucun changement et en louant à l'année.

— Ce n'est pas vous qui traitez...

— Non, monsieur...

— C'est que je suis très pressé... Mes travaux m'obligent à venir par ici très souvent ; si je le pouvais, j'entrerais demain.

— Rien n'est plus facile, monsieur ; le propriétaire reste rue de Turenne, je vais vous y conduire ; nous sommes certains de le trouver, il est infirme.

On se rendit aussitôt chez le propriétaire et l'affaire fut traitée. Fernand versa quatre mille francs d'avance, il donna cinq louis au concierge qui l'avait dirigé dans sa location, et le chargea de lui trouver pour le surlendemain une domestique. Il avait loué sous le nom de Carle Lebrault, artiste sculpteur. Toute la journée du lendemain, des Italiens chez lesquels il avait été faire ses emplettes, rue de la Roquette, organisaient l'atelier, plaçaient le décor de son métier improvisé... ; les plâtres étaient accrochés, les selles garnies de terre, les ébauchoirs traînaient partout... Et, le soir, le sculpteur Carle Lebrault prenait possession de sa nouvelle demeure.

Le concierge, questionné par les vieux curieux du voisinage, disait :

— C'est un grand sculpteur qui restait dans le quartier du Luxembourg. Il se nomme Carle Lebrault. Et c'était un cri d'admiration lorsqu'il ajoutait : Il m'a donné cent francs de denier à Dieu.

Pierre, abîmé dans ses sombres pensées, ne répondait pas. (PAGE 167.)

XXI

LES BONS COMPTES FONT LES MAUVAIS AMIS.

Pendant que Fernand Séglin s'installait dans le petit pavillon de la rue Payenne, Iza, qui avait connu la fortune, s'apercevait qu'avec sa première jeunesse elle avait

perdu les goûts simples qui la réjouissaient autrefois : la bohème lui semblait triste, et elle se décidait à rentrer dans la vie superbe qu'elle venait de quitter si étrangement... Est-ce qu'elle pensait à retrouver son mari? Oh! non, pas une minute l'idée de Fernand ne vint à sa pensée, pendant le trajet du chemin de fer à Charenton. Lorsqu'elle arriva, Pierre la reçut aussitôt, et en la voyant il lui demanda :

— Qu'y a-t-il, Iza? comment te trouves-tu encore à Paris?

— Maître, je ne puis partir... Je n'ai rien.

— Tu n'as rien?

— Maître, vous m'aviez promis qu'on me rendrait les beaux bijoux qu'il m'avait volés... Vous m'aviez promis que j'aurais plein le petit sac de pièces d'or...

— Et tu n'as rien... Georgeo te les a pris?

— Comme moi, maître, Georgeo n'a rien.

— Pierre fronça les sourcils.

— Ainsi le vieux Rig ne vous a pas été porter hier matin à Boulogne le prix que nous avions fixé?

— Non, maître...

— Le vieux coquin, murmura Pierre.

Et il sonna sur un timbre. Le nègre parut.

— Appelle Simon...

Le nègre sortit. Pierre se tourna vers Iza :

— C'est Georgeo qui t'envoie?

— Non, maître!

— Où est-il?

— Je ne sais pas,... fit Iza en baissant les yeux ; je l'ai quitté.

— Comment ça? que s'est-il passé entre vous?

— Rien, maître.

— Est-ce qu'il t'a reproché ton mariage?

— Non, maître.

Et respectueuse devant Pierre, elle n'osait répondre. Il lui prit la main, la fit asseoir en face de lui et demanda à l'étrange créature :

— Iza, dis-moi pourquoi tu as quitté celui que tu aimais?

— A vous, maître, je ne sais pas mentir... J'étais heureuse de partir avec lui, c'est moi qui lui ai dit : Tue-le... pour me rendre libre, tout à toi... Et il l'a tué. Je suis maîtresse de moi... Alors je suis partie avec lui, j'étais contente en montant dans sa voiture, j'ai bien vite rejeté mes beaux habits pour remettre les autres... et quand je me suis vue habillée comme autrefois, je me suis jetée dans les bras de Georgeo et je lui ai dit : Maintenant nous allons vivre heureux, et il a ri... Alors, maître, il m'a semblé que ce rire était niais, bête... Il ne répondait à mon enthousiasme que par des bêtises... Je me suis couchée, et, cahotée d'abord par la voiture, je me disais : On est bien là, libre, maître de soi... et je ne pouvais dormir. Au bout d'une heure les cahots me faisaient mal, et puis il y avait dans la voiture des senteurs d'huile âcre qui me portaient au cœur... Je ne pus dormir, j'avais hâte de voir le jour... Au matin, quand je me levai, j'eus un peu honte de mon costume, mais ça me fit rire... Puis des gens qui passaient me regardaient singulière-

ment ; je me dis alors que je n'étais pas belle ainsi, que c'était parce que j'étais à peine vêtue... qu'on me regardait... Quand Georgeo revint du marché, il me sembla bête, cet homme, avec ses petits paquets dans les mains, son pain sous le bras... Quand il vint m'embrasser, je le trouvai sale... et toute la journée je ne pensai plus qu'à la belle chambre où je dormais si bien, où ça sentait si bon... Les effets que je portais me cuisaient sur la peau... et je pensais au beau linge fin parfumé que je mettais chaque jour... Alors je me fis honte : je me trouvais moins belle, et, au dîner du soir, je ne voulais pas manger en voyant le pain dur, le gros vin rouge, la viande noire... Il me sembla que je n'avais jamais vécu ainsi, j'avais le dégoût aux lèvres. Maître, je ne veux plus être pauvre...

— Et Georgeo?

— Ce matin, maître, au petit jour, Georgeo était endormi, la voiture suivait la route, je suis descendue, j'ai dit adieu... et je suis venue...

— Tu ne veux plus le revoir?

— Jamais...

— Que vas-tu faire?

— Je ne le sais pas...,je serai riche!

— Tu n'aimes plus Georgeo... tu n'aimais pas Fernand?

— Il est mort...

Pierre Davenne savait que Fernand était vivant ; mais il ne crut pas utile de détromper Iza.

On gratta à la porte. Pierre commanda d'entrer. Simon parut.

En voyant Iza, il dit malgré lui :

— Tiens! la sauvage!

Pierre regardait Simon, tout surpris de son costume. C'est que Simon avait repris son ancienne défroque. Il avait rattaché à ses oreilles ses grands anneaux d'or, il avait revêtu son pantalon étroit du genou et large sur le pied ; il avait son grand châle rouge en ceinture, sa chemise à col lâche, nouée par une cravate sur laquelle était une ancre ; on voyait, sous la chemise, le tricot à raies bleues, puis la petite vareuse, et ce chapeau, si bizarre d'équilibre, qui était placé sur le derrière de la tête comme un chignon. En voyant Pierre le regarder des pieds à la tête, il lui dit joyeusement en changeant sa praline de côté :

— On a mis la petite tenue... Maintenant que l'autre n'est plus de ce monde, nous pouvons faire notre rentrée dedans... Voilà assez longtemps que je me déguise, ça semble bon de mettre des vêtements comme tout le monde.

Simon était persuadé qu'il était très élégamment vêtu.

— Simon, dit Pierre, sais-tu où nous pourrions bien trouver le vieux Rig?

— Le vieux Rig : on pourra encore le trouver chez lui, dans son trou ; mais ce soir il n'y sera plus.

— Je vais y aller, dit aussitôt Iza.

— Non! commanda Pierre. Iza, tu vas retourner à Paris, descendre dans une maison que je vais t'indiquer. Voici de l'argent : tu vas te revêtir en Parisienne... Dans deux jours tu recevras ce que je t'ai promis et tu seras libre.

— Bien, maître...

Pierre écrivit une lettre, la lui remit, et lui donna un rouleau d'or.

— Va à cette adresse, et attends-moi, d'ici deux jours...

Iza sortit aussitôt, et Pierre dit alors à Simon :

— Simon, le vieux sauvage a gardé l'argent qu'il devait porter à Iza...

— Il disait qu'elle était chez lui...

— C'est faux...

— Les deux malheureux, au lieu de se dérober prudemment aux recherches, étaient obligés de l'attendre et risquaient ainsi de tout perdre... Il faut que tu me trouves le vieux Rig...

— Espère! espère! Je le trouverai... Ah! le vieux coquin, il n'est pas content de sa part...

— Pour être certain de le trouver, il faut t'y rendre immédiatement...

— Je chasse dessus, tout de suite... En voilà un vieux gourmand... pas même laisser la solde à cette petite bellotte... Espère! espère! je vais le secouer, le vieux marsouin.

Il allait partir, et déjà il fouillait dans sa poche pour changer ses « munitions de bouche, » comme il disait. Pierre le rappela

— Ton homme est-il revenu de là-bas?

— Oui, mon lieutenant; il n'y a rien de nouveau, la maison est toujours gardée comme si l'on attendait quelqu'un, mais pas moyen de tirer un mot de ces gens-là... C'est muet comme des phoques, ça ne dit qu'un mot : « Passez votre chemin. »

— Sait-on où a été transporté Fernand?

— On ne sait rien... Il a été arrêté presque aussitôt après notre départ. Pour la blessure, il n'en était plus rien; le médecin ne s'est même pas aperçu de ce que le vieux Rig avait mis dessus...

— La maison est toujours gardée; ils espèrent que sa femme viendra, et la croient sa complice... Il faudrait savoir si l'on a saisi sur lui ou chez lui les fonds qui devaient servir à payer les traites...

— Je n'ai rien pu savoir par Martin... Le caissier n'est pas venu à la maison, et on croit qu'il s'est sauvé.

— Ah! il se pourrait que ce soit le caissier qui se soit sauvé avec l'argent en apprenant la dégringolade de la maison...

— Espère! espère! mon lieutenant, je saurai tout ça ce soir... Je vais d'abord vous chercher le vieux Rig, puis après j'irai flâner par là... Moi, je suis inconnu, maintenant, il n'y en a qu'un qui pouvait me reconnaître, et, à cette heure, il ne flotte guère!...

— Allons, hâte-toi! Prends une voiture, j'attends...

— Aie pas peur, lieutenant, je l'embosse, la vieille carcasse, et je vous l'amène.

Simon partit aussitôt en clignant de l'œil. Il était à peine sorti, que Pierre se levait à son tour, allait frapper discrètement à la porte d'une chambre voisine de la sienne... Une jeune femme vint ouvrir; en voyant Pierre, elle lui dit :

— Si je ne vous ai pas encore conduit Jeanne, c'est que la chère jolie est encore endormie...

— Ce n'est point cela qui m'amène, Madeleine... Asseyez-vous, mon amie, et écoutez-moi.

La jeune femme que nos lecteurs ont vue au début de cette histoire, Madeleine de Soizé, était bien changée; quoique toujours belle, une pâleur maladive couvrait son visage; dans le regard et dans le sourire régnait une profonde tristesse; sur ses beaux traits on sentait que la douleur et la souffrance avaient passé. L'on se souvient de l'état dans lequel était la malheureuse jeune fille lorsqu'elle vint, un soir d'orage, raconter à Pierre le terrible secret; c'est cette situation qui, la flétrissant à jamais, l'avait poussée à la cruelle vengeance qu'elle exécutait... Sans espoir, elle voulait désespérer les autres.

Depuis ce jour, le malheur sans cesse l'avait poursuivie. Lorsque, ne pouvant plus cacher sa faute, elle se jeta aux genoux de son père et lui raconta qu'elle avait été non une coupable, mais une victime, le vieux paralytique s'était levé superbe comme au jour où il marchait au feu; son regard avait eu l'éclair de mort des jours de combat, il aurait voulu trouver devant lui celui qui avait déshonoré son enfant. Il s'était levé, il avait voulu agir et il était retombé sur son fauteuil, épuisé; il avait avancé les mains sur la tête baissée de son enfant à genoux; à la contraction de rage de son visage avaient succédé le calme et la prière. Deux larmes avaient coulé de ses yeux, il s'était raidi et sa tête était tombée en arrière. Sa fille, toujours à genoux, sentant les mains de son père sur ses cheveux, n'avait entendu qu'une phrase qui était pour elle le pardon demandé :

— Ma pauvre enfant! Dieu juste, prenez-moi, mais vengez-la!

Et elle n'osait lever les yeux; en sentant les mains plus lourdes de son père, elle relevait la tête et les bras retombèrent inertes de chaque côté du fauteuil... Elle regarda son père, et jeta un cri en se dressant épouvantée. Le capitaine Antoine de Soizé était mort... Folle de douleur, se reprochant la mort de son père, la malheureuse enfant criait, sanglotait, et voulait mourir... Les voisins, accourus à ses cris, cherchaient à la contenir; mais rien ne saurait dépeindre l'état dans lequel était la malheureuse jeune fille, dont nos lecteurs ont pu juger, au reste, l'ardeur et l'énergie. Elle se roulait sur son lit, arrachant ses cheveux, blasphémant, proférant des menaces, répétant un nom inconnu des femmes qui cherchaient à la consoler et qui se regardaient entre elles, effrayées de l'intensité de cette douleur.

La secousse produite par la mort de son père la força à prendre le lit le soir même; elle passa tout un jour dans les plus atroces douleurs : il semblait qu'un être refusait de naître dans cet appartement occupé par la mort... A l'heure où, évitant de faire du bruit, on enlevait le corps du capitaine Antoine de Soizé pour le conduire à sa dernière demeure, Madeleine retombait presque mourante sur son lit en mettant au monde un fils qui mourut le soir même.

Pendant dix jours, la malheureuse jeune femme fut entre la vie et la mort, et les soins ne lui manquèrent pas... C'est Pierre qui la faisait veiller; lorsqu'elle put sortir, il la fit aussitôt venir à Charonne, où elle acheva de se rétablir en s'occupant de la petite Jeanne... Les terribles épreuves par lesquelles la malheureuse

avait passé augmentèrent encore sa haine, et Pierre s'en réjouissait ; car, dans ses moments de défaillance, c'était elle qui le poussait à la vengeance.

— Madeleine, le misérable va subir le châtiment ; à l'heure où je vous parle, la punition commence...

Madeleine releva la tête, interrogeant, le sourcil froncé.

— Fernand, vous le savez, a continué sa vie épouvantable, ne reculant devant aucun moyen pour satisfaire à ses désirs... Il aimait la vie grande, il l'a eue ; il n'avait jamais aimé véritablement, il a aimé, il est fou d'amour.

— Je sais tout cela..., et la vengeance ?...

— Hier, il est rentré chez lui au milieu de la nuit : je l'attendais dans sa chambre...

— Vous !...

— Il a reculé devant moi comme devant un spectre..., et j'ai soulevé les rideaux de son lit pour lui montrer sa femme, son idole, endormie dans les bras d'un autre.

— Eh bien ? demanda Madeleine, l'œil ardent.

— Il a jeté un cri épouvantable ; pour se soutenir, il dut s'accrocher à la cheminée, le regard fixé sur les deux amants... Ceux-ci s'éveillèrent, et la femme coupable, celle qu'il aimait, criait à son complice : Tue-le ! tue-le !

— Ah ! Dieu juste, fit Madeleine, vous lui rendez ce qu'il a fait aux autres !

— Les amants se sauvèrent, et alors qu'il pouvait avoir l'espoir de se venger, ce plaisir âpre de ceux qui ont beaucoup souffert, on est venu l'arrêter comme faussaire... Il est en prison, et chaque nuit il pensera que celle qu'il aime est avec l'autre.

— En prison !... Il sera jugé... et acquitté ?

— Fernand sera condamné, sa vie finira au bagne : il est à jamais perdu, et il aura dans son existence de condamné la pensée constante que celle qu'il aime le trompe, qu'elle se moque de lui... Dans ses rêves, il les entendra rire, il a le châtiment auquel nous l'avons condamné ; la vie avec la honte et le désespoir, l'amour, comme un vautour, lui déchirant le cœur...

— C'est sans regret, sans remords, que j'apprends sa peine... Je ne sens en moi que de la haine.

— La moitié de l'œuvre est faite, à l'autre maintenant...

— Monsieur Pierre, pour...

— Ne prononcez pas son nom maudit...

— Pour elle, sinon le pardon, au moins l'oubli...

— Non... Est-ce que vous avez oublié, vous ?

— Moi, j'aurais pu avec le temps oublier s'il n'était venu s'ajouter, à la faute commise par moi, la mort de mon père, le brave et loyal soldat, emportant dans l'éternité son nom flétri par son enfant... Jamais je n'oublierai, jamais je ne pardonnerai la mort de mon père !...

— Moi, jamais je ne pardonnerai ma vie brisée ; jamais je ne pardonnerai cette trahison, cette lâcheté ;... jamais je ne pardonnerai ce doute qui me ronge en regardant le seul être que j'aime, Jeanne ; ce doute qui revient sans cesse troubler

mes pensées : Est-elle bien ma fille?... Et alors, il me semble que je serais capable de tuer la pauvre enfant.

— Oh!...

— Pourtant je l'aime!... ma fille... la sienne. Oh! à cette pensée, toute ma haine, toute ma rage revient. C'est ma vie tout entière qu'elle a empoisonnée, c'est sa vie tout entière qui doit payer la mienne... Larmes pour larmes, sang pour sang, rien ne m'arrêtera, j'irai jusqu'au bout, sans pitié...

— Elle fut coupable, monsieur Pierre; car, si l'épouse avait une heure d'égarement, la mère devait s'arrêter sur la voie fatale... Mais la femme, c'est la faiblesse : elle peut à certaines heures être la victime de sa nature... Le coupable, c'est l'ami indigne abusant de ces heures, pour apporter la honte et le désespoir. Croyez-vous que par la mère vous n'avez pas assez puni l'épouse.

Pierre, les poings serrés, la tête baissée, abîmé dans ses sombres pensées ne répondait pas. Madeleine continua.

— Vous avez une volonté de fer... Je ne vous dis pas : oubliez, pardonnez; je vous dis : Ne punissez pas, laissez-la... Et puis, est-il possible qu'un homme s'attaque à une femme? Ah! avec Fernand, c'était la lutte; mais avec elle, c'est l'écrasement, c'est le crime...

— C'est le châtiment..., dit Pierre d'une voix sourde.

— Le châtiment n'est-il pas déjà terrible? Veuve et mère, et l'enfant perdu!...

Pierre redressa la tête.

— Madeleine, depuis le jour fatal, vous m'avez vu sans cesse; est-ce que mon cœur a battu? M'avez-vous vu chercher d'autres amours?... Je suis resté austère, chaste... C'est qu'il y a là un amour profond, un amour puissant que rien ne peut arracher. Geneviève fut une infâme..., mais je l'aime; Geneviève fut une ingrate..., mais je l'aime; Geneviève n'avait pour moi ni amour ni amitié, mais je l'aime, je l'aime, entendez-vous?... J'ai pour elle du mépris, de la haine, et je l'aime, et je ne sais si, me trouvant devant elle, je ne la prendrais dans mes bras pour l'étouffer ou pour l'embrasser... Cet amour, que je ne puis arracher de moi et contre lequel ma raison, mon honneur protestent, cet amour devient de la haine... Non! j'ai trop souffert pour pardonner, et je ne suis pas assez maître de moi pour oublier.

— Mais que voulez-vous donc?...

— Qu'elle meure! Et peut-être irai-je avec son enfant prier et pleurer sur sa tombe.

— Monsieur Pierre, continua Madeleine, au nom de Jeanne, pitié pour la mère...

— Je vous en supplie, Madeleine, je vous en supplie, ne mêlez jamais le nom de l'enfant au souvenir de la mère.

— Pitié, au moins... Dieu pardonne, lui...

— Qu'en savez-vous? qui vous dit que la mort est le pardon, et qu'il n'y a pas l'éternité pour le châtiment?...

Puis changeant brusquement...

— Madeleine vous êtes vengée... Ne parlons jamais de tout ceci; c'est seul que je veux agir...

— Prenez garde!... c'est vous qui allez devenir criminel...

Pierre haussa les épaules.

— Comme le bourreau!... Adieu, Madeleine, laissez-moi... et retournez près de Jeanne.

Et comme, tout fiévreux, il se promenait dans la chambre, elle dit à mi-voix en sortant :

— Pauvre homme!

Et Madeleine de Soizé sortit de la chambre, attristée par cette grande douleur, épouvantée par cette haine, mais respectueuse devant cette force de volonté. Pierre, sombre, restait l'œil fixe, sans regard, la pensée tout entière sur le but qu'il poursuivait.

Pendant ce temps Simon obéissant s'était rendu à Montmartre dans la rue étroite où le vieux Rig résidait depuis qu'il avait été chargé de jouer plusieurs rôles dans le drame de Pierre Davenne. Il apprit que le sauvage avait couché là; mais il était sorti au lever du jour. Sa vie, avait-on dit, était très régulière depuis quelque temps, et il était probable qu'il ne tarderait pas à revenir; assurément il devait être dans le quartier! Simon ne fut pas embarrassé; il avisa, en face de la maison de celui qu'il venait chercher, un bureau de tabac augmenté d'un débit de liqueur.

La grande salle du premier étage était occupée par un billard.

Simon se dit aussitôt :

— Le vieux gredin tire des bordées dans les environs... Espère! espère! J'entre là, je monte au premier, je me mets de quart à la fenêtre... Il y a des munitions dans le dessous... Espère! espère!...

Il entra dans le débit de tabac, renouvela sa boîte de « pralines » et dit à la marchande stupéfaite :

— J'espère un ami, je monte dans le dessus... Et je me place en vigie... Il faut de l'œil... faites-moi servir un verre pour brûler le quart...

— Qu'est-ce que vous demandez... un petit verre?

— Envoyez-en un grand... et qu'on oublie la bouteille... Si la vieille carcasse fait des escales, il n'abordera peut-être pas avant la soupe... Espère! espère! Je vas me monter.

Et, ainsi qu'il le disait, au grand ébahissement de la débitante, ayant renouvelé sa praline, il monta au premier étage... Les longues, les éternelles heures passées à bord, devant l'immensité muette, avaient rendu l'ancien matelot patient. Il prit un siège, se mit à califourchon dessus, et accoudé sur le dossier, le menton dans ses mains, le visage si près de la vitre que son haleine la couvrait de buée, il guetta l'arrivée du vieux Rig. Sur une table près de lui le garçon avait placé une bouteille de cognac et le verre.

La bouteille était presque vide et la nuit tombait, lorsque Simon se leva de son siège, pour descendre renouveler ses munitions... La marchande de tabac, très intriguée et peu rassurée par cet homme qui depuis le matin était dans la maison et qui à chaque demande du garçon n'avait répondu que :

— Espère!... espère! file dans ta cale. fit un effort pour lui demander :

Son arme lui échappa des mains, et, sans qu'il pût prononcer une parole... (PAGE 173.)

— Mais, monsieur, qu'est-ce que vous guettez donc?

— Espère! espère... C'est le vieux marsouin d'en face... Je l'attendrai plutôt jusqu'à demain.

La perspective d'avoir jusqu'au lendemain ce singulier consommateur semblait ne point charmer du tout la vieille dame; elle dit naïvement :

— Marsouin? je ne connais pas ce nom-là dans le quartier.

D'abord Simon crut que la vieille débitante voulait se moquer de lui; il la

regardait avec son gros rire, qui fit tant l'effet d'une grimace à la marchande de tabac qu'elle se rejeta en arrière... et Simon, se disant qu'on voulait rire, fit pardessus le comptoir des feintes d'armes avec la main sur le corsage abondant de la débitante scandalisée, qui se reculait en tapant ferme sur les doigts de fer du matelot.

— On veut donc rire, la maman?

— Assez! Voulez-vous vous taire, polisson!... A-t-on jamais vu?... Où vous croyez-vous?...

C'est en se tordant de rire que le matelot s'écria :

— Espère! espère!... Alors, il ne s'appelle pas Marsouin... C'est le vieux Rig dont je parle...

La vieille dame ne répondit plus. Ce fut le garçon qui dit :

— Ah! je ne sais pas si c'est son nom...; mais ce doit être cette espèce de vieux hibou d'en face.

— Oui, fit la débitante avec dégoût, ce doit être votre ami... Un vieux sale...

— Vieux sale... c'est lui...

— Ah bien! fit le garçon, vous ne le verrez pas... Il sort d'ici...

— Comment! d'ici?...

— Absolument... il a acheté un timbre-poste. Il avait une petite valise...

— Une petite valise... Il se sauve... Espère! espère! Je te vas mettre le grappin dessus.

Et d'un bond Simon sortit de la boutique, laissant étourdis, effrayés, et la patronne et le garçon.

Il faisait presque nuit; toute la journée le matelot était resté là, solide au poste... et il avait perdu son temps. Mais Simon n'était pas homme à ne pas exécuter les ordres de son lieutenant. Pierre Davenne lui avait dit :

— Va me chercher Rig...

Et mort ou vif, Simon ramènerait Rig...

Où allait-il à cette heure? Il aurait été bien embarrassé pour le dire lui-même... Il allait chercher Rig, et il causait se disant pour se consoler, en changeant sa praline de joue :

— Espère! espère! je t'aurai, ancien.

Arrivé en courant sur les boulevards extérieurs, il lut sur l'omnibus : *Montrouge.* Ce fut comme une révélation. Rig se sauvait; mais assurément, avant de se sauver, il devait rentrer dans l'étrange demeure où il l'avait trouvé. Simon courut après la voiture, et, donnant ses trois sous au conducteur en s'élançant sur l'impériale, il s'écria dans son bon rire :

— Ouf! là, dans la hune!

Il se mit près du cocher. Cinq minutes après il lui offrait une praline... Dix minutes après il était presque debout, un genou sur la banquette, les mains sur la rampe, se tenant de face dans la direction de la voiture et la tête presque sur l'épaule du cocher... Ils étaient déjà très amis... Simon lui racontait que, dans ses voyages, il avait été dans un pays où les chevaux avaient un siège naturel sur la croupe; en achetant la bête, on avait à la fois le cheval et la voiture... On pouvait

y tenir trois... Le cocher lui demanda s'il y avait une capote. Simon faillit se fâcher, mais ce fut l'affaire d'une seconde ; il continua en racontant qu'avec la crinière intelligemment nattée, on se faisait les guides...

Arrivé à Montrouge, il paya une bonne bouteille à son voisin... d'une heure... et lui fit jurer qu'ils se reverraient ; puis ils se dirigea vers le bizarre village où nous avons déjà mené le lecteur.

XXII

DE L'AIMABLE FAÇON DONT LE VIEUX RIG RENDAIT SES COMPTES.

L'étrange village que nous avons dépeint, situé au-dessus de Montrouge, et où campaient pendant la mauvaise saison tous les banquistes forains, était sans dessus dessous depuis quelques jours. Les fêtes et les foires de village commençaient partout, et chaque jour c'était dans une direction nouvelle. Les bouges, abandonnés, restaient ouverts, sans portes, sans fenêtres, désolés ; les niches se vidaient ; les animaux partaient. Le vent allait pouvoir entrer libre partout, avec la pluie, lavant et assainissant pour la saison nouvelle les huttes des nomades.

Les chariots, comblés des ustensiles baroques de la vie foraine, partaient, cahotant dans les ornières profondes et balançant rudement dans les cahots les Vénus à moignons, les géantes et les femmes à barbe veulement couchées au sommet, servant d'appui, pour empêcher le vent d'enlever les loques de la baraque.

Le petit nain était parti, le grimacier était parti, les Hercules et la Vénus étaient partis ; Georgeo le bohémien, qui avalait les sabres, était parti. Depuis la veille, le vieux Rig donnait à manger à son cheval-ombre : il ne lui donnait plus des paillassons et des vieux chapeaux de paille, il lui donnait du foin et de l'avoine comme à une bête naturelle ; depuis la veille, sa tanière s'était rouverte, et seul, il empilait dans sa grande voiture *entre-sort* toutes les étrangetés qui composaient son mobilier. On n'entendait de tout côté que le bruit des marteaux et les rires joyeux des banquistes, heureux de reprendre la vie nomade qui était une condition de leur santé. Ils étaient heureux : ils allaient marcher au grand soleil, sur les longues routes, les pieds blancs de poussière, bien libres, bien indépendants, s'appartenant enfin, n'ayant plus pour loi que leur volonté.

Georgeo, au contraire, avait conservé jusque dans son départ sa nature sombre et silencieuse ; Georgeo ne parlait à personne dans le campement de Montrouge, qu'à la belle Iza, la servante du vieux sauvage, et tous avaient remarqué que, depuis la fuite d'Iza, Georgeo était devenu plus taciturne.

Georgeo n'avait rien dit à personne, et la nuit précédente il était parti. Le lendemain, la porte de son chenil, contrairement aux autres, était fermée, la fenêtre clouée et la voiture partie. Cela n'étonna personne.

Avec la nuit revint le silence ; ceux qui ne devaient partir que le lendemain

allèrent passer la dernière nuit dans leur tanière, s'empressant de dormir tôt et bien, pour être levés avant le jour et hâter le départ. Le silence enveloppait le petit village. Seul le vieux Rig le troublait par le heurt de ferraille des harnais qu'il mettait à son cheval.

Rig attelait sa voiture bien pleine, et le grand cheval avait de longs hennissements; il était encore étonné du changement survenu dans son alimentation, et ce n'est pas sans crainte que, se voyant attelé, il se demandait de quel travail il allait payer ça... Le vieux Rig était fiévreux : il se hâtait, il était agité, il semblait craindre quelque chose.

Il avait attaché son chien sous sa voiture, le cheval était attelé, il n'avait plus qu'à monter sur le siège et partir; avant il rentra dans son chenil et, la lanterne de sa voiture à la main, il éclaira tous les coins, s'assurant qu'il n'oubliait rien. Il allait sortir, lorsqu'il vit devant lui dans l'encadrement de la porte, lui barrant le passage, la haute silhouette d'un homme. Rig n'était pas un timide : il se recula aussitôt et leva sa lanterne dans la direction de la porte, pour voir qui se présentait ainsi. C'était Georgeo, qui lui dit d'un ton bref :

— Il était temps, Sauvage! une heure plus tard, et le vieux voleur était parti...

Le vieux Rig, en reconnaissant celui qui lui parlait, avait aussitôt éteint sa lanterne. Ainsi placé absolument dans l'ombre, il n'était pas vu et voyait la silhouette de Georgeo se détacher plus noire sur l'obscurité moins intense de la nuit... Et, pour dépister le grand Geo, il se glissa sans bruit, comme une couleuvre, de l'autre côté de la pièce.

— Rig, dit Georgeo, tu avais comploté avec Iza de me voler. Vous avez reçu l'argent; rends-moi ma part, vieux, et je te laisse vivre...

— Je n'ai pas ta part...

— Alors tu l'as remise à Iza... Mène-moi où tu caches Iza...

— Ne viens pas m'ennuyer de tes mensonges... Geo, va retrouver la fille... et laisse le vieux Rig...

— Le vieux Rig me rendra mon argent ou il mourra...

— Comme ça, fit le vieux Rig narquois.

— Vieux Rig, je pardonnerai à ton âge; mais rends-moi l'argent.

Le vieux Sauvage, blotti dans son coin, ne répondit pas; il manœuvrait pour en finir, car il avait vu, avec ses yeux de chat, un revolver dans la main de Geo. Il se glissa dans l'angle où il s'était retiré d'abord et dit :

— Geo est un grand niais d'être venu se fâcher avec Rig...

Il vit que Geo étendait le bras dans la direction d'où la voix était partie, il se recula aussitôt. Geo faisait un pas pour être plus près de celui qu'il cherchait, et il demanda pour entendre sa voix et diriger son coup :

— Vieux Rig, veux-tu nous entendre et ne point garder toute la somme?

Le vieux Sauvage avait tiré de sa ceinture un long couteau à large lame, semblable à un coutelas de boucher : il se glissait derrière le grand Geo et, pour tromper celui-ci, il jeta sa lanterne dans le coin qu'il venait de quitter. Geo tira dans la direction d'où il avait entendu du bruit... En même temps, il sentait comme un coup de poing dans le dos : il voulut se retourner pour se défendre; mais il étouffait, son

arme lui échappa des mains, et, sans qu'il pût prononcer une parole, il tomba comme une masse, la face contre terre.

Le vieux Rig, qui s'était reculé dans le coin du bouge où il avait jeté sa lanterne, la rallumait vivement.

Dès qu'il eut de la lumière, il alla attentivement regarder le cadavre... Il avait oublié le couteau dans la plaie; il l'y laissa pour éviter le sang... Étant sorti pour s'assurer que personne n'avait rien entendu autour d'eux, il rentra; comme c'était un homme soigneux que le vieux sauvage, tout en réfléchissant à ce qu'il allait faire du cadavre afin de n être pas recherché le lendemain, il fouillait les poches du grand Geo, prenait une poignée de louis qu'il avait dans sa ceinture, — les louis qu'Iza avait apportés quelques jours avant son mariage, — et le portefeuille crasseux qui contenait ses papiers. Il disait tout bas, le vieux Rig :

— Pour tout le monde, il est en route! sa cabane ne sera pas rouverte avant le retour habituel, dans six mois... C'est ça! Grand Geo, tu vas reposer dans ton lit, plains-toi donc?... Le gourmand qui voulait sa part...

Le vieux sauvage éteignit sa lanterne et se glissa à travers les cahutes. Arrivé devant celle de Geo, il tira de sa poche un instrument, qui ne le quittait jamais, à peu près semblable à celui dont se servent les dentistes pour l'extraction des dents. Lorsqu'on lui en demandait l'usage, il disait même qu'il l'employait à cet usage, et, le glissant dans la serrure avec une vivacité et une adresse prodigieuses, il ouvrit la porte.

Il courut aussitôt à sa voiture... Il caressa son cheval en disant :

— Nous allons partir, Jupiter... ; tout à l'heure, mon vieux...

Le chien sous la voiture eut un grognement...

— Qu'est-ce que c'est, Radis? fit à mi-voix Rig fronçant les sourcils et regardant autour de lui... Tout était calme, il caressa le chien qui se recoucha en attendant...

— Rien! une fausse alerte!... Celui qui viendrait me déranger à cette heure n'aurait pas de chance, grogna le vieux en dardant son regard fauve.

Il rentra dans sa baraque, prit le corps de Geo, — nous avons dit que Rig était d'une force extraordinaire; — il l'enleva comme une plume, les pieds battant d'un côté, la tête et les bras de l'autre, évitant de se tacher de sang, et il courut jusqu'à la demeure du misérable. Arrivé, il se mit à genoux et étendit le corps par terre; il allait se relever lorsqu'il reçut un choc effroyable sur la tête; il se dressait, mais il sentit ses bras pris dans une corde; il voulut se débattre, mais on était couché sur lui et on le ficelait. Le vieux Rig était pris; il n'osait crier, il sacrait d'une voix sourde en bavant de rage. Il ne fut pas longtemps avant de savoir à qui il avait affaire en entendant :

— Espère! espère! vieux coquin... Ah! on veut manger tout, à soi seul... Vieux gabier, potence à l'ail, tu vaux cher... Quelle chance, hein! que je fasse bien les épissures. Es-tu gentiment ficelé?... Vieux sauvage, si je t'ai cassé quelque chose..., espère, espère, nous ne le perdrons pas : tout est attaché solidement.

— Simon..., tu payeras cher ta trahison...

— Comment, vieux coquin... Ne redis pas ce mot-là, je te colle des piche-

nettes sur le nez... Vieille carcasse à potence; pour une fois que l'on a confiance en toi. — C'est vrai qu'il fallait être naïf. — Je le disais au lieutenant... Le pauvre garçon qui vient te réclamer ses sous, et tu le tues... Tu vas être lourd à emporter; dis donc, sauvage, si j'allais chercher les gendarmes... Ce sera pour une autre fois,... le lieutenant veut te parler... Comme je ne te déshabillerai pas... ça te va bien les ficelles... Je ferai les gestes quand tu parleras... Espère! espère!

Et en disant ces mots, Simon ficelait absolument ainsi qu'une momie le vieux Rig... encore abruti par le coup de poing que le matelot lui avait appliqué sur la tête pour annoncer son arrivée.

— Tu n'as pas été gentil avec Georgeo... Ah! vieux polisson, peut-être que tu étais jaloux à cause de la sauvage... Mais faut dire aussi que tu n'es pas galant avec elle. Si c'est comme ça que tu entretiens celles auxquelles tu portes intérêt... Allons, Rig, maintenant nous allons rendre notre visite, sois aimable.

Et le matelot prit Rig comme un ballot et l'emporta sur son épaule. Il sortait, le vieux sauvage, prudent, dit :

— Simon, ferme la porte.

— A-t-il une tête! il pense à tout; tu ne veux pas que ton ami Geo s'enrhume. Et, obéissant, il ferma la porte.

Simon était un minutieux : il s'assura que la porte était bien fermée, et il dit alors au vieux Rig :

— Tu peux être tranquille, te voilà pour six mois absolument à l'abri... S'il prenait l'idée à Simon d'être désagréable au vieux coquin qu'il a pour camarade... il n'aura qu'à aller prier la police d'ouvrir la porte; mais le sauvage est trop intelligent pour obliger un ancien à le dénoncer... N'est-ce pas, vieux coquin?

Et Simon courait portant sa momie vivante sur l'épaule. Arrivé près de la voiture Radis grogna, menaçant; heureusement il était attaché... Simon présenta au chien la face du vieux Rig.

— C'est ton maître que tu veux... Renifle ça et taisons-nous.

Le chien, en sentant son maître, frétilla gaiement de la queue et se tut. Simon alla étendre son ballot, — le sauvage, — dans la voiture, derrière la banquette.

— Vois-tu, je te couche là, la tête de ce côté pour que nous puissions causer en chemin, tu pourrais t'ennuyer en route! Tu es bien comme ça? Attends, voici une couverte, pour que tu aies la tête haute... C'est moi qui vais conduire... Tu n'oublies rien? Parle avant le départ... pendant que je vais me chausser... Tu n'avais pas remarqué que j'étais pieds nus... Je vais te conter ça, sauvage...

Et Simon, ayant couché Rig sur la banquette, avait été prendre ses souliers dans un coin; il s'était assis sur le marchepied de la voiture, et se chaussait; il continua :

— Je te cherche depuis ce matin... Je m'étais dit : Espère! espère! Je l'aborderai bien par delà le jour, le vieux. Rien... J'arrive juste au moment où tu déménages, je te vois, le chien se met à crier... je me cache et me déchausse... je change de vent et j'arrive juste au moment où tu portais ton dernier paquet... mais pas dans ta voiture... Là, maintenant, nous allons partir...

Simon était chaussé; il grimpa dans la voiture, s'y mit bien à son aise; il ramassa les guides; voyant dans l'ombre se dessiner la silhouette maigre et aux angles aigus du vieux cheval, il s'écria :

— Dis donc, sauvage, c'est pas un cheval mécanique? il marche tout de même?... Il lui faudra plus d'avoine que de coups de fouet... Attends, ma vieille, c'est pas parce que les gens sont dans le malheur qu'il faut laisser jeûner le pauvre monde... Nous allons te donner un bonbon, vieux gourmand.

Et Simon fouillait dans sa boîte à pralines, renouvelait sa provision personnelle, et en offrant au vieux sauvage forcément immobile :

— Ouvrez la bouche et ne mordez pas... ou sans ça... je tape! Là! vois-tu ça, ça console! Hue! et il fouetta le vieux cheval qui partit joyeusement.

Rig disait :

— Où vas-tu?

— Tu t'en doutes bien, vieux coquin; je te conduis chez le lieutenant... Comment, vieux gourmand, tu voulais tout, tout pour toi tout seul!... Tu laisses cette pauvre petite Iza, la petite sauvagesse, dans la misère... Georgeo, il n'y a plus rien à dire : tu lui as fait un sort...

Le vieux Rig, muet, les yeux fermés, s'abandonnait, feignant de dormir : il n'ouvrait l'œil que lorsqu'il sentait tourner la voiture, pour regarder la direction suivie, craignant toujours que Simon n'allât le livrer aux agents. Simon, qui n'aimait pas la solitude, causait avec Rig, comme si celui-ci avait été assis près de lui; le vieux sauvage restant dans son mutisme, il alternait et parlait quelquefois au cheval. Il ne faut pas croire que Simon fût un automédon de premier ordre; à chaque tournant de rue il accrochait le trottoir, et il sacrait bien comme le diable, se tenant à *l'avant* ainsi qu'il disait, tenant son fouet comme s'il pêchait à la ligne, regardant avec terreur les lumières des voitures qui s'avançaient devant lui...

— Bon sang... En v'là un qui va m'aborder!... Et vire donc, eh! vieille carcasse... Aïe! aïe donc, mais va donc, t'as la barre en dedans... et potence à l'ail!... tu vas m'accoster. Appuie donc à bâbord... appuie donc... Quoi que tu dis!... Espère! espère!... On a l'œil... Hue donc!

Puis, revenant à Rig lorsque la chaussée était libre :

— Tu vois, ma vieille, tout ça, ça ne sait pas conduire! oh! si ça avait flotté comme nous... Vieux sauvage, tu le vois, il ne faut jamais faire des bêtises avec Simon... sinon, ça tourne mal... Tu te croyais malin, tu te disais : Simon est une vieille plie..., bête comme une morue... Eh bien, tu vois, ma pauvre vieille... Simon est solide au poste... l'œil au quart... Le lieutenant a dit : Il faut que tu me ramènes le vieux sauvage avec l'argent... Tu vois, je t'amène avec tout ton bazar... Hein! et ça a été vite...

On tournait une rue et les roues de la voiture montaient sur le trottoir, une autre voiture barrait le passage; Simon se dressa et levant le fouet en criant pour répondre aux injures du cocher :

— Qu'est-ce que tu dis?... Appuie à bâbord, sale marsouin; appuie ou je t'aborde et je te coule.

Lorsque Simon arriva à Charonne, il fit entrer la voiture dans la longue allée, dit au nègre de dételer le cheval et, chargeant sur son épaule le corps ficelé du vieux sauvage, il le monta dans la chambre de Davenne.

— Qu'est-ce que cela? fit Pierre en voyant son matelot et son singulier colis.

— Mon lieutenant, on fait ce qu'on peut : il n'était possible à amener vivant que comme ça...

— Il a refusé de venir?

— Je ne le lui ai pas demandé... Mais comme il serait gêné pour parler, je vais vous raconter la chose en deux temps. Voici...

Et Simon raconta son expédition dans tous ses détails... Il termina :

— Le grand point était de venir avec son sac... Vous voyez qu'il a encore été gentil, le vieux coquin ; il m'a prêté sa voiture... je crois même qu'il m'aurait peut-être invité à prendre un verre; mais c'est parce qu'il était certain que je refuserais... Il ne s'agit plus que de faire une perquisition dans la voiture.

Rig eut un regard de haine.

— Ne nous fâchons pas, sauvage. Simon ne touche qu'aux choses propres, il ne te prendra rien.

Davenne regardait attentivement Rig; il avait vu ses yeux pleins de flammes, il lisait sur le visage du vieux misérable de quelle rage l'avait empli la réussite de Simon. S'adressant à son matelot :

— Simon, rends-le libre...

— Espère ! espère ! le sauvage, tu vas te retrouver sur pied...

Et, obéissant à son maître, il dénouait rapidement les cordes. Lorsque Rig fut debout, son premier mouvement fut de porter les mains à sa ceinture sous sa houppelande, en même temps que son regard fauve regardait en dessous le matelot... Celui-ci éclata de rire en disant :

— Comment, vieux phoque, tu crois que j'avais laissé tes joujoux après toi ?... Bébête, va... Tu sais bien que depuis quelques mois nous faisons campagne ensemble, — et il montrait un couteau et un revolver.

— Rig, dit froidement Pierre, lorsque j'ai été te chercher et que je t'ai demandé ce que tu voulais, c'est toi qui as fixé les conditions ?

— Oui, maître, fit le vieux matelot, courbé, comme humilié et regardant en dessous.

— Ai-je tenu mes engagements ?

— Oui, maître..., et je ne réclame rien !

— Lorsque je t'ai fait revenir avec Iza... pour jouer le rôle de Zintsky, tu m'as dit que tu risquais ta liberté ; qui a fixé le prix ?...

— Moi ! maître !

— Tu m'as amené Iza, tu m'as amené Georgeo, et chaque fois ai-je payé tes services ?

— Oui, maître.

— Tu as aujourd'hui beaucoup d'argent, Rig; tu vis sobrement et la somme que tu as aujourd'hui est pour toi plus qu'une fortune... Pourquoi ne veux-tu pas finir la vie odieuse que tu mènes ? Pourquoi veux-tu voler même tes frères?

La lumière apportée par Pierre eclaira la scène. (PAGE 179.)

— Pourquoi? Parce que Rig est vieux et qu'ils sont jeunes;... qu'Iza sera toujours riche maintenant;...

— Rig, je lis dans ton regard; prends garde. Celui qui est capable de faire ce que tu as fait gardera peu de mesure; je connais pour te faire obéir certaine histoire arrivée à bord de la *Souveraine*...

Le vieux sauvage baissa la tête...

— Aujourd'hui, Rig, si je pouvais seulement penser que tu devinsses ingrat

avec moi, que tu oubliasses ton serment et que tu devinsses traître ; enfin, si cette pensée me venait, j'enverrais ton signalement au bas du rapport du capitaine de la *Souveraine*, au procureur impérial ; je l'inviterais à passer par ton cloaque de Montrouge, et, lorsqu'il aurait vu le corps du grand Georgeo, je lui dirais le nom du coupable. M'as-tu compris ?

— Si le maître parlait..., moi aussi je parlerais.

— Et que dirais-tu ? fit Davenne en se levant hautain et croisant les bras. Simon clignait de l'œil et troussait ses manches, s'apprêtant, au premier signe, à sauter sur le sauvage.

— Je me suis fait mourir..., puis tu m'as sauvé..., et j'ai renoncé à voir tous ceux que je connaissais. Qu'y a-t-il à dire à cela ?

— Alors que craignez-vous ?...

— Je veux que tu comprennes que je n'ai rien à craindre. Il ne me plaît pas qu'on sache que Pierre Davenne est vivant ; mais il n'y a là ni délit ni crime... Souviens-toi donc que je ne relève que de ma conscience et non de la justice... Mais, autour de ce que tu sais, je veux le silence ;... entends-tu, le silence ? Sinon, Rig, je l'obtiendrai violemment...

Il y eut une pause pendant laquelle Rig, muet, attendait les yeux baissés. Pierre reprit :

— L'or de Georgeo est à toi avec le sang qui le tache... ; mais tu vas rendre la part d'Iza... Où est-elle ?

— L'argent d'Iza est à moi !...

— Que dis-tu ? demanda sévèrement Pierre, qui d'un signe ordonna à Simon de sortir. Simon cligna de l'œil semblant dire qu'il comprenait, et il sortit.

— Je dis... Je vous ai servi, vous m'avez payé..., je n'ai rien à vous réclamer... Mais vous n'avez rien à voir dans ce qui regarde Iza... Vous ne connaissiez pas Iza : elle était chez moi ; c'est moi qui l'avais arrachée des mains de ceux qui la voulaient prendre ; c'est moi qui l'ai amenée à Paris, c'est moi qui l'ai nourrie... Iza était ma domestique, et dans son pays on dirait mon esclave... C'est pour moi qu'elle travaillait lorsque je l'ai amenée chez vous, et ce qu'elle a gagné est à moi. Rig est vieux... Rig a eu assez de mal à gagner sa vie, à assurer le pain de ses vieux jours. Iza était une pauvrette bonne à rien... et Rig l'a prise quand même... Mais si le vieux Rig l'a prise, ce n'est pas pour rien, c'est qu'il avait un but : il savait qu'un jour Iza lui payerait largement ce qu'il avait fait pour elle...

— Ainsi, tu veux dire que la somme qui revenait à Iza, suivant nos conventions, t'appartient ; je t'ai donné cinq mille francs pour ton expérience, cinq mille francs pour jouer le rôle de vieux Moldave, cinq mille francs pour achever l'affaire d'Auteuil... et aujourd'hui tu n'es pas satisfait...

— Iza était ma servante...

— Lorsque j'ai chargé Iza du rôle qu'elle a joué..., je t'ai payé encore ; tu l'oublies, et la misérable petite n'a consenti à prendre le nom du coquin qu'à un prix arrêté entre nous... Est-ce qu'aujourd'hui tu es responsable, toi, de ce qu'a fait Iza ?... Et tu oublies toujours Georgeo : c'est toi aussi, toi qu'il haïssait cependant.

qui me l'as fait connaître... Rig, je ne m'occupe pas de Geo, mais tu vas rendre la part d'Iza.

— Personne ne reprendra à Rig l'argent qui est à lui... Là-bas, il m'a surpris; mais ici, je suis libre.

Et comme Rig semblait se redresser, qu'il avait déjà regardé deux fois autour de lui — comme le fauve, prêt à s'élancer, cherche la voie qu'il suivra, — calme et froid, Pierre ouvrit le tiroir d'un meuble, en sortit un long revolver et en tira la baguette d'arrêt...; puis, le doigt sur la détente :

— Rig m'appartient... Il est chez moi, et sa vie est dans mes mains. S'il essaye de fuir, je l'étends à mes pieds.

En voyant le canon de l'arme dirigé sur lui, le vieux sauvage eut un tressaillement involontaire qu'il réprima aussitôt; il dirigea son regard sur celui de Pierre : il n'eut pas de doute sur l'exécution de la menace, mais il se redressa crânement aussitôt en disant.

— Je ne fuirai pas, vous lâcheriez la police à mes trousses; mais je ne rendrai pas la part d'Iza, elle m'appartient...

— Et si je te faisais arrêter?

— Vous ne le ferez pas... Vous n'avez pas à craindre la police..., mais vos intérêts vous obligent à ne pas le faire. Et en disant ces mots il regardait Pierre, il vit qu'il disait vrai.

Pierre dit brusquement :

— Finissons-en, veux-tu être tranquille...? Veux-tu que j'oublie ce que tu viens de faire? Garde la part de Geo. Rends la part d'Iza et pars ce soir pour ne plus mettre les pieds en France ; car, dans trois jours, Rig,... dans trois jours, entends-tu? les intérêts que j'ai à ménager seront satisfaits... et je pourrais te livrer à la justice... Alors ce serait tout qu'il faudrait rendre, tout avec ta vie... Veux-tu?

Le front du vieux saltimbanque se plissa une seconde, ses yeux se fermèrent bien...; mais se domptant et raidissant les bras, les poings fermés, comme pour imposer nerveusement à lui-même sa volonté, il dit en serrant les dents :

— Non! non! l'argent est à moi... Et puis je ne crois pas à tout cela...

— Rig, réfléchis!

Le vieux coquin regarda autour de lui, la porte derrière était ouverte, le bras armé de Pierre était baissé; en une seconde, il pensa que Davenne était incapable de le poursuivre pour une somme d'argent, qu'on voulait seulement l'intimider pour l'obliger à rendre l'or volé. Il répondit :

— Non! non, vous ferez ce que vous voudrez!... L'argent d'Iza, c'est le mien.

Et d'un saut prodigieux en arrière, il se trouva sur l'escalier, il glissa plutôt qu'il ne descendit, bousculant tout.

Il y eut un fracas dans l'escalier, suivi d'un bruit métallique qui fit aussitôt sortir Pierre Davenne la lampe d'une main, le revolver de l'autre. On entendait crier dans l'ombre.

— Ah! vieille potence, tu m'as abordé... Espère! espère!... ne te baisse pas, vieux gredin... ou je t'étrangle.

La lumière apportée par Pierre éclaira la scène. Simon tenait le vieux Rig au

cou, et celui-ci cherchait à écraser le matelot sur les barreaux de la rampe ; sur les marches de l'escalier, le petit sac de cuir de Russie tout garni de platine, éventré et duquel tombait, ruisselant sur le tapis qui couvrait les marches, un flot d'or... C'était la sacoche d'Iza que le matelot avait été reprendre dans la voiture du vieux sauvage...

Aussi, en voyant l'or qu'il avait caché pris par Simon, était-il décidé à en finir avec le matelot; mais si l'un était adroit, l'autre était plus jeune et plus fort.

Simon montait l'escalier tout fier, il tenait la sacoche, le trésor d'Iza; un large rire s'étendait sur sa grande bouche : c'est que, pour la retrouver, il s'était fait aider par le nègre, et à eux deux ils avaient tout bouleversé dans l'*entre-sort*. Chaque fois qu'une fiole lui tombait sous la main, Simon disait au nègre qui se nommait Ali :

— Tu sais, Rissolé, goûte pas à ça, ma vieille..., ça te rendrait pâle..., c'est de la poison.

Et les fioles du vieux Rig, si soigneusement rangées, allaient se perdre dans les chiffons.

Lorsque Simon avait trouvé le sac, lorsqu'il avait reconnu le premier cadeau que Pierre avait fait à Iza, il s'était écrié joyeusement :

— Espère! espère! tu peux atteler... j'ai l'affaire...

C'est alors que, content de sa trouvaille, heureux d'avoir entièrement exécuté les ordres de son lieutenant, il se précipita dans l'escalier, la petite sacoche dans ses bras, grimpant la tête en avant, dans l'ombre, habitué à la maison... C'est à ce moment que le vieux sauvage se sauvait, menaçant. La tête de Simon donna dans la carcasse du vieux Rig, le choc eut pour résultat de faire tomber les deux hommes de côté; près de la rampe la sacoche, en tombant, creva, et l'or jaillissant tinta... Rig eut un éclat de rage.

— Potence à l'ail! avait crié Simon dans l'abordage.

Ce juron avait suffi à Rigobert pour savoir à qui il avait affaire...; le bruit de l'or, en tombant, lui avait appris ce que le matelot venait de faire, et, fou de colère, de rage, de haine et de lui-même, il cria :

— Ah! c'est toi. . Je vais te finir là...

C'est alors que Simon, le reconnaissant à son tour, avait étendu ses longs bras, et ses mains de fer avaient serré comme dans un carcan le col du vieux sorcier... Mais le cou de Rig était bien mince... et bien dur.

Alors Simon avait reçu un coup de poing, un coup de poing énorme; il avait heureusement frappé sur la joue gonflée, ça avait amorti le coup ; mais la pression trop forte avait rendu « la praline » amère. Oh! alors, le vieux Rig gâtant ce que Simon disait qu'il y avait de meilleur dans la vie..., le vieux Rig était un homme perdu...; les doigts se serraient sur son cou...

Pierre Davenne parut...; il ordonna à Simon de lâcher le vieux Rig, qui tirait la langue...

Ce fut pour Simon un ordre difficile à exécuter, il regarda deux fois Pierre; son regard était suppliant... Pierre dit :

— Laisse Rig sortir d'ici, puisque tu as l'argent d'Iza.

Simon lâcha Rig, mais en lui disant tout bas :

— Toi, vieux gredin, tu abîmes ma nourriture... ; nous nous retrouverons... Espère ! espère !

Rig, souple, s'était laissé glisser, il avait déjà repris la sacoche, il ramassait sans bruit l'or sur les marches, semblant se retirer à reculons, humilié... Pierre descendit deux marches, lui plaça le canon du revolver sur le front en disant :

— Laisse l'or que tu as volé, misérable, ou cette fois, vieux brigand, je te fais sauter la cervelle.

Rig regarda en dessous, son regard se croisa avec celui de Pierre : il vit qu'il était condamné s'il n'obéissait pas ; il descendit alors à reculons, grinçant des dents, n'osant dire haut les blasphèmes, les injures et les menaces qu'il grognait tout bas, bien convaincu qu'il suffirait d'une seconde d'hésitation pour que Pierre l'étendît sur le tapis tout ruisselant d'or.

Simon, au paroxysme de la rage, faisait tous ses efforts pour se contenir ; il avait pris à pleine main dans sa boîte à praline... et il mâchait, il mâchait de rage, de colère, à croire qu'il voulait se mordre la joue.

Rig sortit. Quand la porte du vestibule fut retombée, il exclama le plus odieux blasphème... Il courut vers sa voiture, elle était attelée, il sauta sur son siège, et, montrant le poing vers la maison, il s'écria menaçant :

— C'est ta condamnation que tu viens de signer là... L'argent que tu as pris à Rig, il faut qu'il le regagne... Il le regagnera en vendant ta peau !... Hue ! là, Jupiter, hue !... et il enveloppa son cheval d'un vigoureux coup de fouet.

XXIII

OU RIG RETROUVE UNE FAMILLE.

Le vieux Rig revint vers Paris, et, suivant le boulevard qui borde le Père-Lachaise, il arriva dans le quartier Saint-Maur ; il connaissait dans la rue de ce nom un terrain vague, dans lequel il avait été autorisé à remiser plusieurs fois sa voiture ; comme la voiture de Rig était également sa maison d'habitation, c'est dire qu'il avait habité le quartier déjà. Le soir même il était installé ; le vieux cheval restauré se retrouvait à l'écurie, sous un appentis en planches, et si le râtelier était sobrement garni, il avait la ressource des hautes herbes qui couvraient le terrain et dans lesquelles Radis bondissait joyeusement.

Le vieux sauvage, enfermé dans sa tanière, le sourcil froncé, la bouche méchante, arrêtait le plan des nouvelles infamies qu'il devait commettre pour recouvrer la valeur de la somme qui lui avait été reprise, et pour se venger des humiliations qu'il avait subies.

Assurément, malgré tout ce qu'il avait dit, Davenne devait craindre que le secret de son existence fût révélé. Huit jours avant, Fernand aurait payé ses services ce qu'il aurait voulu ; aujourd'hui, Fernand était entre les mains de la justice ; toute ten-

tative de ce côté risquait de compromettre le vieux sauvage et peut-être de l'envoyer rejoindre Fernand.

Il éloigna cette pensée. Une autre personne avait un grand intérêt à savoir que Pierre existait, que la scène mortelle n'était qu'une comédie : c'était la femme même de Pierre, Mme Davenne. C'est vers cette femme qu'il fallait diriger ses efforts; c'est elle qu'il fallait retrouver et à elle qu'il fallait vendre le secret le plus cher possible. Le sauvage pensait que Mme Davenne devait avoir une fortune égale à celle de son mari, c'est-à-dire qui lui permettrait de payer cher une révélation de cette importance.

Une fois qu'il aurait l'argent nécessaire et lorsque la femme de Davenne commencerait les démarches pour s'assurer de l'existence de son mari, il s'occuperait de Simon, c'est-à-dire qu'il le dénoncerait dans une lettre anonyme comme ayant tout fait, ayant servi de témoin pour attester le décès ; il ajouterait que Simon avait aidé Fernand dans ses escroqueries. Avec ça il était à peu près certain que celui qu'il qualifiait de traître irait finir ses jours dans une bonne prison. Tout bien arrêté dans son esprit, il sourit; il était content; il s'étendit sur son grabat et il s'endormit calme comme un juste qui a dignement rempli sa journée.

Il en rêva toute la nuit : il était payé le double de la somme qui lui avait été prise; il voyait Simon se traîner à ses genoux, lui demandant grâce, et il tirait la corde pour le pendre... Jamais Rig n'avait été aussi heureux... Du crime de la veille, du grand Geo couché dans sa bauge à Montrouge, pas la moindre pensée.

Oh ! c'était un fort, le vieux Rig : quand il commettait une mauvaise action, la main tournée, il n'y pensait plus.

Il s'éveilla au matin calme et l'esprit léger; il ne dérangea rien dans sa voiture, étant décidé à hâter la petite infamie qu'il préméditait et à aller aussitôt le plus loin possible pour se mettre à l'abri de ceux qui n'allaient pas manquer de le rechercher, dès qu'ils s'apercevraient de sa conduite. Rig fit sa cuisine et, tout en déjeunant, il cherchait comment il pourrait retrouver Mme Davenne. La même idée qu'avait eue Séglin lui vint. Il allait se rendre rue Payenne ; assurément, celle qu'il voulait retrouver ne demeurait plus là; mais, avec un peu d'intelligence, il interrogerait quelques personnes du quartier, et il ne devait pas manquer d'avoir bientôt tous les renseignements qu'il demandait.

Pour être bien reçu, pour trouver des gens disposés à répondre, il fallait ne pas avoir l'air d'un vieux vagabond. C'est ce que pensa Rig, qui chercha une minute comment il allait se vêtir... Il fouilla dans sa grande malle et en sortit deux costumes très beaux, avec lesquels il avait joué le rôle du vieil oncle d'Iza, le vieux Zintski. Fernand n'étant plus à craindre, ne courant pas le risque de le rencontrer, le vieux Rig pouvait redevenir le Moldave millionnaire et faire de nouvelles dupes. Il s'habilla soigneusement et se fit le visage du rôle; puis, content de lui, il se dirigea vers la rue Payenne. Il alla naturellement dans la maison qui faisait face à l'ancienne demeure de Pierre et entra chez le concierge.

— Monsieur, dit-il, seriez-vous assez aimable pour me donner des renseignements sur deux personnes qui habitaient le quartier l'an passé et que des intérêts de famille me font rechercher.

En voyant l'air aimable, doux et le costume étrange de celui qui se présentait, le concierge s'empressa, lui offrit un siège et lui dit :

— Monsieur, je me mets entièrement à votre disposition.

— Vous vous souvenez peut-être des personnes qui habitaient le petit pavillon en face de chez vous?

— Oui, monsieur, parfaitement : M. Pierre Davenne.

— C'est cela même.

— M. Davenne est mort.

— Je sais cela ; mais je voudrais savoir où réside maintenant sa veuve.

— Ma foi, monsieur, cette question m'a déjà été faite dernièrement... Nous l'ignorons absolument ; mais en allant chez le notaire de la famille, qui demeure près d'ici, vous serez assurément renseigné.

Le vieux Rig avait une antipathie particulière pour tous les officiers ministériels : il n'aurait jamais osé aller chez le notaire de celui qu'il avait fait disparaître de ce monde ; le vieux était prudent : il n'était pas certain, — jugeant les autres à sa valeur, — que le notaire n'eût pas eu connaissance de la mort simulée de Pierre Davenne, il dit donc :

— Je ne voudrais pas aller chez le notaire : je voudrais avoir des renseignements particuliers assez discrètement pour qu'ils ne révélassent pas les recherches que je fais ; cela est utile pour sauvegarder les intérêts que je défends.

— Mon Dieu, monsieur, je ne pourrai vous donner d'autres renseignements que ceux-ci : Après la mort de Pierre Davenne, la veuve fut relevée un soir dans la rue, malade, mourante ; on la transporta chez elle, des soins lui furent donnés, mais elle était dans un état tel qu'on dut la conduire dans une maison de santé. La malheureuse, songez, perdre en moins de deux jours son mari, un tout jeune homme qu'elle adorait, son enfant disparue ; on ne sait comment... Elle était comme folle. C'est alors que le notaire de la famille..., je dis de la famille, on n'a jamais vu personne, le notaire vint et fit faire la vente.

— Ah ! on a vendu ? fit Rig.

— Oui.

— Est-ce que la vente a rapporté beaucoup d'argent ? Savez-vous à peu près le chiffre qu'elle a atteint ?

— Ma foi non, c'était très joli, vous savez ; c'étaient des gens qu'avaient pas besoin, des gens riches. C'était splendide chez eux, des meubles d'art, des choses superbes ; tout le quartier était à la vente.

— Ç'a été cher ? fit Rig, persistant.

— Ça, je ne peux pas vous dire. Ça a dû rapporter beaucoup d'argent ; il y a eu des prix qui m'ont semblé extravagants pour des choses auxquelles je n'attribuais aucune valeur ; mais vous savez, chez ces gens-là, ce sont les choses les moins utiles qui valent le plus.

— Alors, vous ne pouvez pas même me dire le prix approximatif atteint par cette vente ?

— Asolument pas !

Le vieux Rig semblait très ennuyé de ne pas avoir de renseignements plus

complets sur la vente. Sa nature d'avare, de convoitise, sa nature de sangsue s'éveillait, âpre; sa tête d'hyène s'avançait; il aurait déjà voulu planter ses dents pointues dans l'or recueilli par la veuve; mais, revenant aussitôt au point principal de sa démarche, il demanda :

— Mais enfin? comment pourrais-je retrouver Mme Davenne. Vous ne connaissez donc personne qui se soit intéressé à elle, pour savoir encore aujourd'hui où elle demeure... Elle est riche, n'est-ce pas?

— Oh! certainement oui.

— Cette maladie qui avait atteint ses facultés mentales n'a pas eu de suites? Elle est rétablie?

— Ma foi, monsieur, dit le concierge, je dois vous dire que je n'en sais pas plus que vous... M. Davenne mort, Mme Davenne enlevée d'ici; le mobilier du petit hôtel a été mis en vente et jamais plus nous n'avons entendu parler d'elle.

— Ainsi, reprit Rig ennuyé, vous ne voyez pas autour de vous quelqu'un capable de me donner des renseignements précis, et Rig se levait.

— Je ne vois personne... Ah! peut-être pourriez-vous vous adresser au locataire nouveau du pavillon. Pour faire la location, il a eu affaire au propriétaire, c'est vrai, mais il y avait dans le pavillon maints agencements appartenant encore au dernier locataire, et peut-être le sculpteur a-t-il été obligé de voir Mme Davenne.

— Ah! ah! fit Rig, peut-être aurai-je là des renseignements... Qu'est-ce que ce sculpteur dont vous parlez?

— Il se nomme Carle Lebrault.

— Merci, dit Rig; c'est là où j'aurais dû m'adresser, il doit avoir des renseignements; et il saluait le concierge en s'excusant de l'avoir dérangé. Celui-ci tendait la main en rendant le salut, et, en reconduisant l'étranger, il espérait peut-être retrouver les largesses de celui dont on lui parlait, — mais Rig n'était pas donneur, c'était son moindre défaut, — il salua, remercia, pressa la main qui lui était tendue et traversa la rue, semblant ne pas entendre l'injure que la déception fit tomber des lèvres du portier.

Il alla sonner à la porte du petit hôtel que nos lecteurs connaissent. Une vieille femme de ménage vint ouvrir aussitôt.

— Ne pourrais-je parler à M. Carle Lebrault, demanda-t-il?

— Entrez, fit la vieille qui ferma la porte, lui fit traverser le jardin et l'amena dans le vestibule; là elle lui dit : Voulez-vous me dire votre nom?

Rig ne fut pas embarrassé; avec le costume, il était rentré dans la peau de son bonhomme, comme disent les comédiens; ayant les vêtements du vieux Moldave, il dit :

— Dites que M. Danielo de Zintsky désire parler à M. Carle Lebrault.

La servante se dirigea vers le salon : n'y trouvant pas son maître, elle monta au premier étage, dans la pièce qui était autrefois la chambre à coucher de Davenne et qui se trouvait transformée en atelier de sculpteur; car Lebrault ou plutôt Fernand Séglin, puisque nous avons vu sa transformation, était étendu sur un large divan, suivant un rêve dans la fumée de son cigare. Lorsque, ayant demandé à la

Et lui-même vous a-t-il dit son nom? (PAGE 185).

vieille femme le motif de sa venue, elle lui eut dit qu'un individu, paraissant étranger, désirait lui parler, il l'interrogea.

— Quel nom vous a-t-il demandé?

— Monsieur Carle Lebrault.

— C'est étonnant, fit-il stupéfait. Et lui-même, vous a-t-il dit son nom?

— Oui, monsieur; il se nomme Danielo de Zintsky.

— Gregorio! exclama Fernand bondissant. Il est seul?

— Oui, monsieur.

— Je descends ; faites-le entrer dans le salon.

Lorsque la servante fut partie, Fernand réfléchit, cherchant vainement à s'expliquer comment le vieux Moldave avait pu apprendre son adresse ; la chose lui parut si étonnante, si impossible, qu'il n'y pouvait croire. Qu'allait-il faire ? Était-il prudent de voir le vieillard ? n'était-ce pas un piège qui lui était tendu ? une finesse de policier déjà sur sa piste ? Il regarda par la fenêtre, le jardin était vide ; dans la rue, personne ; décidé à en finir cependant et à lutter immédiatement contre le danger, si déjà il était menacé, il prit une arme et la glissa dans la poche de son large pantalon ; puis, résolu, il descendit, éloigna la bonne et rentra dans le salon.

C'était bien le vieillard, l'oncle d'Iza qui l'attendait.

— Danielo, fit aussitôt Fernand, comment m'avez-vous trouvé ? Venez-vous en ami ou en ennemi ?

Rien ne peut rendre l'impression produite sur le vieux Rig ; en entendant ces mots, en reconnaissant cette voix, il reculait stupéfait, ne pouvant en croire ses yeux. C'était bien Fernand, et pourtant l'homme qu'il avait devant lui ne ressemblait guère à celui qui passait pour son neveu ; il le reconnut cependant à son regard, à la cicatrice à peine fermée qu'il avait au front, et c'est tremblant, redoutant des explications difficiles à donner, qu'il exclamait :

— Vous ! vous !

Et le vieux Rig regardait en dessous pour préparer une rapide retraite. Ne cherchant pas à comprendre ce qu'il voyait, tout honteux d'être venu se faire prendre lui-même, ayant déjà hâte d'être à l'abri, croyant échapper à un danger imaginaire, il venait de se jeter dans un danger plus réel ; mais Fernand, au contraire, en voyant l'embarras et la surprise ou plutôt la stupéfaction de son oncle, comprit immédiatement que c'était au hasard qu'il devait sa visite, et la visite du vieux Moldave, pour Fernand, c'était la fortune, c'était le million qu'il avait tant attendu. Il s'empressa donc de montrer un siège à Rig, embarrassé, en lui disant :

— Mon oncle, asseyez-vous ; nous avons longuement à causer. Arrivez-vous aujourd'hui ? Avez-vous été à Auteuil ? avez-vous des nouvelles d'Iza ? Répondez.

Et, en disant ces mots, le regard perçant de Fernand ne quittait pas le vieux Rig. Mais le sauvage n'était pas un niais. Hésitant la première minute, lorsqu'il avait vu les façons de Fernand à son égard, il s'était remis aussitôt ; jugeant rapidement la situation, il se hâtait de rentrer dans son rôle et, pour bien rassurer Fernand, il répondit :

— J'arrive à l'instant, on m'avait donné l'adresse de cette maison comme étant à louer. Le concierge en face, en me donnant votre nom, m'a dit que peut-être vous n'aviez pas l'intention de la garder. Je n'ai pas encore été à Auteuil, et c'est moi qui vous demande des nouvelles de ma chère Iza.

Le visage de Fernand changea tout à coup ; il redevint gai, aimable, gracieux ; au grand étonnement du sauvage, il s'empressa de répondre :

— Tout le monde va bien. Iza se porte à merveille, vous la verrez bientôt.

Il avait hâte de rassurer, ou plutôt de tromper celui qu'il croyait véritablement Danielo de Zintsky, sur sa situation présente. Le vieillard étant arrivé le matin

même, ainsi qu'il l'avait dit, était depuis deux jours en voyage; il était donc impossible qu'Iza eût pu, même télégraphiquement, le renseigner sur ce qui s'était passé; il recevait avec affabilité Danielo qui devait naturellement apporter les sommes tant attendues, cette dot sur laquelle il avait compté pour son échéance.

Ce retard avait été la cause de sa perte; mais, en même temps, il le sauvait aujourd'hui par un inexplicable hasard. Bien tranquille, il s'assit en face du vieux Moldave et s'apprêta à expliquer pourquoi il se trouvait dans ce petit hôtel de la rue Payenne.

De son côté Danielo, tout à fait rassuré par la tournure que prenait la situation, s'y abandonnait absolument; il avait repris sa mine paterne, ses petits yeux avaient un regard gai, la bouche était souriante, et, à mesure que Fernand parlait, il semblait dire comme un bon père grivois surprenant son gendre en bonne fortune :

— Ah!... ah!... je vous y prends : on fait donc ses farces?

Fernand, ne voulant pas laisser à l'oncle Danielo le temps de faire de mauvaises suppositions sur leur étrange rencontre, disait :

— Vous ne pouvez pas vous expliquer pourquoi je suis ici; cela, du reste, est incompréhensible. Allez donc supposer que le hasard vous amènera juste chez moi; mais je tiens à ce que vous vous expliquiez immédiatement la chose. Un négociant sérieux ne doit pas être un artiste. A Paris, pour être négociant, il faut être bourgeois, bourgeois de l'habit jusqu'aux moelles; avoir des goûts artistiques et les laisser paraître, c'est compromettre sa situation, c'est tuer son crédit. Un négociant faisant en s'amusant de la sculpture ferait dire à ceux qui l'entourent : «Ce n'est pas un homme sérieux; au lieu de s'occuper de ses affaires, il fait des bonshommes.» Or, de ce jour, le crédit est tué, les relations douteuses, on passe pour un bohème; enfin la maison est perdue. Lorsque j'ai dû épouser votre nièce, c'est sous l'idée de cette prévention que l'on a peur des artistes que je me suis abstenu de vous dire la petite passion à laquelle je sacrifie. J'ai appris la sculpture, je suis sculpteur, je quitte ma maison de commerce, aussitôt que cela m'est possible, pour accourir ici prendre mes ébauchoirs : le négociant fait vivre l'artiste. Comme des indiscrétions pourraient me nuire, j'ai changé de nom. C'est ce qui vous explique pourquoi Carle Lebrault, le sculpteur, ne fait qu'un avec Fernand Séglin. Mon cher oncle, je veux tout de suite vous rassurer sur ma passion de bohème. D'autres ont comme vices le jeu, les femmes, l'inconduite. Moi, c'est la maison, l'atelier; mes frais de modèles me coûtent moins que la plus petite soirée comme négociant, que je donnerais chez moi; vous voyez qu'Iza n'a rien à craindre.

Le sang-froid, la légèreté, l'enjouement avec lequel tout cela fut dit, stupéfiaient le vieux Rig, qui, avec raison, avait la prétention d'être un fort en mensonge.

— Eh! fit le vieux Rig d'un air bonhomme, que ne le dites-vous à Iza, elle serait charmée, au contraire, de cette double existence?

— Vous m'avez surpris, je n'ai rien à cacher, vous le lui direz.

— Ainsi, reprit le vieux Rig regardant autour de lui, l'air bon, confiant, jouant, le vieux coquin, comme le chat joue avec la souris qu'il va dévorer, ainsi vous avez loué cette charmante petite maison pour y faire de la sculpture et vous reposer quelques heures par jour du tracas des affaires?

— Absolument ! montez, vous allez voir mon atelier.

Rig le regarda, il trouvait que l'audace allait un peu loin ; Fernand, qu'il avait vu deux jours avant, qu'il croyait sous les verrous, pouvait s'être échappé, avoir hâtivement loué la petite maison qu'il connaissait, avoir changé de nom pour dérouter des recherches, avoir fait enfin ce qu'il était nécessaire de faire pour égarer la police ; mais il ne pouvait en deux jours s'être improvisé sculpteur. On juge de l'étonnement du vieux Rig quand, dirigé par Fernand, il entra dans la chambre où il avait fait sa lugubre expérience, transformée maintenant en atelier. Les idées du vieux Rig traversaient rapidement son cerveau, et il pensa aussitôt qu'avant son mariage avec Iza, Fernand avait cette maison ; il pensa que Mme Davenne occupait toujours le pavillon. En dehors de son ménage, Fernand avait continué les relations qu'il avait avec celle que l'on appelait la *Femme du mort ;* voulant brusquer la situation, il dit à Fernand :

— Puisque je vous ai rencontré, allons au plus vite à Auteuil.

— Mon oncle, fit celui-ci, on ne m'y attend que ce soir ; nous pouvons nous faire faire ici ce que nous irions chercher là-bas ; nous avons à causer de graves affaires ; en déjeunant ici, nous parlerons plus librement.

— Déjeuner ici ! fit le vieux Rig, faisant la lippe avec ses lèvres minces.

— Craignez-vous de mal déjeuner ?

Le vieux Moldave cligna de l'œil et fit un geste d'assentiment.

— Mais, mon cher oncle, se récria Fernand, en dehors du dîner, c'est ici que je prends mes repas ; les quelques artistes que j'y vois sont gens de goût, j'ai bonne table et bon vin, rassurez-vous.

— Très bon vin ? demanda Rig !

— Exquis.

— J'accepte alors ; nous avons beaucoup à parler, nous allons bien boire.

Ils se sourirent tous les deux ; les cerveaux des deux coquins avaient eu la même pensée : se faire boire, se griser, s'arracher mutuellement ce que ni l'un ni l'autre ne voulait dire.

A compter de cette minute, ce fut entre les deux intrigants une lutte de courtoisie, d'amabilité. En écoutant Fernand, le vieux Rig, qui s'y connaissait, était forcé de s'avouer qu'on ne pouvait, en aussi peu de paroles, dire autant de mensonges. A certains récits de Fernand, étourdi de l'air de sincérité, de la voix franche de son soi-disant neveu, il était tenté de se jeter à son cou et de dire émerveillé :

— Embrassons-nous, vous êtes plus coquin que moi !

Ah ! ce fut un gai déjeuner, où l'on mentit surtout sur la valeur des choses, sur la valeur des vins et sur la valeur des gens.

Les premiers verres les rendaient expansifs, les deux fripons ; ils ne s'appelaient plus que : « Ah ! mon oncle ! Ah ! mon neveu ! » Et Rig semblait véritablement heureux d'avoir retrouvé sa famille. Fernand assura son oncle du bonheur de son mariage : Iza était un ange, et, sans rire, Rig répondait toujours :

— Je le savais, je le savais.

Il fallut bien parler de la dot. Rig dit qu'il avait ramené avec lui son personnel : un intendant fidèle le dirigeait, et dans une des caisses était la dot ; il s'excusa

vite du retard, mais légèrement, disant qu'il savait son neveu dans une situation telle que l'arrivée de cette somme, ou plus tôt ou plus tard, avait dû peu l'inquiéter. C'est pour cette raison qu'il en avait usé à son aise. Fernand était joyeux, il avait la dot ; il ne s'agissait plus pour lui que d'empêcher Rig d'aller à Auteuil.

De son côté, Rig se disait : Il me croit encore le riche Moldave ; je puis pendant trois jours au moins reculer les versements, trois jours de bonne vie, bien abrité, bien tranquille, pendant lesquels je pourrai peut-être par lui avoir les renseignements que je désire ; mais il faudrait pour cela ne pas aller à Auteuil, ce qu'assurément il désire moins que moi.

C'est dans ces bonnes dispositions qu'ils achevèrent de déjeuner.

Rig était un vieux roué ; aussi, pour éviter l'obligation d'aller au Grand-Hôtel afin de liquider les affaires avec son « neveu ; » pour éviter enfin de se livrer, il dit d'un ton léger à Séglin :

— Mon cher neveu, dans nos pays à nous, les affaires se font vivement, rapidement ; je suis ici, ma nièce est maintenant tranquille, elle occupe par vous une grande situation, je me trouve donc libre et presque jeune, j'ai hâte cependant d'en finir avec toutes les questions d'argent. Si vous le voulez, après déjeuner nous prenons une voiture, nous allons à Auteuil, j'embrasse Iza, nous revenons avec elle au Grand-Hôtel, et là, entre nous trois, dans les mains de ma nièce, je vous verse la somme.

Fernand fit la grimace ; mais il dit cependant avec un aimable sourire :

— Bah ! nous avons bien le temps.

— Comment, fit le vieux Rig en clignant de l'œil, nous avons bien le temps pour embrasser ma nièce !

— Non, répondit Séglin, nous avons le temps de régler nos comptes.

— Pardon, mon cher neveu, au contraire, ces fonds m'embarrassent et j'ai hâte de me décharger de cette responsabilité.

Cela était dit d'un ton tel que Fernand y répondit par le plus aimable sourire.

Alors, sur un signe de Séglin, que remarqua le vieux Rig, — la vieille servante apporta sur la table des vins qui avaient besoin de leur étiquette pour justifier leurs noms. Mais Fernand ignorait que le vieux Rig faisait un peu de chimie ; il se méfiait des produits étranges qu'on servait, il vit l'intention de son neveu, et tout aussitôt il sembla s'y livrer avec complaisance.

Fernand, confiant, versait ; Rig buvait. Fernand, silencieux, écoutait Rig. Il parlait, le vieux Moldave, il parlait tant que Fernand crut prudent de s'arrêter. En voulant griser le vieux Rig, il avait dépassé le but ; mais le plus singulier effet se produisit. Tout à coup, Rig prit le verre à moitié plein de Fernand et lui dit :

— Mais vous ne buvez pas, vous ; je vous croyais un joli buveur... Vous voulez donc me griser ? et son petit œil jeta un éclair qui embarrassa Fernand.

Cela dura l'espace de dix secondes, pendant lesquelles le vieux Rig montrait son verre vide et celui de Fernand plein. Ce dernier s'écria :

— Comment ! je ne bois pas ?... Mon cher oncle, dans votre pays on n'est pas, comme en France, habitué au bon vin, nous buvons sec et longtemps, et il n'y paraît pas...

— Moi ! moi !... balbutia presque le vieux Rig, j'adore le vin..., le grand vin de France ; mais j'avoue... que j'en suis promptement victime.

— Aujourd'hui ? à cette heure ? interrogea Fernand.

— Nous sommes en famille, je serais ridicule si je le cachais... Eh bien oui !... Mais cela ne fait rien ! fit-il en se redressant, je veux boire à la santé d'Iza, et je verse. Il emplit son verre d'abord, puis il dit à Fernand :

— Mais videz donc votre verre ! Et en disant ces mots, négligemment, comme un gourmet qui craindrait de voir s'échapper le parfum de son vin, en attendant que celui qu'il appelait son neveu eût vidé son verre, il plaça son pouce sur le goulot de la bouteille. Il essaya de se pencher pour verser, mais il retomba sur sa chaise.

— Ça y est, fit-il gaiement.

— Eh bien ! demanda Fernand en tendant son verre vide, versez et buvons à Iza.

Le vieux Moldave eut bien de la peine à soulever la bouteille. Il emplit le verre de Fernand, replaça le flacon sur la table ; puis, prenant son verre, il le choqua sur celui de son neveu, en disant :

— A ma nièce ! Et ils burent.

Le vieux Rig était penché sur sa chaise ; il roulait sa langue sur son palais, dégustant le bon vin. En face de lui, Fernand cherchait vainement à lutter contre la torpeur qui l'envahissait. Tout à coup, il glissa sur sa chaise, et tomba comme une masse au pied de la table.

Alors Rig se redressa, léger, calme, et se penchant sur le corps de Fernand, le poussant du pied, il dit :

— Imbécile qui veux jouer ce jeu-là avec Rig. Va donc apprendre à boire... niais !

Est-ce à dire que le vieux Rig n'aimait pas boire ? Oh ! non. Le vieux Rig aimait tout ce qui était bon ; il l'aimait mieux encore quand ce qui était bon ne lui coûtait rien. Fernand immobile ayant abandonné la table, le père Rig l'injuriait, mais tranquille, assis devant lui, vidant le flacon *in poculis*. Sachant bien que ce qui avait mis son « neveu » trop confiant dans cet état n'avait rien de commun avec l'ivresse, sachant le temps exact de sommeil auquel il était condamné, Rig, tranquille, en prenait à son aise ; il buvait, calme, cherchant dans son cerveau le moyen de profiter de la situation.

Il ne pouvait jouer longtemps le rôle du vieux Moldave devant Fernand, celui-ci le lui avait prouvé en le mettant en demeure de remplir les conditions arrêtées lors de son mariage. Il fallait donc quitter la maison discrètement pendant le sommeil de Séglin. Cela était simple, mais ne servait point le but que Rig poursuivait Que faire ?

Et le vieux Rig cherchait dans le vieux bourgogne la solution du dilemme ; il versait ; puis, après avoir empli son verre, après l'avoir englobé de ses mains, il le soulevait, clignait de l'œil, semblait se mirer, mais cherchait une idée dans ce rubis diaphane, puis il le redescendait lentement jusqu'à son nez, dont les narines se dilataient au parfum du bon vin... Après le nez, il y trempait ses lèvres.

Déjà le corps jouissait ; toujours, le cerveau travaillait. Puis il penchait la tête et versait dans sa bouche édentée le vieux bourgogne ; le vin soulevé par la langue caressait le palais et roulait en crépitant son filet velouté dans la gorge... Le vieux Rig pensait toujours et l'idée ne venait pas.

Trois fois, quatre fois, cinq fois il recommença ; puis, la tête penchée en arrière, le regard dans le vide, il fit tout à coup claquer sa langue et s'écria :

— C'est ça, et je ne risque rien.

Rig avait pensé que le seul, le véritable auxiliaire dans la vengeance et la restitution qu'il poursuivait, c'était Séglin. Fernand était l'ennemi naturel de Pierre, Fernand était intéressé à connaître le secret de la mort étrange de celui qu'il poursuivait. Fernand avait tout intérêt à retrouver aujourd'hui Mme Davenne : cela était le côté audacieux du but.

Tout dire à Fernand, lui apprendre qu'il avait été la dupe de Pierre dans son mariage avec Iza par l'intermédiaire de lui-même, c'était un aveu difficile ; il fallait lui apprendre que sa banqueroute avait dès le début été combinée et exécutée par Davenne. Tout cela était bien difficile.

Il est vrai qu'il y avait un côté protecteur, c'est que le vieux Rig savait l'arrestation et les poursuites sous le coup desquelles Fernand était. Or, si son « neveu » se fâchait en apprenant qu'il n'était pas du tout de la même famille ; si son « neveu » voulait trop sévèrement exiger des comptes relativement à la dot, il le menaçait de le livrer aussitôt aux agents qui étaient à sa recherche.

Ces aimables intentions ayant été bien pesées par le vieux sauvage, il s'était arrêté à ce plan : Écrire une lettre concise à Fernand, dans laquelle il lui raconterait qu'il avait été employé et payé par Pierre pour jouer le singulier rôle du vieux Danielo de Zintsky ; qu'aujourd'hui, victime comme lui de Pierre Davenne, il s'offrait à l'aider dans une vengeance qu'il devait désirer.

Le vieux Rig écrivit sa lettre, puis, l'ayant mise sous enveloppe, il la plaça sous le verre de Fernand, sans dire un mot à la servante, sans se préoccuper de l'ivrogne endormi.

Rig parti, la vieille servante ne fut pas peu scandalisée de trouver son maître en tel état ; elle l'aida à se lever. Le soir seulement Fernand se retrouva dans son état normal ; en s'éveillant, il ne se souvenait de rien. Il fut obligé de demander à la vieille servante comment Rig était parti.

Celle-ci dut lui avouer qu'elle l'ignorait absolument. Étonnée qu'on ne l'appelât pas et du silence qui régnait, elle était entrée dans la salle à manger et n'avait vu que Fernand étendu par terre. Elle avait trouvé sur la table la lettre qu'elle lui présenta.

Il la lut, et, bondissant, effraya la vieille femme par les éclats de rage et de colère qui suivirent sa lecture et...

Et le lendemain, le vieux Rig, sous son vrai nom, dans son costume habituel, se trouvait à la même table que la veille, en face de Fernand, dînant avec lui, racontant longuement l'œuvre de Pierre Davenne, et combinant le plan qui devait le venger.

TROISIÈME PARTIE

I

LA VEUVE D'UN VIVANT.

Un soir, las, épuisé d'une longue trotte, Simon, faisant la moue, maussade, les yeux gonflés d'avoir pleuré, était assis devant la haute cheminée de campagne qui se trouvait dans la grande salle du rez-de-chaussée de la petite maison de Charonne. Le balancier de l'horloge battait son tic tac mélancolique, le chien maugréait en se roussissant les poils près du foyer, le chat ronronnait endormi sur une chaise, la lampe fumeuse s'était éteinte, et la grande salle n'était éclairée que par la flamme du foyer.

Simon mâchait sa praline en grognant; le nègre avait voulu parler, disant :

— Simon est triste ce soir.

Et le matelot avait grogné :

— C'est à cause que t'es foncé que tu vois tout en noir.

Et tout était redevenu silencieux.

Pierre rentrait du jardin. En voyant à la lueur du foyer deux grosses larmes qui coulaient sur les joues de son fidèle serviteur, il s'avança vers lui et dit affectueusement :

— Qu'as-tu, mon vieux fidèle?

Cette fois, le matelot ne put se contenir; il fit la plus laide grimace et se mit à pleurer comme un enfant.

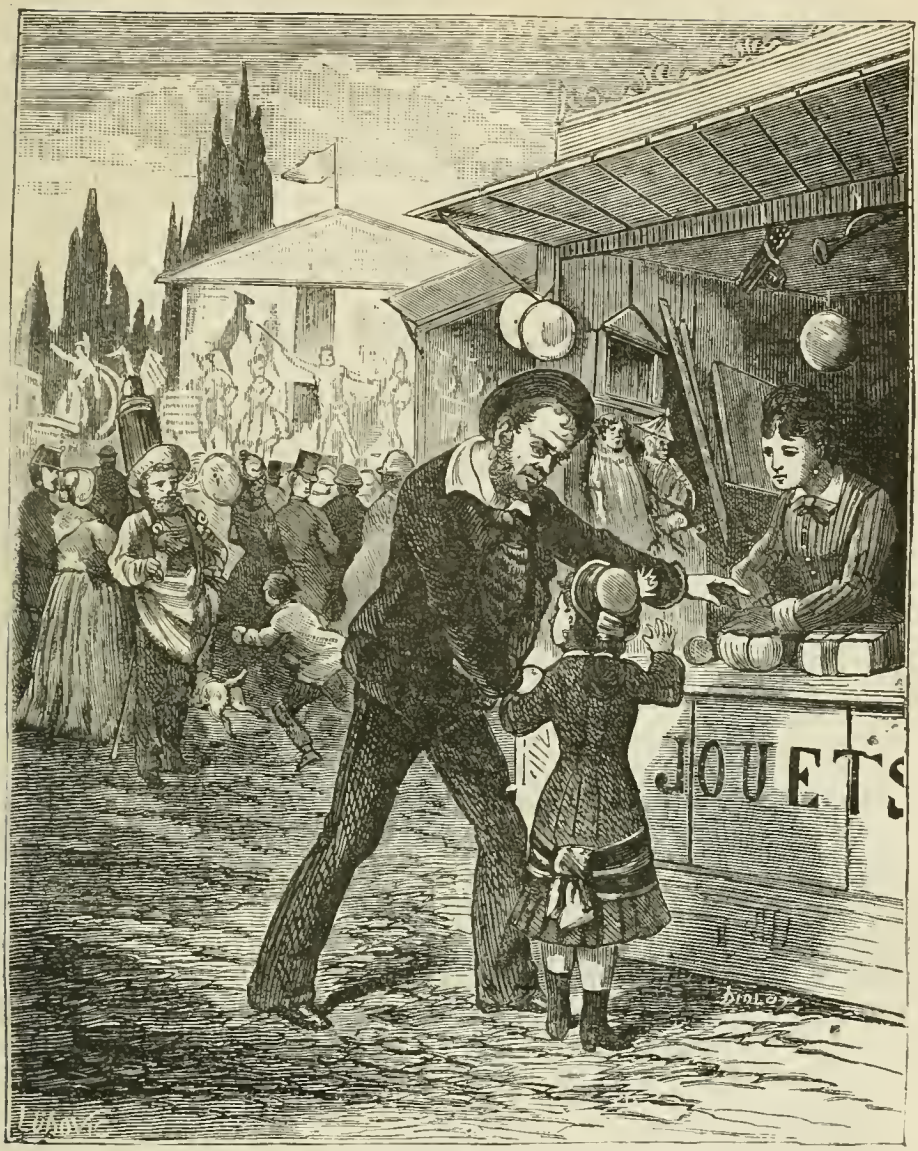
— Qu'as-tu, donc? demanda encore Pierre inquiet.

— J'ai... j'ai... j'ai... je ne voudrais pas vous dire ça! mais je ne peux plus y tenir!

Il y eut quelques minutes de silence pendant lesquelles Simon essuyait de sa manche ses gros yeux, cherchant à dominer son émotion.

— V'là l'histoire, mon lieutenant : c'est la fête à Charonne. Ce matin, je m'avais mis l'uniforme, tout le grand tralala, toutes voiles dehors; je m'avais rasé. Je m'étais dit : Espère, espère! je vais aller à la foire, je vais acheter la fête à mademoiselle. Je me sors en disant : Simon, faut être sobre... J'étais gai, quoi! A la porte, je rencontre Mlle Jeanne, elle me fait son petit rire et le nez en l'air, se cramponne et elle me dit : « Je veux que tu m'emmènes. » Mon lieutenant, je ne sais rien refuser à ma petite maîtresse.

— Commandez! que j'y dis.



— Je la mène devant les baraques, devant les boutiques. (PAGE 193.)

— Où que tu vas? qu'elle me dit.

— A la fête, que je dis, et elle boudait, et je dis : Espère!... espère!... je vas l'emmener cette enfant-là. Je la mène devant les baraques, devant les boutiques, et elle me tire, elle me tire, j'y montre ci... j'y montre ça... Elle ne veut rien et elle me tire. Je me dis : Non, elle n'est pas gourmande, je vais la mener aux saltimbanques; je la mène devant le paillasse; il faisait des grimaces...; il disait des bêtises... Tout un chacun riait, et riait, et moi j'y allais; je regarde mademoiselle...

elle pleure... et elle me tire, et elle me tire, c'était trop bête. Je me dis : Mais quoi qu'elle veut donc, cette petite-là? C'était trop bête !

J'y dis : Mais, qu'est-ce que vous avez donc, mademoiselle? Je vous montre des joujoux, t'en veux pas... des sucres de couleurs, t'en veux pas, des comédies... t'en veux pas. Qu'est-ce que tu veux, mademoiselle?... V'là qu'elle se met à pleurer, à pleurer. Qu'est-ce que vous vouliez que je fasse, moi? Je pleure, que j'en ai manqué de m'étouffer; je pleure, elle pleure et elle me tire... Mais où donc qu'elle veut aller? que je me dis.

— Viens donc, qu'elle me dit.

— Mais où? que je dis.

— Viens où vont les petites filles de l'école... Tu sais bien, les petites en noir, qui vont par la petite porte, derrière chez nous.

— Comment que je fais, au cimetière?...

— Oui ! qu'elle me dit...

Et puis elle me dit toute suppliante :

— Simon, je t'en prie, mène-moi où est endormie maman.

— Ah ! vous pensez si je me suis mis à pleurer, mon lieutenant; qu'est-ce que vous vouliez que je réponde à cette enfant? et elle se fâchait, et elle m'a dit que j'étais sans cœur, et elle est remontée près de Mme Madeleine; elle ne voulait plus me parler. Je ne pouvais rien lui dire, à cette petite; ça fait que je pleurais.

Et, en disant ces mots, le matelot fondait en larmes.

Pierre, ému, regardait son dévoué serviteur, dissimulant l'impression douloureuse qu'il avait ressentie ; puis il exclama tout à coup :

— La situation n'est pas tenable, il faut en finir.

Et Simon, hochant la tête, dit :

— Oui, au fait, mon lieutenant, vous ne vous êtes occupé que des méchants, c'est bien le temps maintenant de s'occuper des bons.

Pierre releva lentement la tête; son regard sévère imposa silence à Simon qui, étant bouleversé par le changement de physionomie que sa phrase avait amené, failit en avaler « sa praline. » Pierre, sombre, ne dit pas un mot et remonta chez lui, laissant Simon tout honteux, essuyant son visage encore mouillé, croyant peut-être qu'il enlevait en même temps le mal qu'il venait de faire.

Puis, colère, rageant, furieux après lui-même, cherchant un motif pour passer la rage passagère qui le secouait, il se tourna vers le nègre, et, le voyant près de la cheminée, il exclama :

— Qu'est-ce que tu fais là, toi, barbouillé? Tu n'es donc pas encore assez roussi, que tu colles ton museau auprès du feu? Espère ! espère ! Je te vas secouer si tu ne décales pas. Le nègre, qui connaissait les procédés expéditifs de Simon quand il était en colère, n'avait pas attendu la fin de la phrase pour décamper.

Le matelot maussade sortit à son tour.

— C'est-il du bon sens de se fâcher de ça ! Est-ce que c'est ma faute, à moi, si la petite pense à la mère? Espère ! espère ! faudra bien en finir... Au fait ! est-ce que j'ai pas le droit de voir ça, moi? C'est moi qui l'ai élevée, la moutarde... Et

peut-être bien qu'on pourrait..., si on savait ous'qu'est sa mère, se promener de ce côté-là et lui dire :

— Tiens..., ma bellotte..., regarde un peu voir, là-bas, celle qui passe... Eh bien, envoie-lui un baiser...

Il n'y a pas de bon sens aussi,... puisque le coquin est puni. D'abord, il n'y a que lui que je haïssais... et si l'autre est restée une honnête femme... Espère ! espère ! elle a fini son temps...

Et le matelot se promenait sous les arbres, sans voir son lieutenant, accoudé sur l'appui de la fenêtre ouverte, au premier étage, triste et pleurant silencieux, au souvenir de ce que lui avait raconté son matelot.

C'est que Pierre avait un caractère absolu : il avait condamné, et sa condamnation ne permettait pas le pardon... On avait été sans pitié, il serait sans pitié... Est-ce à dire que Davenne n'avait pas de cœur ? Non !... peut-être, comme à cette heure, des larmes auraient pu modifier sa volonté ; mais Pierre vivait au milieu de gens auxquels il était défendu de parler d'*Elle*.

Il vivait avec sa haine... Et lorsque, comme ce jour, les dimanches il ouvrait sa fenêtre, en voyant le soir passer dans les blés verts les amoureux pendus aux bras l'un de l'autre, le regard noyé dans le regard, la main dans la main, les lèvres presque sur les lèvres, il pensait, lui, que cette joie de l'amour partagé lui serait désormais défendue... Il était veuf, et il était mort ! Alors, sa haine s'augmentait : il regrettait à l'heure du crime de n'avoir pas tué et la femme et l'amant. La loi, devant son honnêteté trompée aurait brisé son glaive ; il serait sorti du tribunal acquitté, honoré, et il aurait vécu, se consacrant à son enfant. Il aurait pu trouver une compagne dévouée, et il aurait recommencé sa vie.

A cette heure, quand Pierre, épouvanté, se demandait le but de la vie qu'il s'était faite, le rouge couvrait son front ; car il était bon et honnête, et sa vie entière était vouée au mal !... à la vengeance ! la jouissance de l'égoïsme lâche ! La douleur devant lui, la souffrance, le repentir, les larmes auraient assurément changé sa conduite. Après avoir entendu la plainte naïve de son matelot ému, il avait été embrasser sa fille et il avait vu que la petite Jeanne, elle aussi, avait les yeux rouges... Ennuyé, il s'était retiré, et Madeleine de Soizé, en le reconduisant, lui avait dit tout bas :

— Je suis encore toute émue... Jeanne qui vient de me demander... où est enterrée sa mère !

Nerveux, mordant ses lèvres, se contraignant, Pierre s'était aussitôt réfugié chez lui ; puis, pour chasser ce souvenir persistant, ce rappel de sa veuve, après s'être fiévreusement promené dans sa chambre, il prit un livre dans sa bibliothèque et se laissa tomber dans un fauteuil. Le livre avait pour titre : *Les Pauvres ;* il l'ouvrit au hasard, lisant d'abord sans comprendre, sans pouvoir, à mesure qu'il assemblait les mots, saisir le sens des phrases ; toup à coup, il se dressa, une page l'avait intéressé, il lut : *Les petits enfants.*

Voici l'histoire :

« Toutes les commères étaient sur leurs portes et la regardaient avec mépris ; les enfants avançaient vers elle leur petit museau sale ; les chiens allaient

flairer ses jupes et revenaient en grognant ; les hommes indifférents disaient :

— Tiens ! c'est la Jeanne !

Le soleil couchant empourprait le ciel, et la brise, qui avait effeuillé les lilas et les pommiers en fleur, passait tiède et parfumée.

Elle, — la Jeanne, comme ils disaient, — elle avait bien vingt ans ; elle était pâle ; ses cheveux mal peignés tombaient en mèches lourdes sur ses épaules ; la misère avait creusé ses joues, et la honte, ce jour-là, courbait sa tête.

Un petit chérubin, yeux brillants, joues roses et cheveux ébouriffés, se pendait à sa jupe et marchait en regardant derrière lui ; il souriait aux morveux qui lui faisaient la grimace.

Ils étaient tristes à voir tous les deux, seuls au milieu de ce village vivant et de cette nature gaie...

Elle traversa le pays et s'arrêta devant la dernière maison du village... L'enfant, la voyant heurter la porte, alla au-devant des bambins qui les avaient suivis; les autres reculèrent d'abord, mais comme il avançait toujours en souriant, ils s'apprivoisèrent, les petits terreux, et l'on joua ensemble.

La Jeanne avait heurté la porte... Un vieillard était venu et, reculant devant elle, il avait dit :

— Qu'est-ce que tu veux ici?

Jeanne s'était appuyée au chambranle de la porte pour ne pas tomber...

— Allons ! allons ! va-t'en, avait continué l'homme ; sors d'ici, mendiante, salis pas ma maison !

— Père ! avait supplié Jeanne.

— Va-t'en !... va-t'en...

Mais la pauvre femme s'était avancée jusqu'à la table et le corps courbé, la tête basse, d'une main elle cachait ses yeux inondés de larmes, décidée à se faire chasser plutôt qu'à reculer.

— Père ? moi ?... Est-ce qu'une mendiante comme toi est ma fille ?... Ma fille !... J'ai eu un enfant que ma pauvre défunte adorait... C'était une bonne et belle fille pour laquelle nous voulions donner notre vie... Avant le jour, vent, pluie ou neige, nous allions forcer la terre à nous donner de quoi en faire une dame... Sitôt qu'en nous privant nous avons pu la retirer de l'école pour la mettre en pension, nous l'avons fait. Nous la voulions belle, et, pour qu'elle le fût, rien ne nous a coûté, ni force ni santé...

Quand nous l'avons eu élevée, honnête comme son père, pure comme sa mère, nous avons continué à nous sevrer, nous qui avions besoin de tout, pour lui gagner une dot qui lui donnât l'homme que nous voulions. Nous touchions le but... et quand, avec la vieille, nous rentrions, le soir, souper, nous nous consolions en regardant l'enfant belle et digne de nous. Et, la... la gueuse..., un jour elle est partie avec un vaurien... Elle a fait rire tout le pays des gens qui s'étaient tués pour elle !...

Il y eut un silence, troublé seulement par les sanglots de la Jeanne et par les cris joyeux des enfants qui jouaient au dehors.

A force de pleurer et de passer, par tous les temps, des heures sur la route pour voir si sa fille revenait, la vieille... a toussé, puis elle s'est couchée... et nous

l'avons conduite au cimetière... et elle a voulu qu'on lui mît dans la main le petit bonnet brodé qu'elle avait fait pour la première communion de sa fille...

— Père..., père..., grâce !

— Pendant ce temps-là... elle, la honte ! quelle vie !... Les Parisiens qui venaient chez nous me disaient : « J'ai vu votre fille au Bois hier... »

— J'ai pas de fille !

— Mais si, père Coutaud..., votre petite Jeanne !... On la nomme Jeanne la Limande.

— Le premier qui me parle de cette fille, j'y ouvre le crâne avec ma bêche... Alors, j'ai plus osé sortir d'ici... Il me semble qu'on rit quand je passe... J'ai plus osé aller à Paris de peur que la fille qui m'accrocherait au coin d'une rue ne soit la mienne... Ma fille ! allons donc, est-ce que j'ai une fille, moi ?... Hors d'ici, mendiante ; oh !... et plus vite ça...

— Père, grâce ! grâce !

— Veux-tu t'en aller ?.,.

Et l'homme prit la Jeanne par le bras pour la jeter à la porte ; mais la fille se cramponna aux meubles...

— Pitié !... père !... pitié !

— Veux-tu t'en aller !...

Et la lutte continuait.

Tout rouge, moite de sueur, les cheveux sur les yeux, le petit entra dans la chambre aux cris de sa mère... De ses petites mains il écarta sa chevelure blonde et dit crânement au vieillard :

— Pourquoi que tu fais pleurer maman, puisqu'on dit que c'est toi mon grand-père ?

Le père Coutaud lâcha Jeanne, et, les yeux écarquillés, il regarda l'enfant, muet, immobile, ne se rendant pas compte des sentiments nouveaux qui l'envahissaient, puis il voulut parler, mais il balbutia ; des larmes emplirent ses yeux, et ; pour les cacher, il embrassa et l'enfant et la mère ! »

Le livre lui tomba des mains ; c'est alors qu'il se mit à la fenêtre, voulant réagir contre ce cri de pardon qui revenait sans cesse battre son oreille ; mais le tableau de son enfant pleurant se présentait à ses yeux, son imagination se frappait.

La petite Jeanne était maladive. Est-ce qu'un jour ce n'était pas elle qui souffrirait de la vengeance sans pitié qu'il poursuivait ?... Le coupable, l'ami traître était puni, atrocement puni. La femme avait déjà depuis longtemps expié par la honte, par le désespoir et par la misère, sa faute... C'est maintenant sur sa fille qu'allait retomber le châtiment de la mère coupable.

S'il se décidait aujourd'hui à atténuer le mal, que pouvait-il faire ? Il n'était plus rien en ce monde ; sa femme le croyait mort, et, pour la société, pour l'état civil, il était mort. Sa femme était veuve, veuve d'un vivant. Elle l'avait oublié, assurément, et elle ne devait avoir qu'une pensée : sa Jeanne. Là, peut-être, était l'atténuation.

S'il consentait à se séparer de son enfant, à la placer dans un pensionnat, il

ferait, par une lettre et par l'entremise de son matelot, prévenir Geneviève que, sous la condition de laisser l'enfant dans la maison où elle était placée, on lui dirait où était Jeanne, et elle serait autorisée à l'aller voir. Mais rien ne pouvait empêcher la mère de réclamer son enfant, et si, malgré ses promesses, Geneviève ramenait sa fille chez elle, il lui devenait impossible de la reprendre, surtout légalement, et que deviendrait-il sans l'être adoré pour lequel il vivait?

Ne valait-il pas mieux conduire l'enfant devant le caveau de famille, et continuer le lugubre mensonge? Mais aujourd'hui Jeanne savait lire... et le nom de son père sur les dalles rendait cette supercherie impossible...

— Au reste, pensa-t-il tout à coup, qu'est-elle devenue? Est-elle vivante seulement?... S'est-elle arrêtée dans la voie honteuse où elle s'engageait... Est-elle digne encore de l'intérêt qu'ils semblent maintenant lui porter?... Qu'est-elle devenue enfin?

Et, quoi qu'il fît pour chasser cette pensée, elle revenait sans cesse... Aussi ennuyé, nerveux, il dit :

— Il faut que je sache ce qu'elle est devenue.

Il fit appeler Simon. On lui dit que le matelot venait de sortir.

— Bah! demain, je ne penserai plus à tout cela...

Et il se retira dans sa chambre, cherchant toujours à éloigner cette agaçante idée... Il eut beau faire, rien ne put la chasser de son cerveau. Il voulut voir Jeanne : l'enfant dormait; il monta dans sa chambre et redevint plus gai en voyant le charmant baby endormi, calme, dans le flot de ses cheveux blonds, qui formaient comme une auréole autour de son visage rose. Il se pencha pour l'embrasser doucement, afin de ne pas l'éveiller. Jeanne souriait, et ses lèvres rouges remuaient, elle rêvait. Il écouta et il l'entendit dire :

— Petite mère aimée...

Pierre se releva aussitôt; il sortit de la chambre, agité, fiévreux; il alla se jeter sur son lit, croyant avoir le sommeil et l'oubli; mais ce fut en vain.

Le jour le retrouva, pleurant et gémissant.

— Mais que vais-je faire alors,... malheureux que je suis?

Lorsqu'il fut levé, il fit appeler son matelot. Simon, lui répondit-on, était parti au petit jour. Pierre fut ennuyé, mais non étonné. Simon, depuis qu'on était à Charonne, était considéré comme un compagnon : c'était le confident de son lieutenant; il vivait libre, et il en prenait à son aise. Lorsque la maison était triste, il disait :

— Espère! espère!... je vas me mener à l'air...

Et il passait sa journée dehors; aussi était-on habitué dans la maison à ces absences.

Davenne remonta chez lui en donnant l'ordre qu'au retour de Simon on le lui envoyât immédiatement...

Mais Simon n'était pas près de rentrer; il avait pris des munitions de bouche, avait garni sa bourse et était parti en disant :

— Je vas faire un coup de ma tête... Ça ne peut nuire à personne! Espère! espère!

Et le chapeau vissé sur l'arrière de la tête, fredonnant une chanson de bord, faisant la chaloupe en marchant, il descendit l'avenue de Charonne, la rue, et se dirigea vers la rue Payenne.

Et vingt minutes après il entrait chez le marchand de vin du coin de la rue, une vieille connaissance à lui.

C'était là que le matin, lorsque Pierre Davenne habitait le petit pavillon, il venait pour tuer le ver. Il se fit servir une bouteille de vin blanc, invita le marchand de vin à en prendre sa part, et l'interrogea sur le quartier. Simon savait mentir, nous l'avons vu, et quand son ancien fournisseur lui demanda ce qu'il avait fait depuis la mort de son maître, il répondit sans sourciller :

— Moi, je me suis rembarqué, et j'ai fait le tour du monde!...

Et il donna les plus scrupuleux détails sur ce qu'il avait vu ; jamais, assurément, le digne commerçant n'avait supposé qu'il existait dans la création des choses aussi surprenantes. Quand il eut fini son histoire et qu'on lui demanda :

— Et maintenant, est-ce que vous avez quitté le service tout à fait?

— Peut-être bien que oui... peut-être bien que non. Ça va dépendre, je me suis amené dans le quartier parce que je voudrais retrouver mon ancienne maîtresse...

— Ah! oui, la veuve!

— Sait-on ce qu'elle est devenue?

— Ma foi, non! Vous avez su qu'on l'a ramassée quasiment morte devant sa porte, le soir de l'enterrement...

— Ah!

— Oui, et on l'a relevée, rentrée chez elle. Mais, le lendemain, on l'a transportée dans une maison de santé... Elle était tout à fait malade. Dans le quartier, on croit qu'elle est morte, ou qu'elle est folle..., car jamais on ne l'a revue.

Il passa un frisson dans le corps du matelot... Morte ou folle! il n'avait pas pensé à cela. Morte seule! sans savoir ce qu'était devenue son enfant... ou folle : cherchant toujours sa Jeanne!!!... Décidément, son lieutenant lui semblait bien cruel.

Après avoir longuement interrogé pour ne rien savoir, sinon que le pavillon avait été loué à un sculpteur qu'on ne voyait presque jamais, qui ne sortait que le soir, Simon dit au revoir à son ami, vida son verre, passa sa manche sur sa bouche et sortit en se disant :

— Comment que je pourrais bien avoir de ses nouvelles?... savoir si elle est encore de ce monde? Et il gratta son crâne de ses ongles durs, tâchant de faire jaillir une idée de son cerveau. Il marchait, grognant, jurant et ne trouvait rien.

Pour éclaircir ses idées, il renouvela sa « praline » et se mit à marcher avec rage... Il était remonté vers les boulevards, avait pris la rue du Chemin-Vert, et s'engageait dans la rue de la Roquette ; un convoi passait qui l'obligea à s'arrêter ; il regarda machinalement autour de lui pour voir où il était. En face de lui se trouvait la boutique d'un marbrier-jardinier, spécialiste de monuments funéraires... Une ancre servait d'enseigne ; il lut ce qu'il y avait au-dessous, et remarqua cette phrase : *Entretien de tombes à l'année.*

— Espère ! espère ! exclama-t-il alors ; j'ai mon idée...

Et content de lui, il se dirigea vers le cimetière du Père-Lachaise.

L'idée de Simon était la plus simple du monde : il allait dans le cimetière ; assurément le caveau de la famille Davenne devait être confié aux soins d'un des marbriers spéciaux ; il allait donc s'adresser au conservateur du Père-Lachaise où on lui donnerait les renseignements qu'il désirait, ou bien où on lui indiquerait le moyen de les avoir.

Dès qu'il fut entré, il se dirigea vers le monument. Simon était un croyant ; il savait pertinemment que son lieutenant n'était pas enterré là, mais cela n'y fit rien : il ôta respectueusement son petit chapeau, expectora, se mit à genoux et fit avec conviction une courte prière pour le repos de l'âme de son maître. Simon était pour la forme. Ayant fait sa prière, il regarda à travers la grille de la porte, dans l'intérieur du monument... Les couronnes étaient neuves, des vases étaient pleins de fleurs naturelles, toutes fraîches...

— Ah ! mais ! fit Simon, c'est bien entretenu, çà !...

Et, apercevant un gardien qui s'était arrêté et semblait le surveiller, étonné sans doute de la curiosité irrespectueuse du matelot, il alla vers lui :

— Dites donc, monsieur, est-ce que vous ne pourriez pas me dire le nom et me donner l'adresse de celui qui est chargé d'entretenir ce caveau ?

Le gardien le regarda, trouvant singulière la question, singulière la curiosité et singulier le personnage.

— Pourquoi me demandez-vous ça ?

Simon vit tout de suite qu'on le prenait pour un autre, c'est-à-dire pour un de ces gredins sacrilèges qui rôdent dans les cimetières et volent dans les monuments funèbres les flambeaux des chapelles... Il s'empressa de répondre :

— Dites donc, eh ! camarade, il ne faut pas se tromper... C'est Simon Rivet qui vous parle, le matelot de... celui qui est là... du lieutenant Pierre Davenne... Je reviens de faire le tour du monde (il y tenait), et ma première pensée au retour a été pour mon pauvre maître.

Le gardien changea aussitôt de ton et il dit :

— Il est confié aux soins d'une femme qui probablement connaissait la famille ; elle vient tous les deux ou trois jours, elle est toujours en deuil.

— Une femme ! De quel âge ?

— Environ vingt-cinq ans.

— Merci bien, je tâcherai de la voir ici.

Et le gardien s'étant éloigné, Simon s'écria :

— Espère ! espère ! je m'amarre ici... et quand je devrais y venir tous les jours... faudra bien que je la voie... Vingt-cinq ans... c'est elle ! Elle vient tous les deux ou trois jours. Pauvre chère femme !... Ah ! c'est bien, ça !... c'est bien !

Et il essuyait brutalement une larme qui coulait sur sa joue.

— Je me vas embosser là, à l'ombre !... — Et il se plaçait derrière le monument, de façon à ne pas être vu, — et j'espère... Ainsi, cette pauvre malheureuse se désole pendant que l'autre est vivant !... Et elle vient là comme une sainte...

C'était Geneviève Davenne..., la veuve du vivant. (PAGE 201.)

Elle vient s'abîmer à force de pleurer... Crédié ! elle n'est pas la seule qui ait fait ce qu'elle a fait... Ça me fait quelque chose d'être ici.

Simon était là depuis deux grandes heures ; il s'était à son tour raconté, pour se distraire, son voyage autour du monde..., lorsqu'il vit descendre par la grande avenue une femme vêtue de deuil ; il se cacha aussitôt. Malgré son long voile de veuve, il la reconnut, c'était elle ! Geneviève Davenne..., la veuve du vivant. Elle avança lentement, recueillie ; elle portait un bouquet de fleurs nouvelles ; elle passa

sans le voir près du matelot ; étant entrée dans le monument et en ayant fermé la porte, elle s'agenouilla et se mit à prier. Simon se glissa sans bruit près de la grille ; ne pouvant voir sans risquer d'être vu, il appliqua sa large oreille sur la serrure de la porte.

Après une longue prière, il entendit la voix suppliante de la jeune femme qui disait :

— Pierre..., mon Pierre..., je suis bien punie maintenant. Pierre, grâce !... grâce ! Fais-moi retrouver mon enfant !

L'émotion secouait le matelot ; il eut un mouvement si brusque pour se reculer ; qu'il en avala sa praline. C'était trop ! Il avait deux grosses larmes sur ses joues tannées.

— Espère ! espère ! grogna-t-il, je ne te quitte plus...

Et il se blottit dans un coin, attendant patiemment le départ de celle qu'on appelait la veuve. Simon voulait la suivre et savoir ainsi sa demeure.

II

A L'ŒUVRE, SIMON !

Lorsque la veuve de Pierre Davenne, après avoir remplacé par des fleurs nouvelles les fleurs fanées dans les vases qui ornaient le petit autel du monument consacré à son époux, sortit calme et recueillie, Simon, pour n'être pas vu et reconnu dans l'allée directe du cimetière, se dirigea à travers les tombes. Il était furieux contre lui, le matelot ; il s'était vêtu le matin du costume dont il était si fier, et il comprenait à cette heure combien il était absolument gênant pour n'être pas remarqué dans la mission qu'il s'était imposée.

Lorsque Geneviève eut passé la porte du cimetière, le matelot la suivit en longeant les murs, et il était le plus malheureux du monde, car son désir de n'être pas vu l'obligeait à se dissimuler à chaque minute dans les portes, en même temps que son costume singulier attirait l'attention. Mais Geneviève ne voyait pas autour d'elle ; tout entière à sa pensée, elle marchait droite et calme dans ses habits de deuil, sous son voile de veuve, indifférente et inconsciente de ce qui l'entourait.

— Bon Dieu de sang ! s'écriait Simon, c'est la coquetterie qui me perdra ! Est-ce que j'avais besoin de me gréer comme ça ?... Il ne me manque qu'un pavillon... A mon âge !... Vieux serin, va, tu ne peux donc pas te déguiser comme tout le monde... ; — car c'était le fond de la pensée de Simon, il était habillé, et, autour de lui, le monde était déguisé. — Faut que tu aies toujours l'air distingué : tu ne pouvais pas pour une fois retirer tes bijoux... Ous qu'elle est ? bon Dieu ! exclamait-t-il.

Geneviève, qui avait suivi la rue de la Roquette, puis le boulevard Voltaire, tournait sur la place du Château-d'Eau.

C'était jour de marché aux fleurs et elle s'était perdue. Simon s'élança aussitôt, il aperçut sa silhouette qui tournait au coin de la rue du Temple ; bousc-

lant tout, il courut, et il la vit entrer dans une maison d'assez pauvre apparence, presque en face du Temple; le Temple, ce marché qui fut autorisé pour y faire le commerce des vieilleries, et qui, maintenant, n'a plus guère que des boutiques qui peuvent rivaliser avec toutes celles où s'étalent les nouveautés et les dernières modes sur nos boulevards.

Presque vis-à-vis du nouveau marché, disons-nous, se trouvait la maison dans laquelle entra Geneviève, une haute bâtisse portant presque sous chacune de ses fenêtres l'enseigne d'une industrie différente. C'était comme la fabrique de tous les produits dissemblables qui se vendaient dans le marché qui était en face. Sur la façade jaunie de la vieille maison, on lisait le travail qu'elle recélait; la plupart des fenêtres étaient sans rideaux, ce qui indiquait les ateliers avides de jour.

Sur l'appui des autres séchait le linge ou s'aérait la literie; en se levant, on s'était mis à l'établi, jetant les draps, les oreillers près de la fenêtre en disant :

— Il ne faut pas perdre de temps : on fera la chambre ce soir à la brune, le lit prendra l'air...

Dans la cour on était moins réservé ; le linge séchait aux fenêtres, — et il y en avait presque cent, qui donnaient sur la cour avec cinq escaliers. — Aux étages plus haut, les coudières étant trop étroites pour porter toute la lessive, de longues perches sortaient des croisées toutes chargées de loques multicolores... ; si bien que lorsque Simon se glissa sous le porche, qu'il entra dans la cour et qu'il leva les yeux en l'air, il exclama...

— C'est une fête... ; ils ont hissé les pavillons !...

Il resta assis sur la borne, regardant la vieille maison... De tout le rez-de-chaussée s'exhalaient des odeurs qui le bouleversaient. C'était un vernisseur sur métaux qui passait le cuivre à l'eau-forte et il toussait à en perdre la respiration ; puis c'était l'odeur, presque le parfum des pièces vernies qui, sur le feu, à la porte, prenaient des tons d'or, qui lui montait au cerveau..., et ses oreilles se secouaient sous le vacarme, et les ferblantiers, et les ciseleurs, et l'estampeur..., et les cris et les chants... Il restait abruti.

Et pensant que celle qu'il avait suivie et qui demeurait là avait été autrefois si choyée dans le calme petit pavillon de la rue Payenne, qu'elle n'ouvrait ses fenêtres que pour respirer l'odeur des fleurs, qu'elle n'ouvrait les yeux que pour voir le sourire de son enfant et l'amour de son mari, il dit malgré lui :

— Ah ! bon Dieu de Dieu ! la pauvre femme !

Et comme à ce moment le vernisseur jetait dans le ruisseau l'eau qui lui avait servi à dérocher, l'eau dans laquelle il avait lavé ses pièces de cuivre en les sortant de l'acide, il n'avait pas vu Simon accoté sous le porche, les pieds dans le ruisseau... ; l'eau jetée à la volée lui arriva jusqu'au genou. En se sentant mouillé, en voyant qui l'inondait, le matelot sursauta, et prêt à s'élancer sur l'ouvrier, qui tenait déjà un second seau, il exclama :

— Ah ! çà, tu veux donc me *neyer*, eh ! marsouin ? Espère ! espère ! Et il retroussait ses manches.

L'ouvrier éclata de rire, et, menaçant de son autre seau, il s'écria :

— T'as donc peur de l'eau ?... Pourquoi que tu te dégulses en marin alors ?

III

CE QU'ÉTAIT DEVENUE Mme DAVENNE.

C'était bien la femme de son lieutenant, Geneviève Davenne, que le matelot avait vue dans le pieux pèlerinage qu'elle faisait tous les deux jours à la tombe de son mari... C'était bien la femme coupable et repentie, la mère désespérée, la veuve immolée que Simon avait suivie, la reconnaissant au milieu de tous à ses longs vêtements de deuil jusqu'à la grande et vieille maison de la rue du Temple, où elle résidait depuis presque une année.

Nous devons retourner en arrière pour expliquer la situation de la jeune veuve.

On s'en souvient, le prologue de ce récit se terminait au moment où Geneviève, éperdue, désespérée, ayant vainement cherché son enfant, sa Jeanne, dans le petit pavillon de la rue Payenne, épouvantée par le vide, par la pensée de la mort, s'était sauvée affolée en criant qu'on lui rendît sa fille, et, succombant sous l'émotion et sous la douleur, tombait inanimée au milieu de la rue.

Relevée par des voisins et portée chez elle, on lui prodigua tous les soins qu'exigeait son état, sans lui faire recouvrer connaissance; au matin seulement elle revint à elle, ou plutôt la vie revint en elle, mais la raison était envolée... Le délire lui faisait crier des phrases sans suite dans lesquelles revenaient sans cesse les noms de son enfant et de son mari.

Il était impossible de la laisser là; on ne lui connaissait ni parents ni amis; les domestiques, semblant chassés par la mort, n'étaient point revenus; on résolut de la porter dans une maison de santé.

Elle eut une longue et douloureuse maladie; en revenant à elle, sa première pensée fut pour son enfant... On juge de son désespoir, lorsqu'elle apprit qu'on n'en avait jamais eu de nouvelles... Elle pleura longuement, et reprit courage en se donnant pour mission, dès qu'elle serait debout, de se mettre immédiatement à la recherche de sa petite Jeanne...

Le père aimait trop son enfant pour qu'elle s'alarmât sur son sort... Elle savait que c'était elle qui était châtiée et non l'enfant, et elle pensa que Pierre avait placé sa fille en chargeant Simon de veiller sur elle.

En approfondissant ce qui était arrivé, elle se persuada que le châtiment était temporaire.

Pierre adorait sa Jeanne, et il savait que l'enfant a besoin de sa mère... Un jour ou l'autre elle s'attendait à voir paraître Simon, et c'est ce jour qu'elle voulait devancer en le recherchant.

Les premières recherches furent vaines en même temps que se présentait la première et la plus grave des difficultés... Geneviève n'avait pas d'argent. A aucun prix elle n'eût voulu remettre les pieds dans le petit pavillon de la rue Payenne. Elle alla chez leur notaire, et le pria de faire et l'inventaire et la vente du mobilier.

Le notaire lui dit que tout cela avait été fait à la requête du propriétaire et de quelques créanciers, pendant sa maladie; comme ils n'avaient comme créanciers que les fournisseurs journaliers, elle espérait que la vente avait donné un chiffre respectable, sur lequel elle devait, les créanciers payés, avoir une somme assez ronde à toucher.

Le notaire lui dit alors que l'héritier de Pierre Davenne était sa fille ; qu'elle ne représentait même pas à cette heure la tutrice naturelle, puisque l'enfant était disparue... et que le séquestre intervenu sauvegardait ses droits.

C'était la misère! la misère absolue... sans gîte, presque sans vêtements, sans rien... et ne sachant que faire...

La perte de son enfant, la mort de son mari avaient désespéré Geneviève... L'épouvantable avenir qui se montrait devant elle : la misère, sans soutien, sans conseil et sans métier, ne lui fit rien... Elle se rappela les dernières lignes de la lettre de son époux outragé..., et elle baissa la tête... C'était le châtiment.

Cependant il y a toujours une part pour la veuve, cette part, sauf un millier de francs, — lui fut remise... C'était toujours l'abri et la vie jusqu'au jour du travail... ou de la mort; car Geneviève, à cette heure, pensa à mourir... Mais la pensée de Jeanne lui donna du courage... Elle voulait vivre pour retrouver son enfant... Et pas une minute elle ne maudit celui qui l'avait, en mourant, aussi cruellement frappée. Pleine de regrets, de remords, elle acceptait le châtiment et s'armait de courage pour le subir.

Quoique guérie, elle demeurait toujours dans la maison de santé où elle avait été soignée. Le lendemain de sa visite chez le notaire, ayant passé la nuit entière à chercher comment elle pourrait gagner sa vie, elle s'était résolue à redevenir ce qu'elle était lorsque son mari l'avait connue. « Geneviève était orpheline d'un officier qui avait été l'ami de Pierre Davenne; c'était une petite ouvrière bien modeste, bien sage... »

Geneviève se rendit au Temple; elle voulait acheter ses vêtements de deuil, et c'est en parlant avec la femme qui lui vendait sa coiffure, qu'elle eut l'idée de lui demander si elle ne connaissait pas une place dans le deuil.

La femme lui demanda si elle savait le métier, Geneviève lui répondit, — c'était la vérité, — qu'au Havre où elle habitait avec son père, elle était employée dans un magasin, où elle faisait plus spécialement les deuils. La marchande lui dit alors :

— Mon enfant, si vous avez du goût, si vous savez, si vous voulez faire l'article bon marché..., n'allez donc chez personne; achetez un peu de marchandise, mettez-vous à travailler chez vous, apportez-moi votre ouvrage, et si vous êtes une travailleuse; si, faisant tout de vos mains, vous pouvez me donner meilleur marché que d'autres..., ne fût-ce que d'un sou par coiffure..., vous m'en vendrez tant que vous voudrez... Et, ajouta-t-elle, le deuil c'est bon, voyez-vous...; pas de morte-saison... Ça va toujours...

Geneviève soupira sans se plaindre de la cruauté commerciale de la remarque, et elle sortit. Elle avait trouvé. Le lendemain elle se mit à l'œuvre, et, huit jours apres, elle louait en face du Temple un petit logement de trois pièces, sa chambre,

son atelier, une salle à manger et une cuisine... Le métier dans le noir seyait à l'état de son âme.

Six mois après, elle occupait des ouvrières et avait placé aux côtés de la grande porte de la rue du Temple des écussons que Simon n'avait pas remarqués, sur lesquels on lisait : *Au troisième, Modes et coiffures pour deuil.* C'était l'enseigne de la petite maison de la veuve Davenne.

Geneviève, en peu de temps, s'était fait une maison qui lui permettait de vivre bien indépendante. Chacun s'étonnait autour d'elle de sa vie absolument retirée ; mais on l'attribuait à la perte récente d'un époux adoré, et, dans ses façons, dans ses manières, dans son langage, on devinait que la jeune femme était, à cause de ce malheur, tombée dans la situation difficile qui l'obligeait à un travail journalier. Geneviève, plus tranquille sur son existence, consacrait tous les jours quelques heures à la recherche de son enfant.

Ses seules sorties en dehors de son travail étaient consacrées à ce but et à sa visite au cimetière. Absolument douce, résignée, bonne avec celles qu'elle occupait, elle était toujours réservée ; jamais un mot n'était sorti de sa bouche sur le passé ; jamais elle n'avait parlé de son enfant perdu, et si ce n'est le grand portrait en pied de Pierre qu'elle avait fait racheter après la vente, pour le placer en face de son lit, et les longs habits de deuil qu'elle portait, elle n'aurait jamais parlé de son mari...

En somme, comme une femme courageuse qu'elle était, Mme Davenne ne s'était pas laissé abattre par le triple malheur qui l'avait punie : la perte de sa fille, la mort de son mari et la misère. Toute sa vigueur, toute sa force, toute sa volonté étaient revenues avec le châtiment ; elle avait fauté, elle acceptait le châtiment ; elle le subissait et voulait, par sa conduite, racheter le passé. Toute son honnêteté native revivait enfin ! Avant l'aube elle était levée et travaillait sans arrêter une minute, ne parlant jamais, vivant tout entière dans ses pensées, dans l'espoir de retrouver son enfant...

Les premières démarches qu'elle avait faites avaient été au ministère de la marine, car elle était convaincue que sa fille avait été recommandée à Simon Rivet, ce qui la rassurait ; elle savait quelle adoration le matelot avait pour celle qu'il appelait « sa petite lieutenante. »

Au ministère, on lui avait répondu que le marin Simon Rivet, libéré depuis longtemps du service, ne s'était pas rengagé. Et cela lui fit penser que Simon habitait le pays où sa fille était placée.

Elle avait alors été elle-même au pays natal de Simon.

Là, on lui apprit que, depuis la mort de la mère Rivet, jamais le matelot n'avait remis les pieds au pays... et toujours elle espérait qu'un hasard heureux la mettrait en présence du matelot... Le hasard avait été cruel : une fois il l'avait placée en face de Fernand ; il était en voiture découverte, ayant Iza à ses côtés.

Alors, en le voyant, elle avait senti en elle une haine qui lui était inconnue ; elle s'était surprise à désirer pour cet homme les plus grands supplices ; il lui avait semblé qu'il était son mauvais génie et que la mort de Fernand la délivrerait de ses angoisses... Elle ne pouvait comprendre le sentiment indigne qui l'avait avilie

jusqu'à lui... ; non seulement elle avait du remords..., elle avait honte... et elle avait de la haine. Ses baisers l'avaient souillée, et sa mort seule en atténuerait la flétrissure.

Et ce jour elle était rentrée chez elle, sombre, désespérée ; elle avait pleuré, gémi ; elle avait prié..., elle s'était traînée à genoux devant le portrait de son mari en lui demandant pardon, grâce !

Le jour où Simon avait vu Geneviève au cimetière et l'avait suivie, celle-ci, en rentrant chez elle, s'occupa aussitôt des petites commandes survenues en son absence ; elle s'apprêtait pour descendre au Temple, faire la petite tournée qu'elle faisait chaque jour chez ses clientes, prenant les commissions pour le lendemain... On frappa à la porte. Une ouvrière alla ouvrir. Un commissionnaire entra, tenant une lettre à la main.

— Mme veuve Davenne ?

— C'est ici, dit l'ouvrière, voulant lui prendre la lettre.

Mais le commissionnaire recula aussitôt sa main en disant :

— Je dois la remettre à Mme Davenne en personne.

Geneviève était dans sa chambre, se coiffant ; on alla lui répéter ce que le Savoyard avait dit ; elle vint aussitôt et, gênée de la curiosité maligne qu'attachaient les ouvrières à la lettre recommandée, elle dit haut :

— C'est moi qui suis Mme veuve Davenne... Que voulez-vous ?

— Madame, c'est une lettre.

— Je ne connais personne, en dehors de mes clients, qui puisse m'adresser des lettres.

Les ouvrières paraissaient travailler avec ardeur, la tête baissée ; elles échangeaient des regards en souriant.

Geneviève l'avait vu ; elle reprit calme :

— Qui vous envoie ?...

— Madame, je ne connais pas la personne ; mais je ne puis vous la remettre qu'après vous avoir fait une question.

— Une question ? fit Geneviève étonnée.

— Je dois vous demander si vous êtes bien madame Davenne, Geneviève, veuve du lieutenant Pierre Davenne ?

Cette fois Geneviève ne s'occupa plus de ses ouvrières ; tout à fait intriguée et espérant toujours un renseignement sur ce qu'elle cherchait, elle dit :

— Oui, monsieur, oui ! c'est moi !

— Je dois vous demander, madame..., avant de vous remettre la lettre, où vous demeuriez avec votre mari.

— Rue Payenne !...

— C'est cela, madame ! Alors voici la lettre ; il y a une réponse, et il présenta la lettre ; il lui en resta encore une autre dans la main. Geneviève le remarqua, — le commissionnaire dit :

— Madame, il y a une réponse.

Geneviève ouvrit la lettre ; elle tenait à ce que ses ouvrières en vissent autant qu'elle, ne voulant pas prêter à la médisance... A peine eut-elle jeté les yeux sur

les quelques lignes qu'elle contenait qu'elle devint d'une pâleur livide. Toutes les ouvrières la regardaient ; mais, en voyant le changement de son visage, elles ne riaient plus : elles se regardaient avec inquiétude.

Et Geneviève se soutenait à l'établi, tant ce qu'elle avait lu l'avait frappée... La lettre disait :

« Si vous êtes la veuve de Pierre Davenne, un ami vous demande de fixer un jour et une heure pour vous voir..., où vous voudrez... Il vous dira où est votre enfant... Il veut vous voir seule.

» Donnez une réponse écrite au porteur, qui devra devant vous la mettre sous enveloppe.

» UN AMI. »

Haletante, suffoquée par l'émotion, Geneviève ne trouvait pas un mot à dire... A un moment, ses yeux se fermèrent et elle devint si pâle, si pâle, que les ouvrières, émues à leur tour, se levèrent pour la soutenir. Il était temps !... ils la firent asseoir sur une chaise et l'entourèrent. Le commissionnaire, étourdi, regardait la scène, étonné d'avoir apporté une nouvelle capable de faire un tel bouleversement. Les ouvrières, secourant leur patronne, disaient :

— Madame, qu'avez-vous?... C'est un malheur ?

— C'est donc bien terrible... Madame, du courage !...

— Quel malheur vous arrive encore, pauvre madame ! Du courage.

Et Geneviève, revenant bien vite à elle, eut un sourire pâle en leur disant :

— Non, non ! c'est du bonheur, au contraire, et je n'y suis plus habituée.

Et toutes la regardaient étonnées...

— Merci, mesdemoiselles... Laissez-moi.. Ce n'est rien..., vous voyez...

Et en disant ces mots elle se levait... Chacune des demoiselles retourna à l'établi, et Geneviève, remise de son émotion, domptant sa faiblesse, interrogea le commissionnaire pour savoir qui lui avait remis la lettre ; mais celui-ci ne savait absolument rien. Un monsieur était venu à sa place, lui avait expliqué la commission qu'il devait faire, dit ce qu'il devait dire, l'avait payé en prenant son numéro pour être sûr qu'il ferait ce qui était convenu.

— Et cette autre lettre ? demanda Geneviève en montrant celle qui lui restait dans la main.

— Ce n'est pas une lettre, madame, c'est une enveloppe préparée, dans laquelle je dois mettre votre réponse, ou que je dois jeter à la poste telle qu'elle est, si on s'est trompé ou si vous refusez d'écrire.

— Vous a-t-on recommandé de ne pas me laisser lire l'adresse écrite dessus ?

— Non, madame, fit le commissionnaire en la tendant.

Geneviève la prit et lut désappointée :

C. L., *poste restante.*
132. *Paris.*

— Y a-t-il une réponse ? demanda le commissionnaire, gêné, honnête et pur Savoyard, que le regard effronté de ces demoiselles embarrassait et faisait rougir.

Elle plia le papier et le remit au commissionnaire. (PAGE 210.)

— Oui, attendez ! fit fébrilement Geneviève, et elle courut dans sa chambre et écrivit :

« Mme veuve Davenne attendra chez elle demain à neuf heures du soir l'ami qui doit lui donner des nouvelles de son enfant... Dieu le bénira pour le bien qu'il va faire

« VEUVE DAVENNE. »

IV

LE RENDEZ-VOUS.

Elle plia le papier, le remit au commissionnaire qui, devant elle, le glissa dans l'enveloppe, passa sa langue comme s'il voulait la lécher et la ferma. Lorsqu'il fut parti, pendant que les ouvrières riaient, Geneviève s'enfermait dans sa chambre et, tombant à genoux devant le portrait de Pierre, les larmes aux yeux, le visage rayonnant d'espoir, elle s'écriait :

— Pierre! Pierre! tu m'as entendue! tu pardonnes, enfin

On juge facilement de l'anxiété dans laquelle se trouvait Geneviève : ce rêve de ses jours et de ses nuits allait être exaucé; elle n'osait y croire. Elle s'enfermait dans sa chambre, et relisait les trois lignes de la lettre anonyme; elle cherchait à reconnaître l'écriture, mais vainement... Qui pouvait s'intéresser à elle? Personne.

Il n'y avait au monde que l'enfant elle-même qui pouvait chaque jour demander sa mère; alors peut-être les gens auxquels elle avait été confiée avaient-ils fait des démarches et venaient-ils d'eux-mêmes amener l'enfant... La lettre était précise : on offrait sans condition; il n'y avait donc pas là d'affaire de spéculation ; on demandait une chose qui paraissait toute naturelle à Geneviève, qu'elle fût seule ; on ne voulait pas se compromettre, vis-à-vis des gens qui avaient confié la petite Jeanne et qui payaient pour elle ; on voulait simplement satisfaire l'enfant.

Et Geneviève le comprenait bien, elle en était bien certaine : chaque jour son enfant devait la demander, car elle aimait sa fille ; mais sa Jeanne le lui rendait. Revoir Jeanne... la retrouver ! Oh! quelle singulière sensation elle éprouvait à cette seule idée. D'abord, cette lettre lui assurait une chose, qui souvent avait tourmenté ses nuits : c'est que sa fille vivait!...

Puis la pauvre veuve se demandait si elle n'était pas victime d'une mystification. Mais qui la connaissait? Qui savait qu'elle était mère? Qui avait intérêt à la faire souffrir encore?... Un seul homme au monde, et c'était son regret, son remords, avait à se plaindre d'elle, et elle avait à se reprocher sa mort... C'était pour sa conscience un assez lourd fardeau. Des autres, elle avait été la dupe et la victime... Elle n'avait donc pas de mystification à redouter.

Si c'était Simon?... Mais Simon était le chien fidèle de son mari, le protecteur de l'enfant, et, s'il voulait la ramener à sa mère, il n'avait pas besoin de demander autre chose que celle-ci : Mme Davenne était-elle bien la veuve de Pierre Davenne? et il serait venu aussitôt... Ce n'était point cela...

Toute la journée, Geneviève fut si fiévreuse, si agitée, qu'elle parut à peine dans l'atelier : elle aurait voulu avancer l'aiguille de la pendule; à des moments, inconsciente, elle voulait se rendre dans l'atelier pour renvoyer ses ouvrières, croyant ainsi avancer l'heure... Elle pleurait, puis riait. Sa fille, sa Jeanne, elle

allait savoir où elle était... et elle essuyait ses larmes ; puis, voilant ses yeux de ses mains, elle s'abandonnait à son imagination :

Elle entendait sonner neuf heures... On frappait à la porte, elle courait ouvrir et, au lieu de trouver un homme venant lui donner des nouvelles de son enfant, c'était sa Jeanne seule, qu'on avait montée jusqu'à sa porte et qui entrait chez elle, qu'elle prenait dans ses bras, qu'elle dévorait de baisers. Qu'elle était belle ! et, voulant échapper à cette pensée qui l'affolait, Geneviève se leva ; ses doigts fébriles s'agitaient, elle riait et elle avait des larmes aux yeux ; elle regardait l'heure, et l'aiguille semblait immobile...

Et lorsqu'elle était dévorée de fièvre, comptant les minutes, les secondes, elle entendait à côté d'elle, dans la pièce qui servait d'atelier, le chant banal des ouvrières, le refrain des rues psalmodié sans cesse ; elles étaient calmes et elle bouillait, et cela l'agaçait, l'énervait, et cependant elle ne voulait rien laisser voir.

Oh ! la longue, l'interminable journée ! Enfin, huit heures sonnèrent, et les ouvrières partirent. Alors, seule, Geneviève se hâta de tout ranger ; cependant elle ne pouvait recevoir dans son atelier.

Ce jour, la malheureuse rougissait de son honnête misère : elle disposa sa chambre, fermant avec soin les rideaux de son lit pour le cacher et faire, autant que cela lui était possible, ressembler la pièce à un salon.. Ce qui lui semblait le plus pénible ce jour-là, c'était d'avoir un logement dont les fenêtres donnaient sur la cour... Ah ! si elle avait pu voir dans la rue, elle serait restée à sa fenêtre pour voir de plus loin celui qui, comme la colombe de l'arche, apportait la branche d'olivier, annonçant que tout allait redevenir calme... Mais non seulement elle ne pouvait voir dans la rue du Temple, mais encore l'escalier qui conduisait à son logement se trouvait près de la loge du concierge, sous le porche. Cette circonstance avait été cause que le matelot ne l'avait pas vue se diriger dans la maison, et, en regardant dans la cour, elle ne pouvait même pas voir les gens qui venaient chez elle.

Enfin neuf heures sonnèrent... Au dernier coup, elle fut presque obligée de dominer son émotion, disant :

— C'est ridicule... On frapperait, je n'aurais pas la force d'ouvrir.

Elle se remit vite, et, s'imposant le calme, en raison de la gravité du rendez-vous, elle attendit... Neuf heures un quart ! personne ! Avec la même intensité qu'était venue la joie, vint le désespoir... C'était une mystification... On s'était joué d'elle, des indignes avaient ri avec ce sentiment sacré, cette affection sainte : l'amour maternel !

A neuf heures, et demie on frappa... Elle fut presque une minute à dominer son émotion... Elle se leva et alla ouvrir...

Un homme se présenta et demanda, d'une voix contrefaite assurément, tant elle ressemblait à une voix de femme :

— Madame veuve Davenne ?

— C'est moi, monsieur.

— Je suis la personne qui vous ai adressé un mot hier, et à laquelle vous avez fait l'honneur de répondre en l'assur lle vous trouverait seule...

— Bien, monsieur, veuillez entrer.

Et Geneviève, en regardant celui qui lui parlait, ne pouvait distinguer son visage : elle vit qu'il était jeune, à sa mise qu'il paraissait être un artiste, et son étonnement s'en augmenta ; la nuit était presque venue, elle pria l'inconnu d'entrer et le guida vers sa chambre.

Lorsqu'il fut entré elle avança des sièges, elle en offrit un à l'étranger, la lumière de la lampe frappait en plein sur son visage, elle le regarda... et elle se recula vivement en jetant un cri d'effroi...

— Vous, vous ici !...

— Eh ! oui ! moi... Je ne suis pas un oublieux...

— Sortez !... Sortez !...

Et, superbe de crânerie, de volonté, le bras étendu, montrant la porte, elle répétait :

— Sortez...

Mais l'homme, — nos lecteurs ont deviné Fernand, — dit tranquillement et prêt à obéir :

— Ne crie pas... Je sortirai si tu l'exiges, mais je viens te dire : Veux-tu savoir où est Jeanne ?...

Geneviève se tut aussitôt, et ses bras retombèrent le long de son corps.

Geneviève était atterrée ; Fernand chez elle ! Elle ne pouvait le chasser, il venait lui dire ce qu'était devenue sa fille... Jamais elle n'avait pensé qu'elle pourrait être dans une aussi cruelle situation... Devoir quelque chose à cet homme ! c'était le comble de ses peines !

— Je ne croyais pas, dit Fernand, que ma vue t'aurait fait une si désagréable impression...

L'acharnement qu'il mettait à la tutoyer gênait Geneviève.

— Monsieur, avec mon mari j'ai enterré le passé.... Et malgré le désir ardent que j'ai de retrouver mon enfant, si j'avais su que vous étiez l'auteur de la lettre, peut-être... aurais-je refusé ce rendez-vous.

— Mon Dieu, ma chère Geneviève, voilà bien des façons... Il vaudrait mieux arriver tout de suite à la raison pour laquelle je suis venu, sans s'arrêter à des enfantillages... Tu veux retrouver ton enfant, je sais où il est...

— C'est tout ce je désire savoir...

— Si je comprends bien... tu veux dire : Hâte-toi de me dire où il est... et va-t'en...

Geneviève ne répondit pas... Fernand avait fort clairement exprimé sa pensée.

— Ainsi, je t'inspire aujourd'hui une telle répulsion... Ainsi de l'amour d'autrefois il ne reste rien !

— Il me reste le remords et la honte...

— Cela pouvait être du vivant de ton mari ; aujourd'hui, tu es veuve..., tu es libre... Il n'y a donc plus ni remords ni honte à avoir.

La jeune femme était gênée, la présence de Fernand lui faisait peur, elle était oppressée, il lui semblait que le malheur planait autour de cet homme...

— Je vous en prie, fit-elle, je vous en prie, monsieur Séglin, veuillez ne vous

souvenir que d'une chose : vous étiez l'ami de mon mari... qui vous a obligé tant qu'il l'a pu faire...

Fernand eut un méchant rire en répondant :

— Je te reconnais ; il me portait un intérêt qui n'a jamais diminué.

Geneviève, ne comprenant pas, continua :

— Aujourd'hui, j'ai juré sur ses cendres, que je rachèterais par une vie de sacrifice le passé qui l'a tué... Aujourd'hui, je n'ai qu'un but : retrouver mon enfant, et travailler pour l'élever comme elle devait l'être...

Fernand s'était assis, et, accoudé sur la table, il regardait Geneviève ; il dit d'un ton calme :

— Ainsi le passé est oublié... Tu acceptes la condamnation, et, au lieu de maudire celui qui t'a jetée dans la misère où tu es plongée,... tu vénères sa mémoire...

— Je subis le châtiment mérité et cherche, par ma vie nouvelle, à me rendre digne du pardon.

— Du pardon de qui...

— De tous... de lui ?

— Ah ! tu crois à une autre vie... Tu espères le pardon... Et que te fera son pardon...

— Je retrouverai mon enfant..., puisque vous savez où il est...

Il y eut un silence... pendant lequel le regard de Fernand ne quittait pas Geneviève : il semblait se plaire à la contempler... Et, disons-le, la jeune femme était restée l'adorable créature que nous avons vue au commencement de notre récit.

La vie calme qui avait suivi la maladie de Mme Davenne avait augmenté peut-être un peu le côté charnel ; elle avait acquis du charme en perdant peut-être un peu de finesse, d'élégance ; la peau était devenue plus blanche, cette blancheur mate des oisifs, mais cela seyait à ses cheveux blonds, à la profondeur de son regard bleu, à l'air doux, résigné, de son visage... Ses longs vêtements de deuil la rendaient intéressante.

Geneviève était très belle, et, en la regardant, la nature du libertin renaissait tellement dans Fernand que Geneviève, gênée par ce regard effrontément persistant, cherchait à y échapper.

— Tu retrouveras ton enfant !... Oui, je te mènerai vers elle, Geneviève ; mais, pour que j'y consente, il faut encore que tu veuilles être avec moi ce que tu dois être...

— Je ne vous comprends pas.

— C'est simple cependant... Lorsque nous nous sommes quittés..., j'ai peut-être été vif, je le reconnais ; mais, aujourd'hui, reconnaissant mes torts, je viens vers toi... J'y reviens plein d'affection, d'intérêt... Je reviens en t'apportant l'objet de tes rêves... ton enfant... Et tu me reçois bien, bien mal... Dans cette situation, tu me permettras de faire des conditions...

— Des conditions ! fit Geneviève inquiète.

— Évidemment... Enfin, jugeons par toi ; aurais-tu jamais pensé à m'être agréable ?... Non ! n'est-ce pas ? Si l'occasion s'était présentée, tu l'aurais re-

poussée... Ne nie pas, c'est la vérité. Si tu ne l'avais repoussée... tu me l'aurais vendue.

— Oh!...

— Je n'ai pas à choisir mes expressions.

— Enfin... vous venez me vendre... ce que vous savez sur mon enfant...

— Fernand éclata de rire et dit :

— Oui... Mais pas absolument dans le sens que signifie le mot vendre.

— Je ne comprends pas...

— Tu n'as pas peur de moi, n'est-ce pas? fit Fernand gaiement, quitte tes airs mélodramatiques. Assieds-toi là devant moi et causons. Ton enfant est vivant, il se porte bien, je sais où il est, je te le rends demain si tu veux. Mais tout dépend de toi, il faut que cette restitution me serve. Tu vas me répéter ce que tu disais. Tu ne comprends pas. Tu me comprendras, si tu veux m'écouter avec calme. Assieds-toi là, en face de moi.

Calme, étonnée, muette, Geneviève obéit. Dominant la répulsion que lui inspirait le misérable, elle s'assit en face de lui. Celui-ci dit alors :

— Écoute-moi, Geneviève, et ne m'interromps pas... Ton mari, dis-tu, m'a fait du bien de son vivant. Oui... Il a appris...

Geneviève cacha sa figure dans ses mains.

— Il a appris nos relations, et aussitôt il m'a rendu au centuple en mal le bien qu'il m'avait fait... Je suis quitte envers lui... Au contraire, il me redoit et j'espère que...

Voyant Geneviève le regarder, il se reprit vivement.

— Il me redevait plutôt... et j'estime ne pas être tenu à avoir pour sa mémoire la vénération que tu as...

— Ne blasphémez pas... Respectez les morts...

— Je ne blasphème pas... Si je suis misérable, malheureux aujourd'hui, c'est lui qui en est la cause... Au delà de sa mort, il m'a poursuivi de sa vengeance, et je n'ai pour lui que de la haine...

— Taisez-vous... taisez-vous!... Dieu pardonne aux morts...

— Il a l'éternité pour les punir..., fit Fernand en parodiant une phrase célèbre... Moi, je n'ai aucune raison de respecter sa mémoire... Écoute, Geneviève!... Tu es veuve, libre; veux-tu renouer le passé?

— Que me dites-vous là? exclama Geneviève, en se dressant devant Fernand. Mais celui-ci répondit calme et indifférent.

— Je te propose, ma chère, la chose la plus heureuse pour toi... Je suis seul, libre, tu es seule, libre... Veux-tu ressouder la chaîne brisée de nos amours?

— Mais vous ne sentez donc pas que c'est indigne ce que vous me dites là?

— Je sais, ma chère Geneviève, que tu peux du même coup retrouver toute ta famille : un mari, moi... et ta fille que je te ramène aussitôt...; que tu peux en même temps retrouver une situation plus heureuse, car, malgré les précautions de Pierre, je suis riche, ma chère Geneviève.

— Vous me faites honte!

— Tu refuses ?

— Non, c'est impossible, Fernand..., c'est impossible : vous ne pouvez être devenu à ce point indigne que vous offririez ce marché à une mère, d'être une malhonnête femme si elle veut retrouver son enfant !

— Ah çà, que me chantes-tu là ? Il y a deux ans qu'il fallait penser à cela ; il y a deux ans, tu pouvais être une malhonnête femme ; mais aujourd'hui qui trompes-tu ? Tu es libre, tu es veuve... et je te retrouve ainsi que je te rêvais, indépendante, plus belle et rendue raisonnable par le malheur... A cette heure, c'est moi qui suis heureux ; c'est moi qui viens t'apporter le bonheur.

La malheureuse était absolument écrasée par le cynisme méprisant du misérable. Et cependant elle voulait retrouver son enfant.

— Aujourd'hui, Fernand, vous êtes riche, dites-vous ; vous trouverez autour de vous les femmes que vous voudrez... En grâce, au nom du malheureux dont nous avons causé la mort, ne me parlez jamais de ce passé dont j'ai honte... Oubliez-le... et... dites-moi où je pourrais revoir Jeanne.

— Geneviève, je suis venu ici ayant arrêté ma conduite... Tu dois te souvenir que rien ne peut modifier ma volonté... Je t'aimais, et tu sais que pour t'avoir je n'ai reculé devant rien... Aujourd'hui, ce feu que je croyais éteint et qui dormait sous la cendre reprend avec plus de vigueur... Je t'aime... et il me semble trouver encore dans ton deuil un charme nouveau... Je veux que tu redeviennes celle que tu étais autrefois. Je veux... que nous nous aimions...

Geneviève, effrayée du ton et de la chaleur avec laquelle Fernand parlait, se reculait jusque sous le portrait de son mari... Fernand se levait et voulait lui prendre la main ; elle le repoussa.

— Laissez-moi..., laissez-moi... Vous me faites horreur... et honte...

— Écoute, Geneviève, je viens ici sur un plan arrêté, voulu ; il n'y a nulle puissance humaine qui puisse changer ma volonté... Je veux, entends-tu, que le passé revive... Je veux être ici chez moi... et j'y ramènerai ton enfant... qui sera notre enfant !

— Oh ! taisez-vous..., exclama Geneviève, montrant le grand portrait de Pierre ; au nom de votre victime..., taisez-vous...

Fernand releva la tête ; il regarda le portrait et, les dents serrées, la haine dans le regard, il dit :

— C'est pour lui que je veux ça... Oui, je veux qu'il me voie à sa place, entends-tu, Geneviève ? A sa place, entre sa femme et son enfant.

— Malheureux ! taisez-vous...

Fernand prit brutalement la main de Geneviève et, l'attirant vers lui, la prenant dans ses bras, regarda le portrait et dit :

— Tu vois..., ta femme, c'est la mienne !

Geneviève, épouvantée, se débattait, disant : Il est fou ! Fernand la tenait dans ses bras et l'embrassant, il disait :

— Ne sois donc pas sotte, Geneviève... Aimons-nous ..., c'est une douce façon de nous venger de celui qui nous a frappés...

— Laissez-moi, laissez-moi, exclamait Geneviève, s'arrachant de ses bras,

essuyant de ses mains la place où ses lèvres s'étaient posées, et courant à la fenêtre qu'elle ouvrit en disant :

— Sortez ! sortez ! où j'appelle au secours !

Fernand s'arrêta aussitôt, le front plissé, le regard haineux... ; il se disposa sortir en disant :

— Ah ! Geneviève, tu me chasses ! Prends garde ! Je pars. Réfléchis, tu sais où m'écrire, réfléchis. Tu sais à quel prix tu retrouveras ton enfant.

Et Fernand, qui redoutait surtout un esclandre, sortit. Lorsque la porte fut fermée, Geneviève, à bout de forces, courut pousser le verrou de sa porte. Puis s'abandonnant alors, elle se jeta sur son lit et fondit en sanglots, gémissant :

— Seigneur, ne me pardonnerez-vous donc jamais?

V

LES AHURISSEMENTS DE SIMON.

Simon, en sortant de la rue du Temple, était retourné à Charonne. A peine avait-il mis le pied dans la maison qu'on le faisait demander au nom de son maître. Il apprenait que, depuis la veille au soir, Pierre l'avait fait appeler plusieurs fois... Aussi, c'est en s'apprêtant à être grondé qu'il se dirigea vers l'appartement de son lieutenant.

Le matelot creusait son cerveau pour trouver un mensonge... Il n'était pas embarrassé pour mentir ; mais Pierre Davenne le connaissait mieux que ceux qu'il choisissait ordinairement pour auditeurs, et il courait fort le risque de n'être pas cru..., et Simon n'aimait pas ça... Avec son maître cependant il était obligé de le subir. Il s'avançait la tête basse, le regard en dessous, tendant le dos, prêt à recevoir sa semonce. Mais, au lieu de trouver, ainsi qu'il s'y attendait, son lieutenant de mauvaise humeur, il le vit venir au-devant de lui, en disant :

— Enfin, te voilà donc, mon vieux Simon?

— Mon lieutenant, reprit vite le matelot qui avait trouvé son histoire... je me suis abordé ce matin avec un terreux. Espère ! espère ! que je dis, et je me...

— Je ne te demande pas ce que tu as fait...

Ceci plut à Simon... Pierre lui fit signe de s'avancer, et lorsque le matelot, la tête penchée sur l'épaule, le regard dans celui de son maître, le chapeau à la main, fut près de lui, il lui dit :

— Mon vieux fidèle, je vais te confier une mission difficile.

— On est prêt, mon lieutenant...

— Il faut obtenir un résultat...

— Ce sera fait, mon lieutenant... Espère ! espère ! On est à l'ordre... Parlez.

— Simon..., il faut retrouver Mme Davenne !

Le matelot resta tout coi... Il regardait son maître, la bouche si grande ouverte

Le nègre n'osait plus manger. (PAGE 221.)

qu'il faillit laisser tomber sa praline!... Il le regardait, il ne pouvait en croire ses oreilles et il demanda :

— Retrouver madame...

— Oui, il le faut...

— C'est bien, ce que vous dites, mon lieutenant?

— Oui, voici ce que je demande... Tu vas te mettre en route demain... Tu iras chez le notaire qui pourra te donner des renseignements utiles... Mais il faut parler

agir avec la plus grande circonspection... Il faut qu'elle ignore les recherches dont elle va être l'objet.

Le matelot eut un gros rire en disant :

— Espère! espère!... On la retrouvera sans qu'elle en sache un mot...

— Il faut t'informer de ce qu'elle est devenue..., te renseigner sur sa vie..., sur... sa conduite...

Le matelot se grattait le front, n'osant répondre... Pierre, qui l'observait, lui demanda la cause de ce changement de physionomie. Alors, comme honteux, Simon dit :

— Mon lieutenant..., je vas vous dire... Cette petite qui parle toujours de sa mère, ça me remuait ça... si bien que...

— Si bien que? demanda Pierre en voyant le matelot embarrassé, les yeux à terre et roulant son petit chapeau dans ses doigts en balbutiant.

— Si bien que... que je me disais : Espère, espère!... il faudra voir, quoi! on peut avoir du malheur sans chavirer, alors...

— Alors quoi? demanda sévèrement Davenne, intrigué et inquiet.

— Alors... Faut pas m'en vouloir, mon lieutenant... Je suis sorti ce matin, c'était pour ça.

— Pour retrouver Mme Davenne?

— Oui, mon lieutenant...

— Eh bien? demanda Pierre.

Le matelot, tout tremblant, dit, en tendant le dos, comme s'il s'exposait à une réprimande :

— Je l'ai vue...

— Tu as vu Geneviève! exclama Pierre, qui devint pâle.

— Oui, mon lieutenant...; mais elle ne m'a pas vu, elle...

— Tu ne lui as pas parlé?

— Non, mon lieutenant! répondit le matelot rassuré par la façon dont était reçue sa confidence, et Pierre, ému, fiévreux, s'assit, se dompta pour être calme et demanda :

— Où l'as-tu vue, Simon?

Simon eut des larmes dans la voix en répondant :

— Mon lieutenant, ça va me faire encore gros au cœur... J'étais allé faire une prière pour vous sur votre tombe...

Et Simon avait de vraies larmes sur les joues en disant cela...

— Je priais..., je pleurais..., et je vois tout à coup une belle jeune femme... belle, belle, bien plus belle maintenant qu'elle n'était, madame, fit-il en clignant de l'œil, et regardant en dessous l'effet que produiraient ses paroles sur son lieutenant. Celui-ci, assis dans son fauteuil, tenant les deux appuis de ses mains crispées, le regard fixé sur le parquet, écoutait sans répondre. Simon continua :

— Elle était toute vêtue de noir... Comme Notre-Dame-des-Tempêtes... avec ça que le soleil qui frappait sur ses cheveux blonds... ça lui faisait l'auréole... Vous savez comme elle a de beaux cheveux blonds, madame, dit encore le matelot en recommençant sa grimace. Pierre ne bronchait pas! Il reprit :

— Elle s'avançait, lentement, marchant comme les saintes doivent marcher dans le paradis!... Espère! espère! que je me dis. Elle va me trouver là!... et je me glisse derrière le caveau où vous êtes... où vous étiez, quoi! Je la vois qui s'avance, avec un beau bouquet... Le gardien m'a dit qu'elle venait en mettre un tous les deux jours... un neuf... des fois deux et trois! Elle n'y regarde pas!... quoi!...

Si on avait dit à Simon qu'il mentait, il aurait cassé la tête à celui-là... Il continua :

— Alors..., aussi vrai que nous sommes là tous les deux, mon lieutenant... ça a été une scène de la désolation de la désolation ; elle s'était enfermée dans cette tombe... brou! ça m'en fait froid... et elle gémissait, elle se tordait, elle pleurait, elle priait, elle disait tout le temps votre nom... et celui de la petite lieutenante... Ça aurait fait pleurer un requin... J'en ai mouillé ma manche à tordre à force de m'éponger les yeux... Voyez-vous, mon lieutenant, fit Simon, ne retenant plus ses larmes... eh bien, ça me déchirait le cœur, moi, de l'entendre, cette malheureuse... quand elle disait : « Pierre! mon Pierre! je suis bien punie maintenant... Pierre, grâce! grâce! fais-moi retrouver mon enfant! » ça me fait du mal rien que d'y penser...

Et il y eut un silence pendant lequel Simon, pour essuyer ses larmes, passait sa manche sur ses yeux avec une vigueur telle qu'on eût pu croire qu'il avait besoin d'une friction.

Pierre n'avait pas parlé, il releva la tête... et dit à Simon...

— Peux-tu maintenant savoir où elle demeure?...

— Mon lieutenant..., c'est fait...

— Comment, c'est fait?

— Dame! Vous concevez que lorsque j'ai vu une femme dans cet état-là, je me suis dit : il ne faut pas la laisser comme ça!

— Tu lui as parlé? demanda vivement Pierre inquiet.

— Espère! espère! pas du tout. J'ai attendu, je me suis mis à son allure et je l'ai suivie...

— Tu sais où elle demeure?...

— Rue du Temple, mon lieutenant... une maison en face du Temple... une succursale de l'enfer, bien sûr... On ne s'entend pas respirer... On a du bruit plein la tête, du vitriol plein les pieds!... C'est l'enfer!

— Et que fait-elle?... Comment vit-elle?...

— Ça, mon lieutenant..., je ne le sais pas...

— Il faut le savoir...

— Quand vous le voudrez.

— Ce soir.

— J'y retourne, mon lieutenant.

— Bon! si l'on te voit deux fois dans le quartier avec ton costume on te remarquera...!

— Mon costume!... Ah! oui... parce que c'est un vilain quartier, et quand ils voient un homme bien habillé, ils le remarquent. Je vas me déguiser...

— Ce soir tu y retourneras... ; tu ne craindras pas d'être remarqué et tu pourras agir. Il faut savoir ce qu'elle est devenue depuis le jour où elle est restée seule rue Payenne.

— Je sais déjà quelque chose...

— Tu sais? demanda Pierre.

— Oui, mon lieutenant... Vous concevez bien qu'on ne vit pas dans un parage sans avoir des camarades... Pour lors, les camarades que j'avais laissés, je me suis mené les voir par-ci par-là...

— Enfin, malgré moi, contre moi, au risque du plus désagréable résultat, n'obéissant pas à ma défense, tu as été dans le quartier?

— Oh! mais non, mon lieutenant..., fit le matelot tout rouge de l'accusation portée contre lui... C'est seulement de ce matin que je suis allé là... La petite lieutenante pleurait... Moi, ça m'avait tout secoué. Alors je m'étais dit : Je vas savoir ce qu'elle est devenue, sa mère... et alors...

— Et enfin qu'as-tu appris?

Le matelot raconta ce qu'il avait appris le matin même; que Mme Davenne, ramassée mourante dans la rue par ses voisins le soir de l'inhumation de son mari, avait été portée le lendemain dans une maison de santé où elle était restée assez longtemps à moitié folle... C'était tout ce qu'il savait. Mais ce récit fit une vive impression sur Pierre... Il avait hâte d'être seul, il dit à son matelot :

— Simon, tu iras demain, cela est plus raisonnable.

— Mon lieutenant... pourvu que je vous donne les renseignements que vous demandez, vous me laissez libre de me diriger?

— Absolument... Pourquoi me demandes-tu cela?

— Parce que... Espère!... espère!... j'ai mon idée. Quand on veut prendre du *pesson* (jamais Simon n'aurait dit poisson), il faut aller la veille au soir amorcer, faire sa place, et le lendemain on n'a plus qu'à se baisser pour en prendre... Eh bien, c'est ce que je veux faire, je vais aller me conduire dans le quartier, je vas me régaler dans les cafés autour de la maison, et je saurai ce qu'est le concierge; ça fait que demain au matin, à l'heure où il nettoie le bord, je vais lui offrir une consolation et je lui fais dire tout ce que je veux...

— Tu n'es pas fatigué de ta journée?...

— Fatigué!... On est solide, mon lieutenant...

— Fais ce que tu voudras...

— Espère! espère! Demain à votre réveil je suis au rapport...

Pierre congédia Simon, et celui-ci, content de lui, heureux de voir la tournure que prenaient les choses, de voir son maître s'occuper enfin de Geneviève, descendit joyeux; il rencontra le nègre dans l'escalier et lui dit en lui tendant sa petite boîte :

— Dis donc, Rissolé, veux-tu une pastille?

Et, emplissant sa large bouche, il éclata de rire, pendant que le nègre se sauvait effrayé poursuivi par Simon qui le rejoignit dans la cuisine, et le matelot, haussant les épaules, lui dit :

— Tu es comme les singes, toi, tu aimes les sucreries... Si tu crois que c'est

avec ça que tu t'éclairciras le teint!... Allons, vilain, mets-toi en face de moi. Catherine, servez-nous le dîner!...

Et il obligea le nègre à s'asseoir, pendant que la servante servait le dîner... Le nègre allait porter une bouchée à sa bouche...; le matelot lui arrêta la main et lui dit :

— Toi, dans ton pays, on ne mange pas de ça... J'ai été dans ton pays, as-tu seulement mangé de la chair humaine?... Je vais te conter une histoire...

Le malheureux avait commencé par rire, montrant ses larges dents blanches... Mais Simon commença l'épouvantable récit d'un repas cannibale imaginaire... Le nègre n'osait plus manger... et Simon racontait, racontait.

— Tu fais semblant de ne pas comprendre continua Simon, t'as toujours l'air de ceux que je voyais là-bas qui descendaient des branches... et qui étaient toujours prêts à y remonter... Je te dis que c'était très bon..., et il y a un camarade de la *Souveraine* qui est mort de l'indigestion qu'il s'en est donnée. C'était à la suite d'une bataille... On n'avait plus que les orties pour se faire de la salade... Nous avons mangé nos prisonniers...; nous n'en avons rien dit..., pour éviter les punitions... Tu ne vas pas ébruiter l'affaire... Je te raconte ça à toi, parce que tu me fais l'effet d'un singe et que c'est muet. Tu comprends, nous avions remporté une vraie victoire, dans une île sauvage; nous étions loin du mouillage, au moins à quatre jours... Il fallait manger... Nous ramenions cinq prisonniers gras, tendres comme des chapons... Ça a été des festins à n'en plus finir... En y pensant, l'eau m'en vient à la bouche!...

Aux grimaces du nègre, il était bien évident qu'il se passait en lui une chose étrange, et qu'il n'était pas assuré de sa digestion... Le dîner finissait qu'il avait depuis longtemps quitté la table et que Simon continuait son histoire à la vieille Catherine, en lui assurant qu'il y avait aussi des femmes qui adoraient cette nourriture, qu'on les nommait des gunophages, ce à quoi la vieille servante répondait en faisant des signes de croix...

Vers neuf heures, Simon, tout guilleret, arrivait rue du Temple; il se disposait à entrer dans un petit café voisin de la maison..., lorsqu'il vit sortir de la grande porte cochère un homme qu'il crut reconnaître; il se cacha, et regarda bien!... Il ne se trompait pas, et cependant il ne pouvait en croire ses yeux... L'homme qui sortait de la maison dans laquelle habitait Geneviève, c'était Fernand.

Rien au monde ne peut exprimer l'ahurissement du matelot; il s'était jeté dans l'encoignure d'une porte pour ne pas être vu, et il restait là, les yeux écarquillés, la bouche démesurément ouverte, se refusant à croire ce qu'il voyait.

Fernand libre, cela le surpassait, et il était absolument convaincu qu'à cette heure il devait être enfermé, attendant son jugement... Libre, mais son maître, qui savait tout, ne savait pas cela!...

Ceci, c'était sa surprise. Mais ce qui l'épouvantait, ce qui le bouleversait, c'était de voir le misérable sortir de la maison où résidait la femme de son lieutenant. C'est pour la retrouver qu'il s'était sauvé; son mariage avait été une comédie pour s'enrichir, et, en dehors de la belle Iza, il avait continué avec Mme Davenne les relations qui avaient amené la terrible scène de l'inhumation... Ainsi la femme de son

lieutenant, à laquelle il s'intéressait, était toujours l'indigne créature que Pierre avait jugée et qui ne méritait ni pitié ni pardon!... Simon se prenait la tête en se demandant s'il n'allait pas devenir fou...; car cette rencontre, qui révélait tant de choses, le bouleversait.

Et cependant il avait encore dans l'oreille l'accent déchirant avec lequel la malheureuse femme demandait grâce... Ah! mais non! le matelot ne voulait plus faire connaître la petite Jeanne à sa mère! Ah! mais non! le matelot ne voulait plus que son lieutenant fît grâce!

Simon, qui n'avait aimé qu'une fois dans sa vie, lorsqu'il avait vingt ans, une grosse fille de son pays qui s'appelait Pulchérie..., Simon disait qu'il connaissait l'amour; il avait juré à Pulchérie qu'il n'aimerait qu'elle : il s'était embarqué après avoir échangé ce serment-là devant Notre-Dame-de-Bon-Secours. Il disait même qu'il avait acheté un cierge de douze livres, — il mentait de onze livres et demie, — et l'avait fait brûler devant Notre-Dame au moment où il jurait... A son retour, Pulchérie était morte, la première année de son mariage avec un ami de Simon: elle était morte en couche... Dès ce jour-là, le matelot avait jugé les femmes! Ça avait éteint l'amour à venir! Aussi, voyant Fernand descendre vivement la rue du Temple, il se lança à sa piste. Pour ne pas s'ennuyer, il se disait :

— Les voilà, les voilà, les femmes; on s'apitoie sur elles, on croit que ça souffre, et pas du tout... Espère! espère!... Comment toi, vieux singe, qui as souffert des femmes...? Vois-tu où tu conduisais ton lieutenant?... Tu t'arrangeais à rendre ce pauvre petit ange... la petite lieutenante... à elle et à son coquin... Oh! oh!... Espère!... on te file, mon petit... T'as pas la permission pour sortir de la maison ousque tu devrais être...

Et comme Simon était furieux de ce qu'il avait vu... ou plutôt désespéré; mais comme sa colère ou son désespoir se manifestait par la rage, il suivait de loin Fernand n'ayant d'yeux que pour lui, et bousculant les gens qui se trouvaient sur son passage; il est vrai que, pour s'excuser des heurts, il jurait et sacrait comme un damné, quand il n'injuriait pas.

— Qu'est-ce qu'il a celui-là, qu'il m'aborde en plein...? Potence à l'ail... Ah! marsouin, tu peux pas appuyer à bâbord!... Eh! bon sens! file donc... tu peux donc pas virer!...

Et il suivait à cinquante pas Fernand. Il le vit prendre la rue des Gravilliers, la rue des Archives, puis la rue des Blancs-Manteaux... Sans rien dire, mais en le voyant s'engager dans la rue, il exclama!

— Et par tous les saints..., il va à la petite maison!

Lorsqu'il vit Fernand s'engager dans la rue Payenne, il resta atterré...

— Ah! s'écria-t-il, monsieur Monseigneur Jésus, bon Dieu bon, vous permettez ça... Mais ce gueux-là, il vit dans les habits de mon maître!!!

Simon n'en put dire davantage, il s'engagea dans la rue, Fernand venait de rentrer, la porte était fermée... Il cracha dessus, et les poings fermés, il dit :

— Gibier d'enfer! va!... Puis en s'en allant : Espère! espère... tu veux de l'ombre, tu en auras demain.

Et Simon était furieux après lui-même : lui qui connaissait les femmes, ainsi

qu'il l'affirmait, il s'était laissé prendre aux airs sainte ni touche de la veuve. Ah! c'était trop fort! et il sacrait, et il jurait, et il blasphémait...

— Potence à l'ail! on devrait mettre toutes les femmes dans un mortier... et faire une pommade avec ça. Ah! sacredié, non, je ne vas pas dire ça au lieutenant; eh bien, il serait dans une joie... Il voyait clair!... Faut-il que tu sois bête, Simon..., vieux marsouin!... à ton âge!...

Et comme le matelot, à force de jurer, de sacrer, s'était, dans son monologue, desséché la gorge, il pensa à son ami le marchand de vin, chez lequel il était venu le matin; il revenait sur ses pas lorsqu'il vit la porte du pavillon s'ouvrir; il se hâta de se cacher pour n'être pas vu, car il avait conservé son costume, et se jeta dans l'ombre d'une porte. Il vit alors sortir un homme dont la démarche lui fit exclamer:

— Mais c'est pas Fernand, ça... Et je connais cette démarche-là!... Espère! espère!... je vas te filer, toi...

Et comme celui qui était sorti remontait la rue, se dirigeant du côté du boulevard, Simon le suivit, prenant toutes les précautions pour n'être pas vu. Mais c'était peine inutile, car celui qu'il suivait semblait profondément réfléchir; il ne s'occupait pas de ce qui se passait autour de lui.

Arrivé à la hauteur de la rue de Turenne, l'homme passa devant une boutique dont la devanture était brillamment éclairée: la lumière l'inonda, et Simon qui le reconnut eut un soubresaut et s'arrêta net, en exclamant:

— Gueux de diable!... C'est-il Dieu possible... lui! lui! Mais c'est devenu une caverne, cette maison... Ah! le vieux marsouin... la vieille carcasse... avec Fernand... C'est lui qui nous trompait, il faisait le jeu de l'autre... Ah! vieux roué!...

Puis comme l'homme, qui n'était autre que Rig, s'enfonçait dans la rue Saint-Gilles, le matelot, qui était resté comme atterré en le reconnaissant, s'élança à ses trousses en grognant:

— Espère! espère! je ne te quitte plus... Il faut que je sache où est ta niche... Ah! le vieux coquin! mais ils sont une bande. Elle, Fernand et Rig!... Il n'y a pas à dire, Simon... tout le monde sur le pont, maintenant, et l'œil au grain... Pour que ces canailles-là se réunissent, il faut qu'ils aient un but... Et tous ces brigands-là n'ont qu'un ennemi, qu'un homme qu'ils puissent craindre...: mon lieutenant.

— Espère! espère!... Simon est là, vieux requin... Et puis comme il a vu qu'il ne fallait jamais se laisser prendre à son cœur..., tu peux être sûr de ton affaire...

Et Simon suivait toujours le vieux Rig... Celui-ci semblait se parler seul: il était furieux, ses poings avaient des gestes saccadés...

— Il est dans un accès, se dit Simon... Il pense à de vilaines choses... Il se sera vu dans une glace ou il regarde dans sa conscience... C'est comme s'il regardait dans du cirage... Ah! le vieux coquin..., il est bien avec cette autre canaille... Mais bon sang!... il aura tout conté à Fernand, qui a tout dit à madame... Ah! mais ça devient dangereux pour le lieutenant... Il n'y a pas à reculer, il faut aller de l'avant...

Puis, mordant sa praline avec rage et clignant de l'œil, il dit:

— Si je me donnais une petite fête... en lui souhaitant le bonsoir avec ça... et Simon, retroussant sa manche, montrait son poing, un poing gros comme une mailloche. Simon avait les mains si larges qu'il ne mettait jamais que son pouce dans ses poches et il étendait les doigts en dehors. Si on lui demandait pourquoi, il disait avec le plus grand sérieux du monde :

— C'est pour aller plus vite... Voyez les *peissons*, ils ont des nageoires comme ça...

Et il faisait jouer les articulations de son bras, pour s'assurer que le coup serait bon..., lorsqu'il s'aborda avec un passant; la minute qu'il employa à dire des sottises à celui qui s'excusait d'avoir été bousculé le rendit plus calme, et, baissant sa manche, il dit :

— Non, il faut faire de la *belle* ouvrage ! Espère ! espère ! De la prudence, car aussitôt qu'ils apprendraient que nous les guettons, nous serions joués

VI

COMMENT RIG ÉCRIVAIT L'HISTOIRE.

Il suivit ainsi Rig jusqu'à la rue Saint-Maur... Quand il l'eut vu entrer dans le terrain clos, puis disparaître dans l'*entre-sort*, il se dit satisfait :

— Vieux sauvage... dors bien, car c'est une des dernières nuits que tu passes là ! Je vais me fraîchir la bouche !

Et il fouilla dans sa boîte « à pralines. »

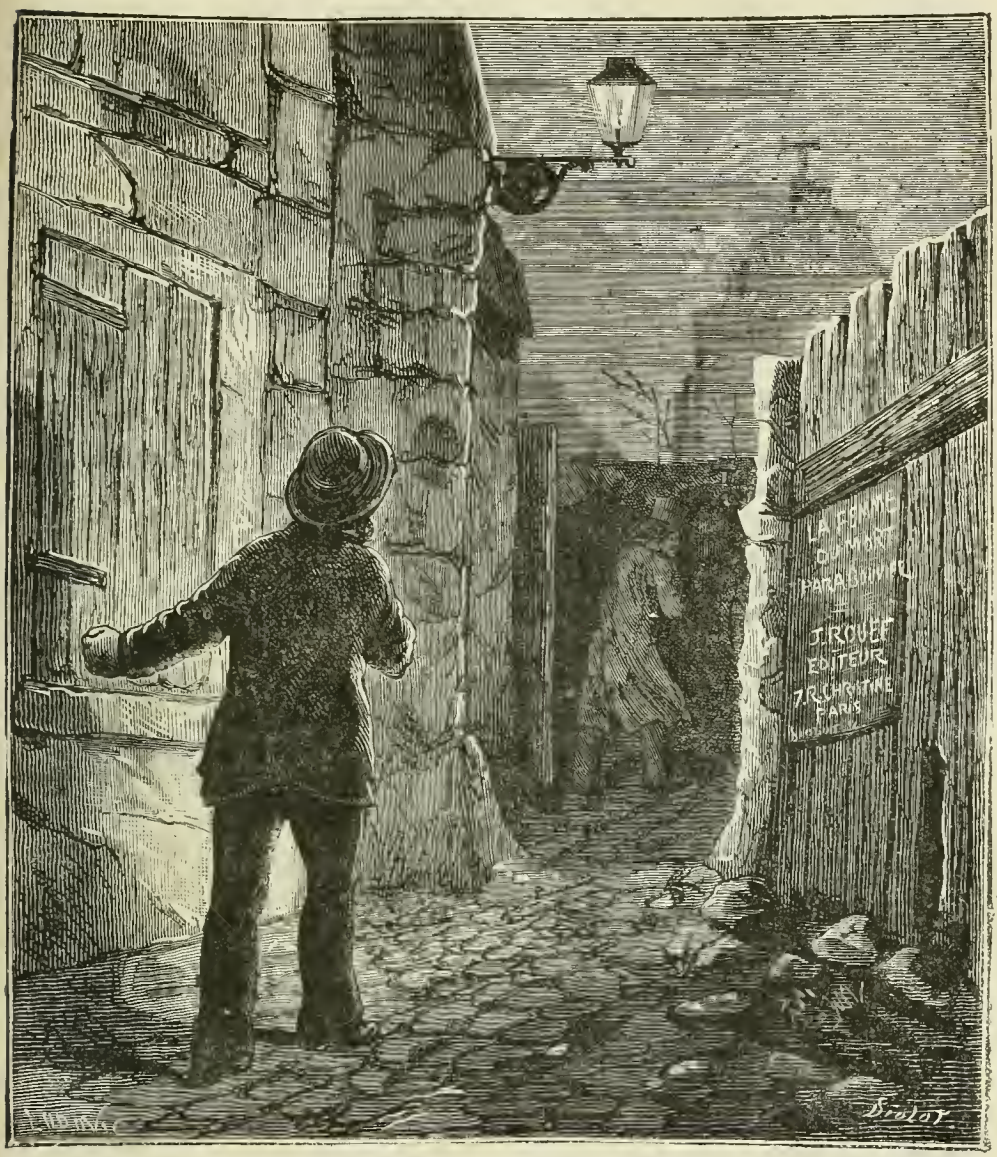
Le vieux Rig, en sortant de chez Fernand, était positivement dans un de ces accès de rage qui le rendaient souvent dangereux. Mais revenons un peu sur nos pas.

Lorsque la paix s'était faite entre l'oncle et le neveu, il en était résulté les confidences utiles, puis un petit complot, dans lequel on se vengerait de Pierre... Se venger de Pierre, cela était simple comme tout. Rig avait dit :

— Il n'a plus d'état civil, il est en dehors de la société ; il faut, par sa femme et par son enfant, l'obliger à rendre ce qu'il a à vous ; vous avez la femme, c'est par elle que vous deviendrez le possesseur de cette fortune sur laquelle il me sera attribué la somme qu'il m'a prise...

— Mais comment réussir ? avait dit Fernand.

— Il faut devenir l'amant de Geneviève... Il faut lui rendre son enfant... Ceci fait, c'est-à-dire l'enfant enlevée et rendue à sa mère..., c'est à vous qu'elle confie l'enfant pour le mettre à l'abri de toutes recherches... Alors, elle attaque son mari... ; c'est la première fois que semblable procès se présentera. La femme réclame l'héritage de son mari, au nom de son enfant, dont elle est la tutrice naturelle... Elle est veuve... d'un vivant. Le mari s'est frauduleusement fait passer pour mort, afin de s'approprier la fortune commune... C'est le point de droit sur lequel le tribunal a à se prononcer... Maintenant nous n'attendons pas le résultat du jugement dont



C'est sur cette bonne pensée que Rig i entra dans sa tanière. (PAGE 227.)

les rappels seraient interminables. Nous attendons seulement une procédure suffisante qui ait établi que Pierre Davenne est bien vivant, que sa fille est absolument légitime..., et c'est fait...

— Comment, c'est fait? demanda Fernand.

Le vieux sauvage s'avança près de lui..., et d'une voix plus basse

— Je vous ai tout conté... On est venu me trouver; je suis un saltimbanque, je ne m'en cache pas, je fais de la médecine secrète... On m'a payé pour l'opération...

Je vous ai tout avoué; j'avais avec moi une jeune fille sage, je vous l'ai affirmé; je vous ai dit qu'elle avait été volée à des parents riches, dans un château au bas des Balkans... Cette jeune fille, il l'a payée; il m'a payé également pour jouer le rôle que vous savez; il nous avait indiqué notre rôle. Vous la croyiez riche, elle était pauvre. Elle vous aimait... et vous l'aimiez.

— Oui, je l'aimais... Elle était pauvre, qu'importe! C'était une honnête créature, et aujourd'hui mon amour est égal.

— Il le savait alors; il a fait jouer cette comédie. Je vous l'ai affirmé, je vous l'affirme encore, ce n'était qu'une comédie... Iza est toujours l'honnête enfant que vous avez connue. Le matin de ce jour, elle voulait retourner près de vous; il l'en a empêchée... Où la garde-t-il? Je l'ignore.

— Nous nous occuperons bientôt d'elle, la pauvre enfant... Mais où voulez-vous en venir?...

— Je vous rappelle tout cela pour vous demander si votre désir de vengeance sera satisfait lorsqu'il aura donné à sa femme la part qui lui revient...

Fernand leva les yeux; son regard sombre interrogea le sauvage.

— Quelle vengeance m'offrez-vous donc?

— Je vous ai dit, fit sournoisement le vieux sauvage, que je faisais de la médecine secrète...

— Eh bien!...

— Eh bien... si la procédure ayant établi les droits de Mme Davenne, son mari venait à mourir, c'est elle qui hérite de lui, comme usufruitière de son enfant mineure... Et alors nous sommes complètement vengés... Il vous voulait pauvre, il vous fait riche; il vous voulait condamné, perdu, et il meurt...

C'est à la suite de cette double causerie que la visite à Geneviève avait été décidée. Rig avait trouvé son adresse en deux jours; il avait été chez le commissaire-priseur qui avait fait la vente. Le soir, il avait les renseignements nécessaires... et Fernand envoyait porter la lettre que nous connaissons...

On a vu que le vieux Rig avait un peu modifié son rôle dans son récit.

Le vieux sauvage n'avait pas dit toute la vérité à Fernand, parce qu'il avait vu que l'amour que celui-ci ressentait pour Iza était véritable et profond. Dans son récit, il n'avait retiré du rôle qu'il avait joué que l'immense fortune qu'il avait déclarée lors du contrat, et encore disait-il qu'il ne s'était décidé à jouer ce personnage que sur l'affirmation que Pierre, s'il ne donnait pas une somme aussi extravagante, donnerait au moins une fortune à sa petite protégée.

Il affirmait encore qu'Iza était presque sa fille, qu'il l'avait élevée, après l'avoir arrachée des mains des musulmans qui l'avaient volée... Or, dans l'idée de Fernand, ces deux malheureux étaient les dupes de Pierre... De là vient la facilité avec laquelle ils s'étaient liés..., poursuivant tous les deux le même but, la vengeance... et la recherche d'Iza... C'est par Mme Davenne qu'ils devaient obtenir ce résultat... Ceci avait été le point de départ du projet infâme que nous avons vu si tranquillement dérouler plus haut par celui que Fernand appelait toujours Danielo.

Tout avait été expliqué : la vie pure d'Iza, dirigée par le vieux Danielo, malgré sa situation pauvre; car il disait, le vieux Rig, qu'il n'avait reculé devant aucun

sacrifice pour sa fille adoptive... Il l'aimait tant! En disant cela, le vieux crocodile avait des larmes dans les yeux, de vraies larmes! C'est l'affection qu'il avait pour elle qui l'avait amené à commettre la tromperie sur sa fortune, tromperie dont Fernand avait été dupe.

De tout cela, une seule chose intéressait Fernand : c'est que la belle Iza était une belle et pure fiancée, et que Mme Séglin était toujours une bonnête femme.

Puis, se croyant l'un et l'autre meilleurs qu'ils n'étaient,... Rig croyant Fernand la victime de Pierre Davenne, et Séglin croyant Danielo, le vieux Rig, un vieil avare dont Pierre avait exploité la passion..., ils s'entendaient parce qu'ils se mentaient tous les deux.

C'était ce soir-là que l'on avait commencé l'exécution du plan arrêté, et Fernand, en revenant, avait tout raconté à Rig; celui-ci avait dû se réserver devant Fernand, ne pouvant sortir du rôle qu'il jouait... Mais, lorsqu'il l'avait quitté, lorsqu'il s'était trouvé seul dans la rue, nous l'avons vu s'abandonner à sa mauvaise humeur.

Le vieux Rig, en frappant le vide de son poing robuste, disait :

— Je suis un niais, un sot... C'est seul que je devais faire l'affaire... Est-ce que j'avais besoin de cet imbécile, qui au premier mot compromet tout...

Après avoir réfléchi quelques minutes, il avait continué...

— Qu'est-ce que je fais chez lui?... A quoi m'est-il bon ?... D'un instant à l'autre il peut être pris : on le cherche... Moi, je suis l'inconnu... Je puis parfaitement lui dire que je renonce à cela..., que je veux retourner au pays, et en deux jours j'en finis... Il me croit loin et cherche un nouveau moyen... ou, ainsi qu'il semble y croire ce soir, il attend que la femme, placée entre le désir de revoir son enfant... et ce qu'il veut d'elle, cède enfin à sa demande : il attend donc confiant.

Moi, pendant ce temps, la voie est libre, je vais chez elle, je lui dis : La possession de votre enfant et la mort de votre mari vous font heureuse et riche, quel prix me donnez-vous pour cela?... C'est de l'argent que veut Rig..., rien que de l'argent, et la possibilité d'aller vivre loin d'ici; un engagement seulement me suffit... En deux jours, j'ai enlevé l'enfant et je la lui amène; le surlendemain, elle fait sa déposition chez un magistrat...; elle déclare que son mari n'est point dans le caveau, qu'elle réclame une exhumation. On voit la comédie : je lui donne l'adresse de Pierre Davenne; on arrête celui-ci. Alors je trouve, lorsqu'il le faut, le moyen de la rendre véritablement veuve et riche..., et tout cela sans ce grand dadais qui veut mêler l'amour aux affaires... Comment, toi, Rig... toi, tu as été accepter un semblable complice?... Il est vrai qu'il n'est pas embarrassant; s'il me gêne, une lettre au procureur impérial, et il est arrêté le lendemain...

C'est sur cette bonne pensée que Rig rentra dans sa tanière.

VII

LES RÊVES DORÉS DE LA BELLE IZA.

Le matelot, bouleversé par ce qu'il avait découvert, se hâta de regagner la maison de Charonne. Il était tard, tout dormait, et il résolut d'attendre au lendemain pour raconter ce qu'il avait vu à son maître. Ce fut une longue nuit pour Simon, le sommeil était rebelle; le matin seulement il put fermer l'œil. Aussi s'éveilla-t-il furieux après lui-même de se lever si tard. Il se rendit près de Pierre et lui raconta rapidement ce qu'il avait fait.

Pierre fut atterré; mais, se remettant aussitôt, il dit :

— Je l'avais toujours bien jugée... et, tu le vois, vos larmes allaient me faire commettre une sottise...

— J'en suis honteux, mon lieutenant...

— Mais ce qu'il y a de plus clair dans tout cela, c'est que nous n'avons pas une minute à perdre pour nous mettre à l'abri du complot qui se trame contre moi.

— Je le pensais, mon lieutenant...

— Fernand et elle n'ont qu'un but, retrouver Jeanne, et par elle être mis en possession de ce qui doit lui revenir... Le vieux bandit de Rig a été leur vendre à la fois le secret qui me débarrassait d'eux et le lieu de ma retraite... Il n'a pas perdu de temps!... Dans deux ou trois jours, ils feront agir la police...

— Ce n'est pas Rig... ni l'autre qui iront chez ces gens... Ils craindraient d'être invités à y rester trop longtemps...

— Eux n'ont rien à voir en tout cela. C'est elle, mère et tutrice de l'enfant, c'est elle que j'ai trompée par une action que la justice ne manquera pas d'apprécier sévèrement... C'est elle qui aura raison devant la loi.

— Diable! fit le matelot en se grattant le crâne... Il y a un moyen d'aller au-devant de tout ça...

— Lequel?...

— Je vais chez le commissaire de police et je lui donne l'adresse de Fernand; puis j'ajoute qu'il y a un grand garçon à Montrouge dans le dos duquel le vieux Rigobert a oublié son couteau; s'il voulait le lui rendre, le vieux sauvage reste rue Saint-Maur.

Pierre réfléchissait; d'un signe de tête il indiqua à son matelot qu'il refusait ce moyen rapide... Au bout de quelques minutes, il dit :

— Depuis longtemps déjà, croyant tout fini, j'étais décidé à quitter cette maison...

— Mais l'autre n'est pas prête...

— Nous ne pouvons plus attendre... Il faut au plus tôt s'y installer... et tu vas immédiatement préparer tout pour notre départ... Il ne faut pas dire un mot de tout ceci à Mme Madeleine..., qui serait très effrayée si elle apprenait que Fernand

est libre et sait que je suis vivant et que je demeure ici... Tu entends, pas un mot...

— Espère! espère!... Muet comme un *peisson!*

Pendant que le matelot obéissant appelait le nègre et se faisait aider dans les préparatifs du départ, Pierre se hâta de s'habiller. Il partit aussitôt. A la première place de voitures, il sauta dans un fiacre et se fit conduire rue Navarin. Au milieu de la rue, il entra dans une maison devant la porte de laquelle étaient accrochés plusieurs écriteaux de location, sur papier jaune, ce qui indique les locations d'appartements meublés. Il monta au second étage, et sonna. Une jeune bonne vint lui ouvrir.

— Madame est-elle là? demanda-t-il.

La soubrette l'ayant prié de dire son nom, il lui remit une carte... Elle était à peine disparue que la porte s'ouvrit presque aussitôt et qu'Iza, à demi-vêtue, couverte seulement d'une longue robe de chambre rouge, les cheveux retombant libres, frisés, ébouriffés, sur les épaules, admirablement belle dans ce négligé, apparut et, souriante, dit :

Entrez..., entrez, maître...

soubrette, étonnée, regardait celui qu'on appelait ainsi. Iza, comme si elle eût commandé toute sa vie, lui fit signe de se retirer.

Ayant fait entrer Pierre dans un petit salon-boudoir, elle lui dit :

— J'attendais, maître!...

— Iza..., viens ici, assieds-toi en face de moi... et écoute-moi bien!...

La jeune femme fixa sur lui son regard de velours, cherchant à lire sur son visage ce qu'il allait lui demander. Pierre lui désignant un siège, elle alla prendre un petit coussin, le plaça devant lui et s'accroupit à ses pieds.

— J'écoute, maître...

— Iza, tu es libre, tu veux être riche, tu veux avoir la vie que tu as connue à Auteuil?

Lentement, Iza fit de la tête un signe de dénégation... Pierre, étonné, demanda :

— Ne m'as-tu pas dit, lorque tu as quitté Georgeo : « Je ne pensais plus qu'à la belle chambre où mes pieds nus étaient si blancs sur le velours noir, où ça sentait si bon, où je dormais si bien... Je pensais au beau linge fin parfumé que je mettais chaque jour... Alors je me fis honte, je me trouvais moins belle, et, au dîner du soir, je ne voulais pas manger, en voyant le pain dur, le gros vin rouge et la viande noire... Il me sembla que je n'avais jamais vécu ainsi... J'avais le dégoût aux lèvres... Maître, je ne peux plus être pauvre! » N'est-ce pas là ce que tu m'as dit?

— Oui, maître!...

— Eh bien!... pourquoi, lorsque je te demande si tu veux reprendre cette existence que tu regrettais, me réponds-tu : Non?

Iza se tut... Pierre la regarda, elle baissa les yeux... Elle était embarrassée pour parler... Davenne lui dit :

— Refuses-tu de me répondre?

— Non, maître!... Je n'étais pas heureuse à Auteuil... J'étais riche, belle, mais je m'ennuyais... J'étais triste... Ce n'est pas cette vie-là que je voudrais retrouver...

Pierre la regarda surpris :

— Parle ! dis-moi ce que tu voudrais.

Iza releva la tête; son œil eut un éclair; un sourire d'espoir s'étendit sur ses lèvres, et elle dit lentement :

— Je voudrais me retrouver, comme il y a un mois, dans un petit hôtel beau, avec les belles tentures, les meubles pleins d'or..., les grands tapis les jardins pleins de grandes fleurs rares..., avec des coins de bois pleins d'ombre... Mais je ne voudrais pas y vivre triste, dans la chambre, seule, en attendant le seigneur... Je veux être libre, moi... Je veux n'aimer personne que moi !... Je veux conduire dans une grande calèche, aller au bois, et que les cavaliers m'admirent, et je veux pouvoir rire avec les cavaliers lorsqu'ils se pencheront vers moi pour me parler... Je veux être plus belle, plus brillante... que les belles que j'ai vues et dont ils parlent tous... Voilà la vie que j'ai rêvée, maître...

Pierre Davenne était un peu étourdi... Il se remit et dit :

— Iza..., aimais-tu Fernand ?

A ce nom, la jeune fille releva la tête et son regard se fixa étonné sur celui de Pierre ; elle se demandait si celui-ci ne se moquait pas d'elle pour répondre à son rêve... Pierre comprit et reprit :

— Réponds-moi absolument franchement ; de tes réponses dépend ton avenir.

La belle Iza eut comme un tressaillement à ce dernier mot. Elle dit :

— Non, maître, je n'aimais pas Fernand.

— Tu ne l'as jamais aimé ?

— Jamais ! et j'ai béni le Seigneur qui l'avait repris !

— Iza, Fernand est vivant !... dit Pierre, en observant la jeune femme.

Iza se leva aussitôt et, croyant que c'était pour retourner près de lui que Pierre venait lui parler, que c'était à ce prix qu'elle obtiendrait la réalisation de son rêve, s'écria :

— Jamais..., jamais je ne le reverrai...

— Mais que t'a-t-il fait ?

— Rien, et je le hais !... Il m'aime, et je le hais... Il m'adore, et je sens près de lui une répulsion que je ne peux vaincre... Il est beau ! et je le trouve hideux... Il porte malheur à ceux qui l'approchent. C'est un Sterk... Il est un des fils du démon; pour être heureux, lorsqu'on le voit, il faut lui vouloir du mal... Il faut lutter toujours contre lui, pour éloigner le malheur qu'il vous jette... Jamais, jamais je ne le reverrai... J'aime mieux mes loques, mon pain dur, ma misère.

Sur le visage impassible de Pierre un sourire glissa :

— Rassieds-toi, Iza... C'est le bonheur que je t'apporte..., et écoute bien.

Iza, étonnée, reprit sa place aux pieds de Pierre, en disant, calme :

— Je vous écoute, maître... ; mais j'ai eu peur !...

- Iza..., Fernand vit : c'est ton mari... Il peut tout contre toi..., et c'est pour en finir avec lui, pour t'en débarrasser à jamais et te donner ce que tu rêves que je viens te voir...

Iza ouvrait ses grands yeux et son regard semblait demander une explication immédiate... Pierre comprit, car il lui dit :

— Réponds-moi franchement, Iza, te sens-tu le courage d'agir !

La jeune fille répondit avec embarras :

— Maître, je me sens tous les courages pour arriver au but que je désire ;... mais je ne comprends pas.

— Tu es la femme légitime de Fernand Séglin ?...

— Oui, maître.

— Il te doit aide et protection... Il te doit surtout l'argent que tu lui apportais dans ton contrat.

— Mais, fit naïvement la Moldave, il n'a jamais touché cet argent-là !

— Qu'en sais-tu ?... fit aussitôt Pierre.

Iza fronça le sourcil. Comment ? on avait payé sa dot !...

Pierre continua :

— Dans ton contrat, tu lui apportais une somme qu'il a jetée dans les affaires ; mais cette somme est à toi. Si les affaires qu'il a entreprises ne réussissent pas, s'il est déclaré en faillite, sur les fonds en caisse d'abord, la part que tu as apportée te revient.

— Mais s'il ne l'a pas reçue...

— Je te répète encore que ton contrat dit que la signature donne quittance, le contrat est signé... Tu apportais un million... Sa signature atteste qu'il a reçu la somme.

Iza commençait à comprendre... Elle écoutait silencieuse, ne quittant pas Pierre du regard ; celui-ci continua :

— Tu es riche, tu as apporté ta fortune, tu as apporté des espèces... Si ton mari est en banqueroute, l'argent qu'on trouverait chez lui... ou sur lui, te revient jusqu'à concurrence de la somme..., surtout si tu établis que tu n'as pas été sa complice, mais sa dupe...

Les yeux d'Iza avaient des éclairs..., et, la tête penchée, elle écoutait, le sourire aux lèvres, comme on écoute une chanson aimée... Pierre acheva :

— Or les affaires sont régulièrement faites. S'il n'a pas touché exactement la somme du contrat, il en a touché la plus grande partie par un autre moyen... C'est toujours moi qui l'ai donnée... Me comprends-tu ?

— Non, fit Iza franchement, en interrogeant Pierre de son regard clair fixé sur lui.

— Aujourd'hui, par ton contrat, tu es riche... Pour être riche et libre..., libre, entends-tu bien..., ton rêve..., il faut que tu reprennes à ton mari la somme qu'il a et qui t'appartient de droit, et il faut que ton mari disparaisse.

— Oui, affirma Iza : c'est cela surtout qu'il faut.

— Voici sa situation : il a fait des faux... Il est en faillite... Cette faillite va se transformer, dès l'examen des livres, en banqueroute frauduleuse... Maintenant il a engagé tes bijoux...

— Il me les a volés..., exclama Iza.

— Oui, c'est cela, et c'est avec cet accent qu'il faut le dire au commissaire.

— Au commissaire ?

— Oui, écoute et souviens-toi; car il ne faut pas que tu dises un jour une phrase différente de celle que tu auras dite la veille, lorsque tu auras commencé...

Iza, attentive, le regardait. Toute sa volonté était passée dans ce qu'ordonnerait Pierre.

— Tu étais riche, bien élevée. Tu te nommais Iza de Zintsky; tu as apporté à ton époux une fortune en numéraire, qu'il a mise dans ses affaires; tu as apporté des bijoux d'une valeur énorme.

— On m'a dit qu'ils étaient faux...

— Je te les rendrai, en vrai..., fit Pierre... Mais voici une facture de Bodmann, marchand de diamants à Vienne... où ils ont été achetés...

Iza lut et vit l'addition dont le chiffre était de deux cent vingt-cinq mille francs... Elle dit aussitôt :

— C'est le prix?

— C'est le prix pour le juge; les vraies pierres, tu les auras. Mais tu présenteras cette facture, et si les bijoux étaient faux lorsqu'il les a vendus, c'est qu'il avait déjà retiré les brillants pour les remplacer par du strass, et ainsi il volait celui qui lui prêtait de confiance. Peux-tu affirmer ce que je te dis devant le magistrat qui t'interrogera ?

— Oui, fit Iza avec un singulier sourire; car, je le comprends..., il est pris et je suis libre.

— Il faut aussi justifier ce qui s'est passé à Auteuil... Tu affirmeras qu'au milieu de la nuit, ton mari, un joueur qui t'avait déjà volé tes bijoux, quittant du cercle où il avait perdu, a exigé ta signature... Tu as refusé... ; il t'a menacée... tu as résisté... et alors est arrivée une scène à la suite de laquelle tu t'es sauvée... vêtue de ta robe de chambre... échappant à sa violence... Tu avais déjà essuyé deux coups de feu.

— Mais, fit Iza qui semblait étourdie..., je n'ai pas été blessée.

— Les deux balles sont dans les matelas... Tu t'es sauvée en criant au secours ! Et entendant du bruit — ses gens qui descendaient, peut-être ! — craignant d'être pris pour un assassin, perdant la tête, il a retourné son arme sur lui...

— Je devrai raconter tout cela :

— Oui ! Et il continua : Tu as longtemps hésité... Tu t'étais cachée dans ce petit appartement, redoutant les poursuites de ton mari..., ton mari, qui a dissipé ta dot, vendu tes bijoux et qui exigeait plus encore... Tu t'es aperçue depuis quelques jours que des gens observent ta demeure; tu crois même, un soir, avoir vu ton mari devant ta maison... Redoutant une catastrophe, tu viens tout dire, tu demandes protection...

— Et après, maître !

— Après, je fais savoir à Fernand que tu demeures ici...

Iza devint blême.

— Mais des agents sont postés de chaque côté de la rue... Il s'y rend, et est arrêté. Alors, c'est là où il te faut la force, la volonté... Il faut que tu t'observes ; ne te démens pas ; surtout que ton visage ne trahisse pas tes pensées.

— Pourquoi ?

— Libre, riche, demain, et tes rêves deviennent des réalités. (PAGE 234.)

— Parce que, ton mari retombé entre les mains de la justice..., il faut que tu viennes l'accuser.

— Je suis prête, fit Iza avec un méchant sourire.

— Il faut que tu viennes demander ce qui t'est dû..., c'est-à-dire le million de ta dot et la valeur de tes bijoux... Il n'a rien... Il a sa maison, il a une fortune sur lui, et, créancière privilégiée, tu dois d'abord rentrer dans l'argent qui t'a été dérobé... Alors, Iza, tu seras riche.

Iza avait bien attentivement écouté les dernières paroles de Pierre, et c'est seulement à ce moment que, ayant bien compris ce qu'il lui demandait, elle n'hésita plus et dit aussitôt :

— Maître, je suis prête à obéir... Commandez...

— Tu ne diras pas un mot de plus que ce que je te chargerai de dire.

— Bien.

— Tu seras réservée, toujours, ne répondant que ce que je t'aurai dit.

— Oui, maître !

— Tu affecteras de te mal exprimer et de mal comprendre notre langue; tu échapperas ainsi aux questions embarrassantes.

Iza regarda Pierre et lui dit en souriant :

— Maître..., croyez en moi !... Dites-moi ce que je dois dire... Mais, pour les tromper, reposez-vous sur moi..., pour ne dire que ce que vous voudrez qui soit dit... N'ayez nulle crainte, maître... Iza ne parle que lorsqu'elle veut parler !... Et, en vous obéissant, je deviens libre et riche?

— Libre, riche, demain, et tes rêves deviennent des réalités.

— Et je suis à jamais débarrassée de cet homme?

— A jamais...

— Maître, commandez-moi : je suis prête !

Alors Pierre expliqua longuement à Iza ce qu'elle devait faire; celle-ci, attentive, suivait sa parole dans ses yeux...

Une heure après il sortait avec elle. Pierre retournait chez lui. La Moldave allait chez le commissaire de police.

Le soir même, les agents étaient postés au coin de la rue de Navarin. Un individu se promenait plus spécialement devant la maison, sous les fenêtres : celui-là se trouvait à la disposition d'Iza. C'est sur sa demande qu'il avait été placé ; d'un signe, elle devait lui indiquer la personne suspecte qu'il devait filer.

Le soir même, la soubrette descendait en toute hâte et désignait à l'agent un individu habillé en matelot, l'agent le suivit :

L'homme n'était autre que le matelot Simon.

VIII

LA PETITE JEANNE.

Pierre, en partant de la petite maison de Charonne, avait recommandé à Simon de s'occuper des préparatifs de départ; on savait où il demeurait, et il voulait changer au plus vite de demeure. Il n'y avait guère dans la maison que du linge; car, on s'en souvient, Pierre l'avait louée meublée. Aussi Simon, aidé par le nègre, eut-il vivement terminé.

Pierre avait acheté, près d'Asnières, un petit chalet enfoui dans un jardin ombreux : il le faisait réparer et devait en prendre incessamment possession. Simon,

libre, aida le nègre à porter les malles de grosses lingeries sur une voiture qu'il lui avait envoyé chercher, et, le faisant monter avec lui, il lui dit :

— Nous allons aller porter ça... et nous préparons tout là-bas pour pouvoir nous y installer demain..., comme on pourra. Nous nous arrangerons pour être revenus à l'heure de la soupe.

Ils partirent. Madeleine était restée seule avec la petite Jeanne; le temps était beau et la jeune femme et l'enfant descendirent dans le jardin.

La vieille cuisinière vint les trouver sur la pelouse, et demanda à celle qu'on appelait Mme Madeleine ce qu'elle désirait pour le repas... On laissa à la petite Jeanne le soin de faire le menu du jour, et la cuisinière partit à son tour, se dirigeant vers le marché.

Madeleine était assise sur l'herbe et lisait; la petite Jeanne était tout occupée à jouer avec sa poupée...

L'enfant s'arrêta tout à coup; il lui sembla qu'elle avait entendu son nom... Elle tourna la tête et ne vit rien... elle se remit à jouer... elle s'entendit encore appeler une fois, elle regarda Madeleine, celle-ci lisait... Elle allait l'interpeller lorsque, tournant la tête, elle eut une exclamation de joie :

— Oh ! Fernand !

Et elle courut heureuse vers Fernand Séglin, qui sortait d'un des massifs du jardin.

— C'est toi, Fernand, oh ! comme petit père va être content de te voir...

Et l'enfant s'abandonnait. Fernand l'avait prise dans ses bras, et lui rendait les baisers qu'elle lui donnait...

Madeleine, croyant que l'exclamation de la petite saluait le retour de la vieille cuisinière, ne s'en était pas occupée; mais, en entendant le nom de Fernand, elle avait relevé la tête, et, le voyant devant elle, elle était restée atterrée..., le livre était tombé de ses mains, un tremblement convulsif secouait ses membres; elle voulait agir et ne pouvait bouger, elle voulait crier et aucun son ne sortait de sa gorge...

En la reconnaissant, Séglin s'était écrié :

— Madeleine ! ici !... Ah ! cela est fort, et il était resté une seconde stupéfait pendant que l'enfant disait :

— Tu connais donc petite mère Madeleine ?

Cette minute avait suffi à la jeune femme pour réagir; elle se précipita vers Fernand et voulut lui prendre l'enfant.

— Misérable ! sortez !... Ne touchez pas à cette enfant... Sortez !...

Celui-ci se contenta de rire; son cynique sang-froid était revenu; il se plaça devant l'enfant en haussant les épaules, et dit :

— Je viens ici au nom de Mme Davenne chercher sa fille..., qu'elle ne veut pas voir plus longtemps élevée par la maîtresse de son père !...

Madeleine se transforma à ce mot; ce ne fut plus la superbe jeune fille, calme, sévère, parlant sobrement. Ses traits se contractèrent, son regard eut des lueurs étranges, ses mains s'étendirent crispées comme des griffes; elle bondit plutôt qu'elle n'alla sur Fernand, et, d'une voix brève, sèche, pressée, elle dit :

— Sortez d'ici, bandit! sortez, misérable... Sortez, voleur, faussaire, sortez! Ne portez pas votre main sur cette enfant ou je crie... ou j'appelle... et je vous fais rendre à la prison, d'où vous vous êtes évadé...

Fernand se contenta de hausser les épaules...

— Tu peux crier... il n'y a dans la maison que toi et moi... Je guette depuis ce matin, et si, à cette heure, il y entrait quelqu'un..., sache bien, Madeleine...

Et, en disant ces mots, il lui prit le bras malgré sa résistance, et, le serrant a le briser, il ajouta :

— Je ne serai plus seulement un faussaire et un voleur..., je deviendrai un assassin... Si tu cries, entends-tu...? je te tue...

Et d'un mouvement brusque, il la repoussa. Madeleine faillit tomber : elle se retint à un banc. La petite Jeanne, en voyant le singulier accueil fait à son ami, s'était mise à pleurer, et n'ayant, pauvre petite, que le souvenir de l'affection passée, elle en voulait à Madeleine qui chassait le vieil ami de la maison... Elle se serra près de lui en gémissant :

— Je ne veux pas que Fernand s'en aille... Je veux qu'il reste..

Et Fernand dit à l'enfant :

— Jeanne, je viens te chercher pour te conduire vers ta petite mère Geneviève...

— Elle est morte..., fit l'enfant en pleurant.

— Ce n'est pas vrai... Jeanne... C'est cette femme qui t'a volée à ta mère...

— Je veux voir petite mère... Je veux voir maman Geneviève..., sanglotait l'enfant.

Fernand allait la prendre dans ses bras : il disait, menaçant :

— Ah ! nous nous reverrons, Madeleine... Je comprends tout maintenant... Sot que j'étais... Viens, Jeanne...

Madeleine était épouvantée. Meurtrie par la brutalité du misérable, elle était retombée sur le banc sans force, effrayée de son audace, et bien convaincue qu'il n'hésiterait pas à exécuter sa menace, que si elle appelait, si on venait, il la tuerait, elle... et l'enfant peut-être avec elle... En le voyant prendre la petite Jeanne, elle assembla toute son énergie et, se précipitant en cherchant à lui arracher l'enfant, elle cria :

— Non, non ! vous ne l'emmènerez pas... Au secours !... au secours !

L'enfant criait... Fernand la plaça sur le gazon, et, bondissant sur Madeleine, il la prit au col, éteignit ses cris dans sa gorge, puis, d'une main lui prenant le bras, l'autre appliquée sur sa bouche pour l'empêcher de crier, il la traîna jusqu'au massif, dans lequel il rentra avec elle... Là, elle jeta un cri, un seul : il avait enlevé la main de sur sa bouche, mais aussitôt le poing avait frappé la tête, et elle était tombée étourdie...

Le misérable avait alors couru vers l'enfant, qui, tout en larmes, n'avait rien vu et il lui dit :

— Madeleine ne voulait pas que tu revoies petite mère Geneviève... Ne pleure plus, Jeanne, ne pleure plus, petite mère nous attend... Viens la voir.

— Nous allons voir maman ?

— Oui !... fit-il, en prenant dans ses bras l'enfant qui, à la pensée de revoir sa mère, eut dans ses larmes un doux sourire.

La petite Jeanne s'était abandonnée, elle était heureuse d'entendre parler de sa mère. L'idée de la mort n'effrayait guère son jeune cerveau, car on avait toujours évité devant elle d'aborder ce sujet... La mort était l'absence. Fernand, en lui disant : Tu vas revoir ta mère, l'avait surprise et ravie. Cependant, en se voyant si brusquement enlevée, en se voyant en quelque sorte arrachée des bras de celle qu'elle appelait sa petite mère Madeleine, elle eut peur. Quand Fernand lui avait dit qu'elle allait retrouver sa mère, elle croyait que Madeleine, qui lui en parlait souvent, — depuis quelques semaines surtout — allait l'accompagner. — Mais Madeleine était partie, en jouant avec Fernand, c'est ce que l'enfant avait jugé, — et elle n'était pas revenue, — et Fernand l'emportait en disant :

— Tu es contente, Jeanne, tu vas revoir maman Gene...

La petite fille avait fixé sur lui ses grands yeux étonnés ; son sourire était mort sur ses lèvres, puis elle avait regardé autour d'elle, et elle avait demandé inquiète :

— Et mère Madeleine ?... mère Madeleine ?

— Si, ma Jeanne, elle vient, ne pleure pas... Elle est allée chercher un manteau pour bebelle, et elle vient nous rejoindre dans la voiture.

La voiture ! c'était le plaisir, aller en voiture ; on allait se promener alors, et la petite Jeanne se reprit à rire.

— Mère Madeleine vient avec nous ?... demanda-t-elle.

— Oui.

— Dans une voiture, promener ?

— Oui.

— Et petit père ?...

— Petit père nous attend...

— Oh ! il faut courir bien vite pour qu'il ne gronde pas...

— Oui... courons !...

Il portait l'enfant dans ses bras, il redoutait à chaque minute de voir apparaître ou Simon ou Pierre, et il courut rapidement... Il plaça l'enfant dans une voiture qui attendait à cent pas de là, et s'assit près d'elle en disant au cocher :

— Vite où je vous ai dit, par Bagnolet et Romainville. Et, s'adressant à la petite Jeanne, après l'avoir affectueusement embrassée... Nous allons vite retrouver petit père pour ne pas qu'il gronde et puis pour ne pas mécontenter maman Gene, qui attend sa Jeanne ; Madeleine viendra tout à l'heure avec l'autre voiture.

— Oui ! oui ! vite ! vite ! fit la petite Jeanne heureuse, regardant le misérable avec un sourire d'enfant heureux. Oui, je veux voir tout de suite petite maman Gene. Elle n'est plus morte ?

— Non, ma belle mignonne : elle t'attend... lui assura le misérable.

Et la voiture les entraina, ainsi qu'il en avait donné l'ordre, vers Bagnolet, puis vers Romainville, pour rentrer dans Paris. Il voulait tromper ceux qui n'allaient pas manquer de se mettre à sa poursuite en semblant s'éloigner de Paris...

Moins d'une heure après, Pierre revenait à Charonne. Il rentrait chez lui, assez

étonné de voir la porte de la grille ouverte ; et il était très sévère à ce sujet. La petite résidence de Charonne devait être maison close; car il redoutait chaque jour une visite indiscrète. Maugréant contre ses gens, il suivit la longue avenue : il entra chez lui et, ne voyant personne, il descendit à la cuisine.

La vieille cuisinière venait de rentrer ; aux plaintes de Pierre, elle répondit qu'elle était sortie et rentrait par la petite porte de service, et n'était point coupable d'avoir laissé la grille ouverte; que depuis qu'elle était revenue, c'est-à-dire dix minutes environ, elle n'avait vu ni entendu personne; elle avait quitté Mme Madeleine et Mlle Jeanne sur la pelouse dans le jardin.

A son retour, passant par le jardin, elle avait vu la pelouse déserte... ; dans l'herbe, les jouets de Mlle Jeanne. Peut-être Mlle Jeanne avait-elle obligé Mme Madeleine à aller la promener. C'était une enfant gâtée, à laquelle on ne résistait guère... Tant qu'à M. Simon, il était parti avec Ali le nègre; obéissant aux ordres de monsieur, ils étaient allés porter des malles dans la petite maison.

Tout cela était naturel; la cuisinière préparait le déjeuner et, dans quelques minutes, assurément, tout le monde serait rentré pour le repas. Et cependant Pierre, le sourcil froncé, rentra chez lui, inquiet. Il entra dans l'appartement qu'occupaient Madeleine et la petite Jeanne. Tout était en ordre, les vêtements que l'enfant devait revêtir dans l'après-midi pour aller à la promenade étaient préparés sur le lit. Dans la chambre de Madeleine, son chapeau était, avec son manteau et ses gants, bien placé, pour être pris facilement à l'heure où elle devait sortir. En voyant ce calme, repoussant le pressentiment qui l'avait attristé, Pierre, haussant les épaules, dit :

— Je deviens fou, ma parole d'honneur, de m'inquiéter... Dans dix minutes, elles seront là.

Et, ayant revêtu un vêtement de jardin pour être à son aise, il alluma un cigare et descendit, en attendant l'heure du repas, se reposer sur la pelouse. Il vit les jouets abandonnés sur l'herbe par sa petite, ce qui l'assura que Madeleine et l'enfant ne devaient pas être bien loin.

Il se promenait en pensant à sa visite du matin. Il songeait qu'à cette heure la police devait être aux trousses de Fernand. Tout en se promenant, il revint vers la porte de la cuisine ; une grande et belle chienne épagneule, noire et blanche, vint vers lui ; il la caressa ; la bête, qui revenait de se promener avec la cuisinière, était heureuse de revoir son maître et bondissait joyeusement.

Pierre, pour éviter qu'elle ne sautât sur lui, lui dit :

— Viens, Liane!... Et il retourna vers la pelouse...

La chienne courait, sautait; en arrivant sur la pelouse, elle *piqua du nez*, en sentant les jouets de sa petite maîtresse Jeanne ; Pierre la regardait en souriant :

— C'est Jeanne... Où est-elle, ma Liane, où est la petite maîtresse?

La chienne cherchait toujours, comme si elle suivait une piste ; elle avançait toujours, et Pierre, étonné, la vit entrer dans le massif. L'animal, bien dressé, ne quittait jamais les allées du jardin ; aussi Pierre vint-il en disant :

— Qu'est-ce qu'il y a, ma Liane?

L'intelligente bête revenait en jappant plaintivement, semblant appeler...

Pierre la suivit; il entra dans le massif. Apercevant une femme étendue à terre et dont la chienne léchait le visage, il se baissa vivement pour lui porter secours. Il jeta un cri en reconnaissant Madeleine. Il la prit dans ses bras et la porta sur la pelouse; puis, effrayé doublement de la pensée qui lui traversa le cerveau, il courut vers le massif en criant :

— Liane, Liane..., cherche Jeanne!...

La bête courut dans tous les sens, l'enfant n'y était pas. Pâle, tremblant, Pierre revint vers Madeleine ; il lui mit la tête sur ses genoux ; il vit aussitôt que la malheureuse femme avait seulement perdu connaissance... Il appela la cuisinière. La vieille accourut, effrayée. Quelques soins ranimèrent bientôt la jeune femme, et lorsque ses yeux s'ouvrirent, elle vit penché sur elle — le regard anxieux — Pierre qui lui demanda :

— Jeanne...? où est Jeanne?...

Madeleine ne pouvait répondre; il dut attendre encore. Passant de l'eau sur le front de la jeune femme, fiévreux, tremblant, avide de sa réponse, il disait :

— Madeleine!... Madeleine!... m'entendez-vous?... Jeanne?... où est Jeanne?... Vous ne m'entendez pas? Jeanne, ma fille, mon enfant, où est-elle?

L'œil hagard de Madeleine regardait autour d'elle, cherchant à se souvenir, à s'expliquer comment elle se trouvait là, et elle répondait, calme :

— Si, je vous entends... Pourquoi suis-je là?...

— Je vous ai trouvée étendue dans le massif... et vous étiez seule avec Jeanne. Où est-elle? où est-elle?

— Jeanne..., répétait Madeleine, faisant des efforts de mémoire...

— Répondez-moi..., répondez-moi..., je vous en prie. Jeanne?

Tout à coup la figure de la jeune femme changea ; son regard épouvanté se dirigea sur Pierre; elle se releva, lui prit les mains et jeta un cri : elle se souvenait :

— Jeanne!... Vous ne l'avez pas vu?... Il l'a emportée... Il me l'a arrachée...

— Jeanne enlevée!... exclama Pierre, enlevée! Par qui? Quand? Répondez vite.

— Lui!... Mais vous le devinez bien... Vous le croyez en prison... Non, il est libre.

— Fernand?

— Oui,.. Fernand... Il est venu, il a appelé Jeanne, je me suis précipitée, alors il m'a saisie au cou... Je me suis sentie entraînée, j'étouffais... Je me suis crue perdue...

— Et c'est lui qui a enlevé Jeanne?

— Oui... Il a dit à l'enfant qu'il venait la réclamer au nom de sa mère.

— Ah! malheureux que je suis!... exclama Pierre qui fondit en larmes.

La vieille cuisinière avait aidé Madeleine à se relever ; en voyant son maître défaillant à son tour se laisser tomber sur le banc, elle courut vers lui et lui dit :

— Ne vous désolez pas, monsieur... Ils ne peuvent être loin ; je vais courir chez le commissaire... et on les aura bientôt retrouvés.

— Non! non! fit vivement Pierre; le commissaire n'a rien à faire en ceci...

— Si M. Simon était là!...

— Courez vite me chercher une voiture, fit Pierre.

— Bien, monsieur, fit la vieille cuisinière, qui partit rapidement.

Et s'adressant à Madeleine :

— Madeleine, répondez-moi bien vite... Il a enlevé l'enfant ; croyez-vous que c'était véritablement pour la ramener à sa mère ?

— Je ne sais.

— Je vous demande si vous n'avez pas vu dans ses yeux ses desseins. Mais cet homme est capable de tout : il peut tuer mon enfant...

— Oh ! non !... Il m'aurait tuée, moi, mais non l'enfant...

— Quel peut être son dessein ?

— C'est d'être maître de vous... Il sait tout aujourd'hui... D'un mot vous pouvez le perdre. Votre enfant est un otage...

— Madeleine, racontez-moi comment cela s'est passé.

Dominant son émotion, la jeune femme lui raconta la terrible scène. Elle finissait lorsque Simon arriva ; celui-ci resta tout abasourdi lorsque, se disposant à aller à la cuisine pour déjeuner, il entendit son maître lui crier d'un ton qu'il connaissait bien et qui n'admettait pas de réplique :

— Vite, vite, Simon, tu viens avec moi...

— Présent, mon lieutenant.

— Simon, lui disait-il en l'entraînant vers la voiture..., il faut retrouver Jeanne...

— Mlle Jeanne ?

— Oui... Fernand m'a volé mon enfant... Le misérable !

— Potence à l'ail... Ce gueux-là !... Espère ! espère... Lieutenant, sur ma part de paradis, nous aurons la petite lieutenante ce soir... et lui, il a signé son congé en faisant ça... Je vais lui régler ses comptes...

Et Simon dit au cocher de les conduire rue du Temple.

IX

LE CALVAIRE D'UNE FEMME.

Depuis le jour où Geneviève avait appris que sa fille pouvait lui être rendue, elle s'était transformée. La scène qu'elle avait eue avec Fernand amenait un nuage sur son front chaque fois que la pensée lui en revenait ; mais, cependant, il fallait s'y résoudre, puisque c'était par lui seul qu'elle pourrait retrouver sa Jeanne. Certainement, le passé était à jamais fini... Libre, elle ne consentirait jamais à recommencer une vie dont le souvenir seulement lui faisait monter le rouge au visage ! Mais comment revoir son enfant ? Geneviève pensa à agir de ruse : peut-être par des promesses le rendrait-elle plus souple. Si, adroitement, elle pouvait savoir l'endroit où la petite Jeanne était cachée, alors elle n'hésiterait plus, elle chasserait l'odieux misérable et demanderait aide et protection à la police. A cette heure, la moindre démarche dans ce sens pouvait tout compromettre.

A chaque heure du jour, la pauvre femme était poursuivie par cette unique

Presque en même temps que Pierre entrait par la fenêtre, le matelot paraissait. (PAGE 245.)

pensée. Superstitieuse, elle se rendait tous les jours au cimetière ; elle passait une heure dans le caveau, agenouillée, parlant bas, demandant grâce et jurant qu'elle resterait ce qu'elle devait être pour racheter sa faute : une honnête femme ! Puis elle revenait et elle croyait toujours que sa prière avait été entendue, et que, comme gage de pardon, elle retrouverait chez elle sa Jeanne...

Un jour, en rentrant, elle trouva une lettre chez elle. elle reconnut l'écriture. Elle l'ouvrit, tremblante ; la lettre disait :

« Geneviève,

» Si tu veux, maintenant que, libre, tu es à toi tout entière, si tu veux redevenir la femme adorée aux genoux de laquelle je restais autrefois, si tu veux renouer la chaîne du passé..., viens!... A ce prix seulement tu retrouveras ton enfant... que j'aime autant que toi et de laquelle je veux remplacer le père...

» Si tu consens, ce soir à dix heures, trouve-toi place Royale. Un homme ira vers toi, te dira ton nom...; tu n'auras qu'à le suivre!... sinon, dès demain je pars... et tu ne reverras jamais ta fille... Tourne le feuillet. »

Geneviève, frémissante de rage et de honte, tourna le feuillet, il en tomba une mèche de cheveux blonds et dorés... elle les saisit et les embrassa follement. Oh! c'étaient bien les cheveux de sa Jeanne... Elle lut deux mots griffonnés par une main d'enfant :

» Viens, petite mère.

» JEANNE. »

Elle devint pâle, et, pour ne pas tomber, elle fut forcée de s'appuyer à un meuble. Cette infamie l'épouvantait : le misérable se servait de l'enfant pour perdre la mère... Cette petite tête d'ange, il la faisait servir au crime!... Et c'était vrai... il avait sa Jeanne ; c'était lui qui avait pris sa fille... le misérable! la vie du père, l'honneur de la femme! et aujourd'hui l'enfant... et tout cela, pour atteindre le même but : sa fortune, qu'il poursuivait encore à cette heure.

D'abord devant cette cynique infamie, Geneviève eut l'idée d'aller immédiatement prévenir la police avant de se rendre au rendez-vous. Mais elle pensa qu'elle devait être surveillée et que la moindre démarche le mettrait sur ses gardes, qu'alors elle ne retrouverait plus sa fille!... Aussi que faire? Fallait-il donc souscrire à ces monstrueuses conditions?... Oh non! La mort plutôt que semblable honte... Mais Jeanne, qu'allait-elle devenir?

Geneviève passa la plus effroyable journée... parfois, prête à mourir, puis décidée au sacrifice et à la mort ensuite après avoir tout dit chez le commissaire... Le soir seulement elle s'y résolut héroïquement. Elle écrivit une longue lettre dans laquelle elle racontait en détail tout ce qui se passait depuis quatre jours. Elle déclarait se rendre au rendez-vous donné, décidée à mourir, mais elle réclamait aide et protection pour son enfant, elle demandait qu'il fût arraché des mains du misérable... Sa lettre terminée, elle écrivit l'adresse du commissaire avec la recommandation de la porter aussitôt. Elle la plaça sur l'établi de ses ouvrières... et elle partit. Elle donna une clef à la concierge, disant que comme elle rentrerait tard et ne voulant pas être éveillée par l'arrivée des ouvrières, elle laissait cette clef avec laquelle elle pourrait rentrer dans l'atelier. Sur l'établi était l'indication de ce qu'elles avaient à faire...

Elle sortit et gagna les boulevards... Elle cherchait une boutique d'armurier encore ouverte. Elle en vit une, entra :

— Monsieur, je voudrais un revolver, tout petit... Et elle se hâta d'ajouter, voyant qu'on la regardait avec curiosité... C'est pour un tout jeune homme, et pour tirer dans un appartement.

— Le voulez-vous en ivoire?

— Oh non ! une arme simple.

On lui fit voir plusieurs armes ; elle choisit la plus facile à cacher... Elle n'osait demander qu'on la lui chargeât... Mais le marchand lui offrit un paquet de cartouches, et elle le prit... Une fois dehors, elle entra sous une porte, s'accroupit et chargea son arme. Puis, ayant glissé le revolver dans sa poche, elle se dirigea vers la place Royale.

La place était déserte à cette heure. Naturellement les grilles étaient fermées et elle ne savait de quel côté elle devait attendre : elle se décida à en faire le tour... Elle revint à son point de départ et ne vit personne... Elle craignit cette fois d'avoir été victime d'une mystification.

Elle allait encore une fois faire le tour des grilles, lorsqu'un homme, passant près d'elle, dit :

— Geneviève Davenne?

Elle s'arrêta aussitôt, et dit :

— C'est moi !

L'homme vint alors vers elle et lui demanda :

— Vous êtes madame veuve Davenne?

— Oui, monsieur.

— Vous êtes décidée à ce qui vous est demandé?

— Oui, monsieur.

— Avant, je dois vous demander, madame, si vous n'avez prévenu personne?

— Pourquoi me dites-vous cela ?

— C'est que si nous étions suivis... ce qu'il me sera facile de voir, je ne vous guiderais pas vers la demeure où est votre enfant... Mais vous devriez à jamais renoncer à l'espoir de la retrouver.

— Monsieur, je suis venue seule.

— Je dois vous demander de me faire ce serment, sur la tête de votre enfant vivant..., sur votre mari mort...

— Je vous jure que je suis venue seule... Je vous jure qu'à cette heure je n'ai dit à personne la démarche que je fais.

— Alors, madame, veuillez me suivre.

L'homme marcha quelques pas en avant, il prit quelque distance, se retournant pour s'assurer qu'ils n'étaient pas filés. C'est seulement en arrivant rue Payenne que Geneviève jeta un cri en voyant celui qui la guidait se retourner...

— Mon Dieu ! dans cette rue !

— Madame, c'est dans votre ancienne demeure qu'on vous attend... Je dois me retirer et veiller pendant tout le temps que vous resterez, et si des personnages suspects paraissaient, je vous le répète encore, tout serait fini...

L'homme se releva. Geneviève crut un moment qu'elle ne pourrait aller plus loin. Ainsi, le misérable avait choisi, pour l'attendre, le lieu même où il avait été criminel ! Cependant elle ne pouvait rester ainsi, il fallait agir au plus tôt. Elle leva les yeux au ciel en embrassant la mèche de blonds cheveux qu'elle avait reçue le matin, et elle dit :

— Ayez pitié de moi, Seigneur ! et protégez-moi !

Et elle se dirigea vers le petit pavillon... La porte s'ouvrit aussitôt... ; elle entra et la porte se ferma sur elle... Un instant elle crut qu'elle allait tomber, elle ne pouvait faire un pas... elle sentit qu'on lui prenait la main et qu'en la soutenant, on la conduisait jusqu'au vestibule. Un frisson mortel courait dans son sang et dans ses moelles... Elle entra dans le pavillon, et, comme au retour du cimetière, elle tomba à genoux.

Le vestibule s'éclaira, et elle vit que c'était Fernand qui la dirigeait. Elle resta à ses genoux et lui dit suppliant :

— Rendez-moi mon enfant, rendez-moi mon enfant...

— Viens, fit celui-ci.

Geneviève crut qu'il cédait ; elle se redressa aussitôt et le suivit. Il la conduisit vers la chambre de son mari. A la porte elle eut peur et se recula ; mais, voyant la transformation de la chambre en atelier, elle exhala un soupir de soulagement. On se souvient que la chambre était devenue un atelier de sculpteur. Le regard de Geneviève chercha autour d'elle. Fernand le vit, car il lui dit :

— Geneviève, ne cherche pas Jeanne ; je t'ai dit les conditions que je mettais pour te la rendre...

— Mais vous savez bien que c'est impossible !... Mais cet amour me tuerait... Je ne suis plus une femme, je suis uniquement une mère, je veux mon enfant...

— Jeanne est en mon pouvoir...

— Ou l'avez-vous placée ?... qu'est-elle devenue ?... parlez-moi d'elle... Écoutez, pour la revoir, si vous le voulez, fixez vous-même le prix que vous voudrez

Fernand haussa les épaules...

— Ainsi, en venant ici, tu n'étais pas décidée à souscrire aux conditions imposées...

— Oh ! jamais, fit Geneviève en frissonnant.

Fernand lui tendit la main et lui dit d'une voix plus douce :

— Donne-moi tes mains..., Geneviève, et causons une seconde.

Ce changement subit étonna la jeune femme ; elle crut qu'il revenait à de meilleurs sentiments, elle domina sa répulsion et lui donna ses mains...

— Là ! fit-il.

Geneviève ne quittait pas son regard ; elle vit sa physionomie changer d'expression ; elle sentit ses mains écrasées comme dans un étau... Elle jeta un cri en se sentant prendre ; puis, violemment rejetée sur le divan, elle retomba muette, effrayée... et elle vit Fernand qui tenait dans ses mains le revolver qu'elle avait acheté...

— Ah ! tu ne venais pas avec de bien aimables intentions ; tu avais acheté cette arme et tu étais assez naïve pour croire que je ne le savais pas ; depuis deux jours je ne fais qu'observer tous tes mouvements...

— J'avais acheté cette arme parce que je suis résolue à mourir plutôt qu'à accepter vos indignes propositions.

— Il est trop tard, ma belle amie. Il ne fallait pas commettre l'imprudence de venir.

— Je ne veux pas vous croire aussi misérable !

— Tu dis des niaiseries... Je veux, entends-tu, pour un but que je poursuis, je veux que tu deviennes ce que tu étais autrefois... Ici, tout est fermé, la maison est gardée, tu es chez moi, et demain je veux que tu t'y éveilles chez toi...

Geneviève avait regardé autour d'elle, cherchant une issue, mais elle se vit enfermée. Elle eut peur, voyant sur une selle de sculpteur, parmi des ébauchoirs, un couteau, elle se précipita pour le prendre, mais Fernand la saisit dans ses bras et il l'embrassa.

— Tu es folle, répéta-t-il ; je te dis que tu es à moi...

— Lâche ! laissez-moi ! Et elle s'arracha de ses bras et courut vers la fenêtre ; elle la secouait pour l'ouvrir.

— Renonce encore à cela, le volet est fermé par une traverse en dehors.

Et il courut vers elle ; elle avait ouvert la fenêtre et avait frappé violemment le volet. Fernand la reprenait dans ses bras, lorsque soudain le volet s'ouvrit tout grand, et, à la lumière blanche de la lampe, elle vit paraître un homme. En le reconnaissant, elle jeta un cri terrible :

— Grâce, s'écriait-elle, folle, épouvantée, oubliant Fernand, reculant devant l'apparition... Elle ferma les yeux et tomba sans connaissance.

Fernand, au contraire, avait eu un cri de joie en reconnaissant Pierre Davenne...

— Enfin, cria-t-il, je n'ai jamais eu si belle occasion de la faire vraiment veuve.

Et il tira trois coups de revolver, Pierre était resté debout, il tira encore. Pierre était dans la chambre, à deux pas de lui et souriait. Fernand ne comprenait plus rien, il tira encore, et voyant Pierre, toujours impassible se diriger sur lui, il eut peur à son tour et il recula, laissant échapper l'arme de ses mains. C'était donc véritablement l'ombre vengeresse puisque les balles ne pouvaient l'atteindre. Pierre, droit devant lui l'écrasait de son regard... Il cacha son visage, ferma les yeux et il entendit :

— Lâche ! assassin, voleur... où est ma fille ?... Et cette fois il vit bien que ce n'était pas une ombre qu'il avait devant lui, car il sentit sur son front le froid de l'acier d'un canon de pistolet.

— Dans la chambre de sa mère..., dit-il vivement tremblant de lâcheté.

— Vois, Simon, dit Pierre au matelot qui entrait.

La porte venait de s'ouvrir, et, presque en même temps que Pierrre entrait par la fenêtre, le matelot paraissait.

— Faites donc feu ; il faut en finir une bonne fois, disait-il. Mais, sur l'ordre de son lieutenant, il courut voir les chambres.

Il trouva la petite Jeanne endormie dans le lit qu'elle occupait autrefois. Il revint aussitôt dire à Pierre qu'il avait l'enfant.

— Vite alors, commanda le lieutenant, dont l'arme se baissa.

Fernand releva vivement la tête.

— Que voulez-vous maintenant ?... Allez-vous m'assassiner ?

Pierre haussa les épaules en disant :

— Je laisse au bourreau cette besogne.

Pendant ce temps, obéissant aux ordres de son maître, le matelot avait pris

l'enfant sans l'éveiller, et l'avait descendue dans une voiture qui les attendait au coin de la rue Payenne. Il était remonté vivement et avait enlevé le corps inanimé de Geneviève, l'avait descendu; puis, ayant hélé une voiture, il y plaçait la malheureuse toujours évanouie. Il avait dit au cocher dans la voiture duquel était Geneviève :

— Va où tu sais... Tu réveilleras le concierge, tu diras qu'elle s'est trouvée mal, qu'on la monte chez elle; pour le reste, t'as pas un mot à répondre.

Le cocher partit aussitôt, et le matelot se hâta de retourner à la maison après avoir bien recommandé l'enfant.

— Faut qu'il se dépêche ou nous allons être pincés.

Il grimpa l'escalier, et il vit son maître, les bras croisés, l'arme toujours à la main, à deux pas devant Fernand; celui-ci, froid, dédaigneux, semblait écouter sans comprendre.

— Si j'avais voulu ta vie, tu sais bien, misérable, qu'elle m'appartenait; tu sais bien qu'un combat entre nous deux, c'était ta mort certaine... J'ai voulu te punir par tes vices mêmes... Tu étais riche criminellement, je t'ai fait pauvre... Tu étais estimé, je t'ai fait mépriser... A force de t'obliger à défendre ta vie, je t'ai fait l'aimer assez pour que tu deviennes lâche... et aujourd'hui je te crache au visage.

— Je ne vous répondrai pas... Vous avez souffert.

— Que dis-tu?... J'ai eu le courage d'arracher de mon cœur l'amour malsain qui le faisait vivre; j'ai eu le courage de renoncer à vivre pour laisser à mon enfant l'honneur d'un nom respectable... Toi, bandit, toi, chien qui mords la main qui t'a nourri..., tu ne t'es attaqué qu'aux faibles, aux femmes et aux enfants... Ce matin, tu tentais d'assassiner une malheureuse que tu avais trompée...

— Votre maîtresse!

Pierre haussa les épaules et continua :

— Tout à l'heure, c'était encore à une femme que tu t'adressais; tu n'es redevenu souple et lâche que devant un homme.

— Il vous sied de parler de lâcheté, vous avez une arme dans les mains et je suis désarmé.

— Tu deviens pâle, lorsque tu as une arme dans les mains, je l'ai vu tout à l'heure. Il n'y a qu'un être au monde que tu aies aimé et respecté, c'est Iza.

Fernand releva la tête et dit effrontément :

— Coupable envers vous, vous pouvez tout me dire... Mais, c'est là que votre droit s'arrête, et vous n'allez pas insulter ma femme...

— Je n'insulte pas les femmes, monsieur Séglin... Si vous voulez retrouver la vôtre, vous irez au bois, elle y va chaque jour... et comme Iza ne vous a jamais aimé..., s'il suffit pour vous détacher d'elle de savoir ce qu'elle est..., elle est prête à vous raconter la longue histoire de ses amours...

— Ah! je ne permettrai pas...

Et il se dressait menaçant.

— Qu'est-ce à dire?... fit Pierre en dirigeant sur lui le canon de son arme.

— Feu! feu donc! lieutenant, disait le matelot d'une voix sourde, car depuis

qu'il était monté, il écoutait la scène, accoté au mur, les poings crispés, rageant de la générosité de son maître, maugréant...

— Il y a longtemps que ça serait fini... Ça se passe en conversation.

— Monsieur Séglin, je pourrais vous tuer; mais je vous condamne à la vie que vous vous êtes faite... d'autres ont charge de me venger.

Puis, prêt à se retirer, il lui dit :

— Si tu veux devenir un des nombreux adorateurs de ta femme, ton Iza demeure rue de Navarin. Sois heureux !... et Pierre sortit laissant le misérable écrasé.

Le matelot rageait en le suivant ; avant de sortir, n'y pouvant plus tenir, il dit :

— Mon lieutenant..., si c'est parce que ce travail vous dégoûte, chargez-m'en, c'est plus prudent ; je remonte et en deux temps j'ai fini..

— Non ! hâtons-nous de retourner à Charonne.

— Mais, mon lieutenant, ce sera encore à recommencer demain...

— Non ! car je ferai venir Geneviève...

Et ils montèrent en voiture; la petite Jeanne dormait toujours. Il se firent conduire à Charonne. Depuis le matin, ils étaient sur pied et étaient las. En quittant Charonne, ils étaient venus rue Payenne; la maison était vide. Le matelot Simon fut placé en observation pour voir si Fernand entrait ou sortait emmenant l'enfant ; il devait ne point le quitter ; pendant ce temps, Pierre se rendait rue du Temple; il prenait des renseignements et restait également à observer si Geneviève sortait avec sa fille.

Le soir, il la vit sortir, elle était seule, il la suivit... Il fut fort étonné en la voyant acheter un revolver, plus étonné encore de voir qu'elle était suivie. Il observa celui qui la filait... et commença à être très inquiet en la voyant se diriger sur la place Royale, c'est-à-dire du côté de la rue Payenne... En voyant l'homme lui parler, puis Geneviève le suivre, Pierre eut l'idée de ce qui se passait. On vendait à Geneviève l'enfant enlevé le matin... ou c'était un guet-apens tendu à la jeune femme; elle n'était donc pas complice... Il la vit entrer dans la maison... Décidément, elle allait voir l'enfant, la petite était là, et c'était Geneviève qui avait chargé Séglin de s'en emparer.

Pierre était aise de trouver ensemble les deux misérables et d'en finir... Il attendit que l'homme qui avait suivi Geneviève se fût retiré ; lorsqu'il l'eut vu tourner la rue, il chercha son matelot. Simon était absolument caché derrière des tonries vides laissées devant la porte d'un magasin... Il vint sur son maître, et celui-ci lui dit alors ce qu'il devait faire.

Ils allaient par surprise entrer dans la maison... Pierre en avait encore les clefs. Le volet du premier, où l'on voyait de la lumière et où les deux misérables se trouvaient, était fermé en dehors; à cause des vitraux, il l'avait fait faire ainsi. Avec l'échelle qu'on devait trouver dans le jardin, il montait au premier, pendant que Simon, pieds nus, extrait par la porte et montait au premier; il devait s'arranger de façon à se trouver ensemble. Au bruit des vitres brisées. Simon devait entrer.

On a vu comment Pierre était entré beaucoup plus vite... et de quelle façon il

avait été reçu... D'abord, en entendant le premier coup de feu, il était devenu pâle, mais ne se sentant pas touché après deux coups tirés à bout portant, il avait résolument marché sur son adversaire. On a vu ce qui s'était passé.

Ce qui avait sauvé Pierre, c'est que l'armurier auquel Geneviève avait acheté le revolver, avait d'abord craint que cette femme ne l'achetât dans un mauvais dessein, et il allait demander des explications, lorsque celle-ci, allant au-devant, lui avait dit que c'était pour un enfant; pour s'assurer qu'on ne le trompait pas, il avait offert des cartouches. C'étaient des cartouches pour jouer, sans balles. Geneviève n'y avait pas même fait attention. C'est grâce à cette circonstance que Pierre était encore vivant.

X

LE DOUTE.

Lorsque, le lendemain matin, Geneviève se trouva chez elle, dans sa chambre, entourée de ses ouvrières qui la soignaient, inquiètes, attendant anxieusement qu'elle reprît connaissance, la malheureuse leur demanda comment elle se trouvait en cet état, ce qui était arrivé; elle ne se souvenait absolument de rien, et faisait de vains efforts pour se reporter à la soirée de la veille... On lui montra la lettre qu'elle avait laissée et qui n'avait pas été ouverte. Elle se souvint alors... Elle se rappela qu'elle avait été la veille au soir à ce rendez-vous... Elle se suivit pour ainsi dire pas à pas, afin de bien retrouver son retour chez elle.

Elle était arrivée à la place Royale, un homme l'avait guidée jusque dans l'ancienne demeure de son mari... Là, le misérable l'avait entraînée dans la chambre même de Pierre. Et odieux, cynique, il avait renouvelé ses ignobles propositions, il avait recommencé ses honteuses tentatives... Elle se voyait perdue, courant dans la chambre, cherchant du secours..., puis prête à devenir la victime du misérable..., lorsque soudain l'ombre de son mari était apparue...

A cette pensée, un frisson secoua son corps à ce point que les femmes qui la soignaient demandèrent :

— Qu'avez-vous, madame? qu'avez-vous?

— Rien!... répondit-elle.

Elle mit son front dans ses mains, et chercha ce qu'il était advenu... Elle avait été terrifiée... et ne se souvenait plus de rien... Elle était tombée sans connaissance aux pieds de Fernand. Elle se rappelait seulement de cela...

— Et après?

La vision qu'elle avait eue, et qui l'avait si vivement frappée, n'était assurément que le résultat de l'état de fièvre dans lequel elle se trouvait, et surtout joint à l'effroi qu'elle ressentait en se trouvant dans la chambre même où Pierre était mort. Cette effrayante vision, cette seconde d'hallucination, en lui faisant perdre connaissance, l'avait jetée aux pieds du misérable... Qu'était-il advenu?

— Bien vite, à la Marche..., bien vite, nous sommes en retard. (PAGE 255.)

Elle avait été là sans force, inerte à ses pieds, et elle savait Fernand capable de toutes les lâchetés, de toutes les infamies. Elle pressait son front dans ses mains comme pour en faire jaillir la lumière ; les doigts crispés étrillant ses cheveux, égratignant le crâne, l'œil hagard, le rouge au front, elle se demandait :

—Que s'est-il passé ?

On était inquiet autour de son lit, se demandant ce qu'elle avait pour rester ainsi la tête dans ses mains, et l'une des ouvrières lui dit :

— Madame, est-ce que vous souffrez ?

— Non ! répondit-elle vivement, repoussant ses cheveux, secouant sa tête, comme pour se débarrasser de la hideuse pensée qui troublait son cerveau, comme pour chasser le doute qui faisait monter le rouge de la honte à son visage.

— Comment suis-je revenue ici, chez moi? demanda-t-elle.

La concierge, qui la soignait depuis la veille au soir, s'avança et dit :

— Madame Davenne, on vous a ramenée, vers minuit, sans connaissance.

— Vers minuit... Qui m'a ramenée ?

Et son œil fiévreux, inquiet, observa la concierge.

— Personne, fit celle-ci.

— Comment ! personne ?...

— Vers minuit on sonne..., je tire le cordon et guette qui allait rentrer, lorsque l'on frappe au vasistas de la loge... Je demande ce qu'on veut et un cocher me répond : « Je vous ramène une de vos locataires, qui est très malade...., Mme veuve Davenne ; il faudrait l'aider à descendre.... » Vous savez, madame Davenne, comme nous vous aimons. Ça nous a bouleversés... Je dis à Augustin de se lever, je me lève moi-même. Nous allons à la voiture..., nous vous voyons..., je jette un cri, je dis : elle est morte ! Le cocher dit : non !... Nous vous transportons tous les trois dans la loge. Heureusement, Augustin, qui était sorti pour chercher un médecin, rencontre le pharmacien à la porte, il le prie d'entrer. Il vient, vous regarde et dit que ce n'est rien, qu'il n'y a pas de danger..., que c'est une syncope, probablement arrivée à la suite d'une chute ou d'une peur..., qu'il fallait vous monter chez vous et que vous ne tarderiez pas à revenir... Pendant que le pharmacien et mon mari vous montaient, moi je dis : Je vais interroger le cocher et le payer. Je sors... Il était parti.

Geneviève avait écouté attentivement le récit de la concierge qui n'apportait aucun éclaircissement dans ses doutes; mais, tout à fait revenue à elle, elle comprit que l'explication qu'elle n'avait pas, il fallait la donner à celles qui l'entouraient.

— C'est vrai, fit-elle, c'est à la suite d'une peur. Je venais de rendre une visite à d'anciens amis de mon mari. Toute la soirée nous avions parlé de lui, et, en revenant, je ne sais comment, je passais pour rentrer dans la rue que nous habitions lors de sa mort... En revoyant la maison, la fenêtre de la chambre mortuaire... j'eus une hallucination effroyable, il me sembla voir mon mari qui m'appelait.

A compter de cette minute je ne me souviens de rien, je jetai un cri et je tombai.

Toutes les petites ouvrières eurent des frissons ! L'une d'elles fit même le signe de la croix, et la concierge dit :

— Pauvre madame, ah ! je comprends maintenant pourquoi toute cette nuit vous répétiez sans cesse :

— Grâce !... Pierre !... Grâce !... Pitié... C'est le châtiment.

— J'ai dit cela, fit Geneviève rougissante? Oui..., mon mari se nommait Pierre Davenne... Qu'ai-je dit encore ? demanda-t-elle inquiète.

— Oh ! rien que ces mots..., madame...

Geneviève eut un soupir de soulagement, et elle reprit :

— Mesdames, je vous remercie de vos bons soins..., je suis épuisée..., je vous prie de me laisser quelques heures, je vais me reposer...

— Mais n'avez-vous besoin de rien ?

— De rien, que du calme...

— Mesdemoiselles, retirez-vous, dit la concierge et ne faites pas de bruit... Madame Davenne, dormez, je reste là avec ces demoiselles, et ce que vous aurez besoin... demandez...

Elles sortirent ; et la malheureuse Geneviève resta une demi-heure assise sur son lit, la tête dans ses mains, en proie au doute terrible, se voyant inerte aux pieds de celui qui la poursuivait sans cesse, la catalepsie la livrant tout entière à ses criminelles amours... Elle entendait la dernière phrase comme un glas :

— Demain, je veux que tu t'éveilles chez toi, puis : Tu es folle ! je te dis que tu es à moi.

— Etait-ce vrai ? Et cette pensée amena d'abondantes larmes aux yeux de Geneviève ; vaincue, elle se laissa retomber sur son lit, se tordant de douleur, et gémissant dans ses sanglots...

— Mon Dieu ! mais je suis donc maudite !... Tombée, je ne me relèverai donc jamais !

Elle resta de longues heures ainsi ; c'est la pensée seule de son enfant qu'il fallait sauver à tout prix qui lui rendit un peu de courage. Geneviève se leva et entra dans son atelier. En la voyant si pâle, les ouvrières lui dirent qu'elle avait tort de ne pas garder le lit dans la situation où elle se trouvait ; mais elle assura que tout était passé et qu'elle était redevenue forte.

On lui dit alors que, pendant son repos, un individu singulier, vieux, petit, maigre, d'apparence assez sale, était venu pour la voir ; qu'on lui avait dit qu'elle était absente. Il avait refusé de faire connaître le but de sa visite, il avait dit seulement que c'était pour affaires de famille intéressant beaucoup Geneviève.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas éveillée ?... fit Geneviève contrariée, en supposant que c'était de son enfant qu'on était venu lui parler.

— Mais cette homme a demandé les heures auxquelles on était certain de rencontrer madame, et il a dit qu'il viendrait ce soir, vers cinq heures...

— Bien ! fit Geneviève, satisfaite de voir que l'heure que l'inconnu avait choisie était avant le départ de ses ouvrières. Ainsi, lorsqu'il viendrait, elle ne serait pas seule, car de ce jour elle était résolue à se tenir absolument sur ses gardes...

Puis elle avait pris une décision suprême, elle voulait dans la journée même se rendre chez le commissaire de police et lui raconter ce qui s'était passé..., lui dire surtout qu'elle était convaincue que son enfant était entre les mains de cet homme et qu'elle suppliait qu'on prît toutes les précautions pour qu'il ne s'éloignât pour toujours.

Mais la visite qui lui était annoncée pour le soir modifia son plan ; ce pouvait

être un envoyé de Fernand, qui venait lui dire une dernière fois s'il était décidé à lui rendre sa Jeanne. Elle se résigna à attendre encore.

La concierge, qui était descendue, remonta ; en voyant Geneviève debout, comme les ouvrières, elle se récria ; mais, sur l'assurance de la jeune femme qu'elle ne ressentait absolument rien de l'accident de la veille, elle se tut, et fit signe à Geneviève qu'elle voulait lui parler en dehors de ses ouvrières. Geneviève, étonnée, entra dans sa chambre, elle l'y suivit.

La concierge lui dit alors :

— Madame Davenne, je suis montée exprès pour vous dire une chose qui vous intéresse.

— Quoi donc?

— Un homme est venu ce matin qui, pendant près de deux heures, nous a questionnés sur vous.

— Un homme qui vous a questionnée sur moi, fit Geneviève rougissante. Et attribuant encore cette visite à Fernand, elle se remit vite et demanda :

— Que vous a-t-on demandé?

— Oh ! c'est bien singulier... Mais dame, comme vous êtes veuve, fit la concierge avec un malicieux sourire..., nous nous sommes bien doutés tout de suite de ce qu'il en était. On demandait des renseignements sur votre conduite, les gens que vous recevez..., comment vous vous conduisez. Nous avons bien vu qu'il s'agissait d'un mariage... Ah ! vous pouvez être tranquille, vous aviez été discrète, vous ne nous aviez pas prévenus que l'on viendrait peut-être..., ça ne fait rien, ils n'ont pas à se plaindre. Augustin a dit de vous tout ce qu'il en pensait et vous savez que c'est du bien... On doit y tenir beaucoup, car, à mesure que la personne entendait votre éloge, elle était contente comme tout.

Geneviève était stupéfaite... Quel intérêt Fernand avait-il à faire prendre sur elle des renseignements de ce genre?..

— Quel genre d'individu était-ce? demanda-t-elle.

— Ah ! un drôle de gaillard... un marin, qui ne parle pas comme tout le monde, qui est bien laid comme les sept péchés capitaux, et qui jure comme tous les diables... mais un bon vivant tout rond... Il a offert un verre à mon mari, et en quittant Augustin, il lui a dit :

— Espère ! espère ! le gabier, on se reverra !

XI

DEUX PROMENADES EN VOITURE.

Écrasé par l'insolent mépris de Pierre, plein de rage, après avoir entendu ce qu'était sa femme, Fernand était dans un état d'exaspération difficile à exprimer. Il s'en voulait d'avoir été lâche devant Davenne. Il ne pouvait s'expliquer la domination que cet homme avait sur lui ; c'est malgré lui qu'il avait toujours dit

« vous » lorsque Pierre le tutoyait ; il était dompté. Son ancien ami était aujourd'hui son maître.

Et puis, il s'était passé une chose inexplicable et qui n'avait pas peu contribué à augmenter sur lui l'ascendant de Pierre. Lorsque ce dernier était apparu dans l'encadrement de la fenêtre, qu'il avait déchargé sur lui les six coups de son revolver, il était resté droit et menaçant; les balles s'étaient aplaties sur lui ou l'avaient traversé sans laisser trace de leur passage.

A cette heure de nuit, dans la situation nerveuse où il se trouvait, il avait été secoué par cet étrange effet. Avait-il donc affaire véritablement à une ombre? Une minute de calme, de raison, aurait tout détruit; mais l'action se précipitait, et il était entraîné dans ses fantastiques apparences, ce qui avait contribué grandement à sa faiblesse.

Quand Pierre fut sorti, Fernand recouvra toute son énergie, éteinte une heure ; il retrouverait Pierre plus tard. Il fallait aviser au plus pressé, car cette fois il n'avait plus d'armes contre son ennemi ; d'un mot, celui-ci pouvait se débarrasser de lui. Il avait fait enlever sa femme, il allait donc la reprendre... Car celle-ci venait, par sa résistance, d'effacer peut-être la faute commise; c'est grâce à lui et malgré lui cependant que ce rapprochement avait lieu. Il en était fou de rage et de haine.

Que pouvait-il faire maintenant contre Pierre? Aller révéler qu'il s'était fait enterrer vivant pour garder seul la fortune qui revenait à sa femme... Mais puisqu'il se trouvait aujourd'hui avec cette femme, le délit n'existait plus... Et Fernand restait abruti par sa situation ; on savait où il demeurait ; on connaissait ses fautes, et d'un mot il pouvait être pris... Il fallait donc au plus tôt se mettre à l'abri... Il avait sa fortune en portefeuille, — l'argent repris au père Picard, le caissier. — Il le prit et le mit en poche.

Après avoir longuement réfléchi, il résolut d'attendre un moment propice pour s'occuper de Pierre et de Geneviève... Mordu au cœur par l'amour, il voulait retrouver Iza... Il souffrait de ce qui lui avait été dit, mais il se refusait d'y croire, et puis, allant plus loin, il se dit qu'il ne devait pas être jaloux du passé, qu'il aimait assez Iza pour oublier.

Il résolut d'aller vers elle, plein d'amour, d'oubli, de pardon... Il la déciderait à fuir avec lui à l'étranger ; il tenterait la fortune, il avait assez d'argent pour le faire... Il prendrait le nom de sa femme ; il s'entendrait avec le vieil intrigant de Danielo... et assurément la fortune et le bonheur étaient là.

Son plan arrêté, il se jeta sur le lit..., essayant de dormir. Mais le sommeil est rebelle aux consciences troublées. Il ne put s'endormir qu'au matin, de ce sommeil lourd qui fatigue au lieu de reposer.

En se réveillant, il eut peur... Il se dit que s'il avait été à la place de Pierre, le matin même il aurait envoyé la police chez son ennemi. Il eut un haussement d'épaules et un sourire de pitié. Ce fut son remerciement.

Il se hâta de se vêtir, non plus dans son vêtement de velours..., mais de la plus élégante toilette... Il mit son portefeuille en poche et sortit. Une fois dehors, s'étant assuré qu'aucun agent n'était posté au coin de sa rue, et qu'il n'était pas

filé, il gagna le boulevard, prit une voiture fermée et se fit conduire rue de Navarin.

S'il avait conservé quelques illusions sur ce que lui avait dit Davenne au sujet d'Iza, il fut aussitôt tenté d'y revenir en voyant devant la porte une calèche superbe, semblant attendre pour aller aux courses; car c'était jour de courses à la Marche. La livrée du cocher et du valet de pied était toute neuve; ils avaient de petits bouquets sur la poitrine qui n'indiquaient guère une grande distinction des maîtres, l'étoffe des coussins et des garnitures de la voiture révélait qu'elle était destinée à une femme, et non à une perle de noblesse.

Fernand, le cœur serré comme dans un étau, sauta prestement de voiture. Il demanda à la concierge Mme Iza de Zintsky; celle-ci lui indiqua l'étage. Il y grimpa; il fut reçu par la même soubrette accorte que nous avons vue déjà si surprise en recevant Pierre quelques jours avant.

Elle lui demanda de vouloir bien donner sa carte, car madame terminait sa toilette, se disposant à aller aux courses. Fernand souffrait tous les supplices de l'enfer; en entrant dans l'appartement, les parfums pénétrants du boudoir lui étaient montés à la gorge; il suffoquait et il ne savait plus quelle contenance il allait avoir devant sa femme.

Il répondit à la soubrette qu'il n'avait point de carte, qu'il priait Mme de Zintsky de le recevoir, pour une grave affaire qu'il ne pouvait dire qu'à elle.

La soubrette disparut avec un malicieux sourire, elle semblait interpréter d'une façon gaie la phrase « grave affaire qu'il ne pouvait dire qu'à elle. »

Fernand regardait autour de lui et semblait se dire :

— Ce n'est pas possible!...

La soubrette revint, ayant dit à madame que la personne qui la demandait était très comme il faut, et semblait être un de ces messieurs; elle priait monsieur de l'attendre au salon.

Des oreilles aux cheveux le rouge couvrit le visage de Fernand; la femme de chambre, en ouvrant le salon, semblait tendre la main; il lui donna vingt francs. Le misérable n'avait plus de colère, il était abruti, tous ses rêves venaient d'être détruits. Il voulut réagir, et quand Iza parut, superbe dans une toilette tapageuse, il s'attendait à ce que la jeune femme honteuse et repentie, allait tomber à ses pieds... et demander pardon... et ils auraient pleuré, et...

Elle parut, et, le reconnaissant, son visage riant se transforma aussitôt; elle s'écria :

— Vous ici! vous ici! que venez-vous faire?...

— C'est à moi que tu parles ainsi...

— Oui..., c'est à vous... Sortez... Sortez vite, si vous ne voulez pas que je vous fasse chasser...

Fernand eut une minute de stupéfaction, mais il se remit vite, son œil eut un éclair haineux, et il dit :

— Chasser! moi! Ah! çà, madame Séglin, vous oubliez que partout où vous êtes, je suis chez moi. Nous allons partir d'ici ensemble; je viens vous chercher pour vous faire payer la honteuse vie dans laquelle vous salissez mon nom.

Iza eut un grand éclat de rire! Fernand, exaspéré, se précipita sur elle: il allait la frapper. Elle se recula alors et lui jeta cette phrase :

— On ne me frappe que quand j'aime.

— Oh! misérable femme! dit Fernand, courant vers elle...

— Ne m'approchez pas, fit Iza se sauvant vers la fenêtre qu'elle ouvrit en faisant un signe.

— Tu veux appeler... Fais-le donc...; nous verrons qui a le droit de se mettre entre moi et ma femme.

— C'est assez honteux pour moi! exclama Iza. Vous devriez éviter de m'en faire souvenir.

Cette insulte blessa Fernand qui, se jetant sur la Moldave, la saisit, et d'un geste violent la jeta à terre.

Iza criait, il avait le bras levé et allait frapper, lorsque la porte s'ouvrit violemment et quatre agents se précipitèrent sur Séglin.

— C'est lui, dit Iza en le désignant.

Séglin, au comble de la rage, se défendait avec acharnement; on fut obligé de l'attacher pour le descendre; il criait :

— Arrêtez-la avec moi, au moins...

Iza, ne se voyant plus menacée, avait retrouvé tout son calme; elle réparait devant la glace le désordre de sa toilette...

Les agents hissaient Fernand dans la voiture, pendant que la belle Iza s'installait dans sa calèche, et, tout en boutonnant ses gants, sans seulement détourner la tête pour voir le brouhaha produit par l'arrestation de son mari, elle dit au cocher :

— Bien vite, à la Marche... bien vite, nous sommes en retard.

Et, sur l'autre siège, l'agent disait au cocher :

— A la Préfecture, et dépêchons-nous, car la foule s'assemble.

Les deux voitures partirent.

Simon, caché au coin de la rue de Navarin, avait vu la scène, et, se préparant une « praline, » il disait philosophiquement :

— Ça y est! ça prouve bien qu'il faut toujours des époux assortis

XII

UNE RÉVÉLATION.

On juge facilement avec quelle impatience Geneviève attendait la visite qui lui avait été annoncée. De toutes les hypothèses qui se heurtaient dans son cerveau, celle à laquelle elle revenait le plus naturellement, c'était que Fernand lui faisait faire de nouvelles propositions.

Si Fernand l'avait fait reconduire chez elle cependant, il était bien singulier qu'il l'y revînt chercher, puisque la veille elle se trouvait, par suite de son éva-

noissement, tout à fait en son pouvoir. Était-ce donc qu'ayant été de nouveau sa victime, et effrayé en ne la voyant pas reprendre connaissance, craignant qu'elle ne succombât et d'avoir à subir une enquête sur sa mort, il avait évité tout cela en la faisant ramener chez elle... Cela était bien improbable; mais celui qui était venu demander des renseignements, celui-là, elle l'avait bien reconnu, c'était Simon. Que voulait-il? Il ne pouvait lui rendre Jeanne, puisqu'elle savait l'enfant au pouvoir de Fernand.

Simon était un brave et loyal garçon, qui adorait son maître, et peut-être venait-il vers elle pour le même motif. Chargé de veiller sur l'enfant, Fernand l'avait sans doute enlevée, et Simon était à sa recherche.

C'était la plus heureuse chose qui pouvait arriver. Simon serait un serviteur fidèle, un aide inappréciable dans les recherches, et un défenseur sérieux, si un nouveau guet-apens était tenté. Alors, elle se demandait si la visite annoncée ne se rapportait pas aux investigations du matelot...

Ne voulant rien dire de ses affaires particulières, toujours prudemment réservée avec les gens qui l'entouraient, Geneviève n'avait pas démenti, mais n'avait pas non plus affirmé ce que lui disait la concierge, elle avait seulement exclamé en entendant le portrait qu'elle lui faisait de l'individu :

— C'est Simon.

Ce qui avait fait penser à la concierge qu'elle ne se trompait pas, et elle était redescendue en disant :

— Vous pouvez être tranquille, madame Davenne, on dira de vous tout le bien qu'on en pense, ce qui n'est pas peu dire.

A cinq heures juste, une ouvrière entra dans sa chambre où elle était assise près de la fenêtre et vint lui dire que le petit vieux venait d'arriver. Elle se leva aussitôt et le fit entrer, malgré la répugnance qu'il lui inspirait...

Elle lui demanda aussitôt :

— Vous êtes déjà venu tantôt... Qui vous envoie?

— Personne! moi!

— Que me voulez-vous?

— Madame, je dois vous dire d'abord le métier que je fais; je cherche constamment les secrets qui peuvent intéresser les familles; je prends dessus tous les renseignements, j'y fais le jour enfin Et quand je suis bien informé, je vends ce que je sais aux intéressés... selon la valeur de ce que je leur apprends.

Geneviève comprit aussitôt. C'est de son enfant qu'il allait être question, et elle se demanda encore si ce n'était pas Fernand qui, renonçant à ses indignes propositions, ne cherchait qu'à avoir de l'argent en lui rendant son enfant. C'est pleine de cette idée qu'elle dit :

— Et vous venez me proposer d'acheter un secret m'intéressant?

— Oui, madame...

— Je suis pauvre, monsieur..., le savez-vous?

— Ce que je vous propose vous fera riche, et une reconnaissance payable à l'époque où vos affaires seront terminées me suffira.

— De quoi s'agit-il?

— Madame est folle, se dirent-elles. (PAGE 263.)

— La première affaire est relative à votre enfant, la jeune Jeanne. Je sais où elle est.

— Vous l'avez vue? demanda vivement Geneviève.

— Oui, madame.

— Oh! monsieur, d'abord, je vous en prie, dites-moi comment elle est. Souffre-t-elle? Est-elle belle? A-t-on bien soin d'elle? Répondez-moi, monsieur, répondez-moi.

— Elle est admirablement belle... Elle se porte excessivement bien; elle est fort bien élevée... Elle vous aime; car, quoiqu'on lui ait dit que vous étiez morte..., elle parle sans cesse de vous.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu!

Et Geneviève, qui cherchait vainement à retenir ses larmes, s'abandonnait à son émotion...

— Ah! vous venez de me rendre bien heureuse.

Le petit vieux semblait ravi de l'effet qu'il avait produit, et il ne doutait plus de la réussite de ce qu'il appelait une affaire. Au bout de quelques minutes, Geneviève dit :

— Vous savez, m'avez-vous dit, où est mon enfant?

— Oui, madame.

— Mais me sera-t-il facile de la prendre..., de la voir au moins?

— Personne, madame, ne peut s'y opposer.

— Si cependant ma tentative pour reprendre ma fille échouait, n'aurais-je pas à redouter que ce fût elle qui en fût la victime?... Ne risquerais-je pas de la perdre tout à fait?

— Non, madame. Ceux qui ont votre enfant l'aiment autant que vous l'aimez.

Geneviève eut un regard et un mouvement d'épaules qui démentaient absolument cela... Aimer son enfant comme elle l'aimait! cela était impossible.

— Ainsi, en souscrivant aux conditions que vous me dicterez, vous vous engagez à me conduire où demeure mon enfant... et vous m'assurez que là je pourrai la voir..., la prendre?

— Je m'y engage...

— Et que demandez-vous pour cela?... Faites vite...

— Ce n'est pas tout, madame. J'ai à vous apprendre aussi un secret qui doit changer absolument votre existence et vous donner les moyens de payer la traite de vingt mille francs que je demande pour tout cela.

— Vingt mille francs...; mais je n'aurai jamais cette somme.

— Alors, madame, vous ne payerez pas... Ma confiance vous donne la preuve de ce que je vous dis — ou ce que je vous vends vous fait riche et capable de payer, ou cela ne change rien... Et alors votre traite est un papier mort.

Expliquée de cette façon, l'offre de l'inconnu était facile à accepter; sa confiance rassurait Geneviève, puisque la somme qu'il demandait ne pourrait lui être payée qu'en cas de réussite...

La jeune femme, très intriguée par les mystérieuses allures de l'individu, reprit :

— Et ce secret que vous connaissez peut avoir une influence immédiate sur ma vie et sur celle de mon enfant?...

— Le retour de votre enfant y est attaché.

— Je ne comprends pas, fit Geneviève avec inquiétude.

— Pour retrouver votre enfant, pour la prendre, vous devez le connaître.

— Enfin parlez, monsieur.

Le petit vieux fit une laide grimace (il croyait sourire), et il dit :

— Je vous ai dit, madame, qu'en venant chez vous j'exerçais mon métier; or, les affaires sont les affaires...

— Écrivez vos conditions, je signerai.

L'individu tira d'un portefeuille graisseux un papier timbré tout préparé... Elle le lut.

« Veuillez payer à mon ordre la somme de vingt mille francs au porteur...

» Paris, le..... »

— Mais sur qui me faites-vous tirer cette traite?

— Je vous le dirai lorsque vous aurez signé.

Geneviève regarda le singulier petit vieux, et comme, après tout, le papier n'avait de valeur qu'autant qu'elle aurait l'argent pour le payer, et que la personne sur laquelle la traite était tirée devait l'accepter pour en être responsable, elle se disposa à signer.

Le petit vieux avait tiré de sa poche une plume et de l'encre; et de son doigt sale montrant l'endroit où elle devait signer, il dit :

— Là, écrivez la date; puis signez au-dessous...

Geneviève allait signer; il reprit :

— Pardon, ne mettez pas *veuve*, mettez *femme Davenne*...

— Mais, monsieur..., je suis veuve, et à moins que vous ne me fassiez antidater le billet...

— Non, non, ne vous inquiétez pas... Cela n'a pas d'importance pour nous.

Geneviève réfléchit une minute... Quel pouvait être le motif qui faisait préférer à cet homme qu'elle signât ainsi... Elle pensa que c'était pour faciliter la négociation de la valeur...; mais, ayant hâte d'en finir à n'importe quel prix, elle signa.

— Voici..., monsieur... J'attends, dit Geneviève en lui tendant le papier et se disposant à écouter.

Le petit vieux prit le billet, le regarda attentivement, le plia avec soin et le plaça dans son portefeuille...; puis il dit :

— Madame, il faut maintenant que vous me juriez que, ni aujourd'hui ni demain, vous ne chercherez à avoir votre enfant, à vous rendre chez celui que je vais vous nommer, ou plutôt que, d'ici deux jours, vous ne révélerez pas comment vous avez appris ce que je vais vous dire...

— Mais, exclama Geneviève, d'ici là..., le misérable peut se débarrasser de mon enfant.

— Oh! non, madame..., fit avec assurance le petit vieillard : de ce côté, vous n'avez rien à craindre; son amour pour la petite Jeanne égale le vôtre...

— Fernand est capable de tout! exclama immédiatement Geneviève...

— Fernand! fit le petit vieux avec un méchant rire et en haussant les épaules.., il n'a pas votre enfant et depuis ce matin il est arrêté...

— Que me dites-vous là?

Geneviève, nous devons l'avouer, éprouva un véritable soulagement en entendant la seconde partie de la phrase.

— Je vous demande de jurer, madame, reprit l'homme, et il ajouta : Sur la

tête de votre enfant. Ceci fit pâlir Geneviève ; mais, se domptant, elle étendit le bras et dit solennellement :

— Je jure qu'avant trois jours je ne dirai à personne comment et par qui j'ai appris ce que vous allez m'apprendre?

— Sur la tête de votre enfant, madame ; je sais que cela est sacré pour vous...

— Sur mon enfant, je le jure...

— Madame Davenne, je vais être bref.

Il regarda autour de lui pour voir si la porte qui communiquait avec l'atelier était bien fermée. Certain de n'être pas entendu, il dit gravement :

— Madame, votre enfant vit avec son père.

— Que me dites-vous là? exclama Geneviève, dont le visage s'empourpra à l'idée de la honteuse mystification.

— Je dis, madame, que vous n'êtes pas veuve !

Geneviève se dressa, aussi étonnée qu'effrayée, craignant d'avoir affaire à un fou ; mais celui-ci continua :

— M. Pierre Davenne est vivant, bien vivant...

Un moment, la jeune femme considéra celui qui lui parlait, cherchant sur son visage les traces de la folie dont son langage donnait les preuves... Mais le petit vieux avait sa grimace souriante, et il parlait avec calme et d'un ton absolument affirmatif.

— Mon Dieu, monsieur, fit Geneviève, j'espère que vous n'êtes pas venu vous moquer de moi.. , et surtout sur un aussi pénible sujet... Vous avez peut-être été trompé par une ressemblance... Connaissant peu M. Davenne, vous aurez cru à cette folie de résurrection... Hélas ! monsieur, mon mari est mort,... bien mort...

Geneviève pleurait en ajoutant :

— Je l'ai vu jusqu'au matin, et j'ai suivi jusqu'au cimetière sa dépouille mortelle...

Le petit vieux ne parut pas décontenancé... Il dit à la jeune femme de se rasseoir et l'invita à lui prêter la plus grande attention.

— Madame, je connaissais M. Davenne depuis quinze ans !... Ceci est pour répondre à votre première objection... Mais, je vais vous dire plus... : c'est moi qui ai tué M. Davenne, et c'est moi qui l'ai ressuscité...

Cette fois, Geneviève fit un soubresaut sur sa chaise et elle eut véritablement peur ; elle regarda la porte à son tour et ne se rassura guère qu'en entendant les ouvrières qui causaient entre elles.

Elle n'avait qu'à jeter un cri, et l'on viendrait... Elle ne voulut pas laisser voir ses appréhensions et feignit la plus grande attention..., absolument assurée cette fois qu'elle avait affaire à un fou. Aussi fut-elle assez stupéfaite quand le petit vieux lui dit :

— Je lis votre pensée, madame, vous croyez que je suis fou : vous regrettez de m'avoir si longtemps écouté. Je vais donc vous raconter ce qui s'est passé. Vous m'excuserez de parler franchement de votre situation alors... Il faut que vous me croyiez; il faut donc que je vous dise tout, et le motif de la mort, et le but de la résurrection.

Cette fois, l'insistance calme de l'individu embarrassa Geneviève ; en entendant parler de sa situation d'alors, elle rougit ; puis du motif de la mort, elle sentit un frisson courir dans son sang. L'individu s'assit et commença.

— M. Pierre Davenne me connaissait : lorsqu'il était aspirant à bord de la *Souveraine*, j'étais matelot... A cette époque, j'avais été pris par les sauvages, et j'avais appris chez eux la vertu de certaines plantes et de certains poisons, ceux dont ils se servent pour empoisonner leurs flèches. — Je raconte vite pour arriver au fait... A la suite d'accidents, je dus me sauver du bord! Je ne vis plus M. Davenne. J'étais à Paris, où je fais de la médecine secrète. Je me nomme Rigobert, dit le Sauvage...

— C'est vous !... fit Geneviève, vraiment effrayée, mais attachée au récit parce qu'elle recommençait à espérer. C'est vrai, j'ai en effet entendu conter par mon mari d'étranges histoires sur vous.

Le vieux Rig eut un mauvais sourire ; mais il reprit :

— Un soir, votre mari vint me trouver... Je vous ai dit que je devais parler franchement. Votre mari avait appris que vous étiez la maîtresse de Fernand. Trouvant que la vengeance dans un duel était insuffisante ; qu'ensuite l'aveu de sa situation, c'était toujours le déshonneur dans le ridicule, votre mari, se souvenant d'une cure étrange faite par moi sur un condamné à mort, vint me trouver. Il avait un plan de vengeance effrayant.

Geneviève, en entendant évoquer la honte passée, s'était d'abord caché la tête dans les mains ; puis, en entrevoyant dans le récit du vieux Rig la possibilité de ce qu'il lui avait dit, elle le regarda et écouta attentive..., cette fois pleine d'espoir... et revoyant malgré elle la scène de la nuit où son mari était apparu si singulièrement ! C'était donc vrai... Il vivait ! Rien ne peut exprimer la sensation qu'elle ressentait à cette idée, tout en passant par les alternatives de terreur que lui donnait le récit effrayant du Sauvage.

Celui-ci continuait, se rappelant avec plaisir sa cure extraordinaire.

— Il me demanda si je pouvais lui donner les apparences de la mort de façon à tromper tout le monde, jusqu'à la tombe, enfin, et si je pouvais m'engager à lui rendre la vie... Je lui dis : Oui !

— Oh ! exclama Geneviève.

— Je me rendis le soir rue Payenne, et j'ai, madame, un système dans ma médecine à moi. Voyez-vous, tout est là : le cœur ! Le jour où ma vie sera assurée, je ferai sur ce sujet des études spéciales.

Geneviève regarda encore le vieux Rig ; il lui sembla de nouveau qu'elle avait affaire à un fou. Celui-ci le vit ; car, reprenant son récit, il continua :

— J'avais rendez-vous pour le soir même ; Simon devait m'introduire dans la chambre de M. Davenne ; mais si vieux que je puisse paraître, j'ai une vigueur et une agilité que plus d'un jeune homme m'envierait. J'escaladai le mur et me trouvai à l'heure dite dans la maison... C'est avec le curare, madame, un poison dont on ne connaît guère les qualités en France..., que j'exécutai la chose convenue.

— C'est-à-dire, demanda Geneviève, que vous fîtes prendre du curare à mon mari : il s'endormit, et ce sommeil avait les apparences de la mort...

— Oui, madame, du curare... Tenez en voici...

Et le vieux Rig tira encore son portefeuille graisseux ; il fouilla dans les poches et en sortit un petit rouleau ; il le développa et montra un morceau ayant l'apparence de la réglisse noire... Il en coupa un bout.

— Tenez, dit-il, en faisant sa grimace — non, en souriant — tenez, madame, vous voyez que c'est bien inoffensif.

Et le Sauvage avala le morceau de curare. Geneviève ne pouvait se défendre d'un certain mouvement répulsif en présence du petit vieux et de ses agissements ; celui-ci s'en aperçut, car il reprit :

— J'abrège, madame ; par un procédé à moi, qui m'est personnel, j'employai le curare ; dix minutes après vous rentriez... J'étais caché le long du lit... Vous vîtes votre mari et le crûtes mort...

— Mais c'est affreux, ce que vous me dites là.

— J'étais payé pour cela... Votre mari voulait disparaître de ce monde, pour se débarrasser de tous ceux qui l'entouraient. Il avait dans la journée réalisé sa fortune, loué une habitation. Il avait chargé Simon d'enlever sa fille...

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

— Simon devait m'aider... Je dois ajouter qu'il avait même augmenté sa mission... Il avait dans sa poche un revolver avec lequel, si je ne réussissais pas dans mon expérience, il devait me casser la tête.

En disant cela, Rig riait et haussait les épaules... Le rire de Rig était vilain à voir ainsi. Aussi Geneviève détourna-t-elle les yeux en disant :

— Enfin?

— Enfin, à peine étiez-vous montée dans la voiture avec Fernand, en sortant du cimetière, que je retrouvais Simon et que nous attendions impatiemment — moi très inquiet, très inquiet ; je vous jure que sur dix cas semblables, il est bien rare qu'un réussisse. Avec des lanternes, nous nous introduisîmes dans le cimetière ; vous vous rappelez l'orage, qui nous servit en ce sens que la garde habituelle se trouvait un peu relâchée... Ayant ouvert le caveau, puis le cercueil, nous avons passé près de deux heures pour le faire revenir.

— Vous l'avez fait revenir?... demandait Geneviève, refusant de croire ses oreilles, les traits bouleversés, l'œil hagard..., malgré elle, cherchant à se persuader que celui qui lui parlait était fou, et ne pouvant résister à son ton convaincu, à ses explications nettes, catégoriques.

— Oui, madame, et je l'ai pris dans mes bras, je l'ai porté dans la petite maison où il habite encore aujourd'hui. Dans le caveau, la vie était revenue ; mais il n'a recouvré véritablement sa connaissance que chez lui, et la première chose qu'il a demandée, ç'a été sa fille.

— Tout ce que vous me dites là, monsieur, est si étrange, si effrayant, si impossible, que je n'ose y croire.

— Mon Dieu, madame, ce que vous dites là prouve que vous ne payerez pas trop ce que je vous vends, puisque je vous assure encore que c'est vrai !

— Et où demeure mon... mari? Geneviève eut un frisson en disant ce mot. Elle se hâta d'ajouter

— Où est mon enfant?

— A Charonne. Demandez la Maison du pendu... Ils l'ont louée et ne savent même pas que la maison est connue ainsi... C'est à cause de ce suicide qu'elle n'avait jamais été louée et qu'ils l'ont trouvée toute prête...

— Et mon, ma... ma fille est là?

— Ils y sont tous les deux...

Le vieux Rig, voyant toujours le doute sur les traits de la jeune femme, lui dit :

— Madame, vous ne croiriez pas à mes serments, — et vous auriez raison, — mais, moi, j'ai confiance dans les vôtres ; vous m'avez juré que d'ici trois jours vous ne diriez pas comment vous avez appris ce que vous savez...

— Je le jure encore.

— Eh bien, madame Davenne, je m'offre de vous conduire... Je n'irai pas jusqu'au bout... ; c'est-à-dire qu'arrivée à l'avenue de Charonne, je vous désignerai la propriété, et vous dirai : C'est là...

— J'accepte, monsieur...

Le vieux Rig eut un sourire, le même, et il dit :

— Je descends avant vous, je prends une voiture et je vous attends en bas...

— Oui, monsieur..., c'est cela!

Rig salua et se retira rapidement. Il serait difficile de peindre l'état dans lequel se trouvait Geneviève... Elle n'osait croire à ce qui lui avait été raconté, tant cela était fantastique... Et elle avait peur, elle n'était plus elle... Elle se disait que la vérité, c'était cela..., c'est-à-dire l'impossible!

Lorsqu'elle traversa l'atelier pour descendre, les ouvrières se regardèrent entre elles et se dirent :

— Madame est folle!...

Si elle n'était pas folle, nous devons le dire, la malheureuse était bien près de le devenir.

Le vieux Rig descendait l'escalier : il s'arrêta à l'étage au-dessous, et s'approchant près de la fenêtre qui donnait sur la cour, nous l'avons dit, il fouilla dans ses poches, sortit de son portefeuille le billet que Geneviève lui avait signé et le regarda minutieusement. Puis, heureux de son examen, il le replaça soigneusement dans sa poche en disant :

— Maintenant, ça y est... Les affaires sont les affaires : un bon engagement écrit vaut mieux qu'une parole, et je suis bien certain que, rentrée dans la situation que je lui fais retrouver, elle m'aurait donné la somme convenue ; mais, avec ce papier, je n'ai pas besoin d'attendre... Demain je suis à Londres... avec une perte insignifiante, j'escompte la valeur, chez les Greffys... et je suis rentré dans l'argent qu'il m'a volé... Ah! le vieux Rig sait se venger aussi, lui... Cela va en faire du bouleversement chez lui! Idiot va! qui se fait un ennemi du vieux Rig. Tu verras qu'il vaut mieux que ton imbécile de Simon!...

Et le Sauvage était content de lui ; il descendait joyeux, sa fortune était faite, car, marchant lentement, il comptait tout bas ce qu'il avait et il continuait :

— Ce soir, j'aurai tout vendu... C'est fait... A dix heures, je prends le train... J'arrive à Londres demain matin... Je m'installe comme docteur... Avant six mois,

j'ai la clientèle des aînés de famille qui ont besoin d'un médecin intelligent pour soigner leur famille... Le Sauvage devient le docteur Danielo Zintsky... Ce nom-là m'a porté bonheur; c'est du jour où je l'ai porté que commence ma fortune... Je vais vivre enfin..., respecté et obéi... Et le vieux Rig descendait toujours plus lentement se répétant :

— Respecté et obéi...

En arrivant dans la cour, il n'avait plus l'air humble qu'il avait en montant; déjà, dans son cerveau, il se voyait à Londres, vivant luxeusement dans un splendide appartement; il se voyait reprenant les allures de Danielo; il se voyait superbe, respecté, et il répétait, comme un crève-de-faim qui voit la table mise :

— Enfin! enfin!

En même temps qu'il sortait de la porte cochère, Simon sortait de la loge du portier et, le suivant sans être vu, se glissant presque derrière lui jusqu'à la rue, il se blottit dans l'ombre de la porte, en faisant un signe et un clignement d'yeux à des gens sans doute appostés de l'autre côté de la rue.

Rig, toujours gai, caressant, bâtissant dans son esprit son rêve, marchait sur le trottoir cherchant une voiture. Voyant un fiacre passer, il héla le cocher. Celui-ci vint se ranger devant la porte. Rig, montant dans sa voiture, lui dit :

— Reste là... Attends, une dame va venir. Lorsqu'elle sera montée, tu nous conduiras avenue de Charonne.

Et le Sauvage, calme, se jeta dans le fond de la voiture, s'étendant heureux sur les coussins, fermant les yeux pour mieux voir ce qu'il rêvait... Tout à coup, il ressentit une secousse, il ouvrit les yeux, croyant que c'était Mme Davenne qui montait. Mais il jeta un cri de rage,... et ce fut tout ce qu'il put faire.

Des deux côtés à la fois, par chaque portière, un agent était monté dans la voiture et s'était précipité sur lui; on lui avait saisi les bras, et il était temps, car ses mains voulaient fouiller ses poches pour y prendre le couteau. On l'avait étroitement garrotté, le muselant presque pour éviter ses cris.

On avait baissé les stores, et vigoureusement tenu par les deux agents, bavant de rage, il avait entendu une voix qu'il connaissait dire au cocher :

— Toutes voiles dehors! là!... Et à la Préfecture... Ho! hisse là!

Et cela suivi d'un long éclat de rire... Puis :

— Au fait..., dis donc, tu as une place près de toi. Donne-la moi : je veux être sûr qu'il est embarqué.

Et il avait senti, au mouvement de la voiture, que Simon montait sur le siège.

—Mais, je suis à vos ordres... Ce n'est pas dans l'état où vous êtes que je vous quitterais (PAGE 269.)

XII

DÉSESPOIR.

Geneviève s'était rapidement vêtue, et malgré les protestations de ses ouvrières, qui l'assuraient qu'après la crise subie, qu'après la nuit qu'elle avait passée, il

était imprudent, pour ne pas dire dangereux de sortir, Geneviève n'écoutait rien. Tout entière à l'espoir qui la remplissait de joie, elle se sentait forte, avec l'assurance qu'elle allait retrouver son enfant..., qu'elle allait revoir celui qu'elle avait tant pleuré; elle avait retrouvé une vie nouvelle. Revoir son mari! Etait-ce possible?

Tout en elle tressaillait à cette pensée!... Oh! elle sentait bien que par ses larmes, par ses supplications, elle vaincrait toutes les résistances...; elle voulait racheter le passé par la plus obéissante servitude; elle ne serait près de celui qu'elle avait trompé qu'abnégation et dévouement; elle subirait tout, tout, pour vivre près de lui et de son enfant.

Mais s'il s'était fait un autre ménage; si une autre femme était près de sa fille, et se faisait appeler sa mère. A cette pensée, il lui sembla que son cœur cessait de battre.

Non, cela n'était pas possible!...

Il se pouvait que, ayant arraché de son cœur l'affection qu'il avait autrefois pour elle, un amour nouveau occupât son cœur... Cela la troublait, mais elle devait le supporter et elle le supporterait sans se plaindre; c'est elle qui avait donné l'exemple... S'il le fallait, elle se contenterait d'être l'amie dévouée...; elle chasserait ses pensées jalouses... Mais elle voulait être la mère, elle ne voulait pas qu'une autre portât ce titre près de son enfant; elle voulait l'affection tout entière de sa Jeanne, l'enfant pour laquelle uniquement elle avait consenti à vivre.

Geneviève se hâtait de descendre l'escalier; elle avait hâte de se retrouver avec Rig; elle voulait lui demander si le père vivait seul avec son enfant. Lorsqu'elle arriva dans la rue, elle vit quelques groupes qui causaient devant la porte.

La concierge, en la voyant, s'exclama sur son imprudence; elle voulut la faire entrer dans sa loge; mais Geneviève refusa, disant qu'elle se portait admirablement bien... Elle priait la concierge de voir si la personne qui descendait de chez elle ne revenait pas avec une voiture. La concierge la regarda avec stupéfaction.

— Qu'est-ce que vous me demandez là? Mais vous ne savez donc rien?... Ce n'est donc pas à cause de ce qui vient d'arriver que vous êtes descendue?

— Que vient-il d'arriver? demanda la jeune femme inquiète.

— Mais le petit vilain qui descendait de chez vous vient d'être arrêté.

— Comment? arrêté!

Mais oui... et ils ont eu du mal, allez, à le maintenir dans la voiture Nous nous demandions pourquoi, avec Augustin, et on croit que c'est un fou qui s'est échappé... Geneviève fut forcée de s'appuyer à un meuble pour ne pas tomber... Un fou! tout ce qu'elle avait écouté, tout ce bonheur sur lequel elle venait de bâtir l'avenir..., tout cela mensonge! C'était un fou qui lui avait parlé... Ça avait été sa première pensée, et, après, elle l'avait repoussée, elle avait voulu croire... C'est si doux de croire ce qu'on désire.

La concierge, la voyant chanceler, se hâta d'avancer une chaise en s'écriant :

— Je vous le disais bien que vous faisiez une imprudence en essayant de sortir... Vous êtes capable de tomber malade pour de bon...

Geneviève n'entendait rien; elle prit sa tête dans ses mains, et, fondant en sanglots, elle gémit :

— Oh ! si je pouvais mourir !

— Eh bien ! en voilà des folies !... Voulez-vous ne pas dire ça. Avec ça que ça ne vient pas assez vite... En voilà des idées !... Mais qu'est-ce qu'il vous avait donc dit, ce petit vieux-là ?...

Comme Geneviève ne répondait pas, et que cependant l'épouse d'Augustin désirait savoir ce qu'il y avait sous tout cela, tout en préparant un cordial pour la jeune femme, elle continua.

— D'abord, figurez-vous, j'avais envie de vous prévenir de ce qui se passait; mais nous étions occupés avec ce farceur dont je vous ai parlé qui est déjà venu et qui est habillé en marin.

Geneviève releva la tête.

— Il est revenu?

— Mais oui; il n'y a pas dix minutes, il était là, à la place où vous êtes. Tenez, voici encore son verre : il nous avait offert un petit verre, et Augustin adore le mêlé.

— Simon est revenu ! répétait Geneviève.

— Et il connaissait l'autre, parce qu'il est rentré juste au moment où le petit vieux montait chez vous; il semblait tout le temps le guetter. Nous croyons que le petit vieux venait aussi pour le mariage...

— Est-ce qu'ils se sont parlé?

— Mais non !... Vous ne savez rien, alors? fit la concierge désappointée. Mais, heureuse d'avoir une histoire à raconter, elle reprit :

— Vous ne savez rien !... Je vais vous dire tout ça, alors...

Geneviève, attentive, écoutait... La présence de Simon dans l'affaire lui rendait un peu d'espoir.

— Donc, aussitôt le petit vieux entré dans la maison, il montait l'escalier, et n'était pas encore chez vous que nous voyons entrer le marin... Vous savez, il nous va, celui-là !... Augustin l'aime bien... il nous offre un verre; comme je me dis : c'est pour le mariage, il vient encore chercher quelques renseignements; je fais signe de l'œil à Augustin. Alors il lui offre un siège, et nous causons. Il nous a d'abord raconté un voyage qu'il a fait dans un pays où les chevaux parlent comme vous et moi. Mais, tout en causant, il avait l'air de guetter tous les gens qui sortaient... Quand le petit vieux est descendu, il s'est levé vite. Augustin lui dit :

— Qu'est-ce qui vous prend? où que vous allez?...

— Espère ! espère, qu'il répond, nous nous reverrons; et il a filé. Une fois dehors, il a fait un signe à des agents... et... quand je suis arrivée dans la rue, le vieux était en fiacre, avec trois agents... et le marin sur le siège à côté du cocher... Qu'est-ce que c'est que ces gens-là?...

Geneviève était pensive... L'espoir revenait. Ce n'était pas pour rien que Simon avait aidé à l'arrestation de l'homme qui était venu la renseigner sur son enfant...

De tout ce qu'elle avait entendu, il ressortait une chose absolument claire, c'est qu'on venait de s'emparer de celui qui venait pour l'aider, et que Simon, pro-

bablement chargé *in extremis* de l'éducation de sa Jeanne, voyant que l'enfant allait lui être enlevée, avait fait aussitôt arrêter le vieux Rigobert. Geneviève n'était pas bien assurée que le vieillard jouissait de toutes ses facultés, mais il savait quelque chose. Peut-être était-il fou! Et tout ce qu'il avait raconté sur la mort et la résurrection de Pierre en était la preuve; mais il avait des éclairs de bon sens, et sachant qu'un de ses amis, Simon Rivet, cachait chez lui l'enfant de son lieutenant, il s'était donné pour mission de rendre l'enfant à sa mère. Avec cette ténacité des fous, il s'était insensiblement persuadé qu'il savait un secret utile à la femme de son ancien chef, et il ne rêvait plus que de se sauver de la maison de santé pour aller tout apprendre à la jeune femme : que son époux vivait et que son enfant la demandait.

Geneviève avait besoin de croire à cela, elle avait été si près de la réalisation de son rêve, qu'elle ne pouvait y renoncer. Et elle dit à la concierge :

— Oui, vous avez raison, ce doit être un fou qui s'est échappé de la maison...

— C'est ce que pense Augustin, ce que je pense, et ce que tout le monde dit... Mais que venait-il vous raconter?

Ainsi mise en demeure de donner une raison, même mauvaise, Mme Davenne se trouva fort embarrassée; mais il n'y avait pas à hésiter... Elle brocha sur la vérité

— Mon Dieu, continua Mme Davenne, c'est un vieux matelot, ancien fidèle serviteur de mon mari.

— Ah!... c'est un matelot aussi? Alors tout s'explique...

— Oui, celui dont vous me parlez, Simon, qui est venu chez vous, était avec lui à bord de la *Souveraine*.

— Mais que venait-il faire chez vous?

— Mon Dieu, que voulez-vous que vienne faire un malheureux chez ses anciens maîtres?

— Oui, oui, je comprends... Il venait demander de l'argent?

— C'est cela.

— Les pauvres gens; dame! Vous savez, dans ces maisons-là on ne les traite pas absolument comme des princes. Je vois ce que c'est... L'autre, celui qui est si drôle, est un vieux camarade qui veille son ami, et c'est lui qui, sachant qu'il s'était sauvé, se sera dit : Il doit être allé chez la femme de notre ancien chef...

— Justement...

— C'est pour cela qu'il venait demander des renseignements en cherchant à voir tous ceux qui sortaient et qui rentraient.

— Je crois que vous êtes sur la voie...

— Tout s'explique..., et moi qui croyais...

Puis, voyant Geneviève impatientée, et se méprenant sur son allure, elle dit :

— Mais, vous n'allez pas encore vous faire du mal pour ça?...

— Non, je suis très bien..., très calme...

— Vous concevez bien que vous avez assez de tracas... sans vous tourmenter pour les autres.

Geneviève s'était levée; interrompant la concierge, elle lui dit :

— Est-ce que vous avez absolument besoin chez vous à cette heure?

— Mais non, fit cette dernière interdite. Pourquoi me demandez-vous cela?

— Faites-moi la grâce de m'accompagner.

— Où donc? loin?

— Oui, nous serons deux heures... Pendant que vous vous préparerez, votre mari ira chercher une voiture... Voulez-vous?

— Mais je suis à vos ordres... Ce n'est pas dans l'état où vous êtes que je vous quitterais.

— Augustin, va chercher une voiture.

Et pendant que le mari obéissait, la concierge se préparait.

La brave femme regardait la veuve avec inquiétude. L'allure de Geneviève lui semblait étrange, et, rapprochant de cette constatation les événements survenus depuis la veille, sa curiosité s'éveilla et elle se promit d'arracher à la jeune femme au moins quelques mots qui pussent jeter un peu de lumière dans ces ténèbres.

Geneviève, l'œil fixe, attendait; elle pensait, elle aussi, aux incidents survenus depuis la veille...

La lettre de Fernand, sa rencontre avec lui, la scène terrible qui l'avait suivie..., les émotions cruelles par lesquelles elle avait passé, en remettant le pied dans la maison mortuaire... Elle se souvenait avoir senti sur ses lèvres le souffle de Fernand, elle avait des frissons en se rappelant l'impression de ses mains sur ses épaules...; puis, cette étrange apparition, que les divagations du fou lui avaient fait croire réelle.

Non, cela était impossible, matériellement. D'abord, un homme ne pouvait se présenter par une fenêtre après avoir brisé sans bruit un contrevent solide... Non, elle avait été victime d'une hallucination, suivie d'une prostration qui l'avait livrée au misérable, ou qui peut-être avait assez effrayé Fernand pour qu'il se débarrassât au plus tôt de son corps. Elle avait peur de sortir seule; c'est pour cela qu'elle se faisait accompagner, parce qu'elle sentait qu'il se tramait quelque chose autour d'elle.

Elle voulait aller à Charonne, elle voulait se renseigner sur ce que celui qu'on déclarait un fou lui avait dit..., et, si cela était vrai, elle sentait bien qu'elle croirait absolument tout ce qu'il avait dit. Heureusement, avant de se décider à la conduire elle-même, le vieux Rig lui avait donné l'adresse avec un renseignement positif qui lui permettait de trouver facilement la demeure. L'endroit où résidait sa fille s'appelait : la Maison du pendu.

Augustin revint bientôt, la concierge était déjà prête; Geneviève n'avait rien vu, rien entendu, absolument perdue dans ses pensées. Le vieille femme, la désignant d'un regard à son mari, mit son doigt sur son front et, hochant la tête, sembla dire :

— Il y a quelque chose là... C'est détraqué... Puis elle s'approcha et passa la main sur l'épaule de Geneviève. Celle-ci sursauta et dit :

— Vous m'avez fait peur...

— Il ne faut pas vous tourmenter comme ça, madame Davenne, vous broyez du noir... Voyons, je suis prête et la voiture est là...

— Oui, c'est vrai, fit Geneviève... Partons.

— Serons-nous longtemps?... parce qu'il faut qu'Augustin sache à quelle heure je serai de retour...

— Je ne puis vous le dire, madame Lucas... Je ne sais pas où nous allons...

— Hein? fit la concierge avec stupéfaction... Elle échangea un regard de pitié avec son mari... Geneviève reprit :

— Je connais peu Paris, et je ne sais pas si ça est loin...

— Ah! très bien, fallait dire ça. Et souriant, elle ajouta : Je croyais que vous ne saviez pas où nous allions.

Cette parole rappela à Geneviève qu'elle devait veiller sur elle ; elle comprit que ses allures, ses façons mystérieuses commençaient à la faire prendre pour une insensée, et, à cette heure, puisqu'elle était décidée à ne plus s'arrêter dans ses recherches, elle se promit de rassurer en route la mère Lucas en lui faisant un demi-aveu : elle reprit :

— Nous allons à Charonne, tout en haut.

— Oh! je connais ça, Charonne, ça n'est pas loin; nous en avons a peine pour trois quarts d'heure... N'est-ce pas que nous connaissons Charonne, Augustin?

— Oui! oui! on s'y est amusé, et nous sommes payés pour nous en souvenir.

— Cela me sera bien utile, car j'ai des renseignements très vagues sur la maison où je dois trouver ceux que je cherche... et vous me guiderez.

— Ça tombe bien. Figurez-vous que c'est à Charonne que nous avons fait notre noce, n'est-ce pas, Augustin, à l'*Orme sans pareil?* On ne connaissait pas encore Robinson à ce moment-là, et l'*Orme sans pareil* existait déjà; on pouvait tenir une douzaine : les mariés, les grands parents et les témoins. Oh! oui, je le connais, Charonne!...

— Te souviens-tu, dit Augustin..., comme nous avons ri quand je suis tombé? Tout le monde a cru que je m'étais tué. Quel saut! Avons-nous ri?...

— Oui. Eh bien, ça va me donner des émotions de revoir Charonne... Je vous montrerai l'orme. De quel côté allez-vous?

— Je vous le répète, je ne sais pas...

— Vous ne connaissez pas le nom de la personne?

— Non!... Mais on désigne la demeure sous le nom de : la Maison du pendu!

— Ah! bon Dieu, en voilà des noms!... Enfin, une fois à Charonne, ça ne sera pas long à trouver, le pays n'est pas grand... Nous avons trois quarts d'heure, une demi-heure de recherches... mettons trois quarts d'heure aussi, ça fait une heure et demie... Restez-vous longtemps?

— Non, pas aujourd'hui, dit vivement Geneviève.

— Alors, c'est une affaire de deux heures et demie, trois heures. Tu entends, Augustin?... surveille le dîner.

Elles partirent; la mère Lucas donna l'adresse au cocher, et elles arrivèrent bientôt aux premières maisons de Charonne.

En route, Geneviève avait dit à la concierge qu'elle avait besoin, pour de graves intérêts de famille, de retrouver une personne habitant le pays. La voiture

s'arrêta et la mère Lucas descendit aussitôt pour prendre des renseignements : ce ne fut pas long. Elle remonta dans la voiture et dit :

— Je sais où ça est ! C'est une maison qui appartient à la famille d'un individu qui s'y est pendu, elle était restée inhabitée longtemps ; on l'a louée il y a environ deux ans à peu près, on n'est pas bien certain. Pour être bien renseigné, il faut s'adresser à un nommé Savard, près de l'église.

— Allons-y, dit vivement Geneviève, qui reprit espoir en constatant qu'il existait une maison désignée sous le nom que lui avait donné le vieux Rig, et qui avait été louée juste à l'époque de la mort de son mari.

La voiture s'arrêta bientôt au bout du pays... C'est Geneviève qui descendit, priant la concierge de l'attendre, à son grand désappointement. Celui que nous avons vu dans les premiers chapitres de ce récit, et qui avait traité de la location avec Davenne, vint aussitôt au-devant d'elle et s'informa de ce qu'elle désirait.

— Monsieur, vous avez loué une maison qu'on connaît sous le nom de Maison du pendu ?

— Oui, madame.

— Je viens, monsieur, vous prier de me donner quelques renseignements sur les personnes auxquelles vous avez loué !

— Ah ! je comprends. Très bien, madame, asseyez-vous ; je suis absolument à votre disposition ; il est naturel que l'on s'éclaire. J'en ferais autant que vous.

Geneviève reprit :

— Votre locataire se nomme Simon Rivet.

Le père Savard la regarda, stupéfait.

— Pas du tout, madame, c'est le domestique..., le matelot, qui se nomme ainsi.

Alors la jeune femme fut prise d'un tremblement tel que Savard lui demanda :

— Mais qu'avez-vous donc ?

— Rien, rien, monsieur..., fit Geneviève en se domptant ; et elle interrogea d'une voix dont on ne saurait rendre l'expression :

— Le maître se nomme ?

— Jean Sévère !...

— Jean Sévère ! répéta la jeune femme.

— Ce n'est pas ce nom qu'il vous a donné... Il fait peut-être louer au nom de son domestique ; tous ces gens-là étaient si mystérieux... qu'il se pourrait qu'il soit obligé de louer sous un autre nom.

— Quel homme est-ce ? demanda Geneviève.

— Dame ! c'est un beau garçon de trente à trente-cinq ans environ ; il a les yeux bleus, des cheveux blonds ; il est très pâle et toujours l'air sévère... Je ne l'ai jamais vu rire...

Geneviève, à mesure que l'homme parlait, devenait blême ; il lui semblait qu'elle allait défaillir... C'était vrai, son mari vivait...

Elle était veuve d'un vivant. Ne trouvant pas la force d'interroger, elle dit :

— Et ?...

— Et... voilà tout... Très comme il faut..., qui payait régulièrement... Des gens tranquilles; jamais on ne voyait personne chez eux...

— Il était seul?

— Dame, ça, je comprends, vous voulez me demander si la femme qui vit avec lui est sa femme?

Cette fois, il fallut à la jeune femme une dépense énorme de volonté pour ne pas tomber; elle n'eut pas la force de répondre, et il continua :

— Je ne sais pas si c'est sa femme, ou sa maîtresse, ou sa parente... Ce que je sais, c'est qu'ils se parlent comme des étrangers. J'ai cru d'abord que c'était elle qui s'occupait de l'enfant, Mlle Jeanne.

— Jeanne! Jeanne! fit Geneviève, s'enfonçant les ongles dans les chairs et se cramponnant d'une main au dossier de sa chaise pour ne pas défaillir.

— Seulement, c'est bien singulier, n'est-ce pas? une belle jeune femme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, belle, belle comme tout, vivant sous le même toit que l'autre, pendant deux ans, ne sortant jamais, c'est drôle... On croyait ici que cet homme avait eu cet enfant avec cette femme, et que, ne pouvant l'épouser, il vivait avec elle secrètement pour n'être pas ennuyé par la famille.

— Est-ce que Jeanne l'appelle sa mère? demanda fébrilement Geneviève, devenue plus forte à cette seule pensée.

— Ça, on n'en sait encore rien! Personne n'a mis le pied dans la maison pendant qu'ils l'ont habitée...

— Ils ne l'habitent donc plus?

— Mais, non... Ah! çà, voyons, je croyais que vous veniez prendre des informations parce que vous étiez la propriétaire de leur nouveau logement...

— Ils sont partis!... Où?

— Ils n'ont pas dit où ils allaient.

— Et quand?

— Hier matin... Les clefs m'ont été rendues à neuf heures du matin, et ils étaient partis de la veille au soir.

— Ah! que je suis malheureuse! exclama Geneviève qui, défaillante, s'accoudant sur la table, laissa tomber sa tête dans ses mains et fondit en larmes, pendand que Savard appelait à son secours la mère Lucas, restée dans la voiture.

XIV

LE QUART D'HEURE DE RABELAIS.

Le lendemain de ce jour, Fernand était conduit devant le magistrat chargé de l'interroger. A toutes les questions qui lui furent faites, il répondit qu'il avait été victime et dupe d'une aventurière. Il s'était marié pour étendre sa position : la dot promise couvrait bien au delà le déficit.

— Mais voici des faux! Ces traites portent la signature Wilson.

— Séglin, vous vous reconnaissez l'auteur des fausses traites signées Wilson? (PAGE 277.)

— Ces traites ne devant pas retourner à la maison Wilson, elles étaient payables chez moi, et j'ai les fonds pour les solder dans le portefeuille qui a été saisi hier.

— Ces fonds proviennent d'un double vol.

— Je n'ai pas volé.

— Vous avez, quoi que vous en disiez, touché la plus grande partie de la dot que vous apportait Mlle de Zintsky.

— Je n'ai rien touché, c'est faux ! protesta Fernand avec véhémence.

— Veuillez être calme et vous astreindre à répondre seulement à mes questions... Votre intérêt y est engagé... Croyez-moi !

— Monsieur le juge, je vous obéirai ; mais vous vous expliquerez facilement les emportements d'un homme qui a été perdu justement parce que cet argent n'a pas été versé et auquel on dit aujourd'hui qu'il l'a volé...

— Arrivons à un autre fait... Les faux sont de vous ?

— Oui, monsieur ; mais, je le répète, il n'y avait pas chez moi la pensée de voler ; ils ne pouvaient porter aucun préjudice à la maison Wilson : ils étaient payables chez moi, et j'étais en mesure, puisque la plus grande partie de la somme a été saisie sur moi...

— Ceci n'atténue en rien les faux dont vous êtes accusé..., et votre argument est anéanti par ceci : lorsque les faux ont été signés, votre mariage, qui devait vous donner l'argent nécessaire pour les retirer du commerce, n'était point encore consenti... Une rupture survenant quelques jours avant le mariage, et vous restiez insolvable.

— Mais, monsieur, je le répète, je n'ai pas touché un liard sur la dot..., et je réclame l'arrestation de ma femme, laquelle m'a volontairement poussé dans cette situation, pour, ayant un nom, être libre...

— Singulier désir ! Avoir le droit de porter un nom flétri par les tribunaux...

Fernand devint rouge et se mordit les lèvres... C'est que, là, il n'y avait pas d'emportement possible : il fallait tout subir, tout entendre.

— Revenons au fait... C'est vous qui avez contrefait la signature Wilson... Vous le reconnaissez ?

— Sous le bénéfice de ce que je viens de vous expliquer, monsieur, oui.

— Écrivez, dit le juge à son greffier... Et, au bout de quelques minutes, il s'adressa de nouveau à Fernand et lui dit :

— Pour vous faire de l'argent, vous avez emprunté une somme de trois cent quarante mille francs sur les bijoux de votre femme ; ces bijoux, vous les lui avez soustraits une nuit... Est-ce vrai ? Répondez !

— C'est vrai, monsieur ; mais je désire vous expliquer pourquoi : je devais, ainsi que je l'ai dit lors de mon premier interrogatoire, toucher à la fin du mois une somme considérable ; or, un télégramme et des lettres m'annoncèrent une remise de quelques jours pour l'arrivée de la somme, et je me décidai à engager les bijoux de ma femme, avec la certitude que je les dégagerais bientôt et qu'elle ne s'apercevrait de rien.

— C'est toujours votre système, qui consiste à affirmer que, contrairement à votre contrat qui porte : « Dont la signature du présent contrat est quittance. »

— C'était de confiance... ; mais je vous jure que je n'ai rien reçu.

— Puisque vous prétendez avoir reçu des lettres et des télégrammes de l'oncle Danielo de Zintsky, que sont devenus lettres et télégrammes ?

— On a dû les retrouver chez moi...

— Chez vous, on n'a rien trouvé que la preuve que vous ne vous soutenicz que par des expédients. On n'a même pas trouvé un chiffre correspondant à l'encaisse-

ment des trois cent quarante mille francs que vous aviez empruntés sur les bijoux, soi-disant pour payer les traites.

— Monsieur, on doit trouver sur les livres une somme de trois cent mille francs.

— Oui, on trouve ce chiffre...

— Les quarante mille francs, je les reconnaissais à Samuel, pour l'intérêt et la commission.

— A qui feriez-vous croire semblable chose?... Un homme comme vous..., plus qu'adroit en affaires, aurait accepté de donner quarante mille francs pour un prêt de cinq ou six jours?

— Samuel est un usurier, tout le monde le sait...

— Aussi ceux qui ont affaire à lui savent bien qu'ils empruntent à fonds perdu. Je vais vous dire pourquoi vous avez consenti à signer cet énorme intérêt... C'est que vous n'aviez pas l'intention de reprendre les bijoux. Le vieux Samuel n'est pas un prêteur sur bijoux ; il s'y connaît peu... Il avait confiance en vous; il savait que les bijoux avaient été admirés à la fête que vous aviez donnée... pour les montrer peut-être. Là, les femmes étaient éblouies, les connaisseurs prétendaient qu'ils valaient cinq cent mille francs, au bas taux... Et Samuel prêta de confiance. Mais qu'aviez-vous fait? Vous aviez changé les pierres, les diamants étaient remplacés par du strass, et ce que vous vendiez trois cent mille francs n'en valait pas cinq mille... Voilà ce que vous avez fait...

— Moi, moi! exclamait Fernand étourdi; mais, monsieur, sur ce qu'il y a de plus sacré, de plus saint au monde, je vous jure que je n'ai pris ces bijoux que pour les porter chez Samuel... Si véritablement ils sont faux, c'est une preuve de plus du guet-apens dans lequel je suis tombé en me mariant.

— Vous entendez dire que votre femme avait de faux brillants?

— Oui, monsieur.

— Non seulement la dot qu'elle apportait n'a pas été versée, mais les bijoux qui lui sont personnels étaient en strass?

— Je ne les ai pas touchés. Dans le sac même où je les ai trouvés, je les ai portés chez Samuel.

— Tenez, Séglin, vous avez tort de ne pas parler franchement; votre système est insoutenable. Avouez plutôt ce que vous avez fait des véritables diamants.

— Mais, maintenant je suis un voleur... alors... Monsieur, je vous jure que les bijoux ont été portés par moi à Samuel tels que je les ai trouvés... Et si l'indigne créature qui porte mon nom a osé soutenir le contraire, confrontez-la avec moi...

Le juge haussa les épaules et dit :

— Vos emportements sont une comédie qui ne me trompe pas... Tenez, voici la facture remise par votre femme, et apostillée au consulat... C'est une des premières maisons de Vienne, Bodmann; les bijoux ont été vendus *cinq cent vingt-cinq mille francs*. Nierez-vous encore?

— Oui! oui, je nie... Je n'ai pas touché à un seul bijou... Je le jure.

— Nous comprenons votre système : vous ne voulez pas révéler à qui vous avez vendu les diamants.

A ces mots, Séglin entra dans une fureur telle, que le gendarme, sur un signe du juge, lui posa la main sur l'épaule. Il se contint aussitôt. Le juge instructeur reprit :

— Vos agissements sont absolument limpides pour nous... A la tête d'une maison qui ne se soutenait que par son crédit, vous pouviez vivre largement. Vos vices, votre passion pour le jeu, vous entraînaient à des dépenses exagérées... La commandite de votre maison était épuisée, vous n'aviez d'autres ressources que dans l'intrigue. Alors vous avez cherché à emprunter. Ne trouvant pas ce que vous vouliez, et étant obligé de soutenir le train que vous meniez pour ne pas vous discréditer, — au lieu de réduire vos dépenses et de chercher à combler par le travail les brèches faites à votre capital en demandant du temps à vos créanciers, — vous avez préféré avoir recours à des tentatives criminelles : vous avez fait des faux et falsifié les écritures.

— Monsieur le juge, je vous déclare que je ne vous répondrai plus : les accusations portées contre moi sont absurdes, et je ne veux plus me défendre.

Le juge, sans paraître avoir entendu Fernand, continua :

— C'était la faillite que vous vouliez éviter... et vous ne reculiez pas devant le crime. Alors... c'est la banqueroute qui se dressa devant vous... Il n'y avait plus d'issue... que les faux... Vous en fîtes pour plus de quatre cent mille francs... Nous les avons entre les mains ! Vous ne deviez plus exister commercialement que jusqu'au jour de l'échéance... De ce jour vous aviez bâti dans votre cerveau le plan criminel de votre fortune... Vous deviez tout réaliser et fuir... Une occasion se présenta d'augmenter votre avoir : un brillant mariage. Immédiatement vous faites tous les sacrifices pour le faire réussir, — de l'aveu de votre caissier. — Était-ce pour sauver votre maison ? Non !... La suite nous le prouve... Une dot princière vous est passée et elle disparaît. Vous ne payez les effets signés par vous que parce qu'ils vous donnent un jour de plus, le temps de vendre les bijoux et de mettre à l'abri les diamants que vous avez arrachés. Tout était préparé d'avance, nous le savons aujourd'hui... Vous faites la comédie d'un suicide, puis d'une tentative d'assassinat. Et la vérité est que, voulant vous débarrasser d'un témoin gênant, vous tentez d'assassiner la malheureuse que vous avez épousée pour la voler, et qui n'échappe qu'en se sauvant presque nue, vous laissant tout. Malheureusement, à cette heure, la police arrive, vous ne l'attendiez pas sitôt. Mais, aventurier habile, vous échappez. Votre signalement est donné partout ; aussi vous êtes trop adroit pour essayer de fuir. Vous vous établissez à Paris ; là, vous recevez des femmes la nuit..., vos complices, sans doute, qu'on n'a pu retrouver... Vous apprenez que votre femme, la pauvre et digne enfant qui vous a échappé, s'est réfugiée rue de Navarin... Vous y courez aussitôt ; car, vous le saviez, c'est votre accusatrice, celle devant laquelle vous ne pouvez plus rien soutenir... Qu'alliez-vous faire chez elle ?... Nous le savons, car les agents, en vous arrêtant rapidement, ont saisi sur vous un revolver chargé... Vous vouliez tuer le témoin devant lequel vous ne sauriez rien nier... Qu'avez-vous à dire maintenant ?

Fernand restait atterré, abruti. Tout ce qu'il venait d'entendre l'avait étourdi tous ces mensonges mêlés à la vérité prenaient un corps, et il se disait que tout

cela se coordonnait si bien, qu'il était presque impossible de n'y pas croire. Ce n'était plus d'une banqueroute et de faux qu'il était accusé; mais c'était de tous les crimes et délits punis par le Code..., depuis l'assassinat jusqu'au vol... Ce n'était plus d'une question de prison temporaire qu'il s'agissait, c'était de sa vie entière dans un bagne... Il ne trouvait pas un mot à répondre; il n'avait plus la force de protester.

Le juge fut convaincu que l'ensemble de preuves écrasant l'accusé, celui-ci s'avouait vaincu, et il reprit plus doucement, en faisant signe à son greffier d'écrire :

— Séglin, vous vous reconnaissez l'auteur des fausses traites signées Wilson?

Il fit un signe de tête, et le greffier écrivit. Le magistrat reprit :

— Vous n'aviez qu'un but : attirer à vous, par tous les moyens possibles, une somme considérable; faire argent de tout ce qui était négociable, et fuir sous un autre nom à l'étranger, abandonnant en France votre femme, celle qui vous avait apporté la plus grosse part de l'argent que vous vouliez emporter.

Fernand haussa les épaules et ne répondit rien. Ne protestant pas, ceci fut considéré comme une acceptation, et le juge poursuivit :

— Dans toute cette affaire, à présent limpide, il n'y a qu'un point obscur. Séglin, dans votre intérêt, et pour ne pas attirer sur vous toute la sévérité de la justice, soyez sincère... Songez que la possibilité de restituer partie de la somme atténuera un peu les crimes dont vous êtes accusé... Que sont devenus les diamants, les bijoux de votre femme?

— J'ai dit la vérité.

— Vous avez caché ces pierres qui, à elles seules, représentent une fortune... Vous espérez, votre peine subie, ou par une évasion heureuse, échappant au châtiment, aller un jour reprendre ce butin... Détrompez-vous... Votre refus de répondre, en appelant sur vous la sévérité du jury, vous fera appliquer une peine plus grave, en même temps qu'une surveillance de toute heure.

— J'ai dit la vérité ; je n'ai rien à répondre.

— Vous refusez absolument?...

— Monsieur, je ne suis pas un voleur de profession... Je suis un malheureux qui, se débattant contre le sort, s'est servi d'armes indignes, voilà tout... Un ami m'avait commandité; la maison ne faisait pas de brillantes affaires, et je cherchais, par un mariage riche, à la rétablir... Sur ces entrefaites, mon commanditaire mourut... C'était un ami; je n'avais pris avec lui aucune précaution..., et sa mort livrait mon compte à un créancier terrible... Il pouvait exiger, il exigeait... C'était ma ruine; ma maison n'avait plus que l'apparence... Pour faire un beau mariage, il fallait à tout prix cacher le gouffre... C'est à quoi je m'appliquai... par des moyens réprouvables, monsieur, je le sais!... Mais je n'avais pas fait le plan que vous venez de m'attribuer; mon plan était de sauver ma maison à tout prix... A cette époque, c'est la faillite qui me menaçait, c'est contre elle que je luttais... J'étais en relations d'affaires avec la maison Wilson...; les traites étaient payables en France, chez moi, et je les adressais aussitôt à la maison de Londres. Alors l'idée me vint de lancer dans le commerce les traites que vous avez saisies; j'en

fis pour trois cent mille francs. Lorsqu'elles arrivaient chez moi, je les soldais et les anéantissais, ne dirigeant sur Londres que celles acceptées par la maison. Je trouvais ainsi un crédit énorme... Mais la maison périclitait toujours.

— N'est-ce point plutôt la malheureuse passion que vous avez pour le jeu?

— Oui, monsieur, c'est vrai, je suis joueur, et dans deux cercles j'ai perdu des sommes considérables... C'est la cause de ma perte.

— Ces sommes ont été évaluées à plus de quatre cent mille francs.

— C'est possible... Enfin, monsieur, en faisant ces... faux..., j'étais résolu à les solder; c'était un crédit flottant que je m'étais établi... Quatre ou cinq jours avant les échéances, je faisais des traites pour une somme semblable et je payais les autres...

— Vous aviez là des frais considérables de commission pour des sommes aussi importantes.

— C'est vrai, monsieur. Alors, je reçus d'un de mes clients de Vienne une proposition de mariage : on me parlait de deux millions au moins; le mariage se fit. Vous savez le chiffre de la dot. Pour la réalisation de ce mariage, je voulus donner à ma maison une apparence factice; je pris le petit pavillon d'Auteuil... Je fis enfin des folies... et, pour les payer, je dus faire de nouvelles traites.

Mais, vous le remarquerez, monsieur, je ne compromettais personne; j'étais certain, puisque j'allais toucher des millions, de pouvoir retirer les traites, de liquider le passé de ma maison et de la lancer à nouveau et très brillamment. Le mariage fut une duperie. Ces millions n'ont été que sur le papier; les bijoux étaient faux, et ce sont ces derniers qui ont précipité la catastrophe. Mais, je vous le jure, monsieur, je n'ai jamais touché un liard sur la dot, et vous croyez que je voulais fuir avec une fortune! Songez que, le jour de l'échéance, j'avais presque le double de la somme et que j'ai payé, que j'étais en mesure pour solder les traites, et que c'est à une maladresse de mon caissier que je dois que tout cela a été découvert. Les traites soldées à présentation, elles étaient détruites et c'en était fini.

— Mais les bijoux?

— Les bijoux! Je suis convaincu qu'une enquête approfondie vous prouvera que j'ai dit la vérité.

— Il y a un témoin qui serait bien utile pour cela, c'est ce caissier... Qu'est-il devenu? Depuis cette époque il a disparu.

Fernand se garda bien de répondre. Et le magistrat :

— Un cocher que vous verrez l'a conduit avec vous au chemin de fer.

Fernand pâlit.

— Quel intérêt aurais-je eu au départ de mon caissier? Et pourquoi, si je savais sa résidence, voulez-vous que je vous la cache?

— Parce que nous supposons, et nous avons de graves raisons pour cela, que c'est lui qui est parti avec les vrais diamants arrachés aux bijoux.

— Oh! exclama Fernand, perdant la tête, si c'est cela, je vais vous dire où il est.

Le juge eut un sourire. Séglin le vit et il comprit la sottise qu'il venait de faire; mais il était trop tard. Le magistrat disait au greffier :

— Écrivez...

— Vous voyez bien que c'est par vos ordres que votre caissier est parti...

— Eh bien, oui. La catastrophe était arrivée, je venais d'échapper aux agents qui m'avaient arrêté ; je me promenais autour de chez moi, pour voir ce qui s'y passait... Alors j'étais décidé à échapper aux poursuites par la fuite ; mais j'étais presque sans argent. J'aperçus Picard, qui revenait de chez l'homme pour payer les traites. Je le hélai, sachant bien qu'il n'avait trouvé personne. Il était inutile de raconter mes affaires à ce brave homme. D'autre part, s'il rentrait chez moi, il pourrait donner des renseignements aux agents qui étaient à ma recherche. Je lui pris l'argent, lui disant que j'allais moi-même aller payer les traites... et je lui dis que je venais de recevoir un télégramme m'annonçant que l'on verserait les fonds que nous attendions à Turin... Je le conduisis moi-même au chemin de fer... Et depuis ce jour il est à Turin.

Le magistrat eut un sourire de doute, et il dit :

— Vous croyez parler à des naïfs. A qui ferez-vous croire à cette rencontre providentielle. Vous êtes sans un liard, et justement vous rencontrez votre caissier à cinq heures du matin. Vous lui prenez tranquillement cent quarante-cinq mille francs, et, à cette heure, vous ne pensez pas à fuir : c'est lui que vous faites partir ! Vous aviez l'argent en poche, monsieur Séglin. Votre caissier, qui est votre complice, était parti la veille avec les diamants, et vous, vous rentriez chez vous pour prendre ce qui restait ; il était minuit. Votre femme voulut s'y opposer, et vous avez tenté de la tuer. Elle a pu se sauver, et alors vous avez été arrêté, blessé, il est vrai, mais par un ricochet ; la balle est revenue sur vous, car elle avait à peine entamé le front.

— Mais c'est un roman ! un roman, que vous me contez là ! exclama Fernand.

Le juge dit vivement :

— Nous allons voir, Séglin, si vous allez persister devant l'évidence.

Le magistrat sonna et donna des ordres tout bas ; un agent entra aussitôt, qui se plaça d'un côté de Fernand ; de l'autre côté était un gendarme. Ayant, d'un signe, recommandé à l'agent et au gendarme de veiller sur l'inculpé, le juge instructeur dit :

— Introduisez le témoin.

Fernand leva aussitôt la tête. Qui donc pouvait témoigner dans son affaire ? Et, au même moment, il sentit que d'un côté l'agent, de l'autre le gendarme, lui saisissaient les poignets. Il eut un tressaillement en voyant entrer Iza. Celle-ci, très élégamment vêtue, souriait au juge, et ne dirigea même pas ses regards sur lui.

— Tenez, madame, veuillez vous asseoir, fit le juge d'un ton aimable...

Iza s'assit, bien calme, bien tranquille, très soigneuse de sa pose, se mettant à son aise comme si elle était au théâtre. Le juge dit aussitôt :

— Madame, vous nous avez déclaré ignorer la position de votre mari ?

— Oui, monsieur... Quand je dus me marier..., celui qui passait pour mon oncle...

Séglin fronça les sourcils et le juge eut un petit mouvement de tête protecteur, en disant :

— Oui, oui, nous savons...

Iza continua :

— ... Obligé, par les événements politiques de son pays, de ne plus s'occuper de moi, voulut que je fusse placée honorablement en France... Le prince de Zintsky est immensément riche; il me dotait de deux millions. Sur la recommandation d'un grand banquier de Vienne, il convint de mon mariage; je vins à Paris accompagnée par lui... La position me plut... M. Séglin se prétendait presque millionnaire; il déclarait m'aimer... Moi, je ne ressentais pour lui ni amour ni répulsion... Il fallait en finir avec le prince, j'acceptai.

Tout cela était dit légèrement, d'un ton dégagé et comme la chose la plus simple du monde.

Séglin était livide.

— C'est dans ces conditions que je fus mariée, et ce n'est qu'il y a un mois, le jour de la catastrophe enfin, que je connus l'homme que j'avais pour époux...

— Qu'avez-vous à dire, Séglin? demanda le juge.

Séglin baissa la tête et ne répondit pas...

— Continuez, madame... Votre dot fut-elle payée?...

— Oh! monsieur! Avant de partir, le lendemain de mon mariage, le prince de Zintsky paya en billets de banque, dans le salon de la maison d'Auteuil, et il refusa le reçu que M. Séglin lui offrait, en disant que cela était inutile entre galants hommes.

Séglin avait relevé la tête; son regard brillant ne quittait plus sa femme, et il dit vivement :

— C'est lui qui vous a conté cela..., le vieux Danielo, le vieux coquin...

Iza ne tourna même pas la tête; son regard dédaigneux se promena une minute sur Fernand, l'écrasant de mépris... Le magistrat demanda :

— Est-ce le prince qui vous a raconté cette scène?...

— Monsieur, dit Iza avec l'accent sincère de la vérité, j'étais là, j'assistais à la scène. J'ai vu...

— Oh! exclama Fernand étourdi.

— Qu'avez-vous à répondre à cela? demanda le juge, triomphant.

— Mais c'est faux! monsieur, absolument faux... Ce prince est un vieux coquin que j'ai revu depuis, son complice... Mais, malheureuse, qui êtes-vous donc?

Iza ne sourcillait pas... et le magistrat dit sévèrement :

— Séglin, contenez-vous..., si vous ne voulez que je vous fasse reconduire... Madame, vos bijoux, vous ne les avez jamais prêtés?

— Jamais, monsieur; je ne les ai mis qu'une fois, et monsieur me les a volés.

— Voulez-vous nous raconter comment vous avez été amenée à vous sauver de chez vous?

— Mon mari, monsieur, était parti le soir, déclarant qu'il allait faire un voyage..., qu'il ne rentrerait que le lendemain...

— Quel but supposez-vous à ce voyage feint?

Le vieux Rig se penchait sur son lit pour voir celui qui portait la trousse. (PAGE 287.)

— Oh! monsieur, pas la jalousie... Je vous ai expliqué que mon mari n'avait pas de ces scrupules.

Fernand regarda le juge et sa femme, paraissant ne pas comprendre. Iza continua :

— Son but était que, tout le monde étant endormi à la maison, on ne le vît pas venir la nuit me dévaliser et me voler... J'avais encore de nombreux bijoux. Je le surpris les cherchant... Je me levai; il me les demanda, je refusai... Une scène

épouvantable eut lieu ; il me traita comme la dernière des femmes. Je lui répondis qu'en se mariant il savait ce qu'il faisait..., que je ne m'étais pas cachée... Alors il s'emporta, voulut m'étrangler. Je lui échappai et criai au secours, en me sauvant de la chambre dans le cabinet de toilette; il prit un revolver et tira sur moi en brisant la glace... Puis, ne m'ayant pas touchée, il courut pour me saisir dans le boudoir... Je ne sais ce qui arriva : il tomba ; aussitôt je me précipitai dans ma chambre... Je pris la première robe venue, et presque nue, en pantoufles, je me sauvai... Voilà, monsieur!

— Eh bien, Séglin, qu'avez-vous à dire?

Fernand était effrayant à voir ; ses yeux sortaient de leurs orbites, ses dents grinçaient, ses lèvres s'agitaient sans qu'il pût dire un mot. Les deux gardes avaient de la peine à le contenir... Tout à coup les plus affreuses injures sortirent de sa bouche.

— Misérable gueuse! Indigne créature! Tu mens! monstre d'infamie. Vous ne m'empêcherez pas de l'étrangler.

Et il se débattait avec une telle furie que le juge, effrayé, dit vivement :

— Sortez, sortez, madame... Nous sommes suffisamment édifiés...

Iza couvrit son mari de son même regard dédaigneux, qui monta lentement des pieds aux cheveux, et après avoir souri au juge en lui disant :

— Il ne me fait pas peur... Il m'avait habituée à de semblables scènes...

Elle sortit. Un agent entrait pour prêter main-forte aux autres ; mais ce fut inutile. En même temps que sa femme se retirait, sa colère disparut pour faire place à une prostration complète; on fut obligé d'avancer un siège pour qu'il ne tombât pas... Le voyant calme, le juge dit :

— Vous avez entendu, Séglin ; qu'avez-vous à dire?

— Ah! monsieur, fit Fernand d'une voix déchirante, c'est bien infâme, c'est bien indigne, ce qui vient de se passer là.

— Vous niez encore?

— Mais, monsieur, je vous jure que tout cela est faux, absolument faux...

— Vous êtes déjà gravement compromis, et de votre aveu... Et quel intérêt, si ce n'est celui de la vérité, voulez-vous qui pousse une personne que son nom seul obligerait à vous défendre.

— Monsieur, c'est ce que je me demande.

— Au reste, lorsqu'on fait un mariage comme le vôtre, sans amour, c'est l'argent à la main qu'on signe.

— Mais, monsieur, j'adorais..., j'adore ma femme... Mais il me semble que ce n'est pas elle que j'ai entendue. Ce n'est pas en si peu de temps qu'une jeune fille, devenue à peine femme, atteint à tant de perversité...

— Que me dites-vous? Mme Séglin, en se mariant, était femme.

— Mais non, monsieur.

— Voyons, c'est elle qui l'a avoué... Vous l'épousiez sachant ses relations avec le prince de Zintsky...

— Oh! exclama Fernand épouvanté et portant ses mains à son front... : la maîtresse du prince... Elle vous l'a dit..., et la dot... payait!... Oh! mais c'est abominable! mais c'est infâme!

L'accent de Fernand étonna le juge... Il fit signe aux agents de se retirer, et Fernand resta avec le gendarme pour gardien.

— Votre femme a été franche; elle nous a dit ce qu'elle était, et les renseignements que nous avons fait prendre par le consul sont absolument exacts... Au reste, ils sont très... très pénibles.

— Mon Dieu, mon Dieu, que me dites-vous là?...

— Le vérité.

— Je vous jure que je l'ignore... Ce prince, je sais que c'est un escroc...

— Vous vous trompez, monsieur : le prince de Zintsky est un fort galant homme; il est en ce moment en son pays, et c'est un des grands chefs du mouvement libéral.

— Monsieur, alors, je vous en supplie..., contez-moi cela... Je crois que je deviens fou; tout ce que je vois, tout ce que j'entends, me semble insensé...

Et Fernand porta la main à sa tête comme s'il voulait s'assurer que son cerveau n'éclatait pas.

— Monsieur, je n'ai aucun motif de vous cacher ces renseignements.

Les sourcils froncés, inquiet, redoutant d'apprendre plus qu'il n'avait vu, Fernand écouta, et le juge, après avoir consulté quelques papiers dans son dossier, lut :

— Assurément, cette fille est incapable de nouer une semblable affaire : c'est une pauvresse qui n'avait jamais rien eu, une tsigane, suivant dans une troupe de bohémiens les corps irréguliers qui pillaient les villages lors du dernier soulèvement... Excessivement jolie, toujours très réservée, beaucoup plus belle que ses compagnes, elle vivait plutôt avec les chefs... Au moral, c'est la dernière des créatures. C'est dans cette boue, sur la route de Widdin, qu'elle fut un soir rencontrée, sauvée même par le prince de Zintsky... Le village avait été incendié, les habitants massacrés, les soldats ivres l'avaient battue et dépouillée; elle était presque nue et couverte de coups, elle pleurait... Le prince la prit et la recueillit... Elle était fort belle et elle devint sa maîtresse... Mais cette fille est atteinte de la nostalgie de la boue. A peine était-elle dans une situation possible, qu'elle noua des relations avec un bohémien du nom de Georges (Georgeo) Golesko, condamné pour vol et tentative d'assassinat; elle se sauva avec lui... On suppose que le prince chercha encore à sauver cette fille, pour laquelle il avait une grande affection, et qu'il envoya en France une somme considérable destinée à être la dot de la malheureuse...

Rien au monde ne peut dépeindre l'expression du visage de Fernand.

— C'est d'Iza que vous parlez?... demanda-t-il d'une voix étrange.

— Nos renseignements, à nous, Séglin, vont plus loin... Ceux qui vous ont offert le mariage vous ont raconté le passé de celle qu'on vous destinait. En faisant ce mariage, vous saviez qui elle était et quelle était la source de la somme considérable qu'on lui donnait en dot...

— C'est faux! c'est faux! râla Fernand.

— Vous le saviez, et votre femme l'a déclaré elle-même : elle a dit que les scènes violentes qui se passaient entre vous avaient souvent ce motif.

Fernand était effrayant à voir; il voulait parler, protester, et ses lèvres

remuaient. Aucune phrase ne sortait de sa bouche... Il balbutiait des mots sans suite...

— Une fille qui suivait les soldats... Le prince!... Je savais...

Le juge continua :

— Vous concevez facilement qu'une femme qui apporte deux millions à son mari, qu'elle croit riche, ne va pas entrer dans les combinaisons louches que vous aviez faites pour éviter la faillite. Cette femme, — c'est l'enquête faite à Auteuil qui nous l'assure, — était absolument convenable ; elle s'était fait une vie nouvelle, et la courtisane de grand chemin, inconnue à Paris, avait les allures, les façons et la réserve d'une grande dame. Tous vos domestiques s'accordent à dire que sa conduite était sans reproche et que la vôtre était toujours irrégulière... Cette femme, aujourd'hui, retombe, mais c'est à cause de vous ; elle s'était relevée, et vos criminelles machinations la rejettent dans sa vie ancienne... Vous êtes écrasé sous l'évidence des faits.

Fernand, effectivement, était comme anéanti ; son regard n'avait plus de flamme ; ses lèvres pendaient amollies, une sueur abondante coulait sur son front... Le juge, qui l'observait, reprit :

— Qu'avez-vous à dire?

Séglin le regarda comme hébété ; il voulut parler, et ses lèvres remuèrent pour ne laisser échapper que des mots qu'il bégayait :

— Iza... Les bijoux... Les soldats...

Le greffier, le juge se levèrent et le regardèrent ; il remuait la tête en souriant et toujours en bégayant les mêmes mots...

— Mais il a une attaque de paralysie!... s'écria le juge... Vite, vite, faites appeler un médecin...

On juge du brouhaha que produisit l'accident. On allait, on venait, le gendarme regardait son prisonniar et ne pouvait s'expliquer ce changement subit ; le gâtisme, dans toute son effrayante hideur, s'étendait sur le visage du malheureux.

Au milieu du bruit, il restait indifférent ; sa tête se balançait d'un mouvement lent sur son cou, comme s'il eût cherché à frotter sa joue sur un objet invisible, et, balbutiant, bavant, il montrait sa langue...

Le docteur arriva, et, après quelques secondes d'examen, il commanda qu'on le menât immédiatement à l'infirmerie de la prison. A la question du magistrat instructeur, qui lui demandait les causes de cet étrange accident, il dit :

— Cela arrive assez souvent à des gens épuisés par une vie sans frein, lorsqu'ils sont frappés par une grande douleur.

— Et c'est grave?

— Le moins qui puisse arriver, c'est la paralysie générale.

XV

LA MÉDECINE SECRÈTE DU VIEUX RIG.

— Oh! exclamèrent tous ceux qui étaient dans le cabinet du juge.

Et pendant qu'on l'emmenait, Fernand, riant bêtement, bégayait :

— Zaza... Petite femme... Beaux soldats.

On avait, obéissant aux ordres du médecin, transporté Fernand à l'infirmerie de la prison; son état s'était aggravé à ce point qu'il pouvait à peine parler, et qu'il ne pouvait plus remuer; étendu sur son lit, il parut reprendre un peu de force. Le médecin qui vint le voir le soir constata avec étonnement que la paralysie s'était étendue sur les membres inférieurs, n'abandonnant ni la face ni la langue, mais n'attaquant pas le cerveau... Fernand vivait, pensait, comprenait, mais ne pouvait agir; il entendait et ne pouvait pas répondre... et peu à peu la sensibilité s'éteignait... La vie semblait s'être concentrée dans son regard. Le docteur était étonné de cette attaque presque foudroyante, beaucoup plus fréquente chez les femmes que chez les hommes; il se sentait impuissant.

La nuit même, on amenait dans le petit dortoir de l'infirmerie un autre prisonnier arrêté la veille; il avait eu, au moment de son arrestation, une attaque de *delirium tremens*. C'est en luttant constamment avec lui dans la voiture qu'on était parvenu à l'amener meurtri, brisé, mais résistant toujours, au Dépôt... Mis au cachot avec une camisole de force, et dans l'impuissance d'agir, cet homme — un vieillard — était tombé vaincu. Il n'avait plus bougé. Lorsqu'on était venu pour constater son état, le médecin avait ordonné de le détacher et de le conduire également à l'infirmerie jusqu'au jour où on pourrait le faire entrer dans une maison d'aliénés... Le malheureux était fou...; mais à son délire terrible avait succédé l'état calme dans lequel il devait rester... : la folie douce du maniaque, n'ayant plus qu'une pensée, qu'une idée fixe... et la poursuivant toujours... A toutes les questions qui lui étaient posées, le petit vieillard répondait sans cesse :

— Le cœur..., tout est là, le cœur... On est mort, cherchez le cœur... et là vous replacez la vie... Des maladies, il n'y en a pas... Plus de médecine qui tue... Vite, vite, cherchez le cœur... et là, là, comme ça vous replacez la vie.

Et, en disant ces mots, le vieux fou, semblant presser délicatement du bout de ses doigts un instrument invisible, paraissait faire une opération; il coupait, puis, de son autre main, il semblait écarter les chairs, puis les fibres, et il avançait la bouche, soufflait fortement son haleine, se reculait, semblait regarder attentivement son sujet, et s'écriait :

— Sauvé! sauvé! il vit. Tout est là, le cœur! Rig, tu auras des millions; c'est la vie éternelle, ça...

Et tout joyeux, le petit vieux se frottait les mains, et cela produisait le bruit de vieux parchemins qu'on froisse... Le pauvre diable, on le mena à l'infirmerie et on

lui appliqua des compresses de glace sur le crâne... Il ne se plaignit pas... et la nuit venant, sur l'ordre du médecin, on lui donna un soporifique... Le lendemain, le petit vieillard ne bougeait pas de son lit; il remuait constamment les lèvres, se parlant tout seul; à la visite du docteur, du moment de son entrée à sa sortie, il ne le quitta pas des yeux... Accoudé sur son oreiller, il le regardait aller, venir autour du lit, suivi par les internes et le garçon de salle qui portait la trousse d'instruments de chirurgie... Deux ou trois fois, son regard rencontra celui du docteur, et ce dernier, rassuré par son expression, dit à ses élèves :

— C'est l'âge, ce n'est pas la folie proprement dite : c'est le retour à l'enfance; ainsi, il nous suit du regard... Notre visite l'amuse... Les instruments lui semblent des joujoux... Mon Dieu, à cet âge-là, il n'y a plus rien à attendre; il faut s'occuper de le mettre au plus tôt soit à Charenton, soit à Sainte-Anne... Il est absolument inoffensif... Et de quoi est-il accusé, le malheureux?...

— Oh! d'un crime épouvantable, dit le gardien... Il a assassiné un de ses amis pour le voler...

— Oui, c'est à la suite de cet assassinat, constamment poursuivi par l'idée du crime, que l'attaque terrible qui l'a mis en cet état est survenue...

— C'est possible... Peut-être aussi faut-il faire la part de la misère.

— Il était malheureux?

— C'est un vieux saltimbanque, faisant un vilain métier; il se livrait à la médecine.

— Il aurait dû s'en servir pour soigner son mal, fit en riant le docteur.

— C'est justement ce qu'on ne lui reproche pas... Il employait ce qu'il savait, non pas à soulager ses semblables, mais à les délivrer des maux de ce monde en les privant de la vie.

— Ah! c'est un empoisonneur?...

— C'est tout ce qu'on voulait... Il y a vingt ans que la police le recherche.

— Eh bien, aujourd'hui qu'elle l'a trouvé, elle peut le rendre libre : il est maintenant absolument inoffensif; c'est un enfant. Il faut au plus vite le faire transporter dans une maison spéciale...

Le vieux Rig n'avait rien entendu; mais son regard ne quittait pas la grande trousse dans laquelle brillait l'acier soigneusement poli des instruments de chirurgie...

Lorsque le docteur arriva devant le lit de Fernand, il le regarda attentivement, et dit à voix basse à ceux qui l'entouraient :

— Le malheureux est absolument perdu, ce n'est plus une affaire de semaines; c'est une affaire de jours : la paralysie s'étend, lente... Il est incapable d'agir, et cependant la sensibilité existe encore...

— Oh! oui, docteur... Quand nous l'avons changé de linge ce matin..., le pauvre diable paraissait souffrir mille morts; ses lèvres s'agitaient, son regard se tournait vers nous suppliant, et deux grosses larmes coulaient sur ses joues... ; mais il ne pouvait dire un mot ni faire un geste...

Le docteur quitta le lit en expliquant le cas à ses élèves, et en citant comme

exemple des faits analogues qui se produisent fréquemment chez les femmes, à la suite d'une vie de fatigue.

La visite se continua, et, au moment où le docteur allait se retirer, le vieux Rig se penchait sur son lit pour voir celui qui le suivait et qui portait la grande trousse... Il souriait comme un enfant heureux de voir qu'on n'emportait pas les joujoux, et il le vit placer la trousse fermée dans une grande armoire, près du lit du gardien.

Lorsque le calme fut rétabli dans le dortoir, le vieux Rig se recoucha, et, toujours poursuivi par sa pensée, il répétait en s'assoupissant :

— Le cœur, c'est là où est la vie... On peut la rendre... ; mais il faut voir le cœur.

Et il s'endormit, rêvant de ce qui avait toujours occupé sa vie..., de médecine secrète.

XVI

LE PLAN DE GENEVIÈVE.

La mère Lucas avait ramené Geneviève chez elle tout à fait indisposée. La pauvre femme avait cruellement souffert en deux jours; deux fois, elle avait cru retrouver son enfant, et deux fois cet espoir avait été déçu. Ramenée chez elle, la concierge l'avait couchée et avait immédiatement envoyé chercher le médecin. Les secousses terribles qui l'avaient frappée, la nuit précédente et le matin, lui avaient donné la fièvre, et la fièvre avait amené le délire.

C'est ce qui inquiétait tant la mère Lucas.

Assise au chevet de la malade, l'entendant divaguer, prononcer des noms qu'elle ne connaissait pas en criant : Grâce, au secours! elle s'était empressée d'appeler le docteur. Elle était convaincue que la malheureuse jeune femme était perdue. Le docteur la rassura en lui déclarant qu'il n'y paraîtrait plus le lendemain; il ordonna la potion habituelle pour calmer la fièvre, et se retira en annonçant qu'on n'aurait pas besoin de lui.

La mère Lucas était plus tranquille, mais aussi beaucoup plus intriguée : tout ce qui se passait depuis quelques jours, relativement à la veuve, était bien extraordinaire. D'abord, il était venu un fort beau garçon, ma foi! pour la demander. Il était monté, et cela paraissait avoir déjà influé énormément sur l'esprit de la veuve; puis était venu le petit vieux. Après son départ encore, il s'était produit un changement singulier chez Mme Davenne. Puis, la veille, dans la nuit, on avait ramené Geneviève presque mourante, sans qu'elle eût pu donner seulement un mot d'explication.

Enfin le petit vieux était revenu; c'était un fou, on l'avait arrêté; sans parler de ce singulier matelot, qui venait passer des heures dans sa loge et qui riait toujours. Tout cela était bien étrange... Et elle avait beau chercher, la mère Lucas, elle ne pouvait rien trouver pour lier ça ensemble. Mais, malgré sa discrétion, Geneviève

lui plaisait, elle l'aimait, et, l'ayant ramenée malade de Charonne, elle ne voulut pas la quitter; elle passa la nuit près d'elle.

Geneviève, en proie au délire une partie de la nuit, racontait des choses inouïes, et, en les entendant, plus d'une fois la mère Lucas fit le signe de la croix en disant :

— Elle est possédée du diable!

Elle avait entendu la malheureuse qui, semblant se débattre contre une affreuse vision, criait :

— Non... Laisse-moi! Rends-la moi... Non, nous n'irons pas dans ton tombeau... Rends-moi mon enfant. Non! tu ne l'emporteras pas!... A moi! il me prend mon enfant!... Il la met dans son cercueil; aidez-moi donc... Vous voyez bien qu'ils veulent se faire enterrer vivants... Aidez-moi donc... Non! non, ne fermez pas le cercueil... Ah! le misérable! c'est lui, c'est lui, qui le cloue dans la bière... Empêchez-le... Il me bat... Il va le tuer... pour enlever Jeanne... Fernand! grâce! grâce!... Laisse-la vivre, elle!... Prends-moi...; mais laisse-la vivre... Laissez-moi, laissez-moi, misérable!... Pierre, pardon! pardon! grâce! Emporte-moi dans la tombe... Emporte-moi! Laisse Jeanne!

La mère Lucas était épouvantée; elle allait de temps à autre regarder par la fenêtre s'il y avait encore du monde éveillé dans la maison... La mère Lucas n'aimait pas qu'on parlât de mort pendant la nuit; elle disait que ça attirait les revenants et elle avait envie d'appeler Augustin; il aurait dormi dans un fauteuil... Il semblait à la mère Lucas que le ronflement d'Augustin chassait les revenants.

Après une nuit d'angoisses pendant laquelle la bonne femme ne put fermer un œil, le jour parut enfin; au reste, depuis une grande heure déjà, Geneviève était plus calme; elle dormait paisiblement. Lorsque la pauvre femme s'éveilla, elle regarda autour d'elle, fut étonnée de se trouver dans sa chambre; elle demanda à Mme Lucas ce qui s'était passé. Celle-ci lui raconta longuement, augmentant les moindres détails. Ainsi, elle lui dit qu'en parlant avec le sieur Savard, à Charonne, elle était tombée évanouie sur le plancher... Tout le monde l'avait crue morte... On l'avait ramenée en toute hâte à Paris... Le médecin était venu trois fois, et il n'avait assuré pouvoir la sauver que le soir même.

Geneviève n'écoutait plus. Lasse, épuisée, elle était accoudée sur son lit, cherchant à se rappeler, ou plutôt se rappelant ce qui s'était passé la veille... Ainsi, c'était vrai, son mari vivait; il vivait, Pierre. Sa fille vivait!... Et de grosses larmes coulèrent de ses yeux... Les deux êtres qui étaient sa vie, elle pouvait espérer les revoir... Maintenant qu'elle était certaine qu'ils existaient, elle était résolue à aller jusqu'au bout; elle était belle, son mari l'aimait et c'était justement cet excès d'amour qui avait rendu le châtiment si cruel... Elle voulait obtenir son pardon... Elle voulait, non plus être la femme, c'était peut-être trop demander, puisqu'elle avait été indigne, mais elle voulait être la mère; elle voulait revoir son enfant, racheter le passé par une vie toute de sacrifices. Mais pour cela il fallait savoir pour quel endroit ils étaient partis.

Assurément, c'est parce que son mari s'était vu découvert par Fernand et par Rigobert, qu'il avait si précipitamment quitté la maison de Charonne. Sur quel

Simon venait simplement puiser de l'eau avec ses arrosoirs. (PAGE 292.)

indice les retrouver maintenant? Il fallait agir vite et agir seule. Elle y était résolue. Elle dit à la mère Lucas qu'elle se sentait très bien portante, et c'était vrai. Mais la vieille se refusait absolument à y croire. Alors, souriante, elle sauta en bas de son lit, et, se vêtant, elle dit à la mère Lucas, étourdie :

— Madame Lucas, voulez-vous me donner un médicament sauveur?

— Oui, mon enfant... Lequel?

— Faites-moi bien vite à déjeuner!

Cette fois, ce fut de la stupéfaction; mais, obéissante, la vieille femme se dirigea vers la cuisine en disant :

— Quelle nature!... C'est fort comme Augustin!...

Geneviève chercha vainement à s'occuper de ses ouvrières; sa pensée n'était pas là... Elle se demanda comment elle pourrait trouver la nouvelle demeure de Jean Sévère et ne trouva rien. La mère Lucas lui avait servi à déjeuner, et, constatant qu'elle n'avait pas mangé, elle lui dit :

— Voyez-vous, madame Davenne, vous voulez me tromper, ça ne va pas si bien que ça, vous devriez vous recoucher.

— Moi? fit Geneviève, quittant la table. Savez-vous ce qui me ferait du bien, madame Lucas? c'est d'aller faire un petit tour au grand air.

— Mais c'est de la folie!... Depuis trois jours, chaque fois que vous sortez on vous ramène mourante. Non, non! vous ne ferez pas ça...

— Il le faut, cependant. Et elle achevait sa toilette, se disposant à sortir.

— Eh bien alors, vous m. emmènerez, je ne vous quitte pas.

— Non, madame Lucas, ne craignez rien. Aujourd'hui, je sors seule.

Cette fois, le ton de Geneviève ne permit plus à la vieille femme de répliquer : elle se jura bien de savoir ce que toutes ces affaires-là signifiaient.

Un coup de sifflet, connu dans la maison, retentit... et la vieille concierge dit aussitôt :

— Augustin qui m'appelle...

Une ouvrière remontait, elle ajouta :

— Oui, il est avec une espèce de marin, et ils se disposent à aller au café...

Geneviève devint toute rouge. La vieille concierge, contente de cet incident, s'écriait :

— Vous n'avez plus besoin de moi, madame Davenne, je descends... Vous n'avez qu'un signe à faire et je remonte... Et elle disait tout bas... Le marin! Peut-être bien que je vais savoir quelque chose.

— Merci, madame Lucas...

Et la vieille femme partit, toute vive de la curiosité éveillée.

Geneviève, en une seconde, avait pris une décision. Elle jeta un châle sur ses épaules et descendit presque derrière la concierge; elle guetta par la fenêtre de l'escalier. C'était bien Simon qui sortait avec Augustin; la vieille femme entra dans sa loge et s'occupa de faire son ménage.

Geneviève descendit sans bruit, évitant d'être vue. Elle y réussit; elle se dirigea vers le square, monta dans une voiture fermée qui fut se placer en face l'église Sainte-Élisabeth, où elle stationna. Au coin, chez le marchand de vin, Simon et Lucas trinquaient. Geneviève, derrière le store baissé de ce côté, guettait Simon.

A coup sûr le matelot s'informait de ce qui s'était passé depuis plusieurs jours. On devait savoir que Rigobert sortait de chez elle lorsqu'on l'avait arrêté, et Simon venait savoir ce qu'elle avait dit... Elle resta ainsi une grande heure, au bout de laquelle le matelot reconduisit Augustin chez lui, le chapeau posé sur la tête comme l'auréole d'or de nos saints d'église..., chaloupant en marchant, con-

tent de lui, chantant à mi-voix, en dodelinant de la tête pour marquer les mouvements :

Petit mousson, dans la rade de Brest,
Il me montrait la manœuvre et le rest !
Titi, titi, tilaïti. — Pare à virer
Laisse, laisse arriver...
A l'avant la lame se brise.
C'est bon vent,
Gouverne au levant.
Au levant, Jeanne, ma promise,
Au levant, Jeanne nous attend.

Il partit. Il était heureux, le matelot, il le semblait du moins, et il semblait plus gras ; il avait surtout une joue énorme. Il avait doublé sa ration de pralines, parce qu'il en avait offert une à Augustin. Celui-ci ayant refusé, il l'avait consommée.

Geneviève avait dit au cocher de le suivre ; le cocher se mit au pas. Simon gagna les boulevards, les suivit jusqu'à la Madeleine, heurtant bien, çà et là, de ses robustes épaules quelques *terreux*. Arrivé là, il remonta la rue Tronchet, puis s'arrêta place du Havre, à la gare...

Geneviève était fort embarrassée... Elle descendit, s'empressa de solder son cocher, et, évitant d'être vue, elle s'élança sur les traces de Simon. Elle avait une crainte ; le matelot prenait le chemin de fer. Est-ce qu'il regagnait un port ? Est-ce qu'il se rendait loin de Paris ? Qu'allait-elle faire ? elle n'était pas préparée à un voyage et, d'un autre côté, cependant, elle ne voulait pas perdre la piste unique qui devait la mener au but.

Mais elle vit que le matelot ne se dirigeait pas vers les bureaux de la grande ligne, c'est-à-dire sur la rue d'Amsterdam ; elle se hâta de prendre un billet pour la première station, se réservant, s'il allait plus loin, de le suivre et de payer le surplus du trajet en descendant. Elle vit le matelot monter sur l'impériale ; elle prit place dans le wagon qui se trouvait au-dessous ; ainsi elle ne pouvait manquer de le voir descendre... Ce qui ne fut pas long.

A la première station, à Asnières, Simon descendit... Lorsqu'elle le vit prêt à donner son billet, elle descendit à son tour et le suivit... Il se dirigeait du côté de Courbevoie... Là se présentait une difficulté. Si, dans les rues de Paris, encombrées de passants, il était possible de suivre Simon sans être remarquée, il n'en était pas de même dans la large rue déserte qui va du chemin de fer à Courbevoie ; à peine quatre ou cinq voyageurs avaient-ils suivi ce chemin... Geneviève s'enveloppa de son châle et se couvrit de son voile, et, laissant le matelot prendre une longue avance, elle le suivit, en évitant autant que possible d'être vue.

Ce n'était pas à Asnières, mais bien à Courbevoie, que se rendit Simon ; il gagna le bord de l'eau et entra dans une ravissante propriété, récemment construite dans une partie d'un grand parc morcelé, en face de l'île de la Grande-Jatte ..

Enfin, Geneviève savait où restait Jeanne... Elle se mit à rôder autour de la

maison..., et à un moment elle crut qu'elle allait défaillir ; elle avait entendu les cris de joie d'un enfant qui jouait... et elle avait reconnu la voix de sa Jeanne... Il lui fallut se dompter pour quelques minutes, afin de ne pas se précipiter vers la maison, sonner, et dès qu'on viendrait ouvrir, s'élancer dans le jardin, en criant : Jeanne ! Jeanne ! Et, lorsque l'enfant serait dans ses bras, se sauver avec elle.

Elle se dompta, avons-nous dit : ce n'est pas ainsi qu'elle voulait entrer dans la maison... Craignant à chaque instant d'être surprise et reconnue, elle s'éloigna un peu et se promena sur la berge ; elle espérait qu'à un moment peut-être on irait promener l'enfant. Elle attendait depuis longtemps déjà. Elle vit la grille s'ouvrir, c'était Simon : elle se sauva aussitôt, croyant qu'elle avait été reconnue.

Simon venait simplement puiser de l'eau avec ses arrosoirs pour arroser le jardin. Geneviève errait toujours, ne sachant quel parti prendre, se disant qu'elle devait s'éloigner pour revenir le lendemain ; puis, cette idée bien arrêtée, elle se dirigeait vers le chemin de fer, mais elle n'avait pas fait cent pas qu'elle revenait, attirée malgré elle vers cette maison... Il lui était impossible de s'en éloigner ; elle craignait qu'on n'enlevât l'enfant dès qu'elle ne serait plus là... Maintenant qu'elle l'avait entendue, elle voulait la voir !...

La nuit commençait à tomber, il faliait prendre un parti cependant. Qu'allait-elle faire ? En brusquant la situation, ne risquait-elle pas de tout compromettre ? et ne valait-il pas mieux attendre jusqu'au lendemain ?... Elle avait déjà été si souvent près d'atteindre le but, et, par son imprudence, sa précipitation, elle n'avait pas réussi. N'était-il pas plus prudent de s'assurer le concours de quelqu'un qui l'aiderait et qui, au besoin, pourrait, si l'on devait aller devant l'autorité, attester ce qu'il avait vu. Oui, c'était ce qu'elle devait faire.

Elle revint vers la maison s'y promener quelques minutes, dans l'espérance d'entendre cette voix aimée, ce chant adoré des mères : les cris de joie de l'enfant. Mais tout le monde était rentré dans la maison, le jardin était désert. Oh ! si elle avait été plus forte, elle aurait essayé d'escalader le mur, pour aller coller son visage aux vitres, qui jetaient la lumière sur la berge.

Le quai était désert, il faisait nuit. Le mur n'avait guère qu'un mètre et demi, et il était surmonté d'une grille. Elle se hissa dessus et, la tête entre les barreaux de fer, elle regarda... De quel enivrement elle fut remplie ! rien ne saurait l'exprimer : elle voyait sa fille !... Mon Dieu ! qu'elle était belle ! qu'elle lui parut grandie ; elle la voyait enfin ! Elle jouait avec lui sans doute, car elle ne pouvait voir le visage de l'homme. Mais elle éprouva une douleur aiguë... Elle venait de voir près de son enfant une femme jeune. Cette femme souriait, et l'enfant lui rendait ses sourires. Cette femme lui volait l'affection de sa Jeanne ; elle allait crier, appeler son enfant, au risque de ce qui en serait advenu, lorsque la jeune femme, en se baissant sur l'enfant, plaça son visage en pleine lumière. Alors Geneviève eut un tressaillement, et elle exclama :

— Elle !... elle !... elle aussi se venge !...

Et, atterrée, presque défaillante, ses mains lâchaient prise, elle allait tomber, lorsqu'elle se sentit prendre à bras-le-corps ; on la tira à terre, et, la saisissant au cou, on l'entraîna.

— Que faites-vous là?... Vous ne direz pas que vous n'êtes pas prise au moment où vous escaladiez?...

Geneviève était si stupéfaite qu'elle ne put répondre... Elle regarda d'un air hébété ceux qui la tenaient et l'entraînaient... C'étaient deux agents et un bourgeois qui leur disait :

— Je la guette depuis deux heures; elle préparait son coup, et je suis sûr qu'elle n'est pas seule...

— Oh! mon Dieu, protesta Geneviève, mais vous vous trompez! Pour qui me prenez-vous?

Le bourgeois rit en disant :

— Pour qui nous te prenons? pour une voleuse... Tu fais partie de la bande des ripeurs.

— Vous vous trompez! Laissez-moi, criait la malheureuse femme, refusant de marcher, je suis une honnête femme, laissez-moi... Je regardais... des gens que je connais...

— Elle les connait? Menons-la... Nous verrons bien...

A cette pensée qu'on pouvait la mener chez Pierre, dans le salon qu'elle venait de voir, entre deux agents, comme une voleuse... devant *Elle,* sa rivale... devant sa fille, comme une voleuse. Oh! elle sentit un frisson courir dans ses veines... et elle exclama aussitôt :

— Non! non! emmenez-moi...

— Marchez tranquillement..., si vous ne voulez pas être bousculée...

— Oui, monsieur... Mais je ne suis pas une voleuse...

— Nous causerons de ça tout à l'heure.

A ce moment, elle entendit la porte de la grille qui s'ouvrait; on avait entendu du bruit, on venait; elle tressaillit et dit aux agents étonnés, en les entraînant :

— Venez, venez vite!...

Et ils se dirigèrent vers la gendarmerie...

Un quart d'heure après, un gendarme sonnait à la porte de la petite maison. C'est Simon qui vint ouvrir.

— Est-ce vous qui vous nommez Simon Rivet?

— Un peu, mon petit, fit le matelot étonné.

— Alors, veuillez être assez bon pour me suivre.

— On y va... Pas de bruit, gendarme. Qu'on n'entende rien dans la maison... Qu'est-ce que j'ai fait pour que tu m'arrêtes?

— Je ne vous arrête pas, c'est une femme qui se réclame de vous.

— Une femme! fit Simon stupéfait... Avant partout! je vais dans vos eaux... Faut voir.

Et mordant sa praline, se grattant le nez pour savoir de quoi il pouvait bien être question, il suivit le gendarme... A mi-chemin, il exclama :

— Espère! espère!... je sais... je parie que c'est la sauvage!

XVII

OU LE VIEUX RIG FAIT UN COURS PRATIQUE DE CHIRURGIE.

Quand le vieux Rig s'était endormi dans la chambre de l'infirmerie, le silence s'était étendu avec la nuit. On avait allumé l'unique lanterne qui se trouvait placée presque en face du lit de Fernand. Des autres lits, deux seulement étaient occupés. On n'entendait que le ronflement du gardien et la respiration haletante des malades.

Vers dix heures, le gardien fit sa tournée et un infirmier apporta les potions demandées.

Le gardien alla visiter chaque lit; le vieux dormait en faisant une horrible grimace; c'était son sourire. Il faisait la risette à son rêve, le vieux sauvage. Fernand ne dormait pas, mais immobile, cloué par la paralysie, raidi comme par la mort, son regard seul vivait, semblait vivre. Et, par instants, sa paupière qui se voilait, montrait les secousses de crise et de douleur qu'il endurait, mais pas un membre ne bougeait.

— Autant mourir que d'être comme ça, pensa le gardien après avoir fait sa ronde.

Et, assuré que ses malades étaient tranquilles, que le service était fait, les ordonnances exécutées, il se coucha sur son lit, et tira les rideaux, afin de n'être pas gêné par la lumière pour s'endormir. Quelques minutes après, il ronflait et la salle de l'infirmerie rentra dans le silence... Vers minuit, le vieux Rig s'éveilla, il souriait toujours; il s'assit sur son lit, et, parlant bas, s'adressant à un être seulement visible pour lui, il dit :

— Vois-tu, c'est simple, tu es mort depuis longtemps, le coup a traversé les poumons, le sang t'a étouffé, tu n'as pu dire un mot... et tu es resté là... Mais le cœur... le cœur est bon, et tant que le cœur ne sera pas touché, il y a toujours de la ressource. Veux-tu?... Depuis trop longtemps tu es atteint pour que nous arrivions à te rendre, à travers les tissus, la respiration... Il faut rendre l'air à tes poumons sur le poumon même... Tu ne crois pas... C'est très facile... Tu vas voir... Viens... Tu ne m'en veux plus, Georgeo, n'est-ce pas?... Viens, tu vas voir celui-là.

Et le vieux Rig se leva sans bruit. Dans la chemise de l'infirmerie, trop longue et trop large pour lui, c'était moins qu'un fantôme; les coudes et les épaules avaient des angles aigus : c'était un squelette enveloppé de son linceul qui marchait sans bruit dans le dortoir, se faisant suivre par l'être invisible que le délire avait amené à son chevet, et lui parlant tout bas.

Le vieux Rig se dirigea vers l'armoire où il avait vu, après la visite du docteur, le garçon de salle enfermer la grande trousse d'outils. Il prit la trousse, l'ouvrit, et de ses doigts longs et minces il choisit un scalpel, un bistouri et des ciseaux... Muni

de ces outils, il se dirigea vers le lit de Fernand, il souleva les rideaux, et sans s'occuper du malheureux, semblant toujours s'adresser à quelqu'un qui se trouvait près de lui, il dit :

— Tu vois, il est mort, celui-là... Eh bien, regarde...

Il rejeta la couverture qui couvrait le paralytique, et de ses ciseaux coupa la chemise jusqu'au bas ; puis il posa le doigt sur le cœur, en disant :

— Tout est là !

Si Rig avait eu sa raison, s'il avait pu voir à travers son délire, il se serait reculé épouvanté devant le regard du malheureux ; les yeux sortaient presque de l'orbite, le regard était effrayant, et les cheveux se dressaient sur le crâne.

Dans l'infirmerie, on n'entendait que la respiration régulière et le ronflement sonore du gardien endormi.

Rig prit son scalpel et dit :

— Viens, penche-toi...

Il se pencha lui-même, et d'un coup il enfonça le scalpel et coupa la peau... Alors un râlement faible sortit de la bouche du malheureux... Il voulait crier, mais pas un son ne sortait... Alors de grosses larmes coulèrent sur ses joues... Le vieux Rig, calme, tranquille, continuait son travail en disant :

— Ouf ! là ! le derme, et jusqu'à la couche cellulaire sous-cutanée. Vois-tu... Le sang va nous gêner. Hop là !

Et d'un coup vigoureux le vieux Rig découvrit le cœur ; nous y sommes. — Il avait les mains pleines de sang, le vieux Rig, mais il ne le voyait pas, il fouillait toujours et il dirigeait le scalpel dans les chairs, dégageant des peaux avec ses doigts de squelette, les muscles d'un rouge noir, et les petits faisceaux des nerfs brillants éclatant comme de la nacre, et sur lesquels le sang coulait sans pouvoir les tacher.

— Voilà ! voilà ! disait Rig, coupant toujours, et ayant tout à fait découvert le cœur, il dit, en montrant l'aorte descendante et les plus gros vaisseaux :

— C'est par là que nous allons rendre l'air de la vie ; et d'un coup scalpel il trancha.

Aussitôt, il y eut un jaillissement de sang qui inonda la chambre.

On eût dit le jet d'une pompe ; cela dura trois ou quatre secondes, qui suffirent à couvrir de sang les murs et les rideaux.

Et Fernand se dressa à demi, les yeux menaçants, la bouche crispée. Dans un effort suprême il jeta un cri épouvantable que seul, probablement, le vieux Rig n'entendit pas, mais qui réveilla les malades et le gardien. Ce dernier sortit vivement la tête de sous ses rideaux ; en sentant la pluie chaude qui lui frappa le visage, il sortit de son lit. Voyant Rig debout, en chemise, inondé de sang, il courut, croyant que le vieux fou s'était blessé ; il lui arracha le scalpel des mains, et, le prenant dans ses bras, il le porta jusqu'à son lit. Le vieux Rig se laissa faire. Calme, il disait, croyant sans doute parler toujours à l'être invisible pour lequel il venait de faire l'horrible expérience :

— Oui, emporte-moi, je suis las... Ah ! ça a réussi ; maintenant il est sauvé : l'air, en entrant dans l'aorte, a donné de la vigueur au sang... Les internes bande-

ront la plaie, le difficile est fait... Tu as vu, il était mort, il s'est levé... Il est sauvé, j'en réponds!

Le gardien, l'ayant couché, courut aussitôt chercher l'interne de service et la sœur; quelques minutes après, ils arrivèrent. En entrant, ils furent effrayés de la quantité de sang projeté sur les murs, sur les rideaux, sur les meubles et sur le plafond.

— Mais il y a section complète de l'artère, dit aussitôt l'interne en courant vers le lit.

On découvrit le vieux Rig, et c'est avec stupéfaction qu'ils constatèrent qu'il n'avait rien... Le sauvage, absolument docile, se laissait tourner et retourner; il continuait :

— Et tu l'as vu, pas de souffrance!... Sais-tu pourquoi? C'est que, ce matin, je l'ai piqué avec mon aiguille trempée dans le curare. De là l'apparence de la mort... Puis, je fais l'opération et rends la vie... Georgeo..., tu diras au juge que l'argent que je t'ai pris est à moi; Georgeo, tu diras que l'or d'Iza est à moi... et je te rends la vie... Veux-tu, Georgeo?...

— Qu'est-ce que cela signifie? disait l'interne après un long examen.

A ce moment, un grand silence régnait dans le dortoir; les assistants, terrifiés, ne parlaient ni ne bougeaient, et ils entendirent d'abord le bruit de quelques gouttes tombant sur le parquet, puis le gloussement d'un filet d'eau... Ils se regardèrent, et le gardien, prenant la lampe, se dirigea vers le lit d'où semblait venir le bruit; lorsqu'il eut levé sa lampe pour éclairer le lit de Fernand, il jeta un cri de terreur... Tous accoururent et jetèrent une exclamation d'épouvante.

Le corps, exsangue, blanc, livide, seulement taché de sang, était étendu sur le lit, raidi, la face convulsée, les yeux vitreux, presque sortis de l'orbite, les dents mordant les lèvres... Au côté gauche, une blessure énorme, grande ouverte, les peaux rattachées par des épingles, laissant voir le cœur encore fumant.

Ce fut un cri d'horreur; on s'empressa autour du malheureux; mais tout était inutile. Fernand Séglin était mort.

Son meutrier inconscient ne lui survécut guère... Lorsque, le lendemain, on lui mit la camisole de force pour le transporter à Charenton, il eut un accès épouvantable.

Ce fut le commencement de la fin; pris d'une rage folle, luttant sans cesse contre un ennemi invisible, on trouva un matin le vieux sauvage étendu sur son lit... On dénoua la camisole, le vieux misérable était mort. Il était passé dans l'éternité des victimes de ce qu'il appelait la médecine secrète.

— C'est le signalement. ., dit le gendarme. (PAGE 299.)

XVIII

UNE MÈRE.

Simon, en marchant avec le gendarme, avait d'abord, pour se mettre bien avec lui, fouillé sa poche, tiré sa petite boîte à « pralines, » et, prenant la sienne, il lui avait dit :

— Peut-on vous offrir une friandise?

Le gendarme, en voyant ce qu'on lui offrait, avait fait une telle grimace, que le matelot l'avait jugé du coup : *un terreux!* Mais, comme il ne pouvait se dispenser de parler, il lui demanda :

— Qu'est-ce que c'est que la femme qui m'a fait demander?

— C'est une particulière qui depuis tantôt rôdait autour de la maison... On l'a attrapée au moment où elle grimpait après la grille pour escalader...

— Pour escalader?... Une femme? Et elle grimpait?

— Oui... On l'a arrêtée; on a voulu la mener chez vous, elle a refusé... et enfin, lorsqu'on l'a questionnée, elle a dit qu'elle venait à cause de vous et qu'elle était là pour vous.

Le matelot Simon n'était pas ordinairement pâle; il avait le visage fleuri, le nez ruisselant de carmin et les oreilles presque saignantes, et cependant il rougit, mais il rougit à en devenir presque noir. Il était bien aise que la nuit dissimulât son pudique embarras... C'est que Simon était pur... Simon se trouvait beau, il s'aimait; mais il ne permettait à personne de l'aimer... Une femme qui rôdait le jour autour de la maison, qui cherchait à s'y introduire la nuit pour lui, Simon... Certainement, cela le flattait... Il avait souvent, dans ses récits de voyages, raconté que des princesses de toutes les couleurs s'étaient pendues à son cou. C'est qu'alors il racontait ses rêves, et il savait bien que cela n'existait pas. Mais cette fois, c'était vrai. Une femme l'aimait dans l'ombre; il y avait autour de lui un œil ardent qui cherchait son regard, et il n'avait rien vu... C'est avec une certaine émotion dans la voix qu'il demanda au gendarme :

— Dis donc, est-ce qu'elle est jeune?...

— Oui..., elle a de vingt-cinq à trente ans.

Simon fut obligé de mettre la main sur son cœur pour en comprimer les battements...

— A-t-elle l'air d'une personne riche?... A-t-elle l'air d'une étrangère?

Simon revenait tout de suite à ses rêves... Il pensait tout de suite aux contes qu'il se faisait à lui-même, une reine, une princesse d'une île merveilleuse, qui, risquant tout, bravant tous les dangers, traversait le monde pour venir lui demander sa main. Le gendarme était un homme positif, qui lisait les passeports et qui d'un coup d'œil voit tout; il répondit :

— Elle a une robe de laine, un châle de dentelles, des boucles d'oreilles en or.

Des boucles d'oreilles en or! Simon était radieux; il attendait la fin de la phrase; le gendarme se taisait. Il demanda timidement :

— Et dans le nez?

Le gendarme s'arrêta et il fronça ses sourcils, gros comme des sangsues, sur ses yeux ronds, au regard doux... Il se fâchait; il croyait que le matelot voulait se moquer de lui... et d'un ton rogue, il dit :

— Qu'est-ce que vous dites?

Simon comprit. « Si c'est une princesse, pensa-t-il, pour ne pas être remar-

quée, elle s'est simplement vêtue et elle a retiré l'anneau de son nez. » Il demanda avec crainte :

— Gendarme, dis-moi, est-elle belle?

Le gendarme eut un sourire et un clignement d'yeux qui montrait que la vue de celle qu'il appelait « la particulière » lui avait été agréable, et il dit simplement :

— Les yeux bleus, nez droit, bouche petite, menton rond, visage ovale, cheveux blonds, sourcils bruns, teint pâle. Signe particulier : néant.

Tout cela avait été dit d'une traite et presque sans respirer. Simon avait regardé le gendarme, et il restait la bouche ouverte... Il avait peu ou pas compris.

— Qu'est-ce que vous avez dit?

— C'est le signalement...

— Ah! bien...

Il y eut un silence de quelques minutes... On arriva à la caserne. Simon était très ému, et, se préparant à l'entrevue de celle qui l'aimait, il mouillait ses doigts de salive et lissait ses cheveux...

Les idées les plus folles passaient par le cerveau du matelot, et il voulait être beau, il voulait plaire ; il tirait sa vareuse, il appliquait bien son grand col, il passait sa manche sous son nez... et, enfin, il se proposait de frapper un grand coup sur l'esprit de la reine kanaque qui s'était dérangée de si loin pour le venir trouver; car Simon était absolument convaincu que c'était une princesse des îles les plus extravagantes qui le faisait demander. La malheureuse avait été prise pour une drôlesse, à cause de son amour immodéré. D'abord, ce n'est pas une Française, une Européenne, qui monterait après des grilles pour l'idole de son cœur.

Il entra; on le conduisit au poste, et Simon faisait la risette, pour recevoir d'une façon aimable celle qui le demandait, lorsque tout à coup une femme se plaça devant lui et dit :

— Simon, est-ce que je suis une voleuse?

Le matelot fit un saut en arrière en exclamant :

Madame!... Vous!... c'est vous qu'ils ont... prise..., arrêtée... Qui donc?

Et le matelot, furieux, les sourcils froncés, jetait des regards de défiance autour de lui...

— C'est vous!... vous, madame!...

Puis changeant, passant tout à coup de la colère aux larmes, il se précipita aux genoux de la malheureuse Geneviève, en sanglotant et en disant :

— Vous, ma lieutenante... Vous allez revenir, n'est-ce pas?... Vous allez venir l'embrasser, cette petite, elle a besoin de sa mère... Madame Geneviève..., venez, venez. Il faudra bien qu'on vous reçoive.

On juge de l'étonnement du chef de poste, du bourgeois qui avait guidé les gendarmes, et des deux agents qui avaient arrêté la pauvre femme comme une voleuse. Sans qu'il pensât seulement à donner des explications au chef de poste, le matelot entraînait Geneviève en lui disant :

— Venez..., venez, ma lieutenante.

Et, bouleversée par l'émotion de son ancien serviteur, émue par sa brutale affection, Geneviève le suivit, les larmes aux yeux. Tout le long du chemin, Simon bavardait sur Jeanne sans comprendre lui-même ce qu'il disait, tant il était ravi de ce qui arrivait.

Lorsqu'ils furent devant la maison, il dit :

— Nous y voilà, madame Geneviève... Vous allez la voir...

Geneviève s'appuyait sur le petit mur ; elle allait atteindre le but, et la force lui manquait.

— Maintenant, ma lieutenante, dit le matelot, gare dessous ! C'est ici qu'il faut du courage.

— J'en aurai, dit bravement Geneviève en se redressant.

Le matelot ouvrit la grille, et ils entrèrent.

Geneviève, en disant qu'elle aurait du courage, voulait se le persuader à elle-même ; mais elle était anéantie, écrasée. Tant qu'il n'avait été question que de lutter pour arriver à un résultat, elle avait été forte ; prévoyant ce qui arriverait, Geneviève se disait qu'elle avait le courage du *courage* qu'elle avait eu. Elle avait été au danger comme l'homme va au combat, décidée à tout... Et à cette heure, sur le terrain, les armes prêtes, elle avait peur !... Elle avait le désir de reculer... Ce qui la préoccupait le plus, c'était l'engagement de l'action.... Ah ! si Jeanne avait été là ! Alors, elle l'aurait prise dans ses bras, et ferme, calme, elle aurait attendu qu'on vînt la lui arracher.

Elle suivit le matelot. Celui-ci montait le perron, ouvrait la porte du vestibule, la faisait entrer... C'était un sanglier que Simon ; il donnait de la tête... En avant ! disait-il, sans raisonner, sans mesurer ce qu'il faisait ; il marchait, voulant brutaliser tout, il fallait en finir... Et coûte que coûte. Simon sentait revivre en lui l'affection qu'il avait eue pour son ancienne maîtresse ; ému chaque jour par les questions de la petite Jeanne, parlant sans cesse de sa mère, — Simon voulait ce qu'il appelait l'abordage.

Il faisait tout à fait nuit, et tout dormait dans le pavillon, excepté Pierre, seul dans le salon ; étendu sur le canapé, il lisait... Et c'était par les interstices des contrevents qui fermaient les fenêtres du salon, que l'on voyait filtrer la lumière... Le matelot savait que son maître, chaque soir, avant de gagner sa chambre, restait une heure ou deux dans le salon, écrivant ou lisant... Jusqu'alors, il avait trouvé cela absolument ridicule, ne s'expliquant pas les raisons qui poussaient son lieutenant à perdre, dans un travail inutile, le temps qu'on pouvait donner au sommeil... Le sommeil ! pour Simon, c'était le rêve, c'est-à-dire la fortune, les honneurs..., un monde absolument bâti par son imagination, un monde qu'il gouvernait... Le sommeil ! fallait-il être fou pour lire quand on pouvait dormir !

Au contraire, à cette heure, il était heureux de ce qu'il appelait le vice du lieutenant.

Il dit à Geneviève :

— Restez là. Attendez... Pas de bruit... Je reviens... Restez là.

Et, prenant la main de Geneviève, il la dirigea dans l'ombre, la plaça devant la porte en répétant :

— Ne bougez pas. Restez là!

Et il partit. La pauvre femme tremblait; oppressée, elle respirait avec peine, et se domptant, voulant être forte, elle se dressait; elle fut obligée, cependant, de s'appuyer sur le mur pour ne pas tomber. L'incertitude, l'inconnu même, au-devant duquel elle allait, en était la plus grande cause. Était-ce son mari? était-ce sa fille qu'elle allait voir devant elle lorsque cette porte s'ouvrirait, cette porte que la lumière encadrait d'un rayon? Elle avait peur; elle se sentait lâche; elle redoutait ce qu'elle avait tant désiré. Et cependant, appuyée sur la porte pour se soutenir, elle tendait l'oreille et n'entendait rien, rien...

Les minutes étaient des siècles.

Simon avait tourné le pavillon, et, par l'office, il était entré dans la maison; il était arrivé à l'autre porte du salon et avait frappé. A cette heure, tout le monde était ordinairement couché. Pierre, étendu sur le divan, lisait. Il se leva, étonné, et dit :

— Entrez!

En voyant son matelot, il fut plus impatienté qu'étonné. Il lui dit tranquillement :

— Que veux-tu à cette heure?... Pourquoi n'es-tu pas couché?

Le matelot s'avança tête nue, et, embarrassé, balbutiant, il répondit :

— Je voulais me dormir...; mais ça ne s'est pas pu... Il y a des affaires... et il faut finir ça.

L'incohérence de ce langage fit lever la tête à Pierre, qui, regardant fixement son matelot, s'aperçut aussitôt du bouleversement de ses traits, de son allure singulière, de son embarras, et cependant de sa volonté d'agir, car, au premier mot d'impatience de son lieutenant, le matelot Simon s'éclipsait ordinairement.

Pierre, les sourcils froncés, le regard perçant, demanda au matelot :

— Qu'est-ce qu'il y a, Simon?... Que veux-tu dire?

— Je veux dire... je veux dire... Et puis ça m'ennuie, parce que vous allez dire non, et cependant il n'y a pas, là... tonnerre de Brest! il faut en finir...

Pierre avait repoussé son livre, il regardait son matelot avec inquiétude, se demandant s'il n'était pas fou.

Simon, semblant faire un effort, prenant un brusque parti, s'écria :

— Il faut en finir, quoi! Il y a quelqu'un qui vous demande, qui veut vous voir... Et il n'y a pas à dire non! il faut...

L'allure, le langage du matelot déplaisaient à Pierre, il allait s'impatienter; il demanda sévèrement :

— Qui me demande?... Que signifie cette comédie?

— Qui vous demande?... la comédie?... Tenez, voilà..., mon lieutenant, vous vous fâcherez, vous me chasserez... mais bon sens... de bon Dieu... cette enfant-là, elle me fait pleurer quand elle me demande sa mère, et il faut qu'on la lui rende.

Et, courant vivement, il traversa le salon, ouvrit la porte, puis, prenant Geneviève par la main, il la fit entrer, en disant :

— C'est ma lieutenante qui veut vous voir.

Pierre se recula étourdi en la reconnaissant. Geneviève tomba à genoux sur le seuil et dit, en tendant vers lui ses mains jointes :

— Grâce!... Grâce!...

Pierre s'était écrié avec stupéfaction :

— Geneviève!...

Et d'un geste prompt, montrant la porte à son matelot, il avait ajouté :

— Va-t'en vite, toi; nous causerons demain.

Simon s'était envolé. Il avait presque sauté par-dessus une chaise, et, la porte étant fermée, seul dans le couloir, les larmes dans les yeux, il disait :

— Espère! espère!... Il me fera ce qu'il voudra... Pas moins vrai qu'ils sont ensemble... et que je vais aller réveiller la petite Jeanne.

Pierre, les sourcils froncés, le ton rude, demanda :

— Que me voulez-vous, madame?

— Pierre, Pierre..., en grâce, rends-moi mon enfant...

Et elle tendait vers lui ses mains jointes, et sa voix était suppliante et son allure était humble. Pierre avait recouvré tout son calme; il lui dit :

— Relevez-vous, madame, je n'ai pas de grâce à accorder... Pierre Davenne, l'homme auquel vous vous adressez, est mort... Vous êtes veuve!...

Geneviève le regardait, étonnée, cherchant à lire des impressions sur sa face; mais le visage de Pierre était immobile; son regard, un instant enflammé lorsqu'il l'avait vue, était comme éteint; elle fut effrayée de ce calme, et dit timidement :

— Je suis prête à tout supporter, à tout entendre..., à tout subir... Le châtiment sera ce que tu voudras, point de pardon... Mais laisse-moi près de mon enfant...

— Madame, vous parlez d'un passé mort... Vous n'avez plus d'époux, vous n'avez plus d'enfant.

A ce mot Geneviève se releva... et audacieuse, crâne, elle s'écria :

— Je n'ai plus d'enfant!... plus d'enfant! Je supplie, vous refusez!... J'exige alors... Je veux mon enfant...; je suis ce que vous voudrez, la dernière des créatures, châtiez-moi, insultez-moi... Faites-moi passer devant un tribunal, jetez-moi la honte au visage, j'ai fauté, je dois subir la peine... Mais il n'est pas un tribunal qui vous autorisera à garder mon enfant... J'ai sur lui autant de droits que vous...

Pierre, en voyant Geneviève se relever et dicter sa volonté, la regarda, étonné, semblant ne pouvoir en croire ses yeux et ses oreilles... Il avait beaucoup souffert, il savait être froid; il répondit doucement :

— Je vous ai dit, madame, que vous êtes veuve... Celui que vous cherchez est mort. Pierre Davenne n'existe plus... et sa fille n'est plus en France...

— Ah! je sais que Jeanne est ici... et je ne sortirai qu'avec elle.

Le front de Pierre se plissa... Il s'avança vers Geneviève, et lui dit :

— Vous sortirez d'ici seule, comme vous êtes entrée... Seule, entendez-vous, et vous oublierez où se trouve cette maison... Si vous voulez que pour un jour, pour une heure, celui que vous avez outragé, celui que vous avez désespéré revive... que votre volonté soit faite... Veuve, personne n'avait rien à vous dire : votre passé est inconnu, et, s'il reste en vous quelques sentiments honnêtes, vous pouvez vous

relever par une vie nouvelle... Si, au contraire, vous voulez être encore la femme de Pierre Davenne..., vous n'êtes plus que la misérable, ingrate et infâme, la fille pauvre, prise par un honnête homme qui lui donnait sa fortune... et de plus son nom, — un nom honoré et respecté, — un honnête homme qui l'adorait, qui n'avait que les soins qu'elle lui donnait, qui avait quitté pour elle, la pauvre petite ouvrière, la carrière brillante des armes... Vous n'êtes plus que la femme coupable, à laquelle on avait donné le bonheur et qui a rendu la honte!... Madame Pierre Davenne, c'est la femme déshonorée, que son mari repousse; c'est la mère indigne qui se salit, oubliant qu'au-dessous de la loi, la société, le monde injuste, fait supporter aux enfants la faute des mères... Vous voulez votre enfant, et pourquoi? Femme coupable, le foyer vous est fermé, et vous voulez condamner votre enfant à la vie que vous devez subir!

Pierre s'était emporté, violent, cruel, il parlait vite, l'œil en flamme, les poings serrés. Geneviève, écrasée sous cette accusation, sous ce jugement, mais blessée, meurtrie par les outrages, ne voulait plus céder sur un point; femme, elle supportait tout; mère, elle exigeait, et elle était prête à se venger du mal que, dans son emportement, Pierre lui faisait subir. Pierre continua :

— Finissons-en, puisque vous avez besoin de faire connaître à tous ce que vous êtes; appelez-moi donc devant un tribunal... et nous verrons si, lorsque je dirai ce que vous êtes..., des juges vous croiront digne encore d'élever notre enfant... Jeanne est élevée par moi... Vous ne la verrez jamais... Vous n'avez plus d'enfant... Jeanne est ma fille, ma fille à moi.

C'était trop pour Geneviève. Elle était trop abaissée et elle voulut se venger avec les armes dont son mari se servait contre elle. Elle se redressa, et, cynique, insolente, elle lui dit :

— Votre fille... à vous... Qu'en savez-vous?...

Elle n'avait pas achevé que Pierre s'était précipité sur elle, la tenant par le cou, prêt à l'étrangler, exclamant :

— Misérable!

Effrayée, épouvantée, et comprenant seulement trop tard la portée du mensonge qu'elle venait de commettre, elle se laissa tomber aux pieds de son mari, ne cherchant pas à lutter, mais s'écriant aussitôt :

— Non! non! Pierre... nón! j'ai menti... je suis une misérable!

Et pantelante, s'offrant en sacrifice, appelant le châtiment, elle étendit les bras, offrant sa poitrine. Elle ajouta :

— Je l'ai mérité, tue-moi... ici... et c'est la dernière grâce que je te demande, que, morte, j'aie l'adieu de mon enfant... Frappe!

Le mouvement de colère qui avait entraîné Pierre s'éteignit aussitôt; il était honteux de lui; son bras s'était levé sur une femme. A cette pensée, le rouge brûlait son visage... Il venait de souffrir en une seconde plus qu'il n'avait souffert en toute sa vie... Jamais cette infernale pensée ne s'était présentée à son cerveau... Cette enfant, l'adoration de sa vie, sa Jeanne, l'enfant d'un autre... Oh! c'était trop... trop!

Geneviève, sous les coups terribles qui lui avaient été portés, n'était parvenue

à se monter que par des efforts incessants. — Depuis quatre ans, elle avait, par une vie de sainte, — non par la vie claustrale et la dévotion, mais par le travail, par l'utile, par le vrai, dans le bien enfin, elle avait essayé de racheter son passé...

Si elle avait été cacher ses douleurs dans un couvent, elle n'aurait pas eu la lutte constante à soutenir entre le bien et le mal... isolée, défendue... Elle était rentrée dans la vie, la vie du pauvre, qui se lève tôt et travaille jusqu'au soir pour avoir le pain du jour... Belle, elle était restée sourde à toutes les avances.

Pas un jour, pas une heure, elle ne s'était dit :

— Je suis libre!

Au contraire, sa devise nouvelle, depuis qu'elle avait eu la liberté de la veuve, avait été : le devoir.

Veuve! Bah! elle n'y avait jamais songé, elle pensait :

— Je suis mère!...

Puis elle souffrait de cette autre pensée :

— Je suis coupable!

Et elle revenait chaque jour, en larmes et à genoux, sur la tombe de l'époux demander pardon de sa faute!...

L'expiation avait été longue et pénible, et, à cette heure, elle espérait qu'on aurait tenu compte, non du sacrifice, mais de ce qu'elle appelait le devoir accompli. Au contraire, bien plus sévère qu'à l'heure de la faute, ce passé dont elle avait honte, cette boue de sa vie, on la lui jetait à la face; sa vie honnête, sa vie nouvelle, ses luttes avec le misérable qui l'avait perdue, ces luttes dont elle était sortie aussi pure, on ne les comptait pas.

La pauvre femme ne savait pas que, du jour où Pierre avait joué la lugubre comédie de la mort, il avait eu la force de se considérer comme mort; jamais il n'avait pensé à elle, jamais il ne s'était informé de sa vie; les démarches du matelot lui étaient personnelles; il ne l'avait écouté qu'une fois, le jour où il avait dit :

— Elle est honnête, elle vit de son travail...

Il avait répondu :

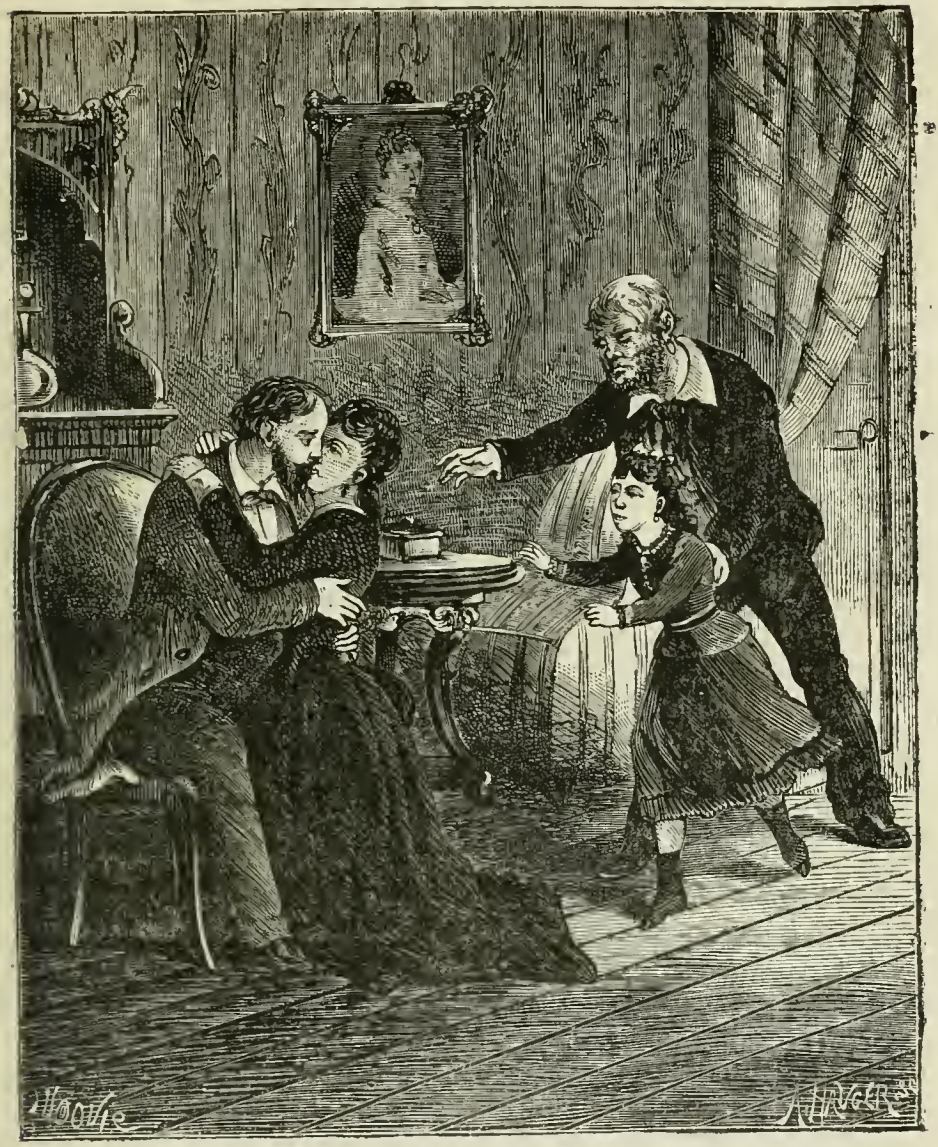
— Elle verra son enfant lorsque celle-ci sera assez grande pour la voir sans danger.

C'est que Pierre était un homme de fer, sévère pour lui, cruel pour les autres, et bien convaincu de la vérité des vers de Boileau :

> L'honneur est comme une île escarpée et sans bords;
> On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.

Sa femme avait manqué à l'honneur, sa femme était perdue... Homme, il était incapable de poursuivre une femme de sa vengeance. Non! il l'avait abandonnée à sa boue; il lui avait retiré « lui »; il la condamnait à vivre avec son amant, et surtout à l'oubli. Mais il frappait sur l'homme. A l'une, le mépris dédaigneux dans l'oubli; à l'autre, la haine, la haine implacable, mortelle.

Le frère, cet ami était venu chez lui, avait mordu la main tendue, déshonoré



— Mamzelle, courez voir maman! (PAGE 309.)

le foyer, il avait été indigne, traître, ingrat et lâche... Pas de pitié... Nature entière, Pierre, en sortant de la tombe, avait choisi le nom qui le peignait le plus justement : Jean Sévère. Et jusqu'au bout, sans faiblesse, sans pitié, il accomplissait la tâche qu'il s'était imposée : la vengeance :

Sa femme était morte pour lui...

Son ami, il mourrait... Et Pierre ne redoutait plus l'heure où il aurait à se placer devant lui, il l'attendait...

Geneviève, au contraire, croyait que son mari s'intéressait à sa vie, savait les cruautés de l'expiation, et c'est pour cela qu'un cri de haine, un mensonge, — un crime à cette heure, — était sorti de sa bouche.

En voyant ce que ce mot avait fait, Geneviève aurait donné sa vie pour ne pas l'avoir dit.

Après son accès de colère, accès qui n'avait pas duré plus que l'éclair, Pierre, écrasé, était retombé sur le canapé et, redevenu faible comme un enfant, prenant sa tête dans ses mains, il fondit en larmes. Et ses sanglots désespéraient la malheureuse femme. Se traînant à genoux jusqu'à ses pieds, elle s'écriait :

— J'ai menti... Je suis une indigne créature, punis-moi, châtie-moi... Oh ! si tu savais ce que j'ai souffert pour revoir ma Jeanne... Pierre, Pierre, oh ! je t'en supplie, ne pleure pas ainsi... Tu sais bien qu'elle est ta fille...

— Oh ! si vous saviez, malheureuse, le doute affreux que vous avez jeté en moi !... Si vous saviez de quelle infernale pensée ma vie va être assiégée !... L'unique être pour lequel je vis... Mais, malheureuse femme, vous ne pensez donc pas que cette enfant a besoin de moi pour vivre... Vous ne sentez donc pas qu'en m'arrachant l'affection sacrée dont mon cœur est plein, c'est un crime nouveau ajouté aux autres !

— Pardon, Pierre..., j'ai menti... Sur elle, sur ma Jeanne..., devant Dieu, je le jure..., j'ai menti ; tu me martyrisais, j'ai commis une infamie pour me venger... Grâce... encore une fois...

Il y eut une longue minute de silence pendant laquelle on n'entendait que les sanglots étouffés des deux malheureux. Pierre était bien forcé de se l'avouer, l'amour de jadis était mort véritablement. Sa femme était belle, sa femme était jeune, nous l'avons dit ; Pierre ignorait la vie exemplaire par laquelle Geneviève avait essayé de racheter le passé. Et cependant que lui demandait-elle? Son enfant ! Elle ne pouvait avoir la pensée d'emmener Jeanne ; ce qu'elle désirait, ce qu'elle réclamait, c'était donc sa place au foyer, près de son enfant. Et cela semblait impossible à Pierre. Il fit un effort, essuya ses yeux et demanda :

— Enfin, que voulez-vous?

Geneviève releva vers lui ses beaux yeux suppliants et dit :

— Je te demande, Pierre, de m'accueillir... Je suis maintenant habituée au travail..., tu me considéreras comme ta servante... ; mais tu me laisseras près de mon enfant, je subirai tout... Je la respecterai, *Elle*...

— Que me dites-vous là, madame?... *Elle*... Vous parlez de celle qui, regrettant le malheur survenu par elle à cause de vous, s'est sacrifiée pour élever votre enfant à l'heure où vous vous étiez rendue indigne de cette mission sainte... Sous ce toit, madame, ne vivent que d'honnêtes gens... Mlle Madeleine de Soizé est restée ce qu'elle était, la fiancée trompée..., à cause de vous !

Geneviève était toujours à genoux ; humiliée, elle baissa la tête... Mais elle était satisfaite de la déclaration que son mari venait de faire... Madeleine n'avait été que la directrice de Jeanne...

Pierre continua :

— Aujourd'hui, si j'accordais ce que vous demandez, avez-vous pensé, madame,

que ma fille me demanderait la raison qui me fait donner une si basse condition à sa mère?... Avez-vous pensé qu'en vous revoyant elle me demandera la cause de ce long éloignement?... Que devrai-je lui dire?...

— Oh! vous êtes sans pitié...

— Ne l'avez-vous pas été vous-même?

— Ainsi, supplia Geneviève, vous refusez? Eh bien, écoutez... Pierre, écoutez. Je travaille, je continuerai, je resterai loin de vous, ne vous tourmentant pas... ; mais laissez-moi seulement la voir, à des heures que vous fixerez; vous me permettrez, cachée, de la regarder, de l'entendre... Voulez-vous?

Et comme Pierre ne répondait pas..., elle s'accrocha à lui, suppliante.

— Pierre! Pierre! je t'en supplie, c'est épouvantable ce que je souffre. Pierre, c'est par quatre années de luttes, de misères, de larmes et de travail, c'est surtout par quatre années de remords et de repentir que j'ai cherché à mériter mon pardon. Ma vie, je l'avais dévouée à mon enfant. Je me croyais veuve, et ce veuvage, je l'avais juré éternel. Je voulais, par l'austérité de ma vie, racheter ce passé et me rendre digne du retour de mon enfant. Pierre! seras-tu sans pitié? Si tu ne veux me rendre mon enfant, tue-moi!...

On entendait du bruit dans le couloir... Pierre, qui avait écouté ces dernières phrases avec étonnement, dit avec vivacité :

— Relevez-vous! relevez-vous! On vient!

— Non! dit-elle! non! Je suis coupable; si tu refuses le pardon, châtie-moi devant tous... Chasse-moi... Ton outrage dernier me donnera le courage de mourir...

— Mais relève-toi! exclama Pierre, la saisissant et la redressant... C'est Jeanne, je ne veux pas qu'elle te voie à mes genoux...

Mais Geneviève retomba sur ses genoux, elle était sans force; à son tour, elle avait peur. Pierre avait dit que c'était Jeanne qui venait, et la mère se demandait si sa fille allait la reconnaître, et la malheureuse redoutait que son enfant, n'ayant entendu parler d'elle que comme d'une coupable, hésitât à venir vers elle... Geneviève restait à genoux pour tendre à son enfant ses mains jointes. Mais Pierre, en la voyant retomber à ses pieds, avait couru vers la porte dont déjà la serrure craquait; il l'avait repoussée en disant brutalement :

— Je veux être seul... Qu'on me laisse...

La porte s'était fermée, et il avait poussé le verrou... Alors on entendit la voix argentine de l'enfant qui disait :

— Oh! tu vois, Simon, tu fais gronder petit père!

Alors, comme dans une extase, Geneviève étendit les bras; il semblait qu'elle voyait au travers de la porte. Charmée, ravie, souriant à sa vision, penchant la tête pour entendre encore ce chant aimé : la voix de son enfant.

Pierre, haletant, était revenu vers elle.

— Tais-toi! tais-toi!... disait-il... Tu reverras ta fille.

— Alors elle leva les yeux vers lui; il lui sembla qu'il était transformé, il lui sembla que des larmes coulaient sur ses joues; il répétait, suppliant :

— Tais-toi..., je t'en supplie, tais-toi.

Geneviève cependant ne disait, ou plutôt ne balbutiait que des mots sans suite :

— C'est elle, ma Jeanne!... mon ange! Jeanne! mon trésor!

Et Pierre dit :

— Geneviève..., il faut avoir de la raison... Il faut que l'on dise à l'enfant pourquoi elle revoit sa mère... Geneviève... Dans l'idée qu'un jour peut-être, sur sa route, Jeanne pouvait te revoir, je lui ai dit que les morts revenaient quelquefois...; car pour elle tu es morte... et, sur sa demande, un jour j'ai fait porter des couronnes sur ta tombe... A cette heure... la nuit... l'enfant à peine éveillée te prendrait peut-être pour une vision, pour un fantôme... Et qui sait si le bouleversement de la peur ne tuerait pas... *notre* enfant...

Geneviève s'était redressée alors, effayée, tendant les mains comme les gens qui disent : Chut! se soumettant, lorsque Pierre, après avoir hésité dit : « *Notre* enfant! » elle eut un gros soupir de soulagement et se jetant dans ses bras...

— Oh! merci! merci..., s'écria-t-elle.

Pierre ne la repoussa pas. Elle vacillait, il la soutint, et comme les sanglots la faisaient haleter il appuya sa tête sur son épaule, et plaça sa main caressante sur ses beaux cheveux blonds...

La vie humaine a son côté matériel, son côté positif, son côté charnel... et peut-être ce rapprochement des deux êtres fit-il plus que tout. En sentant battre sur son cœur le cœur de celle qu'il avait tant aimée, en sentant sous ses doigts cette chair de velours et ces cheveux de soie, en respirant le parfum de la femme autrefois adorée, en admirant enfin cette superbe créature qui était à lui, cette beauté complète, l'amour se réveilla. Il y eut un tressaillement dans son être, et Geneviève le ressentit.

En une minute, le tableau de la vie austère de la veuve passa devant les yeux de Pierre; il comprit le courage dépensé par cette femme, jeune et belle, par cela même livrée à toutes les tentations, à cette femme jetée dans la vie misérable et abandonnée, libre, puisqu'elle était veuve... et qui avait eu le courage de remonter l'abîme dans lequel elle était tombée. Seule, sans appui, sans soutien, n'ayant qu'une pensée : bien faire, pour racheter sa faute... Habituée au luxe, elle avait vécu pauvre, sans se plaindre; châtiée par lui, elle n'avait gardé que l'adoration de sa mémoire... Il n'y avait eu en elle qu'un désir : racheter sa faute...

Il la pressait dans ses bras, et les battements de leur cœur se rencontraient. En sentant les tressaillements de son mari, Geneviève releva la tête en les attribuant, la pauvre femme, à la répulsion qu'elle inspirait, et son regard suppliant cherchait le regard de Pierre. Elle sentit une larme tiède tomber sur son front, elle exclama :

— Pierre! Pierre! ne pleure pas!

Pierre lui prit la tête et, la regardant bien en face, les yeux dans les yeux, il lui demanda :

— Que veux-tu, Geneviève?

Elle répondit :

— Le pardon... le pardon...

Alors Pierre sourit et comme il soutenait sa tête, il avança son visage; leurs

lèvres se rencontrèrent dans un long baiser... Geneviève eut comme un spasme, et, fermant les yeux, perdant connaissance, elle dit en défaillant dans les bras de Pierre :

— Je puis mourir maintenant... Dieu est bon !...

Mais le matelot avait sa tête à lui, et lorsqu'il s'était promis quelque chose, il fallait que ce quelque chose arrivât. Or, il voulait brusquer la situation, et carrément. Sans souci de ce que pourrait dire ou penser son maître, il avait été réveiller la petite Jeanne, en lui disant :

— Vite, mamzelle, sur le pont... Petite mère est revenue de son grand voyage, et elle nous attend en bas...

Et la ravissante enfant avait ri en lui répondant :

— Je ne le rêvais donc pas, Simon...?

Simon, en entendant ça, resta bouche ouverte; il faillit en perdre sa praline, et, ne trouvant rien à dire, il exclama :

— Espère ! espère !

Prenant l'enfant en toilette de nuit, c'est-à-dire presque nue, dans ses bras, il la descendit au salon. Nous avons vu ce qui s'était passé... Mais le matelot avait répliqué :

— Bon sens ! par mon saint patron, pour une fois que je mange la consigne, je la mangerai jusqu'au bout... Et il s'enfonça dans le couloir, pour regagner le vestibule, marchant sur la pointe du pied.

Arrivé devant la porte du salon, il posa l'enfant et lui dit :

— Mamzelle, courez voir maman !

Et brusquement, il ouvrit la porte. Oh ! alors, il baissa la tête, relevant les épaules, s'apprêtant à recevoir une bordée d'injures. Rien !

L'enfant, en reconnaissant sa mère, courut se jeter dans ses bras, et pendant deux grandes minutes ce ne fut qu'un bruit de baisers, de sanglots, qu'un balbutiement de mots, de tendresse, d'amour.

— Jeanne ! ma fille ! ma chérie, ma vie ! je meurs !...

Et Pierre, qui les tenait toutes deux embrassées, pleurait...

Le matelot cligna de l'œil en dessous, et, en voyant la scène de bonheur qu'il avait amenée, tout stupéfait, mais heureux, il s'avança, et, ne pouvant résister à ce qu'il éprouvait, il fit une épouvantable grimace; de grosses larmes coulèrent sur ses joues, et il les tamponnait avec de grands coups de manche, des coups à s'écraser le nez... Enfin, succombant sous l'émotion, il tomba à genoux, et, joignant ses larges mains, il s'écria avec des sanglots :

— Ah ! monsieur notre Seigneur le bon Dieu, vous, mon saint patron... et vous, Notre-Dame de chez nous, ah ! bon Dieu de bon sang ! que vous êtes de bonnes gens !... Simon peut mourir... Il les a vus tous heureux...

Alors Pierre releva la tête et dit avec émotion en lui tendant les bras :

— Simon !... Simon !... Allons, viens, mon vieux fidèle..., viens prendre ta part du bonheur auquel tu as contribué. Et après celles de Pierre, les lèvres fraîches de Geneviève se placèrent sur la peau dure du vieux matelot. L'enfant disait :

— Oh ! petite mère, c'est gentil d'être revenue... pour longtemps, dis ?...

Les grands yeux humides de Geneviève regardèrent Pierre, et celui-ci répondit à l'enfant :

— Petite mère est revenue pour toujours.

. . . . . .

A cette heure, Madeleine de Soizé, qui s'était éveillée au bruit, avait entendu la scène ; triste, elle était remontée chez elle ; elle avait dit tout bas :

— Si cruel qu'il ait été, mon devoir est accompli. Elle écrivit deux lignes qu'elle mit sous enveloppe à l'adresse de Pierre. Ces lignes étaient :

« Adieu, je serais de trop. Ma présence rappellerait sans cesse le passé, qui doit être oublié, et je souffrirais trop de voir une femme vous aimer. C'est au couvent que j'irai ensevelir l'amour que je vous ai caché. Pierre, adieu ! Je prierai pour votre bonheur à tous.

» MADELEINE DE SOIZÉ. »

Le lendemain, lorsqu'on s'éveilla dans le pavillon du bord de l'eau, Madeleine était partie... Pierre lut la lettre. Étonné, il hocha la tête et murmura :

— Noble créature !... Et le misérable ne l'avait pas devinée...

Il dit à sa femme et au matelot que, depuis longtemps, Madeleine avait dit que le jour où Geneviève reviendrait, elle partirait ; qu'elle avait hâte de vivre dans sa famille. L'animosité de Mme Davenne s'éteignit en apprenant que souvent Madeleine l'avait défendue et avait réclamé le pardon.

Pierre lut avec stupéfaction dans le journal l'épouvantable fin de Fernand et du vieux Rig... Et, vivement impressionné par l'horreur de cette mort, il bénit le sort qui empêchait ainsi un procès scandaleux, dans lequel la haine de Fernand n'aurait pas manqué de le mêler.

Ce que devint Iza, la belle Moldave, ce serait bien long à raconter... Toute la jeunesse élégante et extravagante l'a connue sous le nom d'*Iza la Ruine ;* elle a été rendue presque célèbre par un épouvantable procès. Un jour, peut-être, écrirons-nous cette autre histoire.

FIN.

HISTOIRE D'UN NOYÉ

RACONTÉE PAR LUI-MÊME

I

Je sortais de l'Odéon ; pour la première fois je venais de voir vivre l'œuvre immense de Shakspeare : *Macbeth*. Le spectre de Banco m'avait frappé d'une façon indéfinissable. Je côtoyais la Seine, et j'avais toujours devant les yeux la longue figure pâle et sanglante du spectre. Minuit sonnait quand je passai devant la Morgue... J'avais froid aux os.

J'arrivai chez moi ; quelqu'un m'avait devancé.

C'était un vieux docteur monomane qui demeurait depuis deux jours à l'étage au-dessous du mien. Il cherchait la vie dans la mort, m'avait-on dit. J'avais vu le matin rentrer chez lui un long colis dont la sombre forme m'avait révélé le contenu. A cette heure, la vue du docteur me glaça.

J'habitais une vieille maison dans l'île Saint-Louis ; c'était un ancien hôtel, toutes les chambres étaient louées meublées. La mienne, haute de plafond, zébrée de longues solives noires à son ciel, avait deux fenêtres immenses qui donnaient sur le quai. Le mur, couvert d'un sombre papier, servait, le jour, à faire ressortir les plâtres qui y étaient accrochés, et semblait, la nuit, couvert d'un drap funèbre. Il était minuit ! la chambre n'était éclairée que par le feu de la cheminée, et quelques pâles éclairs, s'échappant du foyer, illuminaient d'un feu sinistre les moulages qui pendaient au mur.

La longue figure du vieux docteur enfouie dans le coussin du fauteuil donnait à mon logis un air plus que lugubre... et, malgré moi, je regardai si dans les rideaux de mon lit un pâle spectre ne venait pas me disputer à mon tour... mon oreiller !

— Mon cher enfant, me dit le vieux docteur, je suis content de vous voir... je ne peux dormir... le feu est encore allumé, nous allons causer.

— A votre souhait, dis-je, assez étonné du sans-gêne avec lequel il expliquait ou plutôt n'expliquait pas sa présence chez moi à pareille heure. Je pris un siège, et, l'avançant près de la cheminée, je m'assis. J'étais arrivé à temps, car j'entendis la grêle frapper mes vitres.

— Depuis deux jours que je reste en cette maison, reprit le vieux docteur, j'ai su que vous étiez un jeune homme sérieux et bien pensant, faisant de l'étude la base de sa vie !... La chose est tellement surprenante à votre âge que je dois vous en féliciter.

Le compliment me flatta.

— Je suis vieux..., mais j'aime la jeunesse. Je comprends qu'elle doit s'amuser, le plaisir est son plus puissant mobile. Mais qu'est-ce que le plaisir?... L'un le trouve dans l'ivresse, l'autre dans la luxure, l'autre dans la paresse! peu dans la science, et cependant vous êtes de ceux-là. C'est bien, jeune homme... L'on m'a dit que vous étudiiez la médecine, c'est-à-dire la science de conserver la vie!... Moi, j'ai été au delà... je rends la vie à la mort!

Je bondis sur ma chaise. Je regardai si le vieux docteur ne se moquait pas de moi; son visage était convaincu!... je sentis le froid se glisser dans mes veines, mais j'écoutai... Cet homme me faisait peur, et cependant je désirais l'entendre jusqu'au bout.

— Vous doutez? me demanda-t-il.

— Je l'avoue!

— Je n'ai fait encore qu'une cure... et j'ai complètement réussi!

— Vous avez fait revivre un mort?...

— Oui!

— Bien mort?...

— Depuis quatre jours.

— En léthargie?...

— Non pas, noyé!

— Noyé quatre jours! Vous l'avez fait revivre? Une seconde..., par l'électricité vous l'avez fait se dresser et grimacer.

— Je l'ai fait parler deux heures.

— Deux heures!

— Oui! Il m'a raconté son histoire.

— L'histoire d'un mort... dis-je, essuyant la sueur qui perlait à la racine de mes cheveux.

— Je vais vous la redire à mon tour, et vous verrez qu'il pensait... et agissait.

II

Je me renfonçai dans ma chaise, la voix s'était éteinte dans ma gorge, et, n'osant regarder autour de moi, mes yeux se rivèrent au dernier tison qui s'éteignait lentement dans le foyer.

— Ce matin, commença le vieux docteur en tisonnant, l'on m'apporta un corps; quand je l'eus préparé d'après mon système, je lui injectai le baume qui rend la vie, il resta froid quelques minutes encore, puis peu à peu le sang circula, une sueur abondante fit disparaître les souillures limoneuses de l'eau, et le rose de la vie reparut sur sa chair, tandis que ses yeux s'ouvrirent comme s'il venait de s'éveiller. Il passa la main sur son front... il se souvenait.

— Laissez-moi, dit-il, ne pas vous remercier de vos soins... ils seront nuls bientôt. Je me suis suicidé; les raisons qui m'ont fait agir, il y a quatre jours, me feront recommencer demain.

— Je vis Virginie sur les genoux d'Aylic. (PAGE 313.)

— Comment?

— Vous aviez pensé sans doute que, plein de reconnaissance pour votre œuvre, j'allais vous bénir? Erreur! D'abord, ce que vous avez fait ne servira pas... je ne veux pas vivre! Ensuite, la reconnaissance ne se doit qu'à celui qui fraternellement agit dans votre intérêt... or, c'est dans le vôtre et non dans le mien que vous avez agi...

— Je ne comprends pas, fis-je embarrassé

— Vous me comprenez parfaitement; le monde n'est peuplé que d'égoïstes, à bien peu d'exceptions près; en me faisant vivre, vous n'avez pas cherché mon bien; non, vous avez cherché en moi un sujet propre à une expérience. Qu'importe si votre ouvrage cause le malheur d'un ou de dix individus!... Mais ne vous blessez pas, vous n'êtes ni meilleur ni plus mauvais qu'un autre : l'homme qui aime une femme l'aime pour le plaisir qu'il se procure... celui qui oblige un ami sème son argent pour qu'il lui rapporte, celui qui sauve son semblable le sauve parce que la mort déchire le cœur de qui la voit venir... enfin, nous sommes frères... Aimons-nous les uns les autres, voilà ce que l'on dit, ce que l'on crie!... Mais chacun pour soi, Dieu pour... personne! voilà ce que l'on pense.

Bref, vous m'avez fait renaître, et, bon gré mal gré, je vous dois la vie... En échange de quoi vous voulez le récit de ma mort..., le voici.

Le vieux docteur se recueillit quelques instants, faisant craquer ses doigts en les tirant les uns après les autres; au dixième, il continua sa singulière histoire.

III

Mon frère mourut lorsque j'atteignais trente ans. Il laissait un fils de dix-sept ans, mauvaise nature de laquelle il n'avait jamais rien pu faire, quoique d'une intelligence rare... peut-être à cause de cela! L'herbe d'un grand génie ou d'un grand fripon; le monde devait lui tracer son chemin.

Je le mis au collège... Il s'en fit renvoyer. Je voulus finir moi-même son éducation... Il se sauva de chez moi.

Je ne le revis qu'il y a deux ans, il était majeur et venait réclamer l'héritage de son père, environ cent mille francs. Orphelin de bonne heure, ne m'étant jamais marié, lorsque je perdis mon pauvre frère, j'avais rejeté sur Aylic toute mon affection. Lorsqu'il revint, j'essayai de le ramener à moi.

— Songe, Aylic, que tu es un homme; il est temps, sinon cesser, du moins de modérer une vie dans laquelle tu perdras ta fortune et ta santé. Je n'ai plus que toi en ce monde pour famille, reviens à la maison, tu sais bien que toutes les libertés te seront accordées.

— Je viens, dit-il, chercher de l'argent et non de la morale.

Je n'insistai pas, et, désespéré, je lui rendis ses comptes.

Moins d'un an après, il était criblé de dettes et n'avait plus un sou vaillant. Je bénis presque ce désastre.

— Quelle leçon! pensais-je, il restera chez moi, maintenant.

Je le fis venir. Je connaissais les besoins de son âge et, lui laissant toutes les libertés, je me privais un peu afin qu'il eût assez pour cette orageuse saison qu'on nomme jeunesse.

— Dès qu'il aura trente ans, pensai-je, nous rattraperons cela par nos économies.

Mais les besoins qu'il se créait s'étendirent si largement que je dus lui faire entir que je ne pouvais donner plus d'argent.

— Aylic, ajoutai-je, tu dessines magnifiquement, que ne passes-tu une partie de la journée à cette occupation? C'est ton inactivité qui te nécessite ces dépenses extravagantes.

Il m'approuva, j'en fus heureux.

Il partait le matin, rentrait le soir, et me laissait croire qu'il allait à quelques lieues de Paris faire du paysage. Il avait loué une chambre pour coucher quand il serait en retard. J'étais content et tranquille. Il lui était déjà arrivé de ne pas rentrer pendant deux ou trois jours, et je ne m'en étais pas inquiété... Une fois, il fut cinq jours absent, je ne savais que penser. Il ne m'avait donné son adresse qu'en l'air, et je ne m'en souvenais plus. J'allai trouver un de ses amis, je demandai de ses nouvelles. Il me répondit l'avoir vu la veille, comme tous les jours.

— Comment, tous les jours?

— Certainement, au bois.

— Ah! vous allez là-bas dessiner avec lui?

— Dessiner!

— Certainement, à Bouron, au-dessus de Fontainebleau.

— Mais pas du tout, au bois de Boulogne... sur son cheval.

— Comment, sur son cheval?

— Sur son cheval ou dans la voiture d'Antonia.

— Mais où prend-il de l'argent?

— Comment, vous ne savez pas... il vous a caché son héritage d'il y a quinze jours.

— Ah! si... oui, oui... vour avez raison, dis-je.

Et je partis vivement, de crainte qu'il ne vît le rouge qui me montait au visage, non de mon mensonge, mais parce que, cherchant par quel moyen il avait pu se procurer de l'argent, je pensais à cette phrase de son ami :

— Ou dans la voiture d'Antonia.

Ce vice incorrigible m'exaspéra. Mon affection pour lui s'altérait, je me décidai à cesser une libéralité sans profits qui, ne le rendant pas meilleur, me rendait plus malheureux.

L'argent de Mlle Antonia le couvrait d'écailles infâmes... Je résolus de le chasser. J'allai, à cet effet, chercher dans mon secrétaire une dizaine de mille francs avec lesquels je voulais le prier d'aller tenter fortune loin de moi.

Je cherchai mes valeurs et je vis... Oh! l'infâme! le monstre! le fils de mon frère!... il m'avait volé vingt-cinq mille francs!

Quand je le chassai, le monstre, il n'eut même pas un mot de remords.

Ce dernier coup m'avait profondément atteint.

Les dettes payées, l'argent donné et ces vingt-cinq mille francs firent à ma fortune une brèche qui m'obligea de remplacer mes domestiques par une femme de ménage.

Et je restai seul! seul avec cette pensée : je n'ai qu'un parent, mon neveu, et c'est... c'est un voleur!

IV

Un soir que je promenais ma tristesse le long du quai, sur lequel j'habitais, je vis, près du pont Saint-Michel, une jeune fille sortir en pleurant d'une porte au-dessus de laquelle pendait la lanterne d'un hôtel garni.

Je m'avançai vers elle pour la consoler. Par un mouvement qui me plut, — se trompant sur le motif qui me faisait agir, — elle se recula. Je la rassurai et lui demandai la cause de ses larmes. La pauvre enfant, arrivée à Paris avec peu d'argent, l'avait dépensé sans avoir encore pu trouver d'ouvrage... elle devait deux nuits et on la mettait à la porte. Je priai la jeune fille d'accepter l'argent qui lui était nécessaire pour payer son gîte, et je l'engageai à venir chez moi le lendemain.

Elle accepta, je la quittai. — Elle est sans place, me dis-je, au lieu d'une femme de ménage, je prendrai cette jeune fille, ma maison sera plus gaie et il ne m'en coûtera pas beaucoup plus. — Voilà ce que je pensais en rentrant, heureux... car j'avais besoin de reporter sur quelqu'un l'affection dont mon neveu n'était plus digne.

Le lendemain, je venais à peine de me lever lorsqu'on sonna chez moi.

C'était la pauvrette de la veille. Assez grande et bien prise, de beaux cheveux blonds encadraient son visage blanc et frais ; ses yeux, d'un beau bleu, semblaient plus foncés sous les cils bruns qui les ombraient; elle paraissait avoir environ vingt ans.

— Excusez-moi, me dit-elle, de venir vous importuner si tôt, mais j'avais hâte de vous remercier.

— Vous ne me devez nul remerciement, mon enfant ; je vous ai priée de venir et voici pourquoi : vous êtes sans place, et j'ai besoin chez moi d'une personne qui soigne mon ménage, d'une personne de confiance qui s'occupe de tout, qui ramène, par sa jeunesse et par son sourire, la gaieté que de profonds chagrins ont chassée de ma demeure. Voulez-vous être cette personne?

— Mais vous me connaissez à peine!

— Je lis dans vos yeux ce que vous êtes; voulez-vous?

— Oh! certainement, monsieur.

— Eh bien, commencez, mon enfant, vous êtes chez vous... faites de ma demeure ce que vous feriez de la vôtre... J'ai quarante-cinq ans d'âge et j'en ai soixante de cœur pour un misérable qui fait ma honte et qui ne vaut pas les soucis qu'il m'a donnés.

Un beau sourire, qui dévoila tout un chapelet de nacre, fut sa réponse.

Je la mis au courant de ma petite maison et, en moins de quelques jours, elle en changea l'aspect.

Elle avait retrouvé dans le grenier deux jardinières abandonnées, elle y mit des fleurs... Plus libre avec moi, elle chantait presque toute la journée... je vivais enfin !

Un soir qu'elle arrosait ses fleurs, je me surpris à dire : Qu'elle est belle! Elle vint vers moi et ses grands yeux rencontrèrent les miens... Ce regard pénétra comme une lame jusqu'au fond de mon cœur.

V

En quelques jours, je m'aperçus de l'état de mon âme... j'aimais la pauvre enfant... J'aimais Virginie. Je n'hésitai pas un instant, et, un matin, nous achevions de déjeuner, — car, je l'avais voulu ainsi, nous déjeunions ensemble, — je pris sa main... son beau regard se fixa sur moi.

— Virginie, êtes-vous heureuse, mon enfant?

— Plus que dans mes rêves!

— Vous êtes heureuse, et peut-être va-t-il falloir briser ce qui fait votre bonheur!

— Que dites-vous?

— Virginie, il va falloir que vous partiez de chez moi.

— Pourquoi donc?

— Pourquoi! dois-je vous le dire?

— Oh! j'y tiens, monsieur, car, si cela dépend de moi, je me corrigerai... Qu'ai-je pu faire?

Rien! tout est là! et je me frappais le cœur.

— Je ne comprends pas!

— Virginie..., je vous aime...

La belle enfant se leva, essuya deux grosses larmes qui coulaient le long de ses joues, et dit dans un sanglot :

— Vous avez raison, monsieur, je dois partir.

— Partir! tu ne trouves pas d'autre issue à l'aveu que je viens de faire?

— C'est vous-même qui l'avez dit!

— Oh! c'est que je n'ose te demander ce que je rêve... Je suis seul au monde, seul, entends-tu... je n'ai qu'une amie, et cette amie, c'est toi... Tu es jeune, belle, toi!... tu as rêvé un époux qui répondît une à une aux beautés que tu lui apporteras... et je serais ridicule en aspirant à ce bonheur.

Sa belle tête s'était relevée radieuse. A travers ses larmes errait un sourire. La fin de la pluie d'orage quand le soleil fait scintiller l'eau.

— Oh! comme vous êtes bon! dit-elle, et comme je vous aime!

Je la pressai entre mes bras et ne laissai pas sur son front une place où je ne misse un baiser.

Qu'elle était belle! ou plutôt que j'étais bête!!!

Je me mariais avec Virginie trois semaines après... *De Profundis!*

VI

Quelques mois plus tard, je reçus une lettre.

Mon neveu, sans gîte et mourant, me suppliait de le recevoir.

Je prévins Virginie... et je courus. Le pauvre enfant, pâle, sans voix, ruiné

par la débauche et la misère, était étendu sur un triste lit d'hôtel; si je n'étais point venu, on l'emportait à l'hôpital.

Il avait à peine la force d'articuler le mot pardon!

Je l'embrassai et réchauffai ses mains, qui me semblaient glacées. Sur l'assurance d'un docteur, qu'on pouvait sans danger le transporter, je le fis porter chez moi, ne te quittant que lorsqu'il fut installé.

Un mois de soins le rendit à la santé, et, pendant ce mois, Virginie veillait à son chevet.

Un changement heureux, que je remarquai alors, s'était opéré en lui. Il avait en horreur les plaisirs qui, jadis, l'entraînaient le plus. Ne sortant plus de la journée, presque tous les soirs il restait près de nous. Rien ne pourrait exprimer la joie qui m'enivrait... j'étais heureux... j'avais une famille!

Celui qui, jeune, a vu la mort faucher ceux qui l'entouraient, celui-là comprendra ce que contiennent ces mots, une famille...

VII

Nous étions aux plus beaux jours du printemps, il y a maintenant six mois environ, nous achevions tous les trois notre souper.

La soirée était douce comme au mois de juin, aussi prolongions-nous le dessert par une longue causerie. La fenêtre était ouverte; j'habitais sur le quai, et l'âcre parfum de l'eau venait se mêler aux lilas qui embaumaient la chambre. La nuit commençait à venir, et nous attendions pour allumer qu'elle fût tout à fait tombée.

Je coupais une orange... mon couteau me glissa des mains et tomba, je me baissa vite, espérant le rattraper...

Mais je me relevai bondissant... Sous la table, je venais de voir la jambe d'Aylic enlaçant celle de Virginie.

— Sortez, malheureux!... sortez! criai-je.

— Mais qu'avez-vous donc?

— Pas un mot, misérable!... sors!... Et je te croyais capable d'être un honnête homme... toi!... un fripon, un voleur, un infâme!...

— Vous n'êtes pas beau en colère, mon oncle, dit le monstre en ricanant, et il sortit.

Alors je tombai accablé, n'osant pas regarder Virginie, et cherchant quel parti prendre avec elle.

Je l'entendais pleurer : tout à coup je sentis sa tête sur ma main; elle était à genoux.

— Oh! pardon! mon ami, dit-elle.

— Les misérables! murmurai-je.

— Mais je ne suis pas coupable, mon ami... je le hais, cet homme! Il me poursuivait sans cesse; à chaque repas, ses genoux pressaient les miens; dès que j'étais seule, il m'accablait de protestations d'amour... rien n'y faisait. En vain je

lui montrais son indignité, il savait que je n'oserais jamais rien dire, craignant une autre interprétation à ce que je dirais... c'était ton neveu... Ah! maintenant que tu l'as chassé sans que j'aie parlé, oh! je suis bien heureuse!

Ces mots tombèrent sur mon âme comme la rosée sur les fleurs.

Je relevai Virginie et, l'embrassant, je lui dis :

— Oh! j'aurais donné ma vie pour ce que tu viens de me dire... Je t'aime...

Mais cette scène m'avait tellement impressionné, que je tombai assez gravement malade pour que le médecin me forçât à ne plus quitter le lit.

Virginie constamment près de moi... c'était encore le bonheur! car j'adorais ma femme.

Une fièvre cérébrale se déclara. Plusieurs fois, revenant à moi après quelques heures de délire, je cherchais vainement ma compagne, la chambre était déserte, et j'attribuais à la fièvre la perception d'un bruit de voix rieuses dans la pièce voisine... Un jour, abattu par le mal, j'écoutai... la même chose se renouvela, je crus reconnaître la voix de Virginie... elle riait... J'étais au plus bas, c'était impossible!... un doute horrible traversa mon esprit... J'essayai de me lever... Efforts inutiles!... Je glissai de mon lit et, me cramponnant aux meubles, me traînant sur le tapis... six fois m'arrêtant, prêt à rendre l'âme... j'arrivai cependant jusqu'à la porte et je vis... je vis... Virginie sur les genoux d'Aylic, la main dans la main, les lèvres assemblées!!!

Maudit! criai-je, et je tombai comme foudroyé.

VIII

Quand je revins à moi, j'étais couché... Une veilleuse brûlait sur la table de nuit... je levai la tête et je vis penché sur mon chevet, me regardant d'un méchant sourire, Aylic... Je voulus parler, mais je n'en avais plus la force, la mort m'envahissait... Je voyais agir et parler, mais je ne pouvais plus agir, je ne pouvais plus parler

Ah! ah! tu reviens toujours, dit avec un sourire infernal Aylic, en se penchant sur moi, petit bonhomme vit encore! profitons-en pour régler nos comptes... Mon cher oncle, il fut un temps ou vous m'avez bien aimé, n'est-ce pas? mais vous êtes bien changé depuis, et votre haine a de beaucoup surpassé votre amour! Je suis un vaurien, moi; tous les vices, j'ai le bonheur de les avoir, une seule chose pouvait les atténuer, l'amour!

Or, voyez comme le hasard a quelquefois de singuliers rapprochements. Il m'a fait retrouver chez vous la seule femme que j'aie aimée, celle que j'aime et que j'aimerai toujours... et c'est justement la vôtre...

Je n'ai plus que des dettes, vous avez de la fortune... Cette fortune, je le sais, elle ne doit pas me revenir, mais elle reviendra à Virginie... et Virginie, cher oncle, c'est un second moi-même. Voyez comme vous êtes raisonnable : il me fallait votre femme, il nous fallait votre fortune, nous étions décidés à nous débarrasser de vous, et, comprenant la chose, vous vous empressez de partir. Maintenant aucune

force humaine ne peut nous arracher tout cela... Un testament, vous ne pouvez ni écrire, ni dicter; vous guérir, je suis là pour l'empêcher, ne serait-ce que par de tendres entretiens comme celui-ci... Il n'y a qu'une chose, chose impossible, la disparition de votre corps... on ne pourrait disposer de vos biens qu'après certain nombre d'années, hypothèse irréalisable, vous le voyez...

Mais soyez rassuré, cher oncle, nous ne gaspillerons pas ce que vous nous laissez... Vous m'avez refusé de l'argent... j'en sais la valeur maintenant... nous ne le jetterons pas, croyez-le!... Mourez, cher oncle! et, toujours économes, nous n'aurons pas la sotte vanité de donner à votre dépouille le chêne et le plomb, les voitures panachées, les pleureurs, les croque-morts gantés; allons donc! nous laisserons faire l'indigence... Vous m'avez quelquefois refusé de l'argent vivant, je vous en refuserai mort. Et puis, cher oncle, quelle joie pour vous de partir, sachant que vous ne laissiez aucune larme derrière vous, et que la mort, ce malheur, fait notre bonheur!...

Meurs donc! tu m'as mis à la porte de ta maison... je te mets à la porte de la vie... *De Profundis*...

Virginie était absente; la sonnette venait de tinter, annonçant un visiteur; le monstre, ricanant, me laissa terrifié pour aller ouvrir.

Le docteur entra, précédant Aylic : pour moi, que l'on tuait vivant, c'était du secours. Par un effort surhumain, je me dressai sur ma couche et, retrouvant toutes mes forces, je m'écriai devant Aylic, terrifié :

— A moi, docteur! on m'assassine! A moi! l'infâme qui est derrière vous s'est tout à l'heure penché sur moi pour m insulter; il refuse à mon corps une sépulture, à mon âme une prière; il m'a dit qu'il prendrait mon bien comme il m'avait pris ma femme. A moi, docteur! ne m'abandonnez pas! chassez-le!

Et, crispant mes mains sur mes draps pour me soutenir, j'attendais sa réponse.

Le docteur se tourna vers Aylic et lui dit à mi-voix :

— Il est pénible pour vous d'entendre pareille chose, hélas! c'est ainsi que le délire fait payer aux malades les soins pieux de leur famille.

— La figure d'Aylic se rasséréna, et je tombai atterré!... j'entendis le docteur dire :

— Il est perdu!

Onze heures sonnèrent, Virginie rentra.

J'étais perdu, avait dit le médecin, on ne se gênait plus avec moi, la porte de ma chambre resta ouverte et j'entendis :

— Eh bien?

— C'est arrêté, nous pourrons emménager avant une quinzaine. C'est près de Courbevoie... Quand penses-tu que l'on y pourra aller?

— Le docteur m'a dit qu'il ne passerait pas cette nuit!

— Bien! comme nous aurons les dérangements, la vente, c'est l'affaire de huit jours... Nous irons ensemble demain... veux-tu?

— Oui. As-tu dîné?

— Non.

— Allons dîner dehors?

Tenez bien !... (PAGE 322).

— Oh! oui, j'aime mieux cela, je ne tiens pas à être là quand il va finir.

Et ils partirent.

Si je n'étais pas fou... assurément, j'étais bien près de l'être... la sueur m'inondait.

Une réaction s'opéra en moi, je me sentis fort. Je me levai et d'un élan je descendis l'étage, je traversai le quai... et, me rappelant ces paroles : « Il n'y a qu'une chose, chose impossible! la disparition de votre corps qui puisse empêcher

la disposition de vos biens! » j'enjambai le parapet et me précipitai dans l'eau.

J'entendis crier : « Au secours! un homme se noie! » Ce fut tout.

Je remontai me débattant; si résolu que je fusse à la mort, l'instinct vital se réveilla en moi dès que je vis que la mort ne pouvait plus me pardonner

Je reçus un choc à la tête, je tendis mes mains et je saisis, en les crispant, un croc que l'on me tendait... j'avais pris le fer et je me cramponnais à la pointe sans sentir qu'elle m'entrait dans les chairs; on me criait :

— Tenez-bien!...

Je revis le ciel étoilé, c'était la vie...

Mais le croc cassa .. j'enfonçai... et j'allai terminer mon agonie sur le sable et les pierres limoneuses desquelles s'échappèrent soudain quelques poissons dont je venais de violer la retraite.

XI

« La mort est un secret, je le saurai bientôt! » a dit un grand criminel.

Qu'est-ce que la mort? Un rêve! oui, un rêve!

Lorsque vous rêvez, un monde positif, méchant, parlant, agissant, passe devant vos yeux. Ce monde, en quoi diffère-t-il du monde réel? En rien.

La mort, c'est le rêve; le lendemain, vous vous réveillez et vous dites à cette famille qu'il vous semble avoir toujours connue :

— Cette nuit, j'ai rêvé que je me noyais.

. . . . . .

Je suis ainsi, je vis avec un monde qu'il me semble avoir toujours connu, et ce n'est que votre baume qui m'a rendu la conscience de mes deux existences.

La même nuit où je quittai la vie, un bateau passant au-dessus de moi accrocha ma chemise de son gouvernail et me descendit jusqu'à Courbevoie.

Là, le bateau à vapeur battant l'eau de ses roues me détacha, et ses vagues poussèrent mon corps inerte le long de l'île, où je restai presque à fleur d'eau au milieu d'herbes aquatiques.

Nous étions au lendemain, et lorsque vint la nuit, j'entendis un bruit de pas sur la rive. Je craignis que l'on ne me trouvât. J'entendis le bruit d'un baiser; ce n'étaient que deux amoureux! Ils s'assirent au bord de l'eau, la jeune femme caressant avec sa gracieuse bottine les herbes qui me couvraient... et prenant quelquefois mes cheveux pour de l'herbe!

— L'amour! pensais-je, belle chose, écoutons-les... Voilà qui me fera peut-être oublier l'affreux côté par lequel j'ai dû juger la société.

La jeune femme commença :

« Dois-tu m'aimer toujours ainsi et plus tard ne me quitteras-tu pas, me laissant le remords du crime que nous avons commis, car c'est un crime?

» — Ne plus t'aimer! peux-tu le croire? Ne parle donc plus de lui, il est mort... bien mort! laissant contre son gré de quoi faire notre bonheur .. car heureusement on l'a reconnu lorsque, dans un accès de délire, il s'est jeté à l'eau!... De la considération, nous en avons... C'est moi qui ai tendu le croc pour le sau-

ve... il m'a glissé des mains... et j'ai plongé tout habillé ! N'est-ce pas là ce que doit un neveu à son oncle?...

» — Quand penses-tu que l'on fera la vente?

» — Les ventes après décès se font vite.

» — Tant mieux ! j'ai hâte de quitter la maison, j'ai toujours peur.

» — Folle ! je crains plus les vivants que les morts... Ma foi, je serais curieux de le revoir, il doit faire une drôle de grimace. »

Un pêcheur, qui passait dans son bateau, battit l'eau de ses avirons; une lame souleva mon corps et le poussa jusqu'à leurs pieds.

On entendit deux cris.

Virginie tomba morte ! Aylic était fou !...

Les deux heures étaient expirées... le corps se raidit et, reprenant sa teinte livide, il s'immobilisa, ajouta le vieux docteur pour clore son épouvantable histoire

J'étais sous la pénible impression de son récit ; mais, voyant le petit jour qui commençait à venir, je me hasardai à lui demander :

— Mais ce corps, qu'en avez-vous fait?

— Je l'ai là, dit-il, et il montrait mon lit dont les rideaux étaient fermés.

— Comment, là ! Et mes cheveux se dressèrent sur ma tête.

— Venez voir. Et, m'arrachant du fauteuil où j'étais blotti, il m'entraîna vers le lit, sur lequel, épouvanté, je vis le cadavre d'un malheureux.

A ce moment, la porte s'ouvrit avec fracas, trois hommes à casquette d'uniforme et en habit à boutons de cuivre argenté se précipitèrent sur le vieux docteur, et l'un d'eux s'écria :

— Ah ! enfin, le voilà !

Le vieux docteur souriait toujours. Je m'interposai :

— Messieurs, que signifie cette violence chez moi !...

- D'abord vous n'êtes pas chez vous... et monsieur est un fou monomane qui s'est échappé de la maison depuis trois jours.

— Comment, fou ! mais... Et je montrais le cadavre.

— Ah ! oui ! dit en riant un des hommes, il vous a conté son histoire de mort qui parle... c'est sa monomanie... Seulement, c'est son histoire qu'il lui fait raconter.

— Son histoire ! fis-je, oh ! le malheureux !

— Son histoire un peu plus sombre qu'elle ne l'est réellement.

Les employés de l'hospice emmenèrent le malheureux.

Et moi, je restai là, hébété d'avoir pris au sérieux cet homme, qui m'avait dit la chose la plus folle du monde.

Le jour était tout à fait venu, je relevai la tête et restai tout surpris en regardant la chambre où j'étais... C'était le même aménagement, la même disposition, mais ce n'étaient pas mes meubles.

Je compris...

Je m'étais trompé d'étage.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Première Partie.

		Pages.
I.	Où Pierre Davenne apprend un terrible secret	3
II.	Où Simon se promet de ne jamais se marier	12
III.	Où résidait et ce qu'était Rigobert	19
IV.	Les stupéfactions de Simon Rivet	29
V.	Les terreurs du matelot Simon Rivet	35
VI.	Une mauvaise nuit est bientôt passée	44
VII.	Amour et remords	48
VIII.	Un ami loyal	56
IX.	Une petite promenade gaie la nuit	61
X.	Les bons et les mauvais rêves du matelot Simon Rivet	66
XI.	Les lettres laissées par Pierre Davenne	70

Deuxième Partie.

I.	Un mariage d'amour	75
II.	Un mariage à la vapeur	79
III.	Deux vieux amis de... quinze jours	82
IV.	De la singulière façon dont Sper faisait le ménage	87
V.	Où l'on voit qu'il ne faut pas jouer avec l'amour	91
VI.	Une soirée de la belle Iza	95
VII.	Un heureux mariage	99
VIII.	Où l'on présente un singulier compte	103
IX.	Le jour d'échéance	108
X.	Le jour d'échéance (suite)	110
XI.	Le jour d'échéance (suite)	112
XII.	Où le lecteur se retrouve en pays de connaissance	114
XIII.	De l'intérêt de l'argent chez le père Samuel	118
XIV.	Une corvée qui plaît à Simon	122
XV.	Les valeurs de la maison Wilson	125
XVI.	Une nuit occupée	131
XVII.	« Les morts sortent de leurs tombeaux. »	135
XVIII.	Ce que rêvait Iza	138
XIX.	Les beaux bijoux d'Iza	143
XX.	Dieu est le sauveur du monde	154
XXI.	Les bons comptes font les mauvais amis	161
XXII.	De l'aimable façon dont le vieux Rig rendait ses comptes	171
XXIII.	Où Rig retrouve une famille	181

Troisième Partie.

I.	La veuve d'un vivant	192
II.	A l'œuvre, Simon !	202
III.	Ce qu'était devenue Mme Davenne	204
IV.	Le rendez-vous	210
V.	Les ahurissements de Simon	216
VI.	Comment Rig écrivait l'histoire	224
VII.	Les rêves dorés de la belle Iza	228
VIII.	La petite Jeanne	234
IX.	Le Calvaire d'une femme	240
X.	Le doute	248
XI.	Deux promenades en voiture	252
XII.	Une révélation	255
XIII.	Désespoir	265
XIV.	Le quart d'heure de Rabelais	272
XV.	La médecine secrète du vieux Rig	285
XVI.	Le plan de Geneviève	287
XVII.	Où le vieux Rig fait un cours pratique de chirurgie	294
XVIII.	Une mère	297

HISTOIRE D'UN NOYÉ RACONTÉE PAR LUI-MÊME 311

Paris. — Typ. Collombon et Brûlé, rue de l'Abbaye, 22.